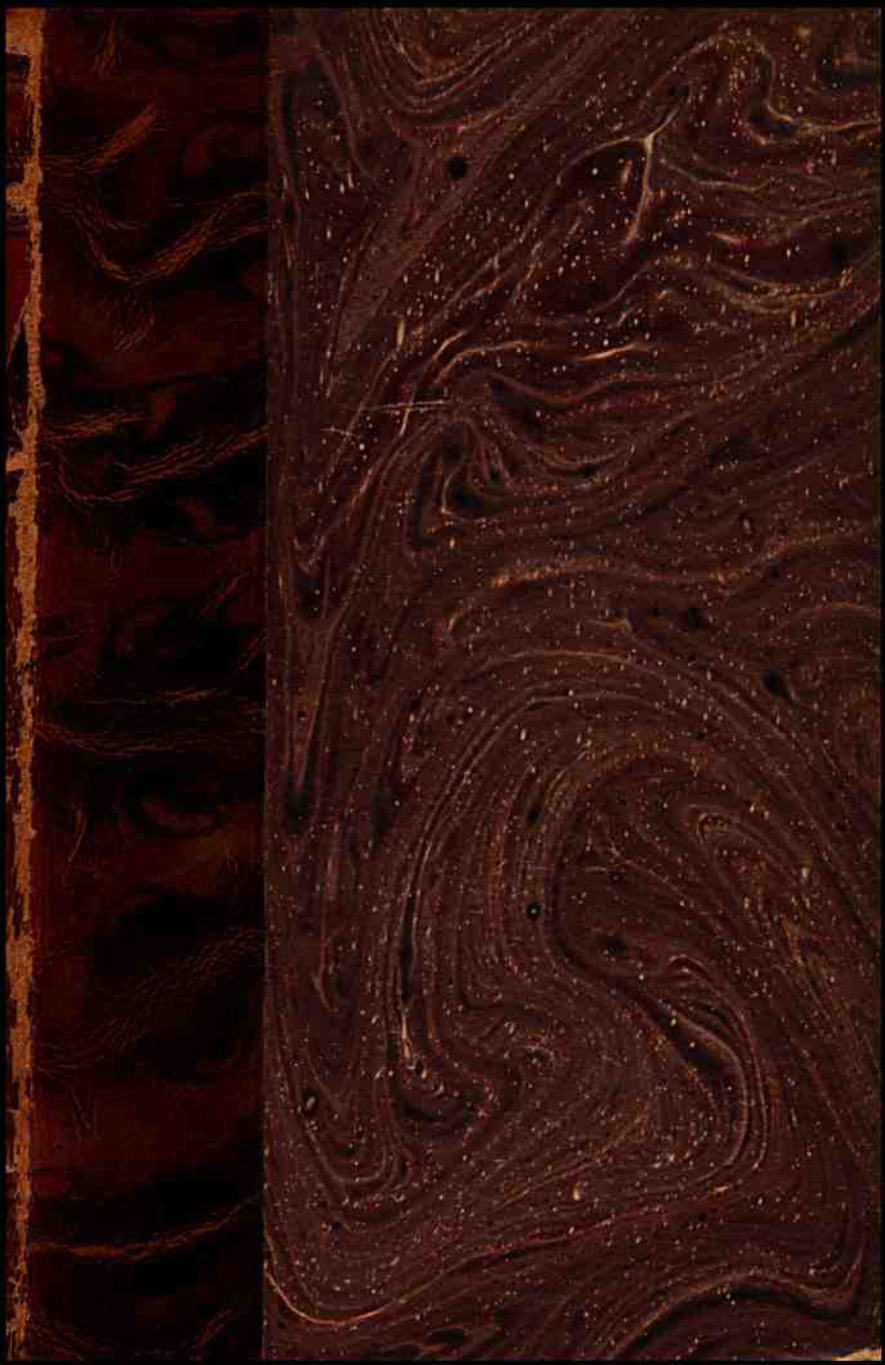
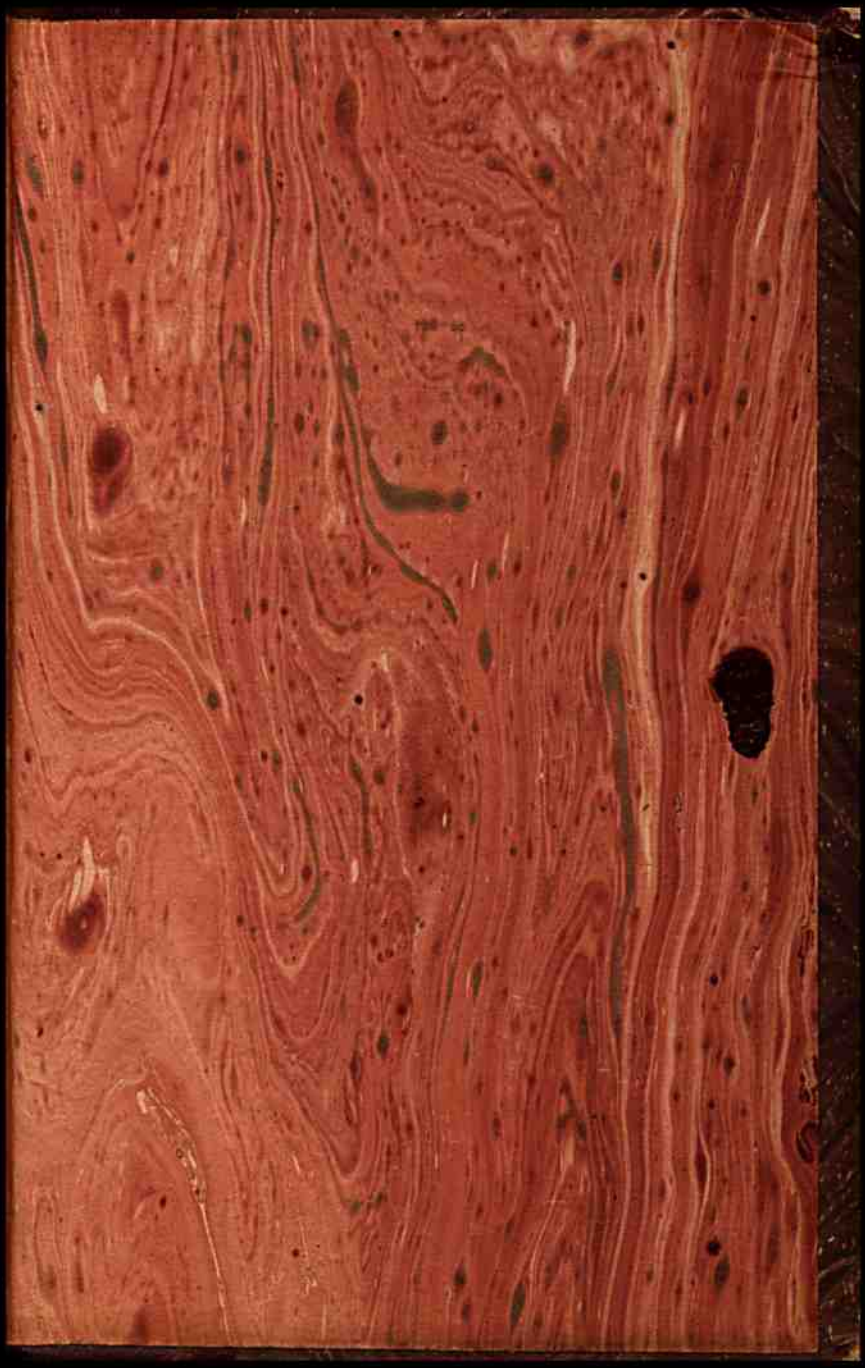
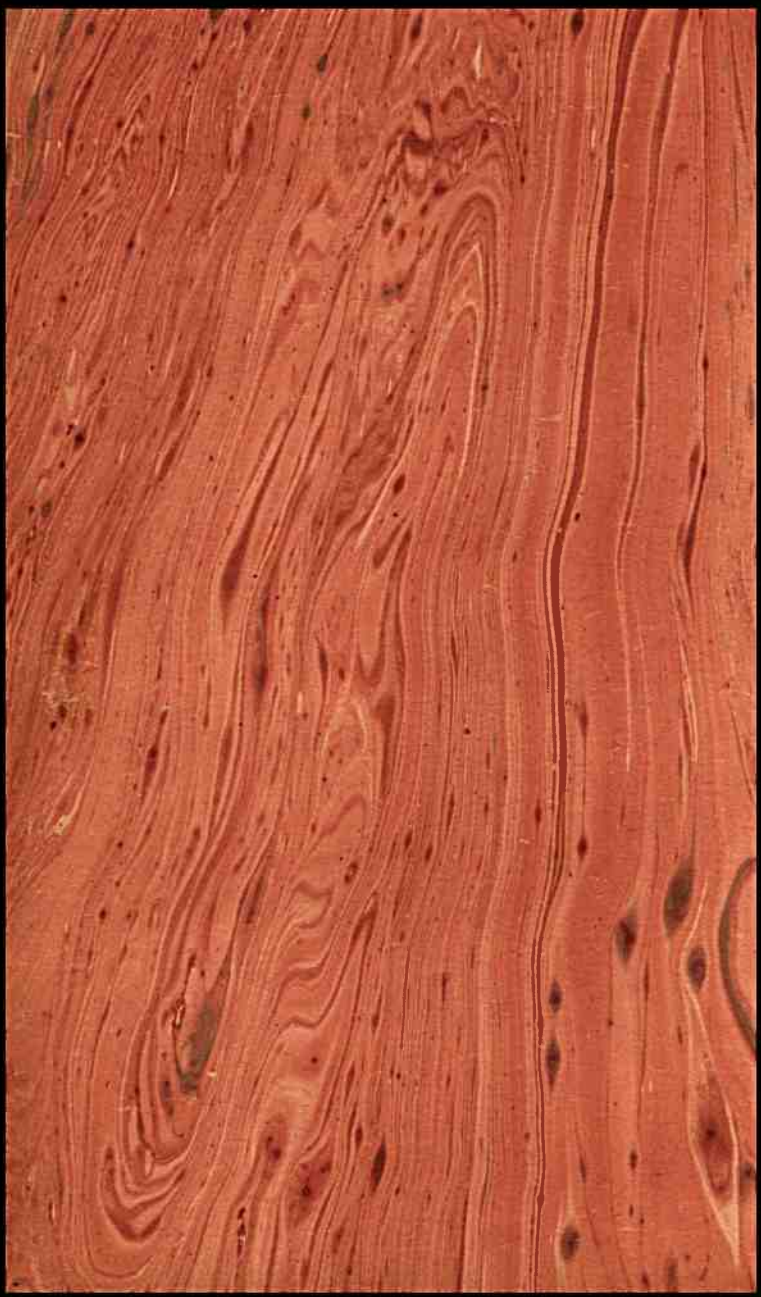






ŒUVRE POSTHUME

JOURNAL
DE STENDHAL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande,
au prix de 7 francs.

ŒUVRE POSTHUME

JOURNAL

DE

STENDHAL

(HENRI BEYLE)

1801 — 1814

PUBLIÉ PAR

CASIMIR STRYIENSKI

ET

FRANÇOIS DE NION

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1888

AVANT-PROPOS

*Les manuscrits de Beyle que possède la Bibliothèque de la ville de Grenoble se composent de soixante-dix volumes ou liasses. On y trouve beaucoup de travaux déjà publiés, entre autres une partie du livre de l'*Amour, *quelques nouvelles, l'*Histoire de Napoléon, *la* Peinture en Italie, *des fragments de* Rome, Naples et Florence, *les* Mémoires d'un Touriste, *etc.*

Nous avons dépouillé cette vaste collection, et nous n'avons pu rassembler les pages de ce journal inédit qu'après de longues recherches et de longues hésitations : les cahiers *sont reliés sans ordre de dates, certains feuillets détachés sont placés tout à fait au hasard, — le journal est ainsi éparpillé par fragments dans plus de vingt volumes. On dirait des papiers accumulés depuis de nombreuses années, et dont on a voulu respecter le désordre vivant.*

Le travail de classement achevé, il fallait déchiffrer les différentes écritures de Beyle. Les premiers cahiers d'Italie et de Paris sont presque calligraphiés, mais dès 1806, Beyle laisse courir sa plume, sans effacer jamais, comme il dit

au début de son journal, et l'on a déjà quelque peine à lire les manuscrits de cette époque; quelques années plus tard, l'écriture se transforme encore et devient presque illisible, — on sait que, vers la fin de sa vie, Beyle écrivait si mal que ses amis s'en plaignaient amèrement et qu'il avait pris le parti de dicter ses lettres : la fameuse épître à Balzac, dont il existe trois brouillons fort curieux à la Bibliothèque de Grenoble, fut recopiée par un secrétaire.

Poussé par le désir d'accomplir notre tâche jusqu'au bout, nous avons fait de notre mieux et, trois ou quatre fois seulement, nous avons du signaler un mot illisible. *Nous avions à cœur de ne pas laisser dormir plus longtemps dans les profondeurs d'une bibliothèque ces cahiers qui seront si précieux aux futurs biographes de l'auteur de la* Chartreuse de Parme.

La seule biographie que nous avons de Beyle n'est exempte ni de lacunes ni d'erreurs. M. Colomb, dont la Notice *a servi à tous les compilateurs de dictionnaires et d'encyclopédies, s'est acquitté de sa tâche fort honorablement, mais il est évident qu'il n'avait pas eu à sa disposition tous les documents que nous publions aujourd'hui.*

Nous n'en voulons pour preuve que les renseignements vagues et inexacts qu'il donne sur les années 1803, 1804 et 1805; s'il avait pu consulter les cahiers de cette époque, M. Colomb n'aurait pas affirmé que Beyle vint s'établir à Paris en juin 1803 et qu'en mars 1805, il alla dans sa famille à Grenoble.

Notre intention n'est pas de relever toutes ces erreurs, nous avons voulu simplement montrer, par un unique exemple, combien ces cahiers seront nouveaux même pour ceux qui ne chercheraient que des faits et qui, nous le supposons sans doute gratuitement, seraient indifférents aux

révélations psychologiques et intimes dont ce journal nous offre la primeur.

Nous avons tenu à donner des notes et des éclaircissements, afin de rendre plus facile et plus profitable la lecture de ce livre, et nous avons eu la bonne fortune de trouver, pour notre appendice, des pièces curieuses à l'aide desquelles on pourra expliquer plus d'un passage et plus d'une allusion.

Si le texte, malgré tout, reste obscur parfois, il faudra s'en prendre moins à l'éditeur qu'à l'auteur lui-même. Beyle aimait à s'entourer de mystère dans les actions les plus indifférentes, et, suivant Prosper Mérimée, les notes qu'il prenait sans cesse étaient des espèces d'énigmes dont il était lui-même hors d'état de deviner le sens, quand elles remontaient à quelques jours. Il était de notre devoir de reproduire certains passages même obscurs ; les retrancher eût été dénaturer le caractère du livre et ne pas donner une idée complète de sa physionomie originale et si personnelle.

Il est inutile, pensons-nous, de dire que nous avons respecté scrupuleusement l'allure familière du journal et que nous n'avons pas suivi l'exemple de M. Colomb qui, dans l'unique passage cité par lui (p. 396) *corrige et endimanche un peu la prose de son ami. Beyle, dans ses cahiers, parle plutôt qu'il n'écrit, on y trouve toute la saveur d'une conversation intime et sans prétention, c'est une qualité trop rare — et trop chère à Beyle — pour que nous ayons osé changer quoi que ce soit au texte, comme l'a fait son biographe.*

Les seules corrections que nous nous soyons permises sont des corrections matérielles : on se rappelle que Julien Sorel, ayant des copies à faire pour M. de la Mole, écrit cela *avec deux l.*

— Cela *ne s'écrit qu'avec une l; lui dit le marquis; quand vos copies seront terminées, cherchez dans le dictionnaire les mots de l'orthographe desquels vous ne serez pas sûr.*

Cette petite anecdote n'est pas de l'invention de l'auteur de Rouge et Noir. *A son premier voyage à Paris, il écrivit* cela *avec deux l dans une lettre officielle : ce jour-là le marquis de la Mole était M. Pierre Daru, le parent et le protecteur de Beyle, qui, moins indulgent que le personnage du roman, s'écria :*

— *Voilà donc ce brillant humaniste qui a remporté tous les prix dans son endroit !*

Nous n'avons donc pas reproduit le texte jusque dans ses bizarreries orthographiques et, si cette faiblesse d'un lauréat de distribution de prix n'était pas connue, nous aurions, sans rien dire, effacé ou rétabli les doubles consonnes.

Plusieurs des cahiers de Beyle ont été perdus, il le dit lui-même ; le journal de 1807 et de 1808, et celui de Russie (1812) n'ont jamais été retrouvés. A part ces lacunes, notre publication reproduit tous les manuscrits relatifs à « l'histoire de ma vie ». Nous n'avons retranché que quelques passages — peu importants — dans lesquels Beyle se déshabille avec trop de sans gêne ; l'on verra, du reste, que nous avons été suffisamment scrupuleux à cet égard, toutes les fois que l'expression sauvait les apparences.

Nos cahiers prouveront, même après ces suppressions, que Beyle a suivi presque à la lettre son précepte : nulla dies sine linea. *Il l'a si bien suivi qu'il éprouve le besoin de s'excuser un jour. Il écrit en 1832 :*

« *Avez-vous jamais vu, lecteur bénévole, un vers à soie qui a mangé assez de feuilles de mûrier? La comparaison*

n'est pas noble, mais elle est si juste! Cette laide bête ne veut plus manger, elle a besoin de grimper et de faire sa prison le soir.

« Tel l'animal nommé écrivain. Pour qui goûte de la profonde occupation d'écrire, lire n'est plus qu'un plaisir secondaire. Tant de fois je croyais être à deux heures, je regardais ma pendule, il était six heures et demie. Voilà ma seule excuse pour avoir noirci tant de papier. »

Les lecteurs de ce journal ne s'en plaindront pas, nous l'espérons, et Beyle sera pardonné parce qu'il a beaucoup aimé et beaucoup écrit.

Nous avons été aidé dans ce travail par plusieurs personnes auxquelles nous sommes redevable de renseignements précieux; partout, à Paris comme à Grenoble, nous avons été reçu avec autant de bienveillance que de générosité, et nous remercions en particulier M. Monval, archiviste de la Comédie-Française, M. Chaper, ancien député, M. Maignien, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Grenoble, qui ont bien voulu mettre à notre disposition les documents dont nous avions besoin pour expliquer et vérifier notre texte.

CASIMIR STRYIENSKI.

Grenoble, 22 avril 1888.

PRÉFACE

LA JEUNESSE D'UN SCEPTIQUE

A la fin d'un « Lundi » consacré à Stendhal, après avoir un peu hésité, semble-t-il, et comme tatonné devant le portrait si difficile et si complexe de l'auteur de ce *Journal*, Sainte-Beuve écrit : « Pour ju-« ger au net de cet esprit assez compliqué et ne se « rien exagérer dans aucun sens, j'en reviendrai « toujours de préférence à ce que m'en diront ceux « qui l'ont connu en ses bonnes années et à ses ori-« gines, à ce qu'en diront M. Mérimée, M. Ampère, à « ce que m'en dirait Jacquemont s'il vivait, ceux en « un mot qui l'ont beaucoup vu et goûté sous sa « forme première. » — *Ces origines* qui manquaient au critique du *Moniteur*, cette *forme première* dont il démêlait vaguement le contour sous le masque

impassible dont, toute sa vie, Beyle s'ingénia à plaquer son visage, nous avons aujourd'hui la rare fortune de pouvoir les présenter à ce public choisi — *to the happy few* — qu'il aimait et pour lequel seulement il consentait à écrire. Ce ne sont ni Mérimée, ni Ampère, — ils n'ont connu l'homme que vieilli et déjà piédestalisé — qui nous fourniront des documents sur l'évolution initiale de cet esprit si mobile et si persistant à la fois, ce sera lui-même, aux heures de la vingtième année, dans l'éblouissement de la vie qui commence, Beyle s'expliquant, se commentant, s'analysant, s'épiloguant..., se faussant, en des pages d'une intimité absolue, bien éloignée des préoccupations vaniteuses et des visions typographiques du *plus tard* qui souvent impriment un caractère un peu bouffon à toute cette « littérature personnelle » comme l'appelle M. Ferdinand Brunetière.

Certes, c'est une situation assez étrange et qui, pour tout dire, frise de près le ridicule, celle du personnage qui, le jour fini, à l'heure où « les réverbères brûlent en silence », s'assied à sa table, sous la lueur amie de la lampe, devant :

Le vide papier que sa blancheur défend,

comme on dit en décadent, pour se raconter à lui même, et par le menu, ce qu'il a fait de son lever à son coucher; les gens qu'il a vus et les diners qu'il

a mangés, les névrosités de sa nature exquise et les froissements de son âme délicate... Il faut pour nuire ainsi à son somme, une belle dose de naïveté, à moins que ce ne soit de vanité suprême — encore que ces deux *états d'âme* aillent volontiers de compagnie; et ce n'est pas assurément une garantie de notre humilité à nous autres Français, que cette profusion de mémoires et de récits intimes qui s'épanouissent dans notre littérature, et il faut l'avouer aussi, à toutes les époques de notre littérature. Nous n'avons pas l'intention de chercher à parer Henri Beyle des attributs de cette agacante et menteuse vertu, la modestie, qui n'est que l'hypocrisie des vaniteux. De la présomption, de l'orgueil, certes, il en possède à revendre, une belle et robuste confiance en lui, décelant une âme vigoureuse et, chose si rare, vraiment juvénile. Mais, par où il échappe à la critique, où il fait pardonner ce haïssable *moi* dont l'incivilité choque un esprit délicat, c'est dans l'inattendu des conclusions qu'il en tire, et la manière purement expérimentale dont il s'en sert. Le moi, on le sent, ne vient là que comme point de départ et prétexte à déduction, il n'a été, qu'un sujet d'études objectives pour l'analyste qui a su se mettre de côté et se désintéresser de lui-même une fois le document recueilli, *le fait* surpris. Une certaine fatuité qui n'est pas sans grâce perce à chaque ligne de ces *cahiers*, jamais la vanité dans ce qu'elle

a de personnel et de passionné n'en a dicté une.

Nul n'est plus intéressant à saisir ainsi dans ce déshabillé de la pensée, nul n'y révèle mieux les-dessous d'un esprit d'artiste, et les éléments divers et factices dont se composait le talent de cet écrivain qui fut un maître et surtout un précurseur. Enfin, selon un mot de lui, notre meilleure excuse, s'il en était besoin d'une, à la divulgation de ces pages si vivantes, est qu'elles sont d'un mort :

« Il y a une chose, dit Beyle, dont on ne loue « jamais les morts et qui est cependant la cause de « toutes les louanges qu'on leur donne : c'est qu'ils « sont morts. »

I

Il est, au Louvre, pas loin du Bonaparte de Gros, un petit tableau de Boilly qui s'appelle « l'arrivée d'une diligence » : dans la cour des messageries les chevaux rablés, aux larges croupes pommelées, viennent de s'arrêter, en secouant leurs colliers sonores ; on descend déjà et déjà, sur le fumier où les poules jettent effrontément leur coup de bec, on s'accueille et on s'embrasse ; à l'écart de ces expansions un peu bien vulgaires, un couple cause en une pose attendrie et discrète ; la délicieuse femme, haut gantée, roulée dans sa robe légère qui laisse sortir les épaules et trahit les seins, écoute, — avec la

mine étonnée et enfantine des naïves amoureuses, — un jeune homme, debout devant elle, le chapeau à la main. Il a la grosse cravate qui engonce son imberbe menton, il a cet « habit qui n'est qu'une petite veste »[1] et ce pantalon « que quatre pièces de nankin n'ont pu former »[2]; il est jeune, il est charmant, il a toute la grâce et tout l'éclat du siècle avec lequel il commence à entrer dans la vie. Ainsi Beyle nous apparaît, aux premiers feuillets de ces cahiers, à l'âge où la vie n'est encore pour lui qu'une obscure énigme, selon le mot de M^me^ Michelet.

Il vient de parcourir, sous son manteau blanc de dragon, cette Italie dont il gardera toujours le souvenir comme celui d'un premier amour; dans cette masse de bonheur et de plaisir qui fit irruption en Lombardie avec les armées de Bonaparte, il a senti s'éveiller ses sens et son esprit d'homme; son génie a déjà reçu cette dernière façon qui est comme la retouche que l'éducation apporte à la frappe de la nature; c'est un caractère fait de finesse et de naïveté, de présomption incroyable et d'incurable défiance de soi-même, un tempérament à la fois sensuel et délicat, capable de travail et de rêverie — ces deux facultés, portées à l'extrême puissance — un mélange de l'héroïque et galant Fabrice del Dongo

(1) *Première promenade d'un solitaire provincial.* Paris, an X.
(2) *Idem.*

et du timide et sournois Julien Sorel: en un mot, Henry Beyle est déjà Stendhal.

Quelle époque pour un observateur tel qu'il l'est déjà ! Il n'en n'est pas de plus complexe et aussi de moins connue ; la Terreur est loin qui a tenté des plumes magistrales ; loin aussi déjà ce fringant et pourri Directoire, cher aux raffinés de mièvres passions ; mais c'est à peine si les mémoires de Mme de Rémusat ont commencé à nous donner quelques idées des dessous de cette période de transition pendant laquelle on observait très exactement, aux Tuileries, l'appellation de citoyen sans s'étonner de voir Mme Bonaparte avoir des dames d'honneur. Il semble que ces deux dates : 18 brumaire, Austerlitz qui clouent au seuil de notre siècle l'étiquette napoléonienne, expliquent tout sans rien laisser à deviner ou à chercher. Et cependant quelle société, quelles mœurs spéciales viennent nous révéler ces pages, qui, sans préméditation, ont toute la valeur documentaire de mémoires ; cela est plein de grâce, de jeunesse, de grandeur et parfois de tragique et fait songer à ces orfévreries délicates où les mignardises perlées du style Louis XVI se marient avec on ne sait quelle gaucherie adorable aux graves roideurs romaines de l'école de David.

En littérature, on hésite ; Beyle estimait — il le dit dans un des « cahiers » — que « l'ensemble « des hommes et des choses de son époque était

« un des plus avantageux qui eussent jamais existé « pour former un homme tel que Molière un « Corneille » ; il se trompait en cela. Ces puissants mouvements politiques et sociaux que la France venait de traverser et qui remuent toute une nation en la brassant dans ses couches profondes, ne produisent pas immédiatement d'hommes éminents au point de vue littéraire ; c'est plus tard, sous l'empire de la réflexion, que ces impressions grandioses ou ces tragiques visions, gravées au front pensif des enfants, font germer des floraisons splendides telles que celle de 1830. A ce moment, on est encore courbé sous l'adoration fétichiste du XVII^e^ siècle, dont Fontanes et Laharpe sont les grands prêtres, et c'est en vain qu'on voit Beyle lui-même chercher à se « délaharpiser », comme il dit ; l'obsession du grand siècle le domine; son fameux *Letellier* est un pastiche, il fait des plans de tragédie, essaye, avec une plaisante gravité de pédant, de classer par ordre de mérite, Cinna, Rodogune, Andromaque ou Zaïre.

L'abbé Morellet exécute *Atala*. Le nom de Marie-Joseph Chénier est célèbre ; on ignore celui d'André. Ducis présente timidement un choix « expurgé » des « beautés » de Shakespeare ; Fabre d'Eglantine passionne le public; Picard l'amuse à Louvois, Népomucène Lemercier, — qui à cette époque signe Louis Lemercier, — l'épouvante par ses audaces.

Les victimes cloîtrées sont un évènement littéraire et un incident politique. On compose des opéras pour complimenter le premier consul « et faire faire des allusions » ; Bonaparte se commande des pièces.

Il est vrai que cela semble assez mal lui réussir ; le public est avide d'allusions, mais il saisit au vol celles qui sont en faveur de Moreau et atteignent son rival ; un piètre mot de comédie : « les originaux sont à la cour, » enchante un parterre que la prudence rend silencieux ; on sent la joie courir dans la phrase rapide de Beyle ; plus tard, à une représentation *gratuite*, « l'empereur n'est pas applaudi ; » « si on crie « vive l'Empereur » c'est légèrement, « encore moins, vive l'Impératrice. » (Messidor an XII). Dans *Cinna,* on applaudit avec fureur, à deux reprises ces vers :

Et le nom d'Empereur
Cachant celui de Roi ne fait pas moins d'horreur.

« Les jeunes gens portent des œillets rouges par dérision de la Légion d'honneur » qui venait d'être créée.

Il ne faut pas oublier que c'est presque un jacobin qui parle. Beyle n'est pas encore l'auditeur zélé qui foulera les peuples jusqu'à mettre sa vie en péril à Brunswick, en 1809, pour obtenir un « c'est bien » du maître ; à ce moment il rêve une tragédie qui a pour titre *Marcus Junius Brutus ;* il

parle de ses sentiments élevés et républicains ; on sent cependant les hésitations et les répugnances de certaines parties de la société d'alors à accepter ce maître, sa défiance envers cet homme que de récents souvenirs font apparaître si mince et si chétif et dans ses luttes à Paris contre la misère et l'obscurité : « Favier me dit, écrit Beyle, que dans la jeunesse « de Bonaparte, Talma le faisait entrer gratis aux « Français. » Bien des confidences semblables s'échangent, cela se dit tout bas, court dans le public, forme une confuse rumeur étouffée : la voix tremblante de l'esclave au triomphateur. On s'indignait de voir l'austère et sombre manœvrier du Danube, le sauveur de l'armée d'Italie, le vainqueur d'Hochstedt broyé par la féroce jalousie d'un rival, seulement plus heureux. L'écrivain du *Journal* reflète cette impression, et avec cette fougue de jeunesse qui l'emporte soudain parfois à notre grand étonnement et peut-être au sien aussi, il place sur la même ligne comme grands patriotes Kosciuszko, Washington..... et Moreau qui devait mourir tué par un boulet français dans les rangs russes.

Quelques jours après son arrivée à Paris, Beyle se croisa avec Talma dans un étroit passage aux abords de la Comédie Française : « il avait un habit « bleu, culotte et bas noirs, sa vue m'a fait impres- « sion, j'ai pensé que je maniais la gloire. » Il allait en manier bien d'autres et nous faire assister

par contre coup à des événements dont l'importance énorme s'impose aujourd'hui à nous et qu'il effleure, lui, en passant, en se jouant, avec l'insouciance d'un jeune homme bien plus préoccupé d'amourettes, de théâtre et surtout d'ambition littéraire que de politique et de partis. Le couronnement de Napoléon est crayonnée lestement en deux traits, mais certains détails : « le petit cuistre qui portait « la croix », certains mots comme ce « *spiritous sanctous* » prononcés à l'italienne et qu'il entend dire au pape Pie VII au maitre-autel de Saint-Germain-des-Prés font vivre ce récit d'une vie singulièrement présente et animée. « L'Empereur passe à cheval, il « salue beaucoup et sourit, le sourire de théâtre où « on montre les dents, mais où les yeux ne sourient « pas ; le sourire de Picard. » (24 messidor an XII). Cette ressemblance bizarre semble avoir frappé Beyle, nous retrouvons la même comparaison à six mois de là : « L'Empereur a le front et le nez plus « ainsi / que je ne croyais ; ces deux effets du front « et du / nez parallèles sont très communs en « France et forment une mine assez basse, comme « celle de Picard l'auteur. »

Voilà assurément un portrait de Napoléon assez inédit.

Par contre, aucune vibration des émotions dernières de la Terreur ; elle était trop près peut-être, trop familière pour occuper l'esprit des jeunes gé-

nérations. Ce furent les émigrés, les échappés de Fouquier-Tinville qui rapportèrent, plus tard, au fond de leurs prunelles encore effarées, la vision effroyable et démesurément grandie de l'échafaud révolutionnaire. En réalité, on vivait sous la Terreur ; les sanglantes charretées du matin se rendant à la place de la Révolution, n'empêchaient pas le soir les théâtres de s'ouvrir, ni les plus ou moins *suspects* d'aller jouer chez cette pauvre et charmante M^me^ de Sainte-Amaranthe dont le nom florianesque jure si tristement et si étrangement sur les listes d'écrou de la Conciergerie. Les évènements ne sont jamais tragiques que de loin ; en histoire, l'éloignement grossit les choses, et Darius, fils d'Hydaspe, le roi des rois, n'était peut-être en somme qu'un vulgaire souverain constitutionnel.

Beyle, l'homme le plus marmoréen, le plus impassible — à son estime — subit l'impression des époques successives qu'il traversa. La *Chartreuse* est datée — en genèse — de l'épopée napoléonienne, *le Rouge et le Noir* du triomphe envieux de la bourgeoisie de Juillet, le *Journal* lui aussi a bien sa marque, et ce Paris restreint, plus intime, qu'il nous montre, nous invite aux regrets de n'y avoir point vécu ; le jeune Beyle y arrive en provincial et, s'il faut l'avouer, paraît tout d'abord dépaysé ; son intimité avec la famille Daru lui a ouvert les portes

d'un monde qui commence à peine à se reformer et à se reprendre, où les préjugés hautains des émigrés qui rentrent, coudoient les prétentions naissantes et déjà arrogantes des parvenus impériaux. La société, sous le Directoire, n'a été qu'un carnaval de filles et d'agioteurs affolés ; à l'époque où nous sommes, elle se calme et se rassied, déjà les épurations se font, les castes se dessinent, les coteries s'élèvent. Si Mlle de la Pagerie est heureuse autant qu'étonnée de se voir servie par Mme de la Rochefoucauld, pendant que son mari a l'évêque d'Autun pour chambellan, ce n'est pas à dire pour cela qu'ils ont gagné toute la noblesse française, et si, comme il paraît, le flamboiement tentateur d'une cour semble en attirer insensiblement une partie, qui viendra peu à peu y reprendre ses habitudes d'étiquette, — mais entachées de quelles hérésies ! — d'autres restent fièrement dans leurs hôtels ou leurs chateaux à demi-brûlés, et il faut un ordre exprès du maître tout puissant pour les amener aux Tuileries.

C'est le Tiers qui triomphe, le Tiers qui a fait la Révolution pour lui, et qui a craint un instant de voir se tourner contre lui l'outil brutal qu'il avait forgé, le Tiers, si fier autrefois de son habit noir et de sa simple cravate de mousseline, qui s'épanouit maintenant dans les soies et sous les plumes, le tiers enfin qui est comte, sénateur ou prince et qui laisse à regrets quelques titres militaires à prendre

à de glorieux enfants du peuple, comme Ney ou Murat.

Le dauphinois timide et vaniteux est visiblement gêné dans ce monde divers, il y cherche sa place, se préoccupe de sa tenue ; il éprouve un certain malaise, — qu'il semble avoir conservé toute sa vie, — à entrer dans un salon, — tout au moins songe-t-il à la manière dont il y entrera. Ces hésitations, ces craintes, ce sont exactement les émotions hargneuses de Julien Sorel à ses premiers pas dans le salon du marquis de la Môle.

Il a passé « sa matinée dans un travail fructueux, « et le soir dans le plus grand monde » ! Et il en exulte, et il s'en gonfle ; c'est bien déjà l'homme qui, en 1813, briguera le titre de baron, — qu'il eut obtenu sans les évènements qui précipitèrent la chute de Napoléon — et qui, en 1814 commissaire des guerres à Grenoble, sa ville natale, s'attirera d'assez plaisants ennuis en contresignant *de Beyle* les décrets émanant de son chef, le comte de Saint-Vallier.

Cette vanité qui le rend embarrassé et timide, il la déplore et il s'en raille, « elle fait qu'en voulant « plaire, il plait moins » ; elle fait surtout qu'il s'imposera des règles de conduite méticuleuses, qu'il se créera cette apparence de pince-sans-rire et de persifleur qui le rend si antipathique au pre-

mier abord et dont la lecture de ce *Journal* nous révèle le factice et le voulu.

Il s'oblige à être toujours égal, « l'égalité est la « grande loi pour plaire ; » le jour où il débutera dans le monde littéraire, il s'entiendra à son ami Daru et aux filles d'opéra, pour ne pas se heurter à cet imperceptible, mais profond dédain que professent pour ceux qui se mêlent d'écrire les véritables gens du monde. Il affectera que ses vers sont un accessoire et prendra le ton d'Oronte pour en parler ; à la fin de sa carrière, il s'indignera d'avoir reçu la légion d'honneur, non comme administrateur et comme fonctionnaire, mais à titre d'homme de lettres. Toujours hanté de ces idées mondaines, il se dicte, avec une fatuité majestueuse de jeune homme, des obligations comme celle-ci : « éviter « d'être amoureux d'une femme du monde, cela « fait perdre trop de temps et détourne de la « gloire. »

« *Hæ nugæ seria ducunt in mala.* »

Plus tard, au contraire, nous le verrons se féliciter d'avoir trouvé une femme « au moins son égale ». En attendant il a vingt ans, ses ambitions sont moins hautes et il se contenterait fort bien d'aimer la petite Louason : — « si elle avait une âme ».

II

Si elle avait une âme ! Voilà le Beyle *voulu*, le Beyle poseur, si on veut bien me passer ce mot qui exprime bien son caractère préoccupé de ce qu'en argot parisien encore on appelle « la galerie ». Mais il va bien vite se démentir dans ce roman d'amour qui court à travers les pages des *Cahiers*, sa passion — si finement, si naïvement filée, d'une grâce légère d'idylle vicieuse — pour cette Mélanie, la petite Louason, dont l'élégante silhouette se dessine assez énigmatique. Il n'est bientôt plus question de savoir si elle a une âme, il en est à scruter les profondeurs de ce cœur féminin, à le recréer de toutes pièces et pour sa plus grande satisfaction ; — ce ne sont presque jamais les femmes elles-mêmes qui mentent le roman de leur vie. — « Mélanie est mélancolique, c'est qu'elle a, conclut-il, « une âme au-dessus de sa position. »

C'est peut-être en réalité parce qu'elle a envie d'un chapeau ou d'un bonnet, car ces sortes de préoccupations paraissent avoir chez elle une certaine importance. Elle ne manque pas, dans ses promenades avec Beyle, de s'arrêter devant la marchande de modes en renom ou la bonne faiseuse ; elle lui fait remarquer l'art avec lequel les marchands parisiens savent présenter et parer leurs étalages. Bien peu d'hommes sans doute sauraient contester

la vérité toute moderne et toujours actuelle de cette petite scène de mœurs.

Beyle n'est pas loin de lui croire une « grande âme de tragédienne » et ne s'aperçoit pas du sentiment d'envie assez cabotin et vraiment peu artiste qui anime sa « divine Mélanie » quand il s'avise avec la candeur d'un amoureux juvénile de lui vanter le talent de M^lle^ Duchesnois.

Peut-être au fond s'en doute-t-il, sans nous le dire, car son récit est terriblement naïf pour un esprit si aiguisé; en tous cas, il n'a garde d'en laisser rien paraître.

Nous recommandons à ceux qui se souviennent encore de Mürger, l'épisode des pommes de terre mangées en tête à tête, avec une chaise pour table entre les deux convives, et ce déjeuner au Jardin des plantes dans ce cabaret « qui avait pour en-« seigne deux vers de Virgile. » — Le Jardin du Roi, les vers de Virgile, l'habit bronze-canelle et les bas chinés, comme cela est vieillot et comme cela est jeune, en quelles puérilités aimables apparaît ici cette enfance de siècle. Toute cette amourette est éclairée et dominée par cette pensée si tendre, sous sa forme sceptique et sèche de maxime à la La Rochefoucauld : « La pire de toutes les du-« peries où puisse nous mener la connaissance des « femmes, est de n'aimer jamais, de peur d'être « trompé. »

Mais il a comme une sorte de respect humain de cette âme « si tendre, si timide et si mélancolique », dit-il lui-même, et il ajoute : « le philosophe Mante seul « me connaît. » Il est resté seul et on ne se figure guère le coupant et caustique ami de Mérimée, sous ces traits langoureux. C'est un Beyle imprévu.

Ses maîtresses elles-mêmes ne le devineront jamais, et la liste, longue, de ses amours, est pour prouver que jamais avec aucune il ne se livra complètement ; il reste toujours le froid analyste qui observe et qui raille même dans ses moments d'emportement et de passion, et nul plus que lui peut-être ne posséda cette étrange faculté de se dédoubler et de neutraliser une partie de son être qui est, pour tout dire, la plaie des natures artistes.

Avec Louason, il *joue* la comédie de l'amour qu'il *ressent* ; il se rend compte qu'il a entendu ses phrases quelque part, dans une pièce de Picard ou de Dusausoir, certains de ses gestes même il les surprend empruntés à la *Tradition*, — et cependant, il aime véritablement : « c'est que je sentais que « mon amour est d'une nature trop large et trop « belle pour n'être pas ridicule dans la société où il « ne faut que des sentiments écourtés. » Ainsi Julien Sorel, à son premier rendez-vous avec M^lle^ de a Môle, lui récite des phrases de la *Nouvelle Héloïse*.

Jusqu'en 1840, il disait : « Mes compositions m'ont « toujours inspiré la même pudeur que mes amours. » Sa crainte suprême, en effet, fut sans cesse de trahir son *moi* devant des gens « *qui ne sont pas de sa sphère* ; cette pensée l'obsède, il y revient à chaque instant, trouvant « une mer d'airain entre ses pen- « sées et le cerveau de ses camarades. » Il faut voir de quelle plume dédaigneuse, il se dégage et se différencie des amis qui l'entourent : Mante, Cordon — tous deux « true friends » cependant, — Dalban, Crozet, Boissat, Martial Daru, Rey, Barral, MM. de Tencin et de Pacé. Ces deux derniers sont surtout pour lui des documents, il les retourne, les manie : « ils lui montrent l'homme du monde. » Ce Pacé le *Journal* nous en trace par bribes, en vingt fragments divers un portrait qu'on sent ressemblant, une restitution d'un jeune homme de cette époque, d'un commerce aimable et léger, point trop intelligent, mais d'une belle tenue, galant et fier. Il y a encore bien des brutalités dans ces mœurs polies et chatiées et l'épisode des coups de houssine dont Pacé fouette en badinant les épaules de Louason, peut sembler étrange aujourd'hui ; par contre, certaines anecdotes sont du Fronsac tout pur ; le verre d'eau que se fait verser sur les doigts un galant dans l'embarras. Tencin aussi est un sujet d'étude sournoise, on devine admirables ses remarques littéraires, mais tout cela n'est pour Beyle qu'une *occasion*

de déduction et d'analyse, qu'un prétexte à réflexions subjectives : « tout ce que je viens d'écrire, note-t-« il, n'aurait pas été compris par Tencin ou un « autre. si je le leur avait dit. Ils ne voient pas les « choses sur lesquelles sont fondées ces vérités; « c'est tout simple, ils n'y réfléchissent pas depuis « leur enfance comme moi. *Il ne faut donc jamais* « *parler littérature.* »

Quel mot charmant et qu'il est bien d'un artiste. Celui-là n'ira pas tirer à la ligne pour expliquer au public, qui n'en n'a cure, les singularités et les finesses de son âme ; il ne s'enfermera pas dans l'*art* comme dans une officine où seul il ait droit de débiter, ne cherchera pas à épouvanter le bourgeois qui ne s'épouvante guère, mais qui s'ennuie parfois; « il ne faut jamais parler littérature » ; mais il y songe sans cesse, et ce perpétuel travail sur lui-même, cette quotidienne étude de son « moi », reflétée dans ce *Journal*, n'est, comme nous le disions en commençant, que le résultat de cette obsession littéraire dont il garde la pudeur envers les autres. Il songe bien peu à se commenter et à s'expliquer lui-même avec cette conclusion que nous sommes habitués à deviner dans les journaux ordinaires : « Ne suis-je pas une curieuse, une inté-« ressante nature et n'ai-je pas un crâne fait d'une « essence toute particulière? » Il accumule des documents, note d'imperceptibles modifications

d'être, qu'on retrouvera presque toutes employées plus tard dans l'évolution de ses personnages toujours si logiquement *successifs*. C'est sur lui-même qu'il a surpris les modalités les plus ténues, les états d'esprit les plus compliqués, et cependant les mieux déduits, qui donnent une si singulière et si rare intensité de vie à ses créations. Nul comme Stendhal, sans en excepter Balzac et Flaubert, n'a su dépecer, fibres à fibres, un tempérament d'homme, pour nous l'offrir ensuite, en une synthèse rapide, non pas agissant en vertu d'un caractère tracé d'avance et inflexible, mais agité et mu par la masse diverse et si multiple des sentiments par lesquels un esprit peut passer et qui déterminent sa volition. C'est de la mosaïque, a-t-on dit soit, mais qui donne la sensation d'un bas-relief. Le caractère de Mlle Victorine de....., cette altière fille d'émigré qu'il courtise avec toutes sortes de timidités et de hardiesses naïves, semble être le prototype de la Mathilde du *Rouge et du Noir*, cet étrange roman ; une autre (Adèle) apparaît à peine, mais son portrait est complet et définitif, et le lecteur n'a qu'à lire le récit de leur promenade à tous deux au Jardin des Plantes pour se convaincre que le genre, cher aujourd'hui aux romanciers mondains, de la jeune fille élevée à l'américaine et parlant librement de tout, existait déjà vers 1806.

Cette milanaise, « belle, ressemblant à une

« sybille, faisant peur à ses amis tant elle est « fascinante » rappelle l'aimable comtesse Pietranera de la *Chartreuse* et l'original ne fait point tort au modèle; mais c'est lui surtout qu'on retrouve dans ses héros, ou plutôt ce sont ses héros dont les traits sont marqués à chaque ligne de ces cahiers, où jour par jour il note sa vie. Quand il nous conte d'une façon si leste et si pimpante les menus incidents de son existence en campagne, nous ne pouvons nous empêcher de songer à cette célèbre bataille de Waterloo, dont le récit familier et puissant, d'un mouvement si vivant, ouvre les pages de son plus beau livre ; cette bravoure glacée qui frappe et qui étonne chez Julien Sorel — épisode du duel, et scène de l'exécution — aussi bien que chez Fabrice del Dongo et chez le sombre Octave d'*Armance*, Beyle la possède au plus haut degré et ne paraît même pas s'en douter; nous le voyons, lui non belligérant, s'exposer à de graves périls pour assister à un engagement ou même simplement pour admirer un coin de paysage, et s'il prend la peine de nous le raconter, c'est que le courant du récit l'exige, et il le fait avec une indifférence profonde.

Ces préoccupations littéraires qu'il cache si bien à tous suivent cependant partout, elles l'absorbent parfois au point de le faire paraître cruel. Enfant, il explique les bucoliques pendant qu'on

guillotine à Grenoble ; plus tard à Paris, il confond dans un jeu de mot assez faible, l'exécution de George Cadoudal et l'insuccès d'une comédie de Picard : *Les tracasseries ;* il écrit — ou feint d'écrire — une longue et imperturbable lettre sur Haydn dans les bois, « à l'ombre d'un tilleul, au milieu « d'une nature charmante, se dessinant bien nette- « ment sur le ciel bleu foncé, pendant qu'on tire le « canon sur la route du Munich. » C'est l'homme qui dit : « On découvrirait que Cervantes est le plus « odieux scélérat, que cela n'ôterait pas un grain « au mérite de Don Quichotte » et qui, pendant la retraite de Russie, emportait précieusement un volume de Voltaire, relié en marocain et « pillé » dans un hôtel en flammes à Moscou. Les événements dont il est témoin en l'an XII et qui devraient frapper sa jeune imagination, le laissent absolument indifférent, il les indique en passant et plutôt comme un sujet à développement littéraire. S'il lui échappe, cette phrase où déjà se révèle l'incrédule ami de Mérimée : « Le couronnement de l'Empereur par le « Pape me fait songer à cette alliance de tous les « charlatans : la religion venant sacrer la tyran- « nie » ; il s'en console et se « rince la bouche en « lisant Alfieri ».

Cette incrédulité hostile, Mérimée l'a consacrée dans une célèbre plaquette aujourd'hui rarissime — H. B. par une des quarante « Eleuthéro-

polis. An MDCCCLXIV, de l'imposture du Nazaréen ». — Il y vient, avec une certaine grandeur, saluer son ami mort au nom du paganisme. Sans doute il y a là un peu de parti pris; Beyle n'est pas un païen, son scepticisme n'est pas fait pour comprendre le profond sentiment religieux du grandiose et radieux paganisme des Ioniens; il est plutôt irréligieux à la manière du XVIII^e siècle, une incrédulité leste et de bonne humeur, trouvant, comme Montaigne, que le doute est un oreiller commode pour une tête bien faite et qui n'a rien des inquiétudes et des angoisses, assurément plus hautes, d'un Pascal ou de certains esprit de notre époque que pressent et assiègent les pensées de l'au-de-là et des grandes déceptions qu'il réserve peut-être. L'explication de l'origine du mal que lui prête la brochure de l'auteur de *Colomba* est bien dans cet esprit :

« Une fois chez M^me Pasta, il (Stendhal) nous fit « la théorie suivante : Dieu était un mécanicien « très habile. Il travaillait nuit et jour à son affaire, « parlant peu et inventant sans cesse, tantôt un « soleil, tantôt une comète. On lui disait : mais « écrivez donc vos inventions ! Il ne faut pas que « cela se perde.

« — Non, répondait-il, rien n'est encore au point « où je veux; laissez perfectionner mes découvertes, et alors..... un beau jour il mourut su-

« bitement. On courut chercher son fils unique qui « étudiait aux Jésuites. C'était un garçon doux et « studieux qui ne savait pas deux mots de méca- « nique. On le conduisit dans l'atelier de feu son « père :

« — Allons ! à l'ouvrage ! Il s'agit de gouverner « le monde.

Le voilà bien embarrassé, il demande :

« — Comment faisait mon père ?

« — Il tournait cette roue, il faisait ceci, il faisait « cela.

« Il tourne la roue et les machines vont tout de « travers. »

Parfois aussi l'écrivain de *l'amour* révèle un esprit de discussion et d'examen dont la raideur et la sécheresse rappellent les caractères du protestantisme ; il y a en lui de l'homme du nord et du luthérien. Ce passionné de l'Italie aimait à se croire et à se dire d'origine latine par ses ancêtres maternels les Gragnon, cependant son nom de Beyle a une physionomie, un son, qui détonne sur les bords de l'Isère ; un vague atavisme septentrional apparaît en tout cela.

L'intimité de Stendhal et de Mérimée, qui eut tant d'influence sur le talent et le caractère du second, nous donne la clef d'une anecdote que les habitants de Grenoble n'ont pas oubliée. Quand l'impératrice Eugénie passa dans cette ville en 1860 au retour

de son voyage en Savoie avec Napoléon III, elle aperçut dans le musée de la Bibliothèque le portrait qu'on trouve reproduit en tête de ce volume : « Ah, dit la souveraine, n'est-ce pas là M. Beyle ? Je l'ai connu quand j'étais enfant, il m'a fait sauter sur ses genoux. » M. d'Haussonville raconte que pendant les fréquents séjours à Paris de la comtesse de Montijo, c'était à Mérimée qu'on laissait le soin de divertir et de promener celle qu'on appelait alors la petite Eugénie, et à qui étaient réservées de si hautes et de si tragiques destinées. Les deux amis s'étaient rencontrés sans doute pendant ces promenades, et c'est à ces rencontres qu'était dû ce souvenir évoqué et qui met, à ce qu'il nous a paru, comme un lien à la vérité bien tenu et bien délié, entre le jeune aspirant commissaire des guerres du premier empire et la triste et désolée image de celle qui n'est plus, elle aussi, qu'un souvenir d'une autre épopée impériale, non moins aventureuse et tragiquement dénouée.

III

Beyle n'est pas un pessimiste ; il a horreur de tout ce qui n'est pas heureux, non pas qu'il soit insensible, mais parce que cela froisse en lui un sentiment esthétique, et, par la même raison qui fait que la pure antiquité païenne n'a jamais repro-

duit d'attitude accusant la douleur. Au dire de Sainte-Beuve, il estimait qu'on devait cacher la mort comme une fonction messéante de l'humanité, et cette noble pensée a toujours imprimé un caractère d'effacement discret au dénouement tragique de ses œuvres. S'il se trouve, en voyage, en présence d'une scène de deuil, — une petite fille morte, sa mère qui la porte dans ses bras jusqu'au cimetière, pendant qu'on mène grand bruit de fête dans une maison voisine, — la peinture qu'il nous en fait est légère, presque gracieuse. Il ne s'appesantit pas sur les détails et les oppositions « comme un *faiseur de vaudeville* », dit-il, et se hâte d'ajouter « rien d'horrible ». Mais ce souvenir le suit dans sa route et il souffre de ne pouvoir en causer avec ses « stupides compagnons ». C'est, qu'à part quelques étourdissements et quelques migraines qui le font se « quinquiniser » et boire de la gentiane, Beyle est *un bien portant*, et à cette constatation physique, nous entendons donner ici la valeur d'une classification d'école. En nos âges matérialistes — si cette épithète ne doit pas s'appliquer à tous les âges du monde — le tempérament, l'état physique du corps est la fatalité qui domine la vie; elle définit aussi les talents.

Aujourd'hui que la grande névrose est de mode; un écrivain, surtout un jeune, qui se respecte, doit éprouver le plus profond dégoût pour ces joies de

la vie que les fils des Gaulois ont le mauvais ton d'aimer. C'est un *lakisme* dévoyé, une préciosité à réjouir Philaminte, si elle comprenait, la digne femme, en quels termes nouveaux autant que galants ces choses-là sont mises. Les repas appellent invariablement l'idée de nausées, et la femme apparaît en un lointain confus sous les vagues traits d'un « éphèbe » d'une inquiétante ambiguité. On raffine sur une idée, mince comme un cheveu, jusqu'à la couper en quatre, ou on nous initie, pendant tout un volume, plein de talent du moins celui-là, aux extravagances d'un monomane qui finit par prendre ses aliments par le mauvais côté. L'énervation voulue et comme obtenue par des procédés médicamentaux, une sensibilité fausse s'accrochant à des banalités qu'elle découvre extraordinaires, parce que la vision est malade, une intolérance de sectaires et des dédains de grands Lamas, tout cela pour arriver à produire des effets moindres et de moins hautes manifestations du beau que leurs devanciers n'y parvenaient avec « ce gros à peu près » qui s'appelait la langue française et qu'on flétrit du nom d'*écriture cursive*. L'autre « écriture » s'attife de mots cherchés à coups de dictionnaire, essaie de faire du neuf avec du vieux, et cela si maladroitement qu'elle en arriverait, pour un peu, à nous rendre odieuses les belles formes frustes et brutales de jadis, en plaquant au hasard nos vieux

mots savoureux et francs dans sa phrase aux inversions germaniques où le déplacement des adjectifs et le rejet des verbes noient définitivement la pensée. Beyle avait senti, lui aussi, que c'était dans nos vieux auteurs, Rabelais, Amyot, Montaigne, que se trouvait le génie de la langue, il le dit au commencement de ce volume; mais tout autre est l'enseignement, toute autre la manière de style qu'il en tire. Ce style, il est — dans les premières années surtout — d'une incorrection puissante et heurtée, mais nette et rapide, illuminée, à chaque page, d'une de ces *idées doubles*, d'une simplicité telle qu'elles semblent presque naïves au premier abord, comme banales, et qu'il faut un moment de réflexion pour en apercevoir tout d'un coup — et avec quel charme alors — la profondeur et l'inattendu. Cette phrase souple et à ressort, soudaine, coupée, remarquez l'imprévu avec lequel il l'attaque; il saisit l'idée dans son vol et la cristallise aussitôt, — puisqu'aussi bien il a fait la fortune du mot, — et cela est toute sa manière; il est trop artiste pour s'attarder à des préciosités de médiocres, trop *bien portant* pour s'alanguir en détraquements et en névroses.

« L'enflure et le mauvais goût lui tordent la peau », dit-il énergiquement et il s'ingéniera à « tondre son style », pour le ramener à rendre un maximum d'idées par un minimum d'expressions.

On sait, — du moins, il le prétend dans sa lettre à Balzac, — qu'il lisait quelques articles du Code avant de se mettre au travail; cette pensée se trouve déjà, car tout l'homme est en germe en ce *Journal*, dans un cahier de l'an XIII : « Me rappeler « toujours les débats du procès Moreau, ou le style « n'en n'est pas élégant, n'en n'est pas correct, « mais il est toujours parfaitement intelligible, on « voit l'envie que celui qui parle a d'être compris. » C'est que ce qu'il a à dire vaut la peine d'être compris. Chaque fois que l'idée ne fait pas défaut à l'écrivain, il ne ruse pas pour la dissimuler sous des maniements de phrase si habiles et ingénieux qu'ils puissent être. Cela un jeune maître l'a dit récemment avec une autre autorité que la nôtre et bien mieux que nous ne saurions le faire et ce n'a pas été une médiocre satisfaction pour nous d'avoir trouvé Stendhal cité entre tant de noms illustres dans la préface de *Pierre et Jean*. Il y a en effet moins loin que l'on ne pourrait le croire, entre le caractère si fouillé, si menu, si *en dedans* de l'auteur du *Rouge et du noir* et le talent clair, logique et robuste de l'auteur de *Bel ami*. Tous deux savent tailler en pleine chair un personnage, l'entourer d'une atmosphère personnelle où il se meut et se détermine sous de multiples impressions, — avec cette différence capitale toutefois que Beyle en détaille les origines quand Maupassant les fait aper-

cevoir. L'un comme l'autre ils ne se donnent pas tout entiers, et leur pensée, toujours limpide, laisse transparaître tout un ordre d'idées dont l'éveil est un plaisir pour les délicats; tous deux ont au suprême degré cet imperceptible ironie qui court insensiblement comme une mélodie bouffe au long de la trame d'un récit, — ce qui est le véritable genre français, — tous deux, en un mot, appartiennent à cette même et noble famille de romanciers dont le premier et le plus grand aussi est Lesage.

François de Nion.

7 mai 1888.

JOURNAL DE STENDHAL

MILAN, BERGAME, BRESCIA

1801

PREMIER CAHIER

(DU 28 GERMINAL AU 25 FRUCTIDOR AN IX)

Avril — Septembre 1801.

Préface. — Les légions polonaises. — Mort de Paul Ier. — Fête en l'honneur de la paix. — Bruits de guerre. — Projets de pièces. — La belle Mme N.... — Lectures. — Soirées au théâtre. — *Il Podesta di Chioggia.* — Le flambeau. — Résolutions. — L'armée d'Italie. — *Phédor et Waldamir* de Ducis. — *Alala.* — *Carpe diem.* — Défiance envers les hommes. — Mme A... — L'air de Brescia. — Conseils à l'homme d'esprit. — Comment un voyage peut être instructif. — En route pour Venise.

Milan, le 28 germinal an IX.

J'entreprends d'écrire l'histoire de ma vie jour par jour [1]. Je ne sais si j'aurai la force de remplir ce projet déjà commencé à Paris [2]. Voilà déjà une faute de français, il y en aura beaucoup, parce que je prends pour principe de ne me pas gêner et de n'ef-

[1] Le lecteur ne doit pas oublier que Beyle a dix-huit ans à peine quand il commence à écrire son journal.

[2] Premier séjour de Beyle à Paris. Voir 2e cahier, p. 17.

facer jamais [1]. Si j'en ai le courage, je reprendrai au 2 ventôse, jour de mon départ de Milan pour aller rejoindre le lieutenant général Michaud à Vérone.

28 germinal.

J'ai vu manœuvrer sur le glacis du château la cavalerie et l'artillerie à cheval de la deuxième légion polonaise [2], venant de l'armée du Rhin pour aller, à ce qu'on dit, s'établir à Florence, à la solde du nouveau grand-duc [3]; une trentaine des meilleurs officiers ont quitté à cause de cela. La cavalerie, en veste bleue, passepoil cramoisi, armée de sabres de hussards et de lances avec des petits drapeaux tricolores, a tourné très adroitement et à plusieurs reprises sur elle-même. Les généraux Moncey, Davout et Milhaut s'y sont rendus en grande tenue.

29 germinal.

Le ministre Pétiet a reçu un courrier extraordinaire de Paris, qui lui a annoncé que Paul Ier a été trouvé mort dans son lit le 20 mars [4]. On prévoit que cette mort entraînera de grands changements.

10 floréal.

Je suis toujours à Milan. Le 6e dragons a passé pour se rendre en Piémont, où le lieutenant général Delmas commande le militaire (*sic*) sous les ordres

[1] Le manuscrit, en effet, est écrit d'une plume courante, presque sans ratures.

[2] Ce sont ces fameuses légions polonaises qui se comportèrent si brillamment pendant les guerres de l'empire sous les ordres des généraux Dombrowski et Kniaziewicz. Voir *Mémoires* du général comte de Ségur, tome III, livre XXIII, ch. VIII.

[3] Louis Ier de Parme.

[4] *Alias :* 23 mars.

du général Jourdan, qui a les pouvoirs d'un vice-roi. Il y a eu aujourd'hui, sur la place du château, une grande fête pour la paix [1]. On a posé la première pierre du *foro* Bonaparte. Le soir, feu d'artifice mesquin. Scène lyrique assez ennuyeuse au Grand-Théâtre et bal, où les femmes honnêtes ont dansé.

11 floréal.

Je pars demain pour Bergame. Martial [2] va, par ordre de Félin, à Florence ; Marigner [3] à Bologne. M. Daru [4] a fait un projet d'arrêté très volumineux sur l'armée en temps de paix. Le premier consul en a été content et l'a invité à venir le discuter à Malmaison (*sic*). On parle beaucoup de guerre. Moreau a reçu l'ordre de rester à son armée et Augereau de se rendre sur le champ à la sienne.

Depuis que j'ai cessé de penser à la charmante Mme Martin, actuellement Saladini, j'ai beaucoup lu La Harpe [5]. J'ai lu les tomes Ier, II, III, IV, V, VI, VII, VIII de son *Lycée*. J'ai réfléchi profondément sur l'art dramatique, en relisant les vers de *Selmouri* [6]; ils m'ont paru moins mauvais qu'en les faisant. Je veux apprendre à les faire, car il vaudrait

[1] Traité de Lunéville, 9 février 1801.

[2] Martial Daru, frère de Pierre Daru. Il sera souvent question de ces deux personnes dans le cours du journal. Les Beyle et les Daru étaient parents.

[3] Un des amis de Beyle, nous le retrouverons plus tard à Paris, en l'an XIII.

[4] Pierre Daru, alors membre du tribunat. Il avait été commissaire des guerres de 1783 à 1789 ; il fut nommé plénipotentiaire à Berlin en 1806 et ministre secrétaire d'État en 1811. Pierre Daru était un lettré; on a de lui une traduction en vers des œuvres d'Horace.

[5] On verra plus loin que Beyle veut *delaharpiser* son style.

[6] Projet de pièce.

bien mieux que ces *quiproquos* fussent en vers. Je donne 18 livres de Milan au veturino qui me conduit à Bergame. Je vais de ce pas au petit théâtre, où l'on donne deux pièces traduites du français.

12 floréal.

Les Italiens ont trouvé le secret de dénaturer le *Légataire universel* de Regnard; je n'ai pas attendu la seconde pièce et suis allé jouer au loto au café de la Porte-Orientale. La route de Milan à Bergame est superbe et dans le plus beau pays du monde.

On cite ici M^me^ N... comme la plus jolie femme de la ville, et véritablement elle n'est point mal; on lui donne 60,000 francs de rente, elle a un *cavaliere servente*, bel homme, et qui dépense beaucoup pour elle; elle est par conséquent inattaquable. Nous pourrions b....r deux comtesses qui logent près de chez nous, mais elles ont vingt-huit et trente ans, et un air de saleté qui répugne.

19 floréal.

J'ai pris un maître d'armes, contre-pointe, sergent à la 91^e^ demi-brigade. Je lui donne 12 francs par mois.

Je me suis beaucoup ennuyé, faute de livres. Le patron nous a prêté le *V. en It.*[1] de l'abbé Coyer. Pauvre ouvrage. Je lis quelques *Mercures britanniques* de Mallet du Pan.

[1] Voyage en Italie.

Le 21, on a donné ici l'*Aventuriere noturno* de Federici, pièce faisable en français ; elle n'existe ici que dans *Il theatro moderno applaudito*, collection de quarante à quarante-cinq volumes. S'il n'a pas été déjà donné en France, on peut en faire un joli demi-drame.

28 floréal.

J'ai eu un accès de fièvre très fort cette nuit ; j'ai envie de demander au général la permission d'aller passer un jour à Milan, pour consulter M. Gonel.

29 floréal.

On a joué ce soir *Zelinda e Lindoro*, excellente comédie de Goldoni ; on pourrait en tirer une bonne pièce française.

1er prairial.

Ma fièvre quotidienne continuant toujours, je suis allé à Milan pour consulter M. Gonel. Je suis parti le 1er prairial, à cheval, et suis revenu de Milan le 5.

On joue à Milan *Il Podesta di Chioggia*, opéra mis en musique par Ferdinando Orlandi [1], jeune homme de Parme, âgé de vingt-deux ans, élève de Cimarosa. On trouve la musique de cet opéra, qui est son premier ouvrage, assez bonne. Je la trouve inférieure à celle *delle donne Cambiate* [2], qu'on donnait, auparavant. Il y a cependant, dans le premier acte, une belle phrase musicale, et, dans le second, une scène dont la musique est charmante.

[1] Cet opéra fut représenté à la Scala.
[2] *La donna Cambiata*, opéra de Paër (1800).

MM^mes P... et D... sont revenues le 3 du lac de Garde. Parmi une foule de plaisanteries graveleuses qui ont amusé ces dames et leurs filles, Maseau, qu'on était allé (mot illisible) dans son lit, a quitté sa chemise et, prenant un flambeau, est venu les voir en cet état. Les filles étaient présentes et acceptantes.

Martial fait la cour à M^me M..., dont il est enchanté; il était déjà très avancé lorsque je suis parti.

15 prairial.

Je n'ai point de conseil, point d'ami, je suis affaibli par la longueur de la fièvre; je me suis cependant déterminé, persuadé qu'à force d'audace et de persévérance je parviendrai à être aide de camp du général Michaud. Alors je ne devrai ce succès, comme tous les autres, uniquement qu'à moi-même.

17 prairial.

La médecine a assez bien réussi, il me semble d'avoir moins de fièvre. Je me suis fait entièrement raser.

20 prairial.

J'ai commencé aujourd'hui à recevoir des leçons de clarinette du chef de la musique de la 91^e. Il me paraît faible. Le général Moncey a ordonné, par une lettre écrite de sa main, à l'adjudant-commandant Foy de se rendre en poste à Milan et de remettre le commandement de la place de Bergame à Goury, chef de la 91^e.

23 prairial.

La fièvre continuant toujours, quoique faible, j'ai le projet de me purger demain.

J'ai renvoyé mon maître de clarinette de la 91e, qui ne valait rien. L'armée d'Italie n'existe plus. Les troupes stationnées dans la Cisalpine seront commandées par un lieutenant général, six généraux de division, douze généraux de brigade. Ces troupes consisteront en seize demi-brigades, douze régiments de cavalerie, un régiment d'artillerie à pied, deux à cheval, etc., etc. Les généraux sont au choix du général Moncey.

L'abbé Raggi m'a prêté *Siroe* [1] et *Catone in Utica* [2], deux opéras de Métastase.

27 et 28 prairial.

J'ai fait avec le général Michaud de grandes promenades à cheval. Le pays de Bergame est vraiment le plus joli que j'aie jamais vu.

Le 5 floréal, on a donné au Théâtre-Français *Phédor et Waldamir*, tragédie en cinq actes, de Ducis, aussi froide que le climat dans lequel se passe l'action et qui l'est à tel point qu'il conduit l'héroïne aux portes de la mort.

Il paraît qu'*Atala*, roman chrétien de Chateaubriand, critiqué par André Morellet [3], est enfin mis à sa place d'ouvrage extraordinaire, mais médiocre. Je ne l'ai pas lu.

[1] *Siroe, re di Persia*, livret de Métastase, musique de Vinci (1726).

[2] Dix-huit compositeurs ont mis en musique ce libretto de Métastase (de 1720 à 1791).

[3] L'abbé Morellet.

18 messidor.

Je vais à Crémone, j'en reviens le 20 messidor. Crémone est une grande villasse où l'on meurt d'ennui et de chaleur.

23 messidor.

Hâtons-nous de jouir, nos moments nous sont comptés, l'heure que j'ai passée à m'affliger ne m'en a pas moins approché de la mort. Travaillons, car le travail est le père du plaisir, mais ne nous affligeons jamais, réfléchissons sainement avant de prendre un parti ; une fois décidé, ne changeons jamais. Avec l'opiniâtreté on vient à bout de tout. Donnons-nous des talents; un jour, je regretterais le temps perdu.

Un grand motif de consolation, c'est qu'on ne peut pas jouir de tout à la fois. On prend de soi une grande idée en voyant la supériorité que l'on a dans une partie, l'esprit se monte sur cette réflexion, on se compare à ceux qui sont inférieurs à soi, on contracte envers eux un sentiment de supériorité ; on est ensuite mortifié de voir qu'ils réussissent mieux que nous dans telle ou telle partie qui souvent forme le principal objet de leur application. Il serait trop cruel que le même homme eût tous les genres de supériorité; je ne sais pas même si le bonheur apparent qui lui en reviendrait ne serait pas bien vite flétri par l'ennui. Il faut cependant tâcher de se donner cette supériorité, parce que, quoique jamais absolue, elle existe plus ou moins, et est ordinairement la source des succès ; elle donne d'ailleurs un sentiment d'assurance qui, presque toujours, la décide.

Je crois, par exemple, qu'un jour je ferai quelque chose dans la carrière théâtrale.

Mon esprit, qui est sans cesse occupé, me fait toujours rechercher l'instruction qui peut justifier mes espérances ; dès qu'une occasion de m'instruire et de m'amuser se présente, j'ai besoin de réfléchir qu'il faut que j'acquière l'usage du monde pour choisir le plaisir ; comment puis-je m'étonner ensuite d'avoir un air gauche auprès des femmes, de ne pas réussir auprès d'elles, et de ne briller dans la société que lorsqu'on raisonne ferme, ou que lorsque la conversation roule sur ces grandes masses de caractères ou de passions qui font mon étude continuelle?

28 messidor.

Il faut être très défiant, le commun des hommes le mérite, mais bien se garder de laisser apercevoir sa méfiance.

3 thermidor.

Il y a un an aujourd'hui que je suis dragon au 6e.

9 thermidor.

Percheron m'a conté toutes les particularités de sa liaison avec Mme A... Il s'y est montré charmant, rusé, il parle avec un air de vérité qui persuade. Toutes les lettres de M. D. lui étaient montrées au moment où elles arrivaient. Il a dicté la réponse à la fameuse sur le rendez-vous que Mme A... avait donné au jardin Belgiojoso. M. D. vint demander pardon. D'après tout ce que nous savons l'un et l'autre, nous sommes persuadés qu'il l'adorait et qu'il ne l'a pas eue. Mme M. servait de m.....e à Mme A... qui lui faisait des cadeaux considérables.

10 thermidor.

Grande fête aux flambeaux pour la rentrée des patriotes détenus par les Autrichiens aux bouches du Cattaro. Concert, illuminations à jour et bal. J'entends un assez bon castrat.

12 thermidor.

Il semble que l'air de Brescia fasse oublier aux Français la galanterie qui les a toujours distingués. Cacault avait fait une scène affreuse à Mme Carava. Quesnel vient d'en faire une à Mme Calini, chez laquelle il est logé. Il a fait le geste de la jeter par la fenêtre en la soulevant par les côtés. Un moment après, elle est venue l'attaquer dans sa chambre à la tête de ses complaisants cisalpins et de ses domestiques; elle a jeté une canne à la tête de Quesnel, qui la lui a très gravement rendue et l'a renvoyée avec beaucoup de majesté.

20 thermidor.

Mal [1] m'écrit du 16 qu'il part pour Paris. Il y a ici des sauteurs assez adroits et des chiens très habiles.

Brescia est une assez jolie ville, d'une grandeur médiocre, située au pied d'une petite montagne. Elle est abritée du vent du nord, par son fort, situé sur un mamelon de la montagne. La ville est à peu près ronde. On se promène sur la route de Milan qui n'est qu'un chemin sans arbres.

23 thermidor.

L'homme du meilleur esprit est inégal, il entre en verve, mais il en sort; alors il est sage, il parle

[1] Martial Daru.

peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer, ses plus grands efforts ne seraient que des réminiscences, ni à plaire par des traits brillants, il serait gauche. Il doit alors conformer sa parure, son maintien, ses propos à l'état où il se sent. Ce jour-là, il doit aller voir les hommes ou les femmes de sa connaissance qu'il sait aimer la tranquillité et le genre uni. Qu'il évite surtout ses rivaux qui lui feraient oublier ses résolutions et qui auraient ensuite beau jeu pour le couvrir de ridicule.

1er fructidor.

Le 3e régiment de chasseurs reçoit quatre étendards du gouvernement. Il manœuvre au champ de Mars en présence des généraux Michaud et Digonet. Repas de c. [1] le soir, où la fièvre m'empêche d'aller.

2 fructidor.

Un voyage pour être instructif doit être une sorte de jugement sur les divers objets que vous rencontrez. Lorsque je suis arrivé en Italie, je ne connaissais pas la France ; mon voyage ne peut donc m'être utile que lorsque je connaîtrai la France ou tout autre pays, et que je serai à même de comparer.

12 fructidor.

Allé à Bergame avec le général et Hardouin. On jouait au Grand-Théâtre *Cajo Mario, musica del Mo Cimarosa* [2]. Le ballet de *Lucrezia*.

[1] Corps.
[2] Cet opéra date de 1780.

23 fructidor.

On a joué à Brescia *Il Demofoonte*, musique de Tarchi et paroles de Metastasio. On a trouvé la musique si somnifère que le lendemain on a repris *Pirro* [1]. On donne toujours le ballet de *Vénus et Mars*.

25 fructidor.

Joinville, Marigner, Mazeau, Auguste Pétiet, Mme Grua [2], la Gafonini, Grua, Gitelli, etc. passent pour aller à Venise ; j'y serais allé s'il y avait eu une place dans une des trois voitures.

[1] Plusieurs opéras italiens portent ce titre.
[2] C'est sans doute Angele. Voir les cahiers de Milan (1811) et l'appendice VIII, 2.

MILAN, GRENOBLE, PARIS

1801-1802

SECOND CAHIER [1]

(DU 1er COMPLÉMENTAIRE AN IX AU 8 BRUMAIRE AN XI)

Septembre 1801 — Octobre 1802.

Départ de Brescia. — *In Mercato di Monfregoso.* — Bal à Milan. — Un libraire à Pavie. — Le champ de bataille de Marengo. — Les nobles et les bourgeois de Saluces. — Pénélope. — D'où viennent les malheurs de la vie. — Consultation médicale. — Résumé de la biographie de Beyle. — Départ de Grenoble. — Arrivée à Paris. — Adèle. — Les maîtres d'anglais de Beyle. — Démission. — Diverses notes.

1er complémentaire an IX.

Je pars à cinq heures et demie du matin de Brescia pour Bra, à cheval, avec mon domestique, mes chevaux emportant mes effets.

2e complémentaire.

Je vais dîner à Cassano ; là, je loue une sédiola qui me coûte 15 livres et me mène en deux heures à Milan.

[1] Le second cahier porte ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de ma vie.*

3e complémentaire.

Je vois M. Gonel, chirurgien, ami du général Michaud. J'assiste le soir à un spectacle superbe. *Il Mercato di Monfregoso*[1] est sans contredit le plus joli opéra que j'aie jamais entendu en Italie, tant pour la musique, qui est enchanteresse, que pour les ariettes, qui sont parfaitement placées. *Cléopatre* est un superbe ballet qui dure une heure et demie.

1er vendémiaire an X.

Le ministre Pétiet donne un grand bal au Palais. Le matin, on manœuvre au foro Bonaparte devant le général Murat et son état-major. Le 12e dragons défile très mal. C'est Foy qui, comme commandant la place, fait manœuvrer.

Le soir, le théâtre est illuminé à jour, on donne le spectacle gratis.

4 vendémiaire.

Je pars à quatre heures et demie de l'auberge *del Falcone* sur le devant d'une *vetura*.

Nous arrivons à Pavie à midi. J'y trouve un libraire qui avait les dernières nouveautés, mais à un prix triple qu'à Paris.

Nous continuons notre route. Nous arrivons à Voghera, après avoir beaucoup craint d'être attaqués.

5 vendémiaire.

Nous partons de Voghera à quatre heures et demie du matin. De Voghera à Tortone, la route est

[1] De Zingarelli (1793).

belle, on a presque toujours les montagnes en perspective. On y attaque souvent les voyageurs.

A trois lieues de Voghera, je vis le fameux champ de la bataille de Marengo ; on y voit quelques arbres coupés et beaucoup d'os d'hommes et de chevaux; j'y passai treize mois et quinze jours après le 25 prairial, jour de la bataille [1]. Je vis une colonne élevée cette année, le jour de l'anniversaire ; elle est très mesquine. Avant d'arriver à Alexandrie, je traversai la Bormida, rivière assez considérable; j'entrai à Alexandrie et j'allai loger à l'auberge d'Italia, où on m'écorcha d'une rude manière.

6 vendémiaire.

Je pars d'Alexandrie à six heures; un veturino me conduit à Asti, pour 12 livres. Un veturino me mène, pour un louis d'or, d'Asti à Bra.

1er brumaire.

Je quitte Bra avec plaisir, parce que cette petite ville n'a pour elle que sa charmante position.

18 brumaire.

La cloche de la commune de Saluces sonne en l'honneur du 18 brumaire et de la paix avec l'Angleterre [2].

La ville de Saluces est située, moitié sur un coteau, moitié en plaine, au bas de ce coteau. Les nobles

[1] 14 juin 1800.
[2] Préliminaires du traité d'Amiens.

habitent près du château sur la colline, les bourgeois et tout le commerce sont en bas. Presque toutes les boutiques sont sous les arcades qui se trouvent sur la place, à gauche en arrivant, et qui sont très vivantes.

La famille des anciens marquis de Saluces y existe encore. Mon hôte, le comte Benevello della Chiesa, a épousé une fille de cette famille en premières noces.

18 frimaire.

Toujours malade ou convalescent. Il y a apparence que j'irai passer un mois à Gr. [1].

Ce matin, en lisant la fin de l'Odyssée traduite par Bitaubé, j'ai songé que Pénélope était un superbe sujet de tragédie. Le grand avantage est qu'on a à développer de beaux caractères bien fondés dans le public.

Traiter la curiosité en comédie. J'ai vu jouer à Brescia une pièce italienne sur ce sujet.

19 frimaire.

Les héros ont leurs accès de crainte, les poltrons des instants de bravoure, et les femmes vertueuses, leurs instants de faiblesse.

Presque tous les malheurs de la vie viennent des fausses idées que nous avons sur ce qui nous arrive. Connaître à fond les hommes, juger sainement des événements, est donc un grand pas vers le bonheur.

21 frimaire.

D'après une conversation que je viens d'avoir

[1] Grenoble.

avec M. Depetas, que je crois excellent médecin, il paraît que ma maladie habituelle est l'ennui. Beaucoup d'exercice, beaucoup de travaux, et jamais de solitude me guériront. Je crois que je ferai bien toute ma vie d'agir beaucoup. M. D. m'a dit que j'avais quelques symptômes de nostalgie et de mélancolie.

29 frimaire.

Faure [1] m'écrit aujourd'hui que depuis le 1er frimaire il travaille douze heures par jour chez un banquier, rue Taitbout.

Je suis né le 23 janvier 1783, à Grenoble, rue des Vieux-Jésuites [2]. Je suis parti pour Paris le 8 brumaire an VIII.

J'y suis arrivé le 19 du même mois. J'en suis parti, après cinq mois et vingt-huit jours de séjour, le 17 floréal. Je suis arrivé à Genève le 28 du même mois. J'en suis parti le 3 prairial pour Milan. J'ai été nommé s.-lt [3] le 1er vend. an IX, et placé dans le 6e dragons [4] le 1er brumaire. Je suis devenu aide de camp du général Michaud le 12 prairial an IX, je l'ai quitté à Brescia pour rejoindre le corps le premier jour complémentaire même année. Je suis arrivé à Bra où était la 4e compagnie, dans laquelle je suis s.-lt, le 7 vendémiaire an X.

[1] Félix Faure, voir Corresp., *passim*.

[2] Aujourd'hui rue Jean-Jacques-Rousseau.

[3] Sous-lieutenant.

[4] « Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6e, aux longs manteaux blancs et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire. » *Le Rouge et le Noir*, chap. v.

5 nivôse.

Dîner de corps à Savigliano. Froideur excessive ; platitude de frère.

13 ventôse.

Je suis arrivé à Grenoble, le... [1] nivôse an X.

Je m'y suis assez amusé jusqu'au 13 v. J'ai dansé dans plusieurs sociétés et à la Redoute.

13 germinal.

Je pars à sept heures du matin, à cheval, par les Échelles [2].

25 germinal.

J'arrive à Paris le 25 germinal [3], je viens par le cabriolet de Gouge ; ma place sur le strapontin me coûte 48 francs.

10 thermidor.

Je suis amoureux d'Adèle ; elle me donne mille marques de préférence. Elle me donne de ses cheveux.

6 fructidor.

A la fin d'un grand déjeuner, elle me dit qu'elle aime depuis longtemps C.

8 brumaire an XI.

Je n'ai pris des leçons [4] de Dowtram qu'un mois ; le 16 messidor, j'ai pris M. Jeki, franciscain

[1] La date est en blanc.

[2] Savoie. C'est là qu'habitait l'oncle de Beyle, M. Gagnon jeune.

[3] C'est le second séjour à Paris. Beyle, candidat à l'École polytechnique, partit une première fois pour Paris en novembre 1799 et y resta jusqu'au commencement de 1800.

[4] D'anglais.

irlandais, que T. B. m'a indiqué et dont je suis très content.

20 brumaire.

Je travaille uniquement à l'anglais depuis le 20 vendémiaire, et cela durera jusqu'au 1er frimaire, époque à laquelle je veux prendre un maître de grec [1].

Le 3 vendémiaire, j'ai touché chez MM. Doyen 860 francs pour mes appointements jusqu'en fructidor.

J'ai donné ma démission au commencement de fructidor.

Mon régiment est toujours à Savigliano. Le beau Montandon et le général Debelle sont morts le même jour, le premier à Courbevoie et le deuxième à Saint-Domingue.

J'explique *Hamlet* de Sakespeare (*sic*) [2].

Mlle Duchesnois [3] a terminé ses débuts, avant-hier, par le rôle de Phèdre.

[1] Nous avons trouvé dans les papiers de Beyle des déclinaisons grecques retranscrites par lui.

[2] Cette orthographe se trouve encore dans les *Annales dramatiques* de Babault, publiées en 1808-1812.

[3] Mlle Joséphine Rafin Duchesnois, née en 1777, morte en 1835. Elle fut reçue sociétaire du Théâtre-Français en 1804 et quitta la scène en 1833. Il sera souvent question de cette actrice célèbre dans les cahiers suivants.

On va jouer *Isule* [1], tragédie nouvelle de L. Lemercier.

Plana est en Italie et reviendra bientôt ; Mallein à Grenoble, dans l'enregistrement.

[1] *Isule et Orovèse*, tragédie en cinq actes, par Louis Lemercier, Paris, chez Barba an XI (1803). La brochure a pour épigraphe ce quatrain :

> Les auteurs mal jugés, que les sifflets font taire,
> Doivent au nez des sots rendre leurs camouflets ;
> Moi, ne puis-je, *au public*, dénonçant mon parterre,
> Juger son jugement et siffler ses sifflets ?

Cette tragédie fut représentée le 23 décembre 1802, mais l'auteur nous dit dans sa préface qu'il ôta « le manuscrit au souffleur dès le commencement du troisième acte ». La pièce est dédiée à Mme Bonaparte.

PARIS

1803

TROISIÈME CAHIER

(DU 27 NIVOSE AU 17 PRAIRIAL AN XI).

Janvier — Juin 1803.

Les héros de Voltaire. — Mécanisme de la pensée française. — Armée de Cambyse. — Envoi d'argent. — Point de temps perdu. — Cours de Legouvé. — Quel est mon but? — *Ut pictura poesis.* — Servantes de province. — L'homme médiocre. — Supériorité de la France. — L'amour. — Ambition. — Les vieux auteurs. — Le *Menteur.* — Désirs de voyage. — Ugolin. — Le parfait orateur. — Beyle, citoyen.

27 nivôse.

Le grand défaut des héros de Voltaire est qu'il semble qu'ils se disent : « Allons, je vais dire une belle parole, je vais faire une belle action. »

C'est une faute contre la belle nature ; le vrai héros fait sa belle action sans se douter qu'elle est belle (du moins sans lui croire ce degré de sublimité que la postérité lui assigne) ; il la trouve juste et il la fait souvent avec effort ; plus il sacrifie à la justice, plus il nous semble grand. Brutus est donc le plus grand des hommes.

28 nivôse.

Son vers ambitieux se nourrit d'hyperbole.

Ce vers m'est venu tout fait en allant à Louvois [1], il y a quatre jours. Réminiscence peut-être.

30 nivôse.

Nous, Français, nous pensons en français. Je crois que, lorsque nous pensons très vite, nous glissons sur les verbes et pesons sur les adjectifs. Voilà, je crois, comment pensent les âmes froides. Moi, je vois les choses.

L'armée de Cambyse, ensevelie dans les sables voisins du temple de Jupiter Ammon par le vent du midi. Grand spectacle.

9 pluviôse.

Faire pour m'amuser un petit livre de piété en quelques chapitres, dans le genre suave de l'*Imitation*, parfaitement écrit. Les vierges de Raphaël pour frontispice.

14 pluviôse.

Je réfléchis qu'il n'y eut jamais d'homme plus heureux que moi dans ce moment (14 pluviôse an XI, au soir, 11 h. 1/4). Lettre charmante de mon grand-papa, de mon papa; il m'envoie du drap;

[1] Théâtre construit en 1791; en 1793, il prit le nom de *Théâtre des Amis de la Patrie*, et devint en 1805, sous la direction Picard, le *Théâtre de l'Impératrice*. Le théâtre Louvois est aujourd'hui le magasin de décors de l'Opéra-Comique.

mon bon grand-papa s'est privé de quatre louis pour moi; cette attention est charmante, et ces quatre louis en sont dix en province; il me vante la vie d'artiste. Oh! oui, je le sens, elle est délicieuse, elle donne à l'âme plus de faculté d'aimer, et peut-on en avoir trop avec de tels parents?

J'ai eu des étourdissements à quatre heures, après un excellent travail. Helvétius m'a ouvert la porte de l'homme à deux battants. Je crois que je vais commencer par la *f. i.* [1]. Je jouis d'avance du bonheur de mes bons parents, si cet ouvrage me mérite quelque gloire. Je sens que mon mal de tête augmente dès que je réfléchis.

21 pluviôse.

Je dois chercher à me donner beaucoup de temps pour le travail; pour cela, m'appliquer à en perdre le moins possible en bagatelles, m'accoutumer à creuser des sujets lorsque je suis forcément oisif comme à la queue [2], par exemple.

29 pluviôse.

Je reconnais, en lisant Buffon à vingt ans, les cicatrices des préjugés qu'il m'ôta lorsque je le lus à quatorze.

4 ventôse.

Commencé, le 2 ventôse, à suivre le cours de Legouvé au Collège de France; continué, aujour-

[1] Il s'agit sans doute d'un ouvrage philosophique. Voir appendice I (*Philosophie nouvelle*).

[2] Les maigres ressources de Beyle ne lui permettaient pas d'aller aux bonnes places. Plus loin, il a soin de noter quand il va aux fauteuils ou dans les loges.

d'hui 4 ventôse, bon cours ; court un peu après l'esprit; L. déclame supérieurement [1].

29 ventôse.

Quel est mon but?

D'acquérir la réputation du plus grand poète français, non point par intrigue, comme Voltaire, mais en la méritant véritablement ; pour cela, savoir le grec, le latin, l'italien, l'anglais.

Ne point se former le goût sur l'exemple de mes devanciers, mais à coup d'analyse en recherchant comment la poésie plaît aux hommes, et comment elle peut parvenir à leur plaire autant que possible.

Voilà de quoi occuper une longue vie ; cependant craindre, ne fût-ce que pour ma réputation, de mener la vie de Boileau ; il manque de grâces et son vers sent la lampe.

Étudier les hommes dans l'histoire et dans le monde.

Faire une comédie et une tragédie pour me donner mon entrée dans le monde, de la confiance en mes talents, l'art de faire les vers.

Ensuite la φ, œuvre du reste de ma vie.

Éviter d'être amoureux d'une femme du monde, là j'aurais le dessous ; d'ailleurs, comme dit Mounier :

Hæ nugæ seria ducunt in mala.

Ces *mala* sont pour moi des pertes de temps.

[1] On sait que cet éloge de l'auteur de la *Mort d'Abel* pourrait, sauf la légère et peut-être injuste critique qui l'accompagne, s'appliquer à M. Ernest Legouvé.

20 germinal.

En général, m'éclairer en comparant souvent la poésie à la peinture. Je vois dans la peinture le funeste effet des manières; donc, point de manière en poésie; former mon goût sur Sophocle, Euripide, Homère, Virgile, Sénèque, Alfieri, Shakespeare, Corneille, Racine et Crébillon. Travailler beaucoup à cela pendant mon séjour à Claix [1].

Ne pas oublier que la seule qualité à rechercher dans le style est la clarté. Etudier les beaux endroits de Corneille, sa franchise est sublime.

Avoir horreur des maximes.

23 germinal.

Ne pas prêter à des gens d'une classe des idées que l'on n'a que dans une autre classe; les gens du peuple parlent-ils souvent du bonheur comme nous l'entendons?

La règle énoncée au commencement de cet article est une des causes de la passagérité de l'existence de la comédie : les gens sensés blâment en 1803 la familiarité avec laquelle Dorine parle à ses maîtres dans le *Tartufe* joué en 1667, cependant il est à croire que Molière a peint juste. Ce qui me le fait croire, c'est que, en province, les servantes se mêlent encore quelquefois de la conversation; or, en province on a encore les mœurs du siècle de Louis XIV.

Grand trait de caractère : mon aïeul maternel, le chirurgien Gagnon, répandit des larmes amères lorsque, vers 1736, les ennemis entrèrent en Pro-

[1] Voir le 4e cahier.

vence ; mon grand-père [1] m'a conté ce trait en riant et sans en sentir le sublime ; c'est que ce dernier a les mœurs du Régent.

26 germinal.

M. Daru répète souvent que le signe le plus assuré de médiocrité que puisse donner un homme, c'est de trouver à chaque projet qu'on propose des objections qui le rendent impraticable.

Molière a eu l'art d'avilir les personnages aux dépens desquels il veut nous faire rire.

7 floréal.

Si je veux réussir dans la société, il faut analyser tout ce qui s'y fait. Je trouverai alors que l'art de conter et de ne parler jamais de soi forme presque tout l'homme aimable.

8 floréal.

Il se pourrait que l'ensemble des dispositions actuelles des hommes et des choses fût un des plus avantageux qui aient jamais existé pour un homme tel que Molière ou Corneille. Approfondir cela.

Ne me serait-il pas avantageux que personne, hors moi, ne connût Helvétius?

A quoi la France doit-elle sa supériorité sur les autres nations? A ce que de bonne heure elle a été

[1] M. Gagnon, chez qui Beyle fut élevé à Grenoble.

l'objet de leur envie. Or, ce qui est vrai d'une nation ne l'est-il pas toujours d'un homme?

15 floréal.

Une femme ne peut rien faire directement (dans nos mœurs), il faut qu'elle fasse tout faire.

Faire une tragédie morale sur le pouvoir du fanatisme : un druide faisant massacrer un roi.

20 floréal.

Les femmes mettent de l'ostentation jusque dans la grandeur d'âme.

21 floréal.

Pourquoi l'amour est-il un sentiment si délicieux? C'est que les intérêts de l'amant et de l'aimée y sont confondus.

25 floréal.

Il faut que je sois parvenu au comble de l'insouciance pour ne pas faire tout de suite les *Deux Hommes*[1]. Je manque de tout; cette pièce faite, j'aurai tout en abondance. Société, argent, gloire, rien ne me manquera, j'aurai mes entrées. Dès que je serai arrivé à Claix, me jurer à moi-même de ne lire que l'Iliade de Pope, le troisième volume de Racine, la *Nouvelle Héloïse*, le cinquième volume d'Alfieri, et les dictionnaires de langues, des rimes et des synonymes; ainsi, en trois mois je ferai ma pièce[2]. J'aurai tout le temps de polir le style dans

[1] Pièce de Beyle. Voir appendice II.

[2] Cf. Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homère,
Ce pourquoi, Corydon, ferme bien l'huis sur moi.
RONSARD.

l'intervalle de la réception et de la représentation. Lorsque Lafond[1] voulut entrer aux *Français*, il partit de Bordeaux avec vingt-cinq louis et jura que si, les vingt-cinq louis mangés, il n'était pas reçu, il se brûlerait la cervelle.

Me faire un dictionnaire de style poétique; j'y mettrai toutes les locutions de Rabelais, Amyot, Montaigne, Malherbe, Marot, Corneille, La Fontaine, etc., que je puis m'approprier. Je veux que dans trois cents ans l'on me croie contemporain de Corneille et Racine. C'est dans nos vieux auteurs que je trouverai le génie de la langue.

3 prairial.

On ne se lasse pas du *Menteur;* la noble simplicité du style de cette pièce ne vieillit pas ; elle a, à cette heure, ce précieux vernis de l'antique qui fait toujours plaisir; voilà le style qu'il me faut adopter. La réprimande du père du Menteur à son fils, au quatrième acte, est plus forte que tout ce qui sera dans les *Deux Hommes*[2]; m'appuyer là-dessus, laisser crier les diseurs de règles, étudier Corneille, *et sic itur ad astra*. Fleury[3] joue supérieurement le rôle du Menteur. Je crois que j'étais à côté de Chénier.

[1] Lafond avait débuté au Théâtre-Français en 1800.
[2] Voir appendice II.
[3] Bérard, dit Fleury, 1750-1822. Il fit partie de la Comédie-Française de 1772 à 1818.

Donner une âme à tout, c'est le secret des anciens.

Les méchants ne comprennent pas la vertu des bons; grand moyen de faire triompher ceux-ci. En général, que mes personnages ne se comprennent qu'autant qu'ils se ressemblent; cette règle est de rigueur.

4 prairial.

Si j'étais riche, faire un voyage en France et m'arrêter six mois dans chaque ville, non pas précisément comme Astolphe et Joconde, car je ne suis pas roi, et Mallein ni moi ne sommes pas beaux, mais pour voir ce qu'il en arriverait; ce ne pourrait être que de l'expérience ; considérer Grenoble comme une de ces villes.

8 prairial.

Quand je voudrai traduire en vers français l'Ugolin de Dante, me laisser souffrir de la faim après m'être échauffé avec du café.

15 prairial.

Un orateur doit voir le rôle passionné qui lui convient le mieux et le prendre. S'il en sort, il ne fait plus d'effet; il doit parler de *vertu*, *justice*, etc., comme s'il y croyait, et, à l'abri de ces mots imposants, montrer aux gens que leur intérêt est de faire ce qu'il leur conseille.

17 prairial.

Le *Cid* me plaisait plus en l'an VII qu'en l'an XI, parce que, élevé dans une famille pleine de l'hon-

neur monarchique, je n'étais que bon sujet d'un monarque ; aujourd'hui, je suis beaucoup plus citoyen que sujet et je dois tendre à devenir, sans cesse, meilleur citoyen.

GRENOBLE ET CLAIX [1]

1803-1804

QUATRIÈME CAHIER

(DU 6 THERMIDOR AN XI AU 18 VENTOSE AN XII)

Juillet 1803 — Mars 1804.

Les femmes. — La curiosité et l'amour. — Un mot qui a fait fortune. — L'ennui. — Un candidat. — Psychologie. — La famille de Beyle. — L'héritage de M. Bon; ce que Beyle voit dans une anecdote. — Droits d'auteur avant la lettre.

6 thermidor.

En morale, l'amour des femmes est un mal infiniment petit. Tous les grands hommes grecs étaient libertins; cette passion dans un homme indique l'énergie, qualité *sine qua non genius.* Le jugement de Bonaparte : c'est un homme qui a des c.....s.

Une femme faible est celle à qui l'on reproche une faute et qui se la reproche à elle-même.

[1] Petit village des environs de Grenoble où le père de Beyle possédait une maison de campagne, un *domaine,* comme on dit en Dauphiné.

13 thermidor.

Tout l'esprit fin est dans la connaissance de la liaison des idées : voyez Figaro, le modèle de l'homme aimable au XVIII^e siècle [1].

15 thermidor.

La curiosité entre pour beaucoup dans l'amour; moi, à qui le dessin a donné l'habitude de chercher le nu sous les vêtements et de me le figurer nettement, je suis donc moins susceptible d'amour qu'un autre.

18 thermidor.

Tout le matérialisme est dans ces mots : tout ce qui est est cristallisé [2].

Toute l'objection est dans ceux-ci : en jetant sur des feuilles de papier des milliers de caractères, quelle absurdité qu'une Iliade se soit trouvée imprimée!

Mais si tout ce qui n'était pas une Iliade a été détruit?

1^er fructidor.

Ceux avec qui nous vivons nous regardent comme des remèdes contre l'ennui, maladie de laquelle jusqu'ici je n'ai vu personne exempt. (Je suis attaqué depuis mon arrivée [3] (5 ther. XI) d'un Pyrrhonisme inquiétant. Voici la première chose que je vois aussi nettement que je voyais mes pensées à

[1] Beyle revient souvent sur cette pensée, on la trouve presque textuellement reproduite à plusieurs reprises dans ses *Cahiers*.

[2] N'est-il pas bien curieux de trouver à cette date, sous la plume de Beyle, ce mot dont il fit la fortune — et qui, peut-être, aida à faire la sienne?

[3] A Grenoble.

Paris;) ce principe, avec celui de la liaison des idées[1], est la base de la politesse.

Rends tes visites plus longues et parle d'elle-même à la personne visitée.

Le génie et le dialogue de Beaumarchais ressemblent assez à celui de Shakespeare.

Une femme d'esprit mesure sa résistance au degré de désœuvrement de son amant.

Quelle n'est pas la puissance d'un premier jugement! Je me figurerai toujours Mlle Angèle M. au clair de lune, vêtue de blanc et avec la physionomie d'Armide dans un moment de bonté.

11 fructidor.

Le jeune Bilon[2] démontre très bien; mais en arrivant au tableau il aurait dû affecter une légère timidité et la dissiper peu à peu. Cela aurait donné bien plus de lustre à son examen; les hommes presque tous ennuyés aiment la péripétie (changement dans l'objet de leur attention)[3].

[1] Voir plus haut, p. 33 (13 thermidor).

[2] C'est le fils de Bilon, célèbre médecin, né à Grenoble en 1780 et mort en 1824. Bilon suivit les leçons de Bichat et revint dans sa ville natale où il occupa la chaire de physique à la Faculté des sciences. On a de lui : *Dissertation sur la douleur* (1803, et : *Éloge de Bichat* (1802).

[3] Souvenir de ses études préparatoires à l'examen de l'École polytechnique.

12 fructidor.

Dans la connaissance de l'homme, c'est la finesse qui me manque le plus. Je sais bien qu'une certaine passion p a un effet p', mais je ne sais pas reconnaître, dans l'individu que je vois dans le monde, toutes les passions qui l'animent. D'ailleurs, cette maudite manie de briller fait que je m'occupe plus de laisser de moi une profonde impression, que de deviner les autres. Je m'occupe trop à me regarder pour avoir le temps de voir les autres.

De Claix, 7 septembre 1803.

Dès qu'on craint le ridicule dans l'amitié, l'amitié n'est plus.

Le philosophe peut augmenter la peinture de la force de sa passion par ce raisonnement : « Je sais que pour être aimée toujours, il faudrait que tu ne fusses jamais entièrement sûre de mes passions; mais je puis te tromper, je sens que je ne puis aimer davantage. »

L'amour est un combat d'orgueil et d'espérance.

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

3 ventôse an XII [1].

Je suis arrivé à Grenoble le 5 thermidor an XI et j'en pars.

Mon père m'avait promis, un mois avant le ca-

[1] Il n'existe pas de cahiers entre le 7 septembre 1803 et cette date.

rême, de me faire partir avant ce temps, et j'y suis encore samedi.

Bonne leçon pour moi, lorsque j'aurai envie de revenir à Grenoble, songer que j'y viens bien quand je veux, mais que je ne sais quand je pourrai en sortir.

Je n'ai point trouvé ma famille comme je me la figurais de Paris [1] (P. seule exceptée) [2]. Ils m'aiment, mais ce n'est point de cet amour divin que je m'étais figuré. Comme je disais cela hier à Mme J., elle me dit qu'elle pensait la même chose, et que beaucoup de personnes lui en avaient dit autant. Toutes les familles ressemblent donc à la mienne.

Mme Chalot, ma tante, dînait il y a quelques jours à la maison [3]; ma tante Eulalie y était. Elle contait que dans leur première jeunesse un nommé M. Bon, avocat, homme très riche, demeurait au deuxième. Il avait une vingtaine de mille livres de rente et avait toujours une excellente table. Un jour, sur le soir, ma grand'mère et ses filles, qui habitaient le premier, entendirent la gouvernante de M. Bon qui jetait les hauts cris et appelait. C'était son maître qui venait d'être atteint d'une attaque d'apoplexie. Mes tantes le soignèrent avec cette gouvernante, ce qui n'empêcha pas que, deux heures après, il n'expirât entre les bras de ma tante Chalot. Aussitôt ma grand'mère, qui était un peu

[1] Voir 14 pluviôse an XI.
[2] Sa sœur Pauline. Voir appendices IV et VIII.
[3] Place Grenette, à Grenoble, dans la maison de M. Gagnon, grand-père de Beyle. C'est là qu'il fut élevé.

piquon [1], ferma tous les armoires (*sic*) et mit une de ses filles en faction devant chacun d'eux (*sic*). Cette précaution était d'autant plus nécessaire que, dans un tiroir d'un armoire (*sic*) qui était dans la chambre du milieu, il y avait des poignées d'or que M. Bon y jetait sans compter. Ma tante Chalot se hâta de parcourir les chambres et elle ramassa son plein tablier de petits bijoux en or, vermeil, argent, tels que petits couteaux à manche d'argent, ciseaux, étuis, etc., etc.

Bientôt après, la justice arriva et l'on mit les scellés partout.

Revenues chez leur mère, mes tantes se partageaient tous les petits bijoux de M. Bon. L'une disait : M. ... (son héritier) me donnera ces jolis petits ciseaux, l'autre ce bel étui, ainsi de suite. Elles pouvaient s'attendre à cela, leur vigilance ayant sauvé dix mille écus peut être à cet héritier. Il arriva enfin de la campagne et ne fit pas seulement à ma grand'mère une visite de remerciement. Elle se repentit de sa vigilance, d'autant mieux que la gouvernante de M. Bon avait de lui plusieurs enfants, auxquels l'héritier n'assura qu'une existence mesquine.

La pauvre gouvernante se repentait bien d'avoir appelé.

Maintenant, si Shakespeare ou un auteur tragique français avaient eu à représenter ce fait :

S. [2] ne manquerait pas de laisser aux petites filles leurs vœux pour les bijoux de M. Bon, et leur partage imaginaire.

[1] Méticuleuse (patois dauphinois).
[2] Shakespeare.

L'auteur français se garderait bien de mettre de telles *bassesses* dans leur bouche. C'est même beaucoup s'il ne leur ferait pas prononcer des maximes morales sur le respect du bien d'autrui.

Quels sont les effets de ces deux conduites?

Nous sourions de plaisir de voir dans S. la nature humaine telle que nous la sentons au dedans de nous; nous nous mettons entièrement à la place de ses personnages, et deux scènes plus loin nous frémissons avec eux de l'apparition d'un spectre [1].

L'auteur français nous glace et nous laisse toute notre raison pour juger des moyens qu'il emploie.

Imiter Shakespeare ou plutôt la nature [2].

9 mars 1804 [3].

Je crois que je ferai bien de suivre le barreau des divers pays où je me trouverai; j'étudierai les hommes, et si jamais il faut prendre un état je me ferai avocat.

Il faudrait que j'eusse une distraction toute prête lorsque je suis fatigué de penser.

Dimanche.

J'arrive à une heure chez mon *g. father* [4] pour y dîner; de ce moment jusqu'à la fin du repas, ils

[1] C'est à peu près le mot de Mérimée disant à Mme Adam que, pour faire du fantastique, il fallait commencer par mettre son héros en gilet de flanelle.

[2] *Hold the mirror up to nature. Hamlet*, III, 2.

[3] 18 ventôse an XII.

[4] Grand-père.

n'ont cessé de grogner et de se lamenter. *This is not the family to be desired is P's advice* [1].

Sans date (attribué à l'an XII).

Bâclerai-je tout de suite en un mois une petite pièce en un, deux ou trois actes, et en prose, que je donnerai, en arrivant à Paris, au théâtre Louvois? J'ai vingt et un ans dans vingt-trois jours, il est temps de jouir.

Continuerai-je ma grande?

Pour envoyer des imprimés par la poste à Grenoble, il en coûte un sou par feuille d'impression.

100 louis au Théâtre-Français comptent pour une bonne représentation. Le 8me des 2/3 = 1/12 = 200 fr.

Donc, la part d'auteur pour une bonne représentation peut aller à 200 francs [2].

[1] Ce n'est pas la famille qu'on pourrait souhaiter, c'est l'avis de P.

[2] On voit que Beyle n'était pas à moitié auteur dramatique.

PARIS

1804

CINQUIÈME CAHIER

(DU 18 GERMINAL AU 20 FLORÉAL AN XII)

Avril — Mai 1804.

Arrivée à Paris. — Retour sur lui-même. — Le naturel. — Système sur les femmes de M. S. — L'ami. — *Agamemnon.* — Présentation à Mlle Duchesnois. — *Bajazet.* — Visite à Mlle Duchesnois. — Fénelon. — Le théâtre Louvois. — Projets de livres. — La Fontaine et Pascal.

18 germinal.

J'arrive, par un temps beau, mais assez froid, au coucher du soleil, à six heures et demie, le dimanche 18 germinal an XII.

19 germinal.

Je me trouve plus raisonnable qu'à mon dernier séjour et, par conséquent, je serai plus heureux; je dois cela à l'expérience acquise à Grenoble, où j'ai vu l'homme dans l'homme et non plus dans les livres; ma distraction *of heart and understanding* [1]

[1] De cœur et d'intelligence.

me sera utile même, *as a Bard* [1]. Visite du bon père Jeky [2].

20 germinal.

Je pense au naturel qu'il faut avoir dans mes manières. Mme de Caylus dit, en parlant de Matta : « C'était un garçon d'esprit infiniment naturel, il parla de la meilleure grâce du monde. »

21 germinal.

Je parle avec M. S. de son système sur les femmes, je l'engage à le publier ; il résiste ; moi, je crois qu'il est déterminé et que le livre est peut-être déjà fait. Il croit la femme italienne, la femme primitive ; en la modifiant de diverses manières, on a la Française, l'Allemande, etc. Il ne croit qu'aux vertus de tempérament. Il croit que tout le caractère des femmes est *un désir insatiable de plaisir*, que, par conséquent, on ne saurait trop les louer. Il a vu la louange produire des miracles. Une femme disait d'un homme dont la figure était presque hideuse : Quel monstre ! il me fait mal aux yeux. Le monstre la loua, parvint à lui plaire et enfin à coucher avec elle [3].

21 germinal.

Je m'étais fait une bien fausse idée du nom d'ami.

[1] Comme poète.

[2] C'était un franciscain irlandais, maître d'anglais de Beyle. On verra, par les phrases anglaises de ce journal, que l'élève ne fit pas de grands progrès. Voir p. 18.

[3] Shakespeare, dans *Richard III*, nous montre Lady Anne séduite par Glocester qui vient de faire tuer son mari.

Je voulais un seul ami, mais qu'il fût tout pour moi, comme moi tout pour lui.

L'homme n'est pas assez parfait pour cela. Il faut me borner à voir éparses entre tous mes amis les qualités que je voudrais réunir dans un seul. Du reste, je ne saurais avoir trop de connaissances à Paris ; j'ai Mante *true friend* [1], Dalbon, Crozet, Boissat, Jaquinet, Cordon *true friend*, M. P. Daru, Prunette, Martial Daru, Rey, M. Daru *the father* [2], La Roche, M. Debord, Dard, L. Barral.

Rien de si aisé que d'être bien avec un homme qu'on ne voit qu'une fois par mois.

4 floréal.

Je lis Fénelon et je parcours Beccaria (sur le style) à la Bibliothèque nationale ; j'ai le plaisir de trouver Fénelon parfaitement d'accord avec moi. Le soir, *Agamemnon* [3] ; la scène de la proposition du meurtre est jouée divinement par Talma et Mlle Duchesnois. Après la pièce, Crozet me présente à elle, je la trouve d'un naturel charmant et bien moins laide que je me l'étais figurée. Elle a la figure par masses, chose très propre à la peinture des passions ; à l'avenir, lorsque je devrai être présenté à quelqu'un, écrire le compliment que je veux lui faire ; au moment, je me trouble.

La seule chose que je dise devant Mlle D. est que la *Mère coupable* [4] et *Agamemnon* sont les deux

[1] Ami sincère.
[2] Le père.
[3] Tragédie de Népomucène Lemercier (1797).
[4] De Beaumarchais.

pièces modernes les plus morales. J'attends ma malle.

9 floréal.

Bajazet, Les deux Frères [1]. Jamais Mlle Duchesnois ne m'a paru si belle que dans Roxane, aujourd'hui ; et jamais tragédie ne m'a peut-être si constamment intéressé que *Bajazet;* aujourd'hui, tout concourait à mon illusion, mon travail tend à augmenter la sensibilité. Desprès [2] était très bien dans Osmin; Saint-Prix [3] toujours bien, quelquefois beau, dans Acomat. Il n'y a que Mme Talma [4] qui a été détestable avec son chant lamentable dans Atalide. Mlle Duch. au-dessus de tout éloge ; je la suis allé voir après la représentation, elle m'a reçu toujours avec ce même naturel, sans compliments. Chazet [5] est venu ; il est joli homme, il a paru surpris, je crois, de l'air naturel et point troublé que j'avais. Nous avons parlé comédie et tragédie, lui faisait rire et avait de l'esprit, moi j'ai dit quelques pensées justes. En attendant Mlle Duchesnois, j'ai vu Talma dans le passage ; de ma taille, il avait un habit bleu, culotte et bas noirs. Il parlait au por-

[1] *Les deux Frères* ou *La Prévention vaincue*, comédie en cinq actes et en vers, par de Moissy, 1768.

[2] Il faisait partie du théâtre de la République dès 1793, et entra dans la société reconstituée en l'an VII.

[3] C'était le plus ancien acteur de la Comédie-Française après Fleury; il avait débuté en novembre 1782.

[4] Auteur dramatique. Voir 14 brumaire an XIII.

[5] Mme Talma (connue successivement sous les noms de Mlle Vanhove et de Mme Petit) avait débuté en octobre 1785. C'était la seconde femme de Talma; elle épousa, après la mort de Talma, le vicomte de Chalot, en troisièmes noces. Elle était fille de Monvel.

lier du théâtre ; il a la même voix qu'à la scène. Sa vue m'a fait impression, il avait l'air tragique. J'ai pensé que je maniais la gloire ; après tant d'illusions, de connaissances et d'amitiés avec les grands hommes, voilà enfin un peu de réalité. J'espère que dans un an je serai ami de M^lle D. et de lui par les *Two Men* [1].

J'ai bien admiré Racine ce soir [2]. Il a une vérité élégante qui charme. Ce n'est pas le dessin de Michel-Ange. C'est la fraîcheur de Rubens. J'avais mille idées ce soir qui, ce me semble, auraient fait un bon commentaire de *Bajazet*.

11 floréal.

Après *Iphigénie*, je vais chez M^lle Duch. avec Favier ; nous la trouvons en grande colère contre M^lle Raucourt [3] qui l'a menacée parce qu'on l'avait sifflée ; il paraît que M^lle Raucourt a le ton d'une harengère [4]. Favier parle comme un homme qui sent son indignité ; si le cœur y répond et qu'il doive réellement sa place à M^lle Duchesnois, c'est un homme estimable et avec qui je dois me lier. Deuxième séance du Tribunat, pour déclarer B. empereur..

[1] Deux hommes. Voir appendice II.

[2] Beyle avait bien oublié cette jeune admiration en 1823, année de la publication de la première partie de *Racine et Shakespeare*.

[3] M^lle Raucourt avait débuté en septembre 1772, c'était la plus ancienne des actrices de la Comédie-Française.

[4] Voir appendice III.

14 floréal.

Je rentre à 1 h. 1/2 du matin (par conséquent le 15). Je reviens de chez Mlle D., à la portière de qui j'ai remis un article de trois pages [1] et un billet. Mlle D. avait témoigné, une heure auparavant, dans sa loge, le désir qu'elle avait que quelqu'un prît sa défense. Elle m'a très bien accueilli ce soir, m'a invité de nouveau à aller chez elle. Cette visite en général a été une suite de victoires, et j'hésitais de la faire! Donc, maxime générale : Il faut toujours la voir, sauf à faire les visites courtes, si je vois que je gêne.

J'avais mille idées ce soir sur la déclamation. Ce qui constitue le mérite de l'action, comme celui du poète, est *a comprehensive soul* [2]. Un rôle peut se diviser en un nombre quelconque d'intonations; on n'est bon acteur qu'autant qu'on prend ces intonations et qu'on les prend justes. Eviter plusieurs sons que Talma a dans la voix et qui sont, je crois, produits par une contraction de la glotte. Que les sons ne soient jamais forcés. J'ai trouvé le jeu de Mlle Duchesnois perfectionné depuis l'année dernière.

Dans Fénelon, tout favorise l'idée que je me suis formée du poète, celui qui émeut.

Fénelon, qui aime tant la simplicité, dit qu'un homme d'esprit n'aime point l'histoire *nue*. Il veut l'habiller, l'orner de broderie et la *friser*. Chose à imiter.

[1] Il s'agit d'une réponse à un feuilleton de Geoffroy. Voir appendice III.

[2] Une âme puissante qui comprend tout.

18 floréal.

Toutes les fois qu'on revient de Louvois, il faut se rincer la bouche. Tout y est mauvais, pièces, acteurs et spectateurs. Ce soir, le *Trésor* [1], la *Parisienne* de Dancourt, les *Questionneurs* [2], tout très médiocre; la *Parisienne* est ce qu'il y a de plus supportable.

20 floréal.

Prendre le ton *of selling my books* [3] fort cher. *If the two men* [4] réussissent, les faire imprimer à mon compte, sans préface ni notes, et les vendre 2 fr. 25. Sinon, y joindre une préface extraite de la *Philosophie nouvelle* [5] et qui contienne tout ce qui a rapport au théâtre, avec des notes *pour les acteurs,* qui renferment toutes mes idées sur la déclamation; vendre ce livre son prix. Dans les deux cas, supprimer les divisions par scènes [6].

Faire vite *the new philosophy, currente calamo;* autrement, cela me prendrait un temps que je dois tout à la chère poésie.

[1] *Le Trésor*, comédie d'Andrieux, 1803.
[2] *Les Questionneurs*, comédie en un acte, en vers, par de La Tresne, 1804.
[3] *De vendre mes livres.*
[4] *Si les deux hommes.*
[5] Voir appendice I.
[6] Beyle voulait sans doute imiter Shakespeare et les auteurs dramatiques anglais pour lesquels *scène* veut dire : changement de décor. Il devait être choqué de la division factice qui fait que les scènes de notre théâtre sont réglées d'après les entrées et les sorties des personnages.

Je suis étonné du talent de La Fontaine pour peindre. La Fontaine et Pascal, voilà deux hommes qui m'ont inspiré le plus d'amour. Je voudrais mêler au style tout-puissant de P. quelques morceaux de douceur dans le genre du bon Fénelon.

PARIS

1804

SIXIÈME CAHIER

(DU 27 FLORÉAL AU 23 MESSIDOR AN XII)

Mai — Juin — Juillet 1804.

Jouissances contradictoires. — Excuse profonde. — Avis au lecteur. — Le sourire. — *Œdipe* de Voltaire. — Le rythme. — *Andromaque*. — Talma; Mlle Duchesnois. — *Le Cid; La Maison de Molière*. — Tragédie et comédie. — Le bonheur. — Le ridicule. — Hobbes. — Moreau. — Le moyen de plaire. — Tencin et d'Alembert. — *Menagiana*. — La vanité. — Règles de conduite. — Éducation littéraire de Beyle. — Procédé de style. — Remède contre la timidité.

27 floréal [1].

C'est une bien grande folie de mettre son bonheur dans des jouissances contradictoires. Je veux travailler et aller dans le monde, cela est absolument impossible.

[1] Diverses notes sur la couverture de ce cahier : « Regarder tout ce que j'ai lu jusqu'à ce jour sur l'homme comme une prédiction, ne croire que ce que j'aurai vu moi-même *joy, happiness, fame, all is upon it* (joie, bonheur, renommée, tout dépend de cela). »

17 floréal.

Rouget me conte qu'il a e.....é une madame de St-S., qui, après la cérémonie, a dit en pleurant : « Je suis donc comme toutes les femmes. » Cette excuse est profonde, à ce qu'il me semble.

27 floréal.

Ordinairement, dans ce que j'écris, les termes sont pris dans leur maximum de signification, à moins que je n'en avertisse par une modification.

Il est facile de plaire au peuple, mais on ne lui plaît pas longtemps; une nouvelle bêtise remplace bientôt la vôtre.

Le sourire, lorsqu'on sent qu'on est supérieur à ce qu'on vous croit.

3 prairial.

L'idée que je suis au commencement de ce cahier et que je relirai souvent ce que j'écris sur cette page fait que, depuis huit jours, je n'ose rien y mettre.

Je sors d'*OEdipe,* suivi du *Babillard*[1]. Cette tragédie a de grandes beautés, mais je les crois du poète grec ; rien n'est plus éloigné de la grandeur que les gasconnades de Philoctète et l'orgueil de Jocaste ; l'exposition est postiche, le moment où Ph. apprend le mariage de Jocaste est pris de *Polyeucte,* leur entrevue est encore la même chose que

[1] Comédie en un acte et en vers de Boissy (1725).

celle de Pauline et de Sévère, avec la différence que celle de Corneille parle à l'âme, tandis que celle de Voltaire ne parle ni à l'âme, ni aux esprits relevés; elle ne peut plaire qu'aux esprits vulgaires. Talma joue très bien *Œdipe*, mais je conçois qu'un homme qui aurait l'intelligence d'Ariane [1] le jouerait mieux.

4 prairial.

Le rythme, chose entièrement ignorée des mauvais poètes et des mauvais prosateurs qui, dans le même sujet, à côté l'une de l'autre, mettent une phrase requinquée à la Dorat et une phrase simple et large à la manière de Bossuet.

5 prairial.

Andromaque (pour la seconde fois), suivie de *Sganarelle*. Talma joue parfaitement, surtout la scène du deuxième acte : *Oui, oui, vous me suivrez*. Quel acteur, s'il avait joué tout ainsi! Mlle Duchesnois met beaucoup trop de gammes chromatiques dans ses vers. Je la vois après la pièce ; elle me reçoit supérieurement; elle est piquée contre le public, qui ne l'a pas demandée; d'ailleurs, elle sent qu'elle a été éclipsée par Talma.

Favier me dit que, dans la jeunesse de Bonaparte, Talma le faisait entrer gratis aux Français. Mlle D. apprend Monime pour Saint-Cloud, je crois qu'elle jouera, à Paris, Inès [2] et Chimène. Talma rend trop lentement les moments d'exaltation d'amour.

[1] Mlle Duchesnois.
[2] *Inès de Castro*, de Lamotte-Houdart.

21 prairial.

Je vais, à dix heures, au cabinet de lecture ; j'y lis Palissot [1], j'y apprends le jugement de Moreau ; de là, au Luxembourg. Deux tableaux de Daniel, manque d'expression.

Le *Cid* et la *Maison de Molière* [2]. Le public est avide d'applications contre Bonaparte et en faveur de Moreau. A ces mots de la *Maison : Les originaux sont à la Cour*, un applaudisseur seul, mais tout le monde est content.

La *Maison* a un succès complet. C'est une espèce de dialogue entre les acteurs et le public. Les acteurs parlent, le public rit ou applaudit. Cette pièce est charmante de naturel. Goldoni est peut-être le poète le plus naturel qui existe, et le naturel est une des principales parties de l'Art.

Le personnage de Molière, surtout si bien joué par Fleury [3], tourne admirablement.

Un poète est composé d'un philosophe et d'un versificateur ; on peut bien tourner en ridicule le versificateur, jamais la raison.

C'est presque sans y penser et, en écrivant au courant de la plume, que j'ai découvert cette vérité que je crois capitale : *Que la tragédie est le développement d'une action et la comédie d'un caractère.*

[1] Palissot de Montenoy, 1730-1814. Auteur d'une *Dunciade* ou la *Guerre des sots* (1764), poème imité de Pope, publié d'abord en trois chants, puis en dix ; Palissot y maltraitait tous ses ennemis. On a de lui divers autres ouvrages qui, comme ce poème, sont tombés dans l'oubli.

[2] Comédie de Goldoni, imitée par Mercier.

[3] Voir note 1, p. 55.

Pour être bien dans le monde, il faut ne pas vivre pour soi; pour faire des ouvrages sublimes, il faut ne vivre que pour son génie, le former, le cultiver, le corriger.

22 prairial.

Le bonheur ne serait-il point de faire semblant de faire par passion ce que l'on fait par intérêt ?

Bien reconnaître et généraliser le *ridicule* de Pierre le Grand qui voulait réformer et n'était pas réformé lui-même. Il voulait civiliser ses sujets à la française, et, contemporain de Louis XIV, il battait ses officiers, quelque grands qu'ils fussent, quand il en était mécontent.

Généraliser ce ridicule par la vérité morale. Tout ridicule n'est-il pas une vérité morale méconnue par le personnage qui fait rire et reconnue par celui qui rit. Pousser cette idée qui me donnerait un moyen sûr de trouver tous les *ridicules* de ce siècle en voyant les *vérités* méconnues par quelques-uns et senties par d'autres.

Hobbes [1] nous montre son caractère sans y songer ou en y songeant. Voilà un excellent moyen dramatique : *Montrer le caractère par la succession des idées.*

Ce qui prouve bien que le caractère influe sur les souvenirs : — Ne jamais donner cette idée.

6 messidor.

Fin d'une de deux tracasseries. George [2] est

[1] Beyle étudiait Hobbes avec passion à cette époque.
[2] George Cadoudal.

guillotiné à 11 heures 35 minutes, avec ceux qui n'ont pas obtenu leur grâce. Les *Tracasseries*, comédie de Picard tombée; les accusés graciés sont condamnés à la déportation. Moreau part pour les Etats-Unis, qui auront vu, dans le même siècle, Washington, Kosciuszko et Moreau.

9 messidor.

Il y a des gens qui me gênent et avec qui je ne suis pas naturel; tels sont : F. Faure et Boissat. C'est, je crois, que je sens bien que ma manière naturelle ne saurait leur plaire et que, cependant, je suis jaloux de leur plaire. Malheureuse vanité! qui fait qu'en voulant plaire je plais moins. Si je vais dans une société, ne rien dire les premiers jours jusqu'à ce que je sente la force d'être naturel. Tâcher d'être moi-même, c'est le seul moyen qu'un homme ait pour plaire. Pour être sûr de cela, n'avoir aucun projet dans la société que celui de m'y faire souffrir, surtout fuir de faire la cour à une femme. Parler chaque jour à celle qui me plaira le plus. Le moyen est sûr, je n'aurai point de peine, et elles me rechercheront. Je pense comme Suard, on ne trompe jamais sur son caractère ceux avec qui l'on vit tous les jours.

Plus on est du monde, plus on est vaniteux. Tencin en est la preuve; son visage prend déjà la physionomie de la haine en parlant de Dalban [1],

[1] Né à Grenoble en 1784, auteur d'un grand nombre de pièces publiées de 1813 à 1836. Deux de ces pièces furent jouées à Grenoble et outrageusement sifflées.

qui ne l'offense uniquement que comme homme de lettres.

Voici trois traits bien remarquables : il aime à se faire honneur de d'Alembert, il répète qu'il [1] tient à la famille comme fils de Mme de Tencin, et enfin il le prône.

Voyant l'autre jour, dans Jean-Jacques, ces abréviations ; D'A... et D..., il me demande ce que ça voulait dire. Je répondis : — D'Alembert et Diderot. — Quoi ! me dit-il, ils vivaient en même temps?

Voyant sur un journal un article sur la vanité des hommes de lettres, il me dit, avec la figure la plus exprimante que je lui ai jamais vue :

— Il y a beaucoup à dire là-dessus.

Réellement, Tencin est un homme distingué, mais quelle ignorance et quelle vanité !

La naïveté et la franchise me plaisent chaque jour davantage ; je deviens amoureux de La Fontaine.

16 messidor.

Les *Menagiana* peignent un pédant d'esprit, mais bien ennuyeux. Cet homme était un des contemporains de Molière. Ce grand homme, Corneille, et La Fontaine sont exempts de la moindre tache de prédanterie. Boileau et Racine en ont une teinte. Me corriger du pédantisme, car il y en a un dans ce siècle, comme il y en avait un du temps de Molière. Le nôtre est, je crois, de philosopher à perte de vue à propos de la moindre bagatelle ; je

[1] D'Alembert.

crois que mes conversations avec Faure, l'année dernière, devaient en être de beaux modèles. Je devrai à Tencin d'être guéri de ce défaut. Peu de connaissances m'auront été aussi utiles que la sienne. Il m'a montré l'homme du monde tout entier, il m'en a montré le cœur. Il m'a fourni cette règle : être celui de tous les écrivains qui aura le moins offensé la vanité de mes lecteurs, et cela avec l'air le plus naturel, à leurs yeux, sans qu'ils s'en aperçoivent; car une sourde vous sait mauvais gré de parler haut si elle s'en aperçoit.

18 messidor.

Dès que je suis avec quelqu'un, songer qu'en ménageant sa *vanité* je m'en ferai adorer.

19 messidor.

Plier aux événements qui, étant arrivés, sont inévitables.

Chez une nation où la vanité règne, où, par conséquent, un bon mot est tout, être toujours de sang-froid en agissant [1].

Se faire chaque soir cette question : « Ai-je assez ménagé la vanité de ceux avec qui j'ai vécu aujourd'hui ? »

[1] On retrouvera, une page plus loin, cette pensée presque identiquement reproduite; nous n'avons pas craint une semblable répétition, qui indique bien le travail d'esprit de Beyle, préoccupé d'une idée.

19 messidor.

Je fais plusieurs réflexions sur le bonheur, aujourd'hui dimanche, 19 messidor.

1° Dans ma conversation, excepté avec Mante, plaisanter habituellement ; il faut me former à cela.

2° Chez une nation où la vanité est la passion régnante, un mot spirituel pare à tout, gagne tout. Prendre donc l'habitude de ne jamais agir par passion, mais être toujours de sang-froid.

3° Prendre cette habitude-là dans les petites choses. Marcher dans la rue, entrer au café, faire une visite de sang-froid. Ce qui ne veut pas dire d'un air froid ; au contraire, avoir un air dans le genre de Fleury [1]. Pour parvenir à cela, m'arrêter dès que je me sentirai dominé par une passion. J'ai assez de ma passion pour l. g. ; dans le reste, me souvenir que les passions usent la vie et que les goûts l'amusent.

J'ai eu ce bonheur d'être fixé de bonne heure, dès ma plus tendre enfance, d'aussi loin que je puisse me souvenir, j'ai voulu être poète comique. Toutes les opérations de mon corps, de ma tête et de mon âme ont tendu là. Je n'ai point dévoré à tort et à travers, comme Brissot [2] dit qu'il fit. Cela doit m'a-

[1] Geoffroy dit de cet acteur : « Fleury excelle dans les rôles qui demandent du raisonnement, de la finesse, de l'intelligence ; dans les marquis, les petits maîtres d'une fatuité noble et froide; dans les ivrognes gais et de bon ton ; dans tous les personnages, en un mot, où il faut de l'ironie, de la raillerie, du persiflage, de l'impertinence. » *Littérature dramatique*, VI, p. 212. (Édition 1825.)

[2] Brissot (Saint-Pierre), dit de Warville, d'un village près de Chartres où il naquit en 1754. Il se fit remarquer par ses opinions exaltées contre l'inégalité des rangs et fut mis à la Bastille. En

voir donné une tête très dramatique, non pas dans le genre de Goldoni, faisant vite une comédie d'une belle médiocrité, mais au contraire le génie sublimant, cherchant à faire dans chaque chose le mieux possible et à tirer l'échelle après moi.

20 messidor.

Il y a beaucoup d'hommes dont la hauteur est mesurée par celle de leur siècle ; un médecin, Bilon [1], par exemple, aura une charlatanerie moins ou plus ridicule [2], selon que [la vanité du siècle] les hommes vaniteux du siècle auront plus ou moins de vanité.

20 messidor.

Tencin a en horreur de penser, il se sauve tant qu'il peut dans les exercices mécaniques ; aujourd'hui, il fait des exemples d'écriture.

22 messidor.

En flattant la vanité de Tencin, je m'en ferai un ami, et j'étudierai un des meilleurs caractères que j'aie encore rencontrés ; il sera confiant avec moi.

sortant de prison, il se rendit en Angleterre, puis alla en Amérique et revint en France en 1789. Brissot fut nommé membre de l'Assemblée législative, puis de la Convention. Il devint chef d'un parti dit *les Brissotins*. Il monta sur l'échafaud le 31 octobre 1793. On a de lui plusieurs écrits politiques et un *Voyage aux États-Unis* (1791).

[1] Voir p. 33.

[2] *En note au bas de la page :* « Écrire toujours ainsi ; la phrase que j'efface est dans le goût du siècle XIIIe, celle que je substitue est plus claire et, par là, plus forte, mais il faut moins de finesse pour la comprendre. » (La phrase entre crochets est biffée dans le manuscrit.)

23 messidor (en lisant dans mes sensations).

Mon peu d'assurance vient de l'habitude où je suis de manquer d'argent.

Quand j'en manque, je suis timide partout; comme j'en manque souvent, cette mauvaise disposition de tirer des raisons d'être timide de tout ce que je vois est devenue presque habituelle pour moi.

Il faut absolument m'en guérir, le meilleur moyen serait d'être assez riche pour porter pendant un an au moins, chaque jour, cent louis en or sur moi. Ce poids continuel que je saurais être d'or détruirait la racine du mal.

PARIS

1804

SEPTIÈME CAHIER

(DU 26 MESSIDOR AU 20 THERMIDOR AN XII)

Juillet — Août 1804.

La fête du 14 juillet 1804 ; sourire de Bonaparte. — Bonaparte aux Français. — Notes. — La finesse. — Enflure de Talma. — Deux manières d'être. — *Les Précieuses ridicules.* — Un être factice. — Mirabeau. — *Clisson*, opéra ; *Psyché*. — Plan d'un opéra intitulé : *Don Carlos*. — *Rodogune*. — *Le Joueur*. — Le Beyle de soixante ans. — *Cinna*. — Scénario d'*Henriette Maréchal* en 1804. — Finesse de Marivaux. — Résumé de ce cahier. — Note datée du 10 janvier 1806.

14 juillet 1804 [1].

Superbe journée. Nous allons en nous levant, à dix heures, à la Régence. L'a... [2] Hélie y arrive, nous allons ensemble aux Tuileries, où nous restons jusqu'à une heure, toujours avec lui. Il nous amuse infiniment, ce qu'il nous dit confirme mes principes. Nous voyons parfaitement B. [3] Il passe à quinze pas

[1] (26 messidor an XII.)
[2] Abbé.
[3] Bonaparte.

de nous, à cheval; il est sur un beau cheval blanc, en bel habit neuf, chapeau noir, uniforme de colonel de ses gardes, aiguillettes. Il salue beaucoup et sourit. Le sourire de théâtre, où l'on montre les dents, mais où les yeux ne sourient pas ; le sourire de Picard[1].

La cérémonie des Invalides[2] a été cohue. Il est parti des Tuileries à midi et y est rentré à trois heures et demie; il y avait de la place de reste aux Invalides. On a crié sur son passage : « Vive l'Empereur! » mais très légèrement, encore moins : « Vive l'impératrice! »

Il fut le treize[3] au soir aux Français, où l'on donnait *Iphigénie* gratis ; il ne fut point applaudi. La veille, il avait été aux *Bardes*[4]. Le théâtre de l'Opéra, quand tout est plein, va à 12,000 francs. Tout était plus que plein, et elle ne s'éleva qu'à 6,000 francs. Aussi il fut applaudi.

Me purger, manger peu et me quinquiniser sans médecin.

Il n'y aura point de monarchie en France tant qu'on ne se fera pas honneur de son uniforme.

Dire en entrant à Carava : « Je viens rendre visite à votre étoile. »

[1] L'acteur, auteur de la *Petite Ville*. Voir 12 brumaire an XII.

[2] On célébrait encore à cette époque la fête du 14 juillet. Bonaparte ne fut couronné officiellement que le 2 décembre 1804.

[3] 13 juillet.

[4] Les *Bardes* ou *Ossian*, opéra de Lesueur, représenté pour la première fois le 10 juillet 1804. Mme de Rémusat dit en parlant de Bonaparte : « Il avait pris en gré Lesueur. » (*Mém.*, tome Ier, p. 413.)

Le commerce avec des gens au-dessus de soi (commerce amené par la monarchie et peut-être inconnu dans les républiques, — dans la république romaine, c'étaient l'affranchi, le parasite qui flattaient le consul, ses égaux pouvaient le devenir) a dû amener la finesse. Juger un homme, c'est se donner une espèce de supériorité sur lui ; cela blesserait sa vanité ; que ce jugement soit favorable et énoncé avec finesse, vous lui plaisez.

Charles II disait à Rochester : — Je crois que tu es le plus grand vaurien de mon royaume. — Dites de vos sujets, sire.

Cela voulait dire au roi : — Vous êtes l'homme le plus libertin d'Angleterre. Dit en face, ce propos insolent et plat lui aurait grandement déplu.

30 messidor.

L'enflure est le défaut général de nos acteurs; je crois que cela peut venir en partie du bavardage éternel des pièces de Racine et de Voltaire [1]. Là où il fallait deux mots, il y a dix vers ; il faut en marquer le débit de quelque manière. Dès que Talma revient au naturel (hier une fois), je me sens le cœur remué. J'avais une jeune voisine à figure bonne et jolie qui pleurait. C'est rare.

1er thermidor.

Il me semble que j'observe mieux quand je n'ai

[1] Cf. « Combien Voltaire, Racine, etc., tous enfin, excepté Corneille, ne sont-ils pas obligés de faire des vers *chapeaux* pour la rime. Eh bien, ces vers occupent la place qui était due légitimement à de petits faits vrais. » Lettre à M. de Balzac, *Corresp.*, II, 297.

point pris de café. Je vois plus distinctement et plus exactement les choses, mais j'en suis frappé moins fortement. Cet état est donc très bon pour lire les faits ; ne prendre du café (quand ce ne serait que pour mon génie) que quatre ou cinq fois par semaine. J'ai deux manières d'être : grand moyen d'éviter l'erreur.

2 thermidor.

Les *Précieuses ridicules* font encore rire. Tout y est vigoureux ; quelle force cette pièce devait avoir dans le temps, lorsque tout portait ! Voilà la *vis comica* qu'il faut acquérir et sans laquelle il n'y a point de comédie. Je ne me doutais pas de cela l'année dernière, je croyais être comique en peignant fortement les passions. Etudier bien les mœurs de mes contemporains, c'est-à-dire ce qui leur paraît juste, injuste, honorable, déshonorant, de bon ton, de mauvais, ridicule, agréable, etc. Voilà ce qui change tous les demi-siècles.

4 thermidor.

Suivant Guibert [1], Frédéric, roi de Prusse [2], était presque tout entier un être factice. Il avait dompté beaucoup d'habitudes et en avait pris beaucoup de nouvelles.

En prendre donc, voilà qui peut doubler la per-

[1] Hippolyte, comte de Guibert, 1743-1790, célèbre par ses relations avec Mlle de Lespinasse. On a de lui divers ouvrages parmi lesquels des tragédies et des *Éloges* de Catinat, du chancelier de L'Hôpital et de Frédéric II, roi de Prusse.

[2] Beyle admirait beaucoup ce prince ; un des cahiers sur lesquels il transcrivait certaines pensées de son journal porte cette dédicace : *A la ferme volonté ou à Frédéric II, roi de Prusse.*

fection de mes ouvrages, peut-être me faire découvrir un grand principe que sans cela je ne ferais que côtoyer.

Répondre à cette question : Quelles sont les habitudes bonnes à prendre pour moi ?

Je lis l'*Esprit* de Mirabeau à la Bibliothèque, ouvrage à méditer et à discuter profondément. Je lis la partie : Philosophie. Je suis dans un des états les plus délicieux que j'aie éprouvés de ma vie. Je retrouve dans les écrits *di quel grande* plusieurs des pensées que j'avais déjà eues : par exemple, sur Montesquieu, que son *Esprit des lois* ne durera pas longtemps, mes idées sur l'incontinence, vice qui n'est nuisible qu'à celui qui l'a à peu près. Il a développé, je crois, ce que je pensais sur le christianisme. Il a admiré J.-J. [1] surtout pour sa vertu. Il le juge (comme Helvétius) plus grand par ses sublimes détails que par ses systèmes généraux. Mirabeau a composé quarante volumes ; lire particulièrement : *Histoire secrète de la Cour de Berlin*, pour les caractères ; *Erotika Biblion*, confessions du libertin de qualité, pour voir une grande âme libertine.

Mirabeau ressemblait beaucoup à une femme ; il eut en sa vie toutes les passions, excepté l'avarice et l'envie.

Mais *la vanité* ne le gouvernait pas ; c'était, je crois, l'amour des plaisirs physiques.

[1] Jean-Jacques.

5 thermidor.

Les jeunes gens portent des œillets rouges par dérision de la croix.

Je vais le soir à l'Opéra, où je n'étais pas allé depuis dix-huit mois environ. Je vois pour la première fois *Clisson*[1], plate bêtise pour complimenter Bonaparte et faire faire des allusions. Mlle Cholet, charmante actrice ; elle remplit par son port et ses manières l'idée que je me suis faite d'une actrice tragique, on voit que le sentiment l'anime, c'est pour cette partie l'opposé de Mlle Georges[2]. Je vois *Psyché* pour la première fois aussi, ce ballet me charme. Dupont a de la grâce, mais il se livre trop aux pirouettes qu'il avait eu le bon esprit d'abandonner, et qu'il reprend parce que le public les applaudit. S'il les écartait, il produirait sur l'âme un sentiment délicieux du même genre que celui qu'y fait naître une églogue de Virgile. Il a produit quelquefois cet effet sur moi dans son charmant rôle de Zéphire. Mme Vestris jouait l'amour et une assez jolie danseuse, Psyché. Mme Vestris n'a joué que quelques moments la Pantomime de l'amour, il faudrait que l'amour déterminât par des gradations *plus profondes* sa maîtresse à le rendre heureux. Une grande actrice pourrait être sublime dans

[1] *Le connétable de Clisson*, opéra de Porta, représenté le 9 février 1804. Cet ouvrage n'eut pas grand succès, témoin ce refrain d'une chanson satirique :

Porte ailleurs ta musique, Porta,
Porte ailleurs ta musique.

[2] Célèbre par sa liaison avec l'empereur, voir les *Mémoires* de Mme de Rémusat.

cet endroit. *Psyché* m'a charmé, c'est un ouvrage délicieux ; le revoir.

En pensant à la niaiserie du *Connétable de Clisson*, j'ai pensé qu'on pourrait faire un bel opéra en trois actes, intitulé *Don Carlos*. On verrait les fêtes les plus belles possibles et, au milieu de ces miracles de l'art, Philippe II, exécrable tyran, Carlos, perdu d'amour ainsi qu'Isabelle ; on les verrait gênés par la pompe qui les environne. Je consolerais les hommes de n'être pas rois en montrant combien leur grandeur les importune souvent et combien la tristesse redouble dans l'âme sensible d'Isabelle, d'être obligée de paraître tranquille, le désespoir dans le cœur. Je la montrerais détestant ses grandeurs et soupirant après l'obscurité [1]. Cet aspect de l'amour chez les rois est neuf. La pièce serait dans les principes républicains dans le fond, et produirait un effet d'autant meilleur que les mots de Patrie, de Vertu, etc., n'y seraient pas prononcés. Le caractère d'Isabelle pourrait être un des plus touchants du théâtre, et mon opéra le meilleur de ceux qui existent. Les ballets y seraient amenés d'une manière admirablement naturelle : le mariage de Don Carlos avec Isabelle, ou celui du Roi, suivant le plan que je choisirais ; les trois acteurs ne seraient point froids spectateurs des ballets, ils les couperaient souvent par un signe, par un mot, par une lettre remise ; les espions, par une remarque ; cela jetterait dans cette partie une vie qui lui manque toujours et qui ravirait ; j'en

[1] On pense à la reine de *Ruy-Blas*.

ai vu un léger exemple dans *Figaro,* joué il y a deux ans à l'Opéra.

Je puis donc faire un ouvrage charmant intitulé *D. Carlos*, en trois actes. Acteurs : Philippe II, D. Carlos, Isabelle. Cela ne nuirait point à la tragédie que j'en puis faire pour pendant à *Marcus Junius Brutus.*

Lire pour poétique quelques opéras modernes et ceux de Quinault.

7 thermidor.

Nous sortons, Tencin et moi, de *Rodogune,* suivie du *Florentin* [1]. Nous sommes sortis après *Rodogune* pour ne pas affaiblir l'impression que nous avions reçue. Tencin a failli se trouver mal au moment où Mlle Fleury [2] a dit :

Voyez ses yeux
Déjà tous égarés, troubles et furieux [3].

Talma a été sublime ; je ne l'avais pas vu si bien jouer depuis *Andromaque* [4], le 5 prairial an XII. Il a supérieurement rendu tout le suave de l'amitié. Il a débuté avec un naturel parfait et n'en est pas sorti dans les quatre premiers actes, quelques cris dans le cinquième, mais bien excusables, sur la situation affreuse d'Antiochus. Du reste superbe, il ressemble parfaitement dans toutes ses positions aux belles figures de Raphaël. Il était en blanc dans les quatre premiers actes, en rouge et en dia-

[1] De La Fontaine.
[2] Mlle Fleury n'était pas parente de Fleury. Elle avait épousé M. Chelfontaine. Elle avait débuté en 1791 et se retira en 1807.
[3] *Rodogune.* Acte V, scène IV.
[4] Voir p. 49.

dème au dernier. Il manque à ce grand acteur quelquefois des idées et quelquefois du naturel.

Les Geoffroy [1] et Cie lui reprochent presque d'en trop avoir; ils disent qu'il a un naturel sauvage; cela me ferait présumer que la manière de Lekain n'était pas très naturelle. Mlle Raucourt, Mlle Fleury, et Damas ont été d'une bonne médiocrité. Mlle Raucourt était très bien mise, avec un grand manteau noir [2].

Jamais *Rodogune* ne m'a fait tant d'impression. Dans la peinture des caractères il y a des beautés de l'ordre le plus élevé possible (valent-elles les belles scènes de Shakespeare?), mais il y a de grands défauts de *Scenegiatura*. Ceux-là étaient bien aisés à éviter. Je crois que l'étude d'Alfieri me rendra ferme de ce côté-là.

Dans la peinture des caractères, je remarque deux défauts, le premier c'est que Cléopâtre, parlant à Laonice, a l'air de faire une leçon de politique. Cette politique est superbe, mais hors de sa place; elle refroidit la pièce. Il fallait appliquer les maximes aux faits sans les citer.

Le deuxième défaut vient, je crois, des Espagnols. C'est une fausse délicatesse qui empêche les personnages d'entrer dans les détails, ce qui fait que nous ne sommes jamais serrés de terreur, comme dans les pièces de Shakespeare. Ils n'osent pas nommer leur chambre, ils ne parlent pas assez de ce qui les entoure.

[1] Critique dramatique aux *Débats*. Talma était violemment attaqué dans les feuilletons de Geoffroy.

[2] Mme Sarah Bernhardt joua Andromaque en vêtements noirs, à la Comédie-Française, ce qui fut considéré comme une innovation.

Séleucus n'est pas assez tendre pour son frère dans le couplet : *Une douleur si sage*, etc., acte II, scène IV ; il est dur pour sa mère, acte IV, scène IV ; en général, tous les personnages sont bavards ; il y a d'ailleurs de grandes fautes de *Scenegiatura*, mais que ne rachèterait pas le cinquième acte ! Shakespeare n'a rien de plus beau. Rodogune, le triomphe de la manière ferme et grande du grand Corneille, vient ce me semble, en cet instant, après *Le Cid*. En rangeant ces pièces de cette manière : *Cinna, Le Cid, Rodogune, Les Horaces, Polyeucte*[1], etc., je la mettrais immédiatement après *Andromaque* et *Phèdre*, de manière que c'est, dans le rang de beauté, la quatrième ou cinquième pièce française.

Talma a très bien exprimé l'amour.

La fausse délicatesse m'a frappé en deux endroits, à la séparation de Laonice et de Rodogune, et à la scène suivante de cette princesse avec Oronte ; ces deux scènes auraient glacé de terreur dans Shakespeare qui aurait fait détailler à Oronte toutes les ressources restantes qui auraient montré le péril.

Les deux premières réflexions me frappaient beaucoup plus dans la salle, mais je n'avais pas de crayon.

Tencin a été enchanté de cette pièce, surtout de ce que, quand un personnage parle, il semble qu'il n'y ait rien à lui répondre, et son interlocuteur dit encore quelque chose de plus fort. Les beautés de *Rodogune* le touchent beaucoup plus que celles d'*Andromaque* et de *Phèdre*, qu'il dit bonnes

[1] Ce classement semble dicté par La Harpe que Beyle, cependant, prisait peu. Voir premier cahier, p. 3, et dixième cahier, p. 95.

pour les gens passionnés, pour les femmes ; ce sont des beautés pour les gens à sentiment, dit-il, au lieu que, dans *Rodogune*, diable ! cela vous touche. — C'est, lui réponds-je, qu'il s'agit de la vie et que tout le monde l'aime.

Au reste, voilà confirmée par une expérience parfaite, faite sous mes yeux et par moi, cette vérité que j'ai écrite depuis longtemps :

Il semble qu'il n'ait manqué à ce Shakespeare si naturel, si passionné et si fort, que l'art de la *Scenegiatura* d'Alfieri et la manière de faire les vers de Corneille pour avoir atteint le comble de la perfection.

Au reste, tout ce que je viens d'écrire n'aurait point été compris par Tencin ou un autre, si je le leur avais dit. Ils ne voient pas les choses sur lesquelles sont fondées ces vérités. C'est tout simple, ils n'y réfléchissent pas depuis leur enfance comme moi. Il ne faut donc jamais parler littérature.

12 thermidor.

J'ai fait une jolie découverte ce matin sur l'art de peindre les passions. Je suis allé au *Joueur*, par Fleury et Dazincourt, suivi des *Deux Frères;* la dernière pièce a fait bien plus de plaisir que la première, même à moi ; il est vrai que le rôle d'Angélique a été indignement défiguré par Mlle Desrosiers[1]. La pièce m'a paru froide jusqu'au quatrième acte ; ce n'est que là que le public a commencé d'applaudir ; l'intrigue de la pièce n'est pas assez forte ; le joueur

[1] Mlle Desrosiers avait débuté le 4 fructidor an X. D'après Le Mazurier (*Galerie historique du Théâtre-Français*), cette actrice eut un certain succès. Elle ne resta au théâtre que cinq ans et mourut en août 1807.

perd, met le portrait de sa maîtresse en pension, gagne, perd, se fait lire Sénèque; l'histoire du portrait se découvre par hasard et tout finit; le comique de Sénèque, qui pouvait être si bon, manque de profondeur. La comtesse et le marquis sont des charges. Le joueur n'agit point, il ne fait que jouer, tandis qu'il y aurait eu tant de choses comiques à lui faire faire. La pièce a cependant le mérite de s'occuper beaucoup de lui, mais ce n'est pas d'une manière assez profonde, assez caractéristique; la scène où il donne des croquignoles au marquis, par exemple, ne signifie rien à première vue; il me semble que j'aurais renforcé le rôle d'Angélique et rendu le joueur plus amoureux. Les plaisanteries éternelles n'étaient point goûtées, tandis que les traits qui, dans la deuxième pièce, peignent un bon *cœur* avec des *têtes* très au-dessous des nôtres, enchantaient. En totalité, j'ai trouvé le *Joueur* très au-dessous de l'opinion que je m'en étais formée, et Regnard bien loin de Molière.

Peut-être aimerais-je mieux avoir fait le *Philinte*[1] que le *Joueur*.

Quand je me serais fait moi-même un public *for my two men*[2], je ne l'aurais pas autrement composé. Prenons garde de ne pas laisser passer le temps.

Le joueur n'est point du tout un protagoniste gai, et ne m'a pas tant ému et amusé que la *Métromanie;* mais peut-être m'en promettais-je trop de plaisir pour ne le pas juger défavorablement[3].

[1] De Fabre d'Églantine.

[2] Pour les *deux hommes*. Voir appendice II.

[3] Deux ans plus tard, Beyle avait déjà senti que son jugement sur le *Joueur* était trop sévère. (Voir, à la fin de ce cahier, la note

Lu dans mes sensations :

Mes productions me puent, non pas mes anciennes observations, par où il fallait passer pour en venir où j'en suis, mais mes vers, ma prose faite comme ouvrage.

Je crois que c'est parce qu'ils me donnent mauvaise opinion de moi-même ; j'espère toujours faire mieux, cela ressemble à « *nil actum reputans, si quid super esset agendum* ». Peut-être changerai-je un jour. Le Beyle de soixante ans ne sera plus le Beyle de vingt et un.

Ceci est vu dans mes sensations, *observé dans la nature,* parfaitement vrai.

16 thermidor.

Je vais à *Cinna,* que je n'avais pas vu depuis dix-huit mois environ. Jamais peut-être *Cinna* n'avait été écouté par des spectateurs plus attentifs. Corneille avait une tête sublime, par la grandeur des

du 10 janvier 1806.) Dans *Racine et Shakespeare*, p. 81 et 82, Beylé revient encore à la pièce de Regnard ; il la cite pour critiquer *le Misanthrope :* « L'aimable Regnard, sachant bien qu'il n'y a jamais plus d'une vraie passion à la fois dans le cœur humain, fait dire à Valère abandonné par une maîtresse qui le regrette :

..... Et le jeu, quelque jour,
Saura bien m'acquitter des pertes de l'amour.

Voilà la vraie comédie. Au génie près, cela vaut mieux que d'envoyer le pauvre misanthrope mourir d'ennui et de mauvaise humeur dans son château gothique, au fond de la province. C'est le sujet du *Joueur.* Le premier, si sombre par son essence, finit gaiement, Le *Misanthrope*, qui pouvait être fort gai, car il n'a que des ridicules, finit d'une manière sombre. Voilà la différence de la tendance des auteurs ; voilà la différence de la vraie comédie, destinée à égayer des gens occupés, et de celle qui cherchait à amuser des gens *méchants, sans autre occupation que la médisance.* Tels furent les courtisans de Louis XIV. »

vérités qu'elle contenait; voilà, ce me semble, la cause du caractère original de ses écrits. Cependant, dans les plaidoyers du deuxième acte, Cinna et Maxime ne donnent pas les meilleures raisons possibles. Maxime devait donner celle qui fait la base du panégyrique de Pline, par Alfieri.

Dans ses remords, Cinna n'est pas citoyen, mais homme, nullement amoureux de la gloire, et par conséquent suivant son intérêt aux dépens de celui de ses concitoyens.

19 thermidor.

Je sors de *Cinna*, suivi de l'*Entrevue*, platitude de Vigée. On a applaudi à deux reprises avec des bravos ce vers :

S'il les déteste morts, les respecte vivants.

On a applaudi de même celui-ci :

..... Et le nom d'Empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.

On a saisi ainsi six ou sept allusions frappantes. Lafond jouait Cinna et l'a, à la lettre, joué aussi mal que possible. Il m'a semblé tout le long un servile courtisan, voulant affecter le parler mâle d'un vrai républicain. Vanité ridicule au lieu de fermeté, ne parlant de soi qu'avec un saint respect, il contracte le nez d'une manière on ne peut plus ignoble ; il a dit des vers dans la première scène du second acte d'une manière comique, il a altéré plus de vingt fois le texte de Corneille ; eh bien, sa mesquine platitude n'a point été sentie, on dira demain qu'il n'a pas bien joué, mais on ne dira pas qu'il ne jouera jamais ce rôle et les semblables.

Talma et lui sont curieux à étudier dans ce rôle; ce sont exactement le républicain et le courtisan.

Un bal masqué sur la scène française, amené dans une jolie petite comédie, peut servir, par les réparties des masques entre eux, de cadre à une foule de charmantes épigrammes sur tout ce qui occupe le monde dans le moment [1].

20 thermidor.

La finesse de Marivaux, charmante quand elle est à sa place et, quand, ne durant pas longtemps, elle n'a pas le temps de fatiguer la tête, est détestable quand elle est fausse; il y a dans les *Confidences* des grossièretés qui n'auraient pas échappé à Picard, mais Marivaux voulait être recherché, avait peur d'être naturel, [maladie du goût sous la Monarchie.

RÉSUMÉ DU CAHIER

J'ai vu Tencin, Martial [2] et Mante. J'ai été souvent au spectacle, peu pensé à mes anciens châteaux en Espagne de bonheur par l'amour.

Ce mois s'est passé à l'étude de la grande philosophie pour trouver les bases des meilleures comédies possibles, et, en général, des meilleurs poèmes, et celles de la meilleure route que j'ai à suivre pour

[1] C'est le scénario du premier acte d'*Henriette Maréchal*.
[2] Martial Daru.

trouver dans la société tout le bonheur qu'elle peut me donner.

J'ai eu un peu de fièvre chaque soir, et cependant j'ai été heureux ; je voudrais que le reste de ma vie me donnât proportionnellement autant de plaisir que ce mois.

NOTE

Je relis ce cahier le 10 janvier 1806, à Marseille; il me paraît remplir assez bien son but, il y a quelquefois des moments de profondeur dans la peinture de mon caractère. Ces moments de profondeur me viennent par accès depuis ce temps-là; j'espère que la logique de T. me donnera les moyens de les fixer.

Je trouve le plan de *Don Carlos*, opéra, bon. Les réflexions sur l'art me paraissent en général peu profondes, mais justes.

Il me semble que, lorsque je vis jouer le *Joueur*, je n'étais pas ce jour-là disposé de manière à être sensible à la plaisanterie continuelle; dans ce temps-là, d'ailleurs, je prenais les choses au sérieux [1].

[1] Voir plus haut p. 69, note 3.

PARIS

1804

HUITIÈME CAHIER

(DU 24 THERMIDOR AN XII AU 3 VENDÉMIAIRE AN XIII)

Août — Septembre 1804.

Bonheur. — Leçons de déclamation. — Ambition littéraire. — La *Métromanie*. — Style d'*Andromaque*. — Le poète. — Moyen de plaire. — Infériorité des hommes de lettres. — Opinion de Beyle sur ses mémoires. — Répétition au Théâtre-Français. — Comment on doit être spirituel. — Projet d'association commerciale. — Le verre d'eau. — Pensée fine.

24 thermidor an XII [1].

Ce cahier commence heureusement aujourd'hui, dimanche 24 thermidor; ayant pris pour la première fois de l'extrait de gentiane et de la tisane de petite centaurée et de feuilles d'oranger, je suis aussi heureux que possible, à trois heures du soir, après pluie, en découvrant les belles pensées qui commencent le cahier de la *ferme volonté* [2]. C'est un bonheur d'un genre plus doux, mais aussi fort que

[1] 13 août 1804.
[2] Voir p. 61, note 3.

celui du dimanche à Claix, où, après avoir fait les premiers bons vers que j'aie trouvés de ma vie, je dînai seul et sans gêne, avec d'excellents épinards au jus et de bon pain ; ces extases, d'après la nature de l'homme, ne peuvent pas durer.

Autant que j'en puis juger, étant encore si près de l'instant, les trois plus délicieux moments de ma vie ont été : Adèle s'appuyant sur moi au feu d'artifice de Frascati, en l'an X [1], je crois ; le dimanche de Claix et aujourd'hui.

Je vais le soir à *Cinna*, que Talma joue beaucoup moins bien qu'à l'ordinaire, parce qu'il est moins naturel.

Je vais le lendemain à la *Griselda* [2], qui m'ennuie. Je passe la journée du vendredi avec Martial. Nous allons chez M^me^ R. et chez La Rive [3]. Un cours de douze leçons à douze louis, c'est fort.

3 fructidor.

Pacé et moi nous prenons la première leçon de La Rive.

Nous allons à la *Métromanie*, suivie du *Médecin malgré lui*.

Je ne connais pas de pièce où les coups de théâtre abondent plus que dans la *Métromanie ;* malgré cela, la pièce est froide. Ce qui prouve que le premier talent est toujours de peindre des caractères et que

[1] Premier séjour à Paris. Il n'existe aucun journal de cette époque.

[2] Opéra italien, livret de Zeno, musique de Paër, représenté à Paris le 18 juin 1803.

[3] La Rive (J. Mauduit de), acteur célèbre et professeur de déclamation. Il a laissé deux ouvrages : *Réflexions sur l'art théâtral*, 1801, et *Cours de déclamation*, 1804 et 1810.

celui d'amener des coups de théâtre n'est, au théâtre comique comme au tragique, qu'un mérite secondaire.

Il me semble que *The two men* [1] vaudrait mieux que la *Métromanie*. La Rochelle, charmant acteur.

5 fructidor.

Je sors d'*Andromaque*, où Mlle Duchesnois a joué Andromaque; Lafond est irrévocablement médiocre.

Il y a plusieurs choses dans le style d'*Andromaque* qu'il faut bannir du mien. Toutes ces histoires de charmes, de feux, de pouvoir de vos yeux, etc., sentent les romans de La Calprenède et en sont tirées.

Le poète est celui qui émeut; il y a deux manières d'émouvoir.

Peindre parfaitement des choses capables de donner une très petite quantité d'émotion, alors on la leur fait rendre toute :

La Fontaine peignant la belette ne pouvant sortir du grenier.

Peindre plus ou moins bien une chose capable de donner une très grande quantité d'émotion :

Voltaire peignant la position de Mérope et ce qu'elle fait dans la tragédie de ce nom.

Je crois que si je lisais attentivement (et avec ce sentiment du mauvais et du faux dans les sentiments, très exercé, en poète) *Mérope* et la fable du pauvre bûcheron tout chargé de ramée, les quinze

[1] Voir appendice II.

premiers vers de cette fable me donneraient beaucoup plus d'émotion que toute la tragédie.

Vendredi, 6 fructidor.

Un des jours les plus agréables que j'aie passés à Paris.

J'allai à neuf heures prendre Martial [1] pour aller chez La Rive. Nous y dîmes la première scène d'*Athalie* et la première de *Venceslas*.

Dire tout bonnement ce qui me viendra; le dire simplement et sans aucune prétention; fuir toujours de faire un grand effet dans la conversation; l'égalité est la grande loi pour plaire [2].

8 fructidor.

Je pense à la comédie et trouve de bons principes sur l'ODIEUX.

Lorsque je débuterai dans la carrière poétique, me tenir à Martial et aux filles de l'Opéra, pour écarter absolument ce vernis d'infériorité que, depuis Racine et Boileau, cet art donne vis-à-vis le grand monde.

Afficher la manière d'être de Chapelle, épicurien dont les vers sont l'accessoire et non le principal.

Ce jour a été tel que je me figurais la vie lorsque je commençai à songer sérieusement à devenir un

[1] Martial Daru.

[2] Dans un fragment daté du 4 novembre 1813 (Milan), *Correspondance*, vol. I, p. 30, nous retrouvons un précepte analogue : « Dans ma conversation, *me retenir*... Pour être aimable, je n'ai qu'à vouloir le paraître. »

grand poète. Le matin dans un travail fructueux, le soir dans le plus grand monde.

Quand je relis ces mémoires, je me siffle souvent à moi-même ; ils ne rendent pas assez mes sensations, le bon de *bons principes* ici à côté[1], est par exemple détestable. C'est un homme qui, en parlant du teint d'une femme, disait : « Il est couleur de chair. »

On cherche à adoucir ce qu'on dit à l'homme qu'on n'aime pas, et à aggraver ce qu'on dit à l'homme qu'on aime. C'est qu'on sent qu'on a de quoi le dédommager.

10 fructidor.

Ce matin chez La Rive, qui nous dit qu'il ne trouverait pas deux élèves dans Paris qui eussent nos dispositions. Je dîne avec Pacé, il me conte la répétition burlesque où il assista avec Pierre et Labarié, et où Mlle Fleury voulait substituer barbare à tigre[2], et où Saint-Fol disait *elle* en parlant d'un trépied.

17 fructidor.

Il semble au premier abord que la véritable amabilité serait de dire toujours des choses charmantes et pleines d'esprit ; rien ne serait plus fatigant pour les auditeurs. Il faut faire rire avec le moins d'esprit possible.

Le rire[3], parvenu à une certaine force, est-il tou-

[1] Voir p. 77.

[2] On se rappelle qu'aux répétitions d'*Hernani*, Mlle Mars voulait aussi substituer « seigneur » à « lion » dans ce vers :

« Vous êtes mon lion superbe et généreux. »

[3] Voir : *Racine et Shakespeare*, p. 20-32 (chap. II) ; *Mélanges d'art :* Essai sur le rire ; *Correspondance :* lettre du 4 décembre 1822 Vol. I, p. 215.

jours de la même intensité? Je ne puis résoudre cette question en sortant de table. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire rire les femmes en donnant le moins de travail possible à leur tête. Me rapprocher le plus possible de ce genre léger, et quitter cet *esprit* substantiel que j'ai, qui fatigue et qui a l'air pesant et pédant.

2e complémentaire an XII.

Martial et moi nous allons chez La Rive à Montlignon[1], forêt de Montmorency. Journée agréable, séjour charmant.

4e complémentaire an XII.

Voici mes projets pour ma manière d'être dans le monde :

Dès que je serais maître du bien qui doit un jour me revenir et me donner probablement 12,000 francs de rente, emprunter sur les domaines productifs de ce revenu la somme de 100,000 francs.

Je trouverai cette somme à 6 p. 0/0.

Je m'associerai à Mante, ainsi que nous en sommes convenus aujourd'hui. Cette somme me rapportera, année commune, 20 p. 0/0 ; j'en paierai 6, reste 14,000 francs de bénéfice par an. Cette somme, ajoutée aux 12,000 francs d'autre part, fait 26,000 francs. Ci :

26,000 francs.

J'aurai donc, garçon, 26,000 francs de rente et je serai, dans le monde, Beyle, épicurien, riche

[1] Propriété de La Rive, où le célèbre acteur créa le joli *hameau Larive*.

banquier et s'amusant à faire des vers ; voilà l'état le plus heureux où je puisse parvenir ensuite ; je me marierai à 19,000 francs de rente et j'en aurais 45,000 ; alors, par mon crédit, je me ferais tribun ; ci : 15,000 francs.

Total, au maximum probable : 60,000 francs de rente.

Note de Beyle jetée au travers des lignes.

Voilà qui est juste, en mettant 20,000 au lieu de 26,000. Le reste, étant contre mon caractère, me rendrait malheureux.

3 vendémiaire an XIII.

Pacé nous dit chez La Rive :

Un jeune homme s'était beaucoup échauffé auprès d'une femme, sans réussir ; la dame sonne, un valet se présente, elle dit :

— Apportez un verre d'eau à monsieur.

Le verre d'eau arrive, le jeune homme dit au laquais :

— Versez-le-moi sur les doigts, et se lave le bout des doigts, etc.

Voilà qui est parfait ; moi, je serais allé mourir dans un coin, de douleur, si j'avais été amoureux, de vanité blessée, si je ne l'avais pas été.

L'esprit de ce jeune homme lui fait éviter le deuxième malheur et lui donne le seul moyen qui lui restât d'avoir sa belle.

Chez les Français, les grâces sont la force.

Voici l'explication : les grâces, montrant que vous devez être très bien dans le monde, vous donnent de la considération et font qu'on vous oblige. Cette pensée n'est fine que parce qu'elle est un peu fausse, elle a besoin de finesse pour être devinée.

PARIS

1804

NEUVIÈME CAHIER

(DU 1er AU 17 BRUMAIRE AN XIII)

Octobre — Novembre 1804.

Cinna. — Talma. — Mlle Mars dans *l'Épreuve* de Marivaux. — *La Mère Coquette*, de Quinault. — *La jeune Femme colère*, d'Étienne. — *La Maison de campagne*, de Dancourt. — Un voisin de théâtre. — Moreau en Espagne. — *Le bon parti*, comédie de Beyle. — *Les Ménechmes* de Regnard. — Le petit bourgeois. — Le gros Durif. — Montaigne et Chateaubriand. — L'avocat Patelin. — *Le Cid.* — *La méchante femme* (*Taming of the Shrew*), de Shakespeare. — La maison Mante, Beyle et Cie.

1er brumaire [1].

J'ai été vexé les derniers jours de vendémiaire et les premiers de brumaire par une *gastricité* qui m'a empêché de *lavorare al buono partito* [2], autant que je l'aurais voulu.

[1] En tête de la première page de ce cahier, diverses notes : Me forcer à travailler. On ne compose pas bien *the Comedy in the too* continuelle solitude, les détails ridicules s'effacent, on ne voit plus que les principes généraux.

[2] De travailler au *Bon Parti*. Voir appendice II.

30 vendémiaire, rentrée de Mlle Contat[1] (qui a ennuyé à Lyon et à Grenoble et qui, si je ne me trompe, tombe un peu à Paris). *Le vieux Célibataire*[2] et *les fausses Confidences*.

3 brumaire.

Je suis allé au spectacle six jours de suite à cause de ma gastricité, qui m'empêche de travailler et qui me rend mes après-dîners douloureuses.

Je rencontre Penet avec trois Grenoblois à la queue des Français ; nous allons tous cinq au parterre. *Cinna*, joué par Talma, qui revient de Bordeaux. Cette pièce a excité mon admiration, mais ne m'a pas intéressé. Je retrouve en moi les traces de ce sentiment ancien et primitif que j'avais il y a cinq ans, et qui me faisait trouver des longueurs dans toutes les tragédies, à l'exception du *Cid*, je crois.

Talma a des défauts, comme d'être toujours en mouvement et en exclamation, mais ces défauts donnent des regrets sans exciter le moindre mépris : il faut être un grand acteur pour les avoir, et jamais la médiocrité ne pourra même y atteindre. Si Talma déclamait davantage par masse et se livrait plus à différentes intonations, il serait parfait[3]. Il a hasardé ce soir une intonation nou-

[1] Louise Contat. Elle quitta le théâtre en 1808; elle avait épousé un neveu de Parny. Voir treizième cahier, p. 132.

[2] De Colin d'Harleville.

[3] Cf. *Racine et Shakespeare*, p. 90 : « Notre déclamation est à peu près aussi ridicule que notre vers alexandrin. Talma n'est sublime que dans les mots ; ordinairement, dès qu'il y a quinze ou vingt vers à dire, il chante un peu, et l'on pourrait battre la mesure de sa déclamation. »

velle, mais je crois que c'est d'inspiration, et sans dessein.

L'Épreuve nouvelle, de Marivaux, par Mlle Mars [1]. On regrette, en voyant cette actrice divine, que la pièce ne soit pas bonne. C'est le marivaudage dans tout son excès. Il me semble qu'on pourrait faire une pièce pour Mlle Mars.

Michot a joué un rôle de jardinier, il me semble qu'il sera très bien dans Fougeart [2].

J'ai été trop tranchant ce soir avec les trois comp. de Penet et pas assez comique. Ce genre les effraie ; et c'est toujours mon défaut, à la première entrevue.

4 brumaire.

La Mère coquette, de Quinault, jolie pièce ; jusqu'au troisième acte, je me disais : Voilà qui vaut mieux que toutes les comédies de Colin [3], c'est une délicatesse charmante bien supérieure à la niaiserie de notre contemporain ; mais Quinault a manqué la scène du raccommodement entre ses deux amants, qu'il avait eu l'art de faire vivement désirer, et a eu la maladresse de ne pas mettre en action un dénouement qui eût été comique.

En général, plus de délicatesse que de verve comique, et (en supposant qu'on joue la pièce telle que Quinault l'imprima) on ne s'aperçoit pas le

[1] Dans *Racine et Shakespeare*, Beyle parle des pièces de Marivaux « qui donnent à tous les jeunes gens le sentiment délicieux de s'entendre dire : « *Je vous aime !* » par la jolie bouche de Mlle Mars. P. 89.

[2] Un des personnages de sa comédie. Voir appendice II.

[3] Colin d'Harleville.

moins du monde de ses cent cinquante ou cent quatre-vingts ans.

En dernière analyse, c'est une charmante comédie, elle serait très bonne si la mère jalouse agissait davantage.

Les vers m'en ont paru très bons ; il n'y a pas de scènes oiseuses, mais les trois premiers actes finissent par : « Entrons, je vous dirai tout cela ; » des détails libres ; au milieu du plus libre, une toux très comique ; les paroles du vieillard de soixante ans n'auraient pas, je crois, été souffertes dans la bouche d'un jeune homme. Tant il est vrai qu'au théâtre, où tout est rapide, la plus forte impression ne donne pas le temps de songer aux autres, et qu'ainsi on peut tout faire passer.

La jeune Femme colère (troisième représentation) de M. Etienne, mauvaise pièce, point de verve comique. Il paraît que l'auteur n'a pas connu la pièce sur le même sujet *of the great original Shakespeare*[1].

Je n'y trouve que deux traits comiques, encore le second ne l'est-il que par le jeu de Clozel. Il dit d'abord en se reprochant son emportement, et avec emportement : « Quand je songe que je me suis mis en colère, cela me met d'une fureur... » ; la deuxième fois, il dit avec l'accent de la plus vive colère : « Ayons l'air de nous disputer. »

La Maison de campagne, de Dancourt, esquisse spirituelle, mais trop faible pour la scène. Le dénouement serait un charmant trait de caractère

[1] *The taming of the Shrew.*

en société. Le vieil avare changeant sa maison en auberge, à l'enseigne de l'épée royale.

J'avais derrière moi un homme à qui j'ai dit : — Il est étonnant, monsieur, combien vous ressemblez à l'empereur lorsqu'il combattait en redingote grise.

— Je ne suis pas l'empereur, etc. Le ton sérieux de cette réponse le rendait plaisamment bête. Le personnage a ôté son chapeau, et j'ai vu le front d'un sot. Il ressemble au sous-lieutenant Moutonnet.

6 brumaire.

M. Dupuy[1] nous raconte les honneurs rendus en Espagne à Moreau, le gouverneur de Cadix le loge chez lui. Quand il sort dans les rues le matin en redingote bleue, chapeau rond, pipe à la bouche, les petits enfants le suivent en criant : « Vive Moreau ! » D. et dix-huit autres Français, se trouvant logés à Barcelone dans la même auberge que lui, lui donnent à dîner ; sa femme invitée ne peut pas y assister, il y vient, et leur raconte tout bonnement ses batailles.

12 brumaire.

Je me force à travailler *to the good parti*[2], n'en ayant nulle envie, même mon déjeuner me pesant ; je finis par *do the best comic scene that I have ever made, the third of the first act*[3].

[1] Voyageur d'une maison de commerce de Laval qui venait de passer quatre ans en Espagne.

[2] Au bon parti.

[3] Faire la meilleure scène comique que j'aie jamais faite, la troisième du premier acte.

Il faut donc se forcer à travailler tous les jours.

Penet et moi nous allons à Louvois. *Le Père d'occasion* [1], absence absolue de talent, j'aurais cru que c'était là le dernier degré de médiocrité supportable sans *l'Amant soupçonneux*, un acte en vers, de Chazet.

Il est impossible de concevoir quelque chose d'aussi peu peignant les passions ou les ridicules que cette pièce. Je ne dois jamais craindre de tels rivaux.

Les Ménechmes, de Regnard. Pièce gaie, où Picard [2] joue fort bien, mais dont une deuxième représentation m'ennuyerait, parce qu'elle ne peint vigoureusement ni les ridicules, ni les passions. La couleur du style de Regnard est la gaieté. Cette pièce, si loin, est d'une perfection vraiment infinie si on la compare aux deux premières.

Penet, dans les entr'actes, me parle des mœurs de Gr. hom., excellent à consulter, parce que, n'ayant aucun système, ni aucune prétention, il voit les choses telles qu'elles sont.

La classe la plus ridicule en France est celle du petit bourgeois casanier, vivant de ses rentes.

Le magistrat sait quelque chose, l'expérience ins-

[1] Comédie en un acte, en prose, par Pain et Viellard, 1802.

[2] C'est l'auteur de la *Petite Ville*. Il fut successivement administrateur du théâtre de Louvois, de l'*Opéra-Buffa*, de l'Opéra-Français et de l'Odéon. En 1807, il fit partie de l'Académie française.

[3] Plus tard, dans *Racine et Shakespeare*, Beyle dira : « Quelque grand que soit Molière, *Regnard est plus comique ;* il me fait rire plus souvent et de meilleur cœur, et cela, malgré l'infériorité de son génie. »

truit le militaire et le négociant, mais rien ne guérit les erreurs du petit bourgeois.

Sotte importance excellente à jouer dans ma comédie en un acte sur les petites villes, comédie à faire devant l'original à Grenoble.

J'ai vu avec Penet un buste de Molière au foyer de Louvois, qui m'a charmé ; l'âme du grand homme y est bien exprimée, et je trouve que Saint-Aubin a bien saisi l'œil de feu du petit profil. Molière, dans ce buste, a une figure vraiment sublime. Me le procurer dès que je serai stable.

Une nuit d'insomnie, je pense beaucoup au plan du *Courtisan* [1], comédie en cinq actes et en vers ; j'ai bravement négligé d'écrire mes réflexions et je les ai perdues.

Dimanche, 13 brumaire.

Je travaille jusqu'à quatre heures, je dîne avec Mante et Penet. Nous rencontrons Mornas et Durif (le gros), excessive bêtise de ces deux êtres.

Le gros Durif a donné la comédie sur le titre de Citoyen qu'il déteste. Je me suis moqué de lui le mieux du monde sans qu'il s'en aperçût.

Moyen comique. Je lui donnais des louanges qu'il prenait à bon compte, qui faisaient voir la ridiculité de ce qu'il disait et qui le poussaient à en dire davantage.

Je vais de là au cabinet de lecture. Je lis avec grand plaisir un morceau de Montaigne, que je n'avais pas lu depuis deux ans. Son style peint su-

[1] Voir appendice I.

périeurement son caractère. C'est peut-être le style français qui a le plus de coloris.

Je lis un morceau du *Génie du Christianisme*, je me sens charmé par le bien écrit, tant que les absurdités ne sont pas trop fortes.

De là, je vais gratis [1] (pour la seconde fois de ma vie, je crois), à l'*Avocat Patelin*.

Cette comédie est écoutée avec murmures et sifflée à la fin. C'est dimanche ; un jour où il n'y aurait eu au parterre que peu d'honnêtes gens (dans le sens de Louis XIV), on aurait savouré les beautés, mais les spectateurs du dimanche veulent montrer leur goût par leur sévérité.

Cette pièce est pour moi un réquisitoire contre un condamné, elle ne me fait pas autant de plaisir que je m'y attendais ; il y a cependant deux très bonnes scènes : la première, celle de Patelin et de Guillaume, et celle du plaidoyer. Les sentiments ainsi que le style en sont francs et naturels.

14 brumaire.

Le Cid, indignement joué. Je n'ai pu voir que les fautes de Corneille, je ne l'ai pas trouvé assez sentimental et j'ai vu avec peine des tirades pour développer le caractère de celui qui parle là où sa passion lui ordonnait de ne dire qu'un mot. Lafond est à tout jamais un acteur médiocre.

Bourgoin va folâtrer avec Chaptal, dans la loge de ce dernier, aux yeux de tout le public ; cela fait rire Pacé. J'y vois encore M^lles^ Contat, Raucourt, Georges, M^me^ Talien, Dugazon.

[1] Il s'agit sans doute d'une représentation gratuite.

Ensuite, la première représentation de la *Leçon conjugale*, trois actes en vers ; c'est encore bien moins bon que la pièce d'Étienne, et tout ce qu'il y a de bon est dans la pièce de Louvois. Ces gens-là ne seront jamais à craindre pour un poète comique ou tragique. Les auteurs sont MM. Chazet et Sewrin.

17 brumaire, 8 h. du soir.

Je lis *La méchante Femme* de Shakespeare (*the taming of the Shrew*). J'admire à chaque scène le génie de ce grand homme, et la tête anti-dramatique de nos faiseurs de comédies.

Je n'en suis qu'à la septième scène du premier acte, et Sh. me fournit déjà une idée qui pourrait faire une charmante comédie. Je crois voir, il est vrai, depuis que je crois savoir peindre, que tous les sujets seraient bons dans mes mains. Dites à un barbouilleur : « Peignez Phèdre ; » expliquez-lui même l'action, il ne fera qu'une croûte ; Guérin, qui a le génie de l'art, fait un chef-d'œuvre.

Je crois que je ferais des comédies excellentes comparées à celles de Chazet, Sewrin et Etienne, voilà le sens.

J'aurais donc fait un Petruchio très aimable de trente-cinq ans, dégoûté de l'amour, n'y croyant plus et voulant une femme riche. Catherine aurait eu son caractère, mais avec un esprit si charmant par son originalité et ses saillies, que Petruchio, qui n'aurait d'abord cherché à la connaître et à la corriger que dans le dessein d'avoir une femme riche, le ferait à la fin par amour.

Voilà, je crois, une jolie comédie, mais rare dans

la nature, amusante et point utile, bonne seulement par le talent de l'artiste, et difficilement un chef-d'œuvre ; si le peintre a du génie, il vaut mieux qu'il cherche les plus beaux sujets, il peut alors espérer de faire des ouvrages éternels.

Le prétexte de la colère de Petruchio est toujours le grand respect qu'il veut que l'on rende à Cath. et il veut qu'on lui rende tous ces respects, parce que, dit-il, elle est sujette à se mettre en colère, ce qui est un horrible défaut.

Mon admiration pour Shakespeare croît tous les jours. Cet homme n'ennuie jamais et est la plus parfaite image de la nature, c'est le manuel qui me convient. Il ne savait rien, n'apprenons donc pas le grec. Il faut sentir et non savoir.

Voici mon projet de fortune : Aller en juillet 1805 à Marseille, y rester six mois, travaillant avec Mante ; de là, à Paris ; de la même manière à Bordeaux ; de là, quatre mois à Nantes ; de là, huit mois à Anvers ; de là enfin, à Paris ; mon père me prête 30 ou 40,000 francs et nous établissons la maison Mante, Beyle et C^ie^, en 1807, an XV ; j'aurai vingt-quatre ans à cette époque.

PARIS

1804

DIXIÈME CAHIER

(DU 22 BRUMAIRE AU 28 FRIMAIRE AN XIII)

Novembre — Décembre 1804.

Don Juan. — *Étendue* d'un caractère. — Ce qu'un auteur dramatique peut tirer d'un fait. — Lettres de Voltaire et de Henri IV. — Talma. — Pascal. — Mythologie grecque. — Le style comique. — Éducation littéraire. — *Le Préjugé à la mode*, de La Chaussée. — Tout homme est utile à l'observateur. — Couronnement de Napoléon. — Dugazon. — *Macbeth*, de Ducis. — Diction de Mlle Duchesnois. — Le front et le nez de l'empereur.

22 brumaire.

Un mot de La Rive sur le rôle de *Don Juan*, qu'il regarde comme superbe, m'ouvre les yeux ; la pièce a mille défauts, mais le rôle de Don Juan est dans beaucoup de situations, il est, comme les pièces de Shakespeare, riche d'action, et le grand défaut de la scène française est d'être pauvre d'action. J'allais tomber dans ce défaut pour *Letellier* [1], si le mot de

[1] Voir appendice II.

La Rive, ou plutôt l'air dont il l'a accompagné, ne m'avait ouvert les yeux.

Le cours de La Rive, quoique La Rive soit un pauvre homme, m'est très utile, parce qu'il me met à portée de l'étudier ainsi que Pacé.

25 brumaire.

Avant d'entreprendre de peindre un caractère, il en faut tracer l'*étendue*, et pour cela une méthode générale qui aura pour base le tableau de toutes les situations de la vie représentables au théâtre.

Molière peint l'Avare trahi par ses enfants; mais l'originalité de lieu me semble abandonnée en France. Depuis le *Cid* et *Venceslas*, où elle produit des émotions mais bien éloignées encore de celles que doit donner la représentation de *Hamlet* de Shak.

Etendue produisant entre les meilleurs développements de caractères l'*originalité* de lieu. La Terrasse de *Hamlet;* la Grotte où Bellarius reçoit Imogène[1], tableau divin; le château où les Martinets ont fait leur nid, de *Macbeth;* Roméo parlant du jardin à Juliette à sa fenêtre, au clair de la lune.

Il y a une première instruction à tirer d'un fait seul sans caractères.

Il y en a un deuxième à tirer des caractères. Il faut un exemple pour faire sentir cette distinction. 1° Un fait conté comme dans les comédies de Calderon. 2° Ce fait avec les détails de caractère par Molière ou Shakespeare.

[1] Dans *Cymbeline.*

Je lis avec beaucoup de plaisir, à la bibliothèque, les lettres autographes de Voltaire à Maupertuis. Je lis ensuite quelques lettres autographes de Henri IV à la marquise de Vaudreuil, une de ses maîtresses. Elles me charment, c'est là le mot. C'est là où il faut étudier la naïveté autant que dans La Fontaine.

Ces lettres d'Henri IV me semblent valoir infiniment mieux que celles de Mme de Sévigné; ce grand homme aurait eu une réputation seulement comme auteur. Lire toutes ses lettres, mais non pas lorsque je serai très passionné, elles m'ennuieraient, ne les lire que lorsque mon âme sera en état de les sentir.

C'est une des études les plus utiles que je puisse faire comme poète, quel trésor de naïveté, et point altérée par l'attente de l'impression.

29 brumaire.

Talma a des moments sublimes, mais souvent monotones, et je conçois le mieux. Mais il est tout au long superbe, les plus grands peintres n'ont point de plus belles attitudes et de plus belles têtes. Je reconnais une attitude et une figure de Raphael. Je doute qu'il soit jamais égalé dans cette partie de l'art.

Quand je lis Pascal, il me semble que je me relis, et comme je sais quelle réputation a ce grand homme, j'ai une grande jouissance. Je crois que c'est celui de tous les écrivains à qui je ressemble le plus par l'âme.

Avoir l'attention de ne jamais fonder de tragé-

dies sur cette mythologie grecque, barbarement ridicule, qui fait punir des crimes par d'autres crimes et qui, dans deux cents ans, sera profondément ridicule.

Actuellement, le style comique doit tendre à fortifier les traits comiques, et éviter surtout de les ravaler à l'état de simple plaisanterie, il doit donc être le plus naturel possible, le moins sophistiqué ; me rappeler toujours les débats du procès de Moreau [1], le style n'en est pas élégant, n'en est pas correct, mais il est toujours parfaitement intelligible, on voit l'envie que celui qui parle a d'être compris, et il est vivant de passion ; m'en servir pour me rappeler à l'ordre si je m'égarais; mais, du reste, écrire ce que je pense et comme je le dirais ; oser être moi.

30 brumaire.

Délaharpiser et dégagnoniser [2] mon goût, en lisant souvent les grands dramatiques existants : *Eschyle*, *Euripide*, *Sophocle*, *Shakespeare*, Corneille [3], *Alfieri*, Racine, *Aristophane*, Molière, Goldoni, Plaute.

Voir tous les autres pour y chercher le bon : Lope, Calderon, Federici [4], Pindemonte [5], Sénèque.

[1] « En composant la *Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel. » Lettre à M. de Balzac. Corresp. II, 295.

[2] M. Gagnon, son grand-père.

[3] Tous les noms soulignés le sont dans l'original.

[4] Voir premier cahier (19 floréal).

[5] Jean Pindemonte, 1751-1812. Ses tragédies ont été réunies sous le titre de *Componimenti teatrali*.

Derousseauiser mon jugement en lisant Destutt [1], Tacite, Prévost [2] de Genève, Lancelin [3].

1er frimaire.

Je travaille assez. Rey me parle encore de mon peu de naturel ; je vais chercher Cler, le sourd-muet, qui ne peut pas venir avec M. et moi au Bastring ; cela me jette aux Français.

Le *Préjugé à la mode* [4], suivi des *Deux Pages* [5].

J'avais encore l'idée du *Préjugé*, d'après mes anciennes lectures à Claix, celles qui me jetèrent dans l'art dramatique, il y a bien longtemps de cela. C'était peut-être avant le jour où l'on fit périr les deux prêtres [6], et où j'expliquais avec M. Durand les *Bucoliques* de Virgile dans la grande salle, lorsque, vers onze heures et demie, les cris de joie de leur mort s'élevèrent ; fixer, lorsque je serai à Grenoble, l'époque de ces premières lectures.

Ce fut Destouches, que je trouve si mauvais aujourd'hui, et pour lequel j'ai même une antipathie marquée, qui m'enchanta par ses rôles d'amour, que

[1] De Tracy.

[2] Pierre Prévost, 1754-1839. Traducteur d'un grand nombre d'ouvrages anglais ; auteur de divers traités philosophiques et scientifiques.

[3] Auteur fort inconnu, né à Laval, dont on ne sait presque rien. Il publia quelques ouvrages, entre autres : *Histoire secrète du prophète des Turcs* (1755), et un poème (*La Callipédie*).

[4] Pièce de La Chaussée. Le *Préjugé à la mode* est de 1735.

[5] De Dezède, compositeur, 1740-1792. Cette pièce est une sorte de vaudeville avec musique.

[6] Revenaz et Guillebert, guillotinés à Grenoble le 26 juin 1794. Voir, sur cet événement, un intéressant travail de A. M. de Franclieu : *Deux Martyrs*, 1 vol. Grenoble, 1886.

mon imagination embellissait, et qui me jeta dans le théâtre.

A cette époque, je ne sentais guère Molière ; Racine m'ennuyait à mourir. Je sentais davantage Corneille. J'avais de l'antipathie pour les tragédies et pour le style tragique. Je trouvais dans les tragédies, excepté le *Cid*, les morceaux ennuyeux, et, en arrivant à Paris en l'an VII [1], ces morceaux ennuyeux me glaçaient toujours.

Le *Préjugé* m'a paru moins traînant, surtout dans les premiers actes, que les autres ouvrages de Destouches [2].

Le protagoniste a un caractère si faible qu'il en déplaît. Fleury paraît masqué au cinquième acte et fait ainsi le dénouement.

Ce préjugé est passé et la comédie avec lui. Grand objet à considérer, ne pas peindre ce qui cessera d'exister, approfondir ce sujet, chercher les caractères les plus durables possibles. Je crois *Tartufe* et les petites pièces de Dancourt les deux extrémités. Approfondir ferme cela.

A ce voyage à Grenoble, passer décidément quinze jours en Chartreuse.

3 frimaire.

De cette passion la naïve peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Le gros Durif, qui m'ennuyait tant, me conte une histoire, ce matin, au Palais-Royal, et devient char-

[1] Comme candidat à l'École polytechnique.
[2] Beyle paraît attribuer faussement le *Préjugé* à Destouches.

mant pour moi ; je le suis sans doute pour lui, car je l'écoute avec plaisir.

Il y a donc quelque chose à tirer de chaque homme, car celui-là était, à mes yeux, le maximum de bêtise, c'est-à-dire d'ennui pour moi, car mon âme, beaucoup trop sensible, me fait souvent porter de ces jugements-là.

Les dix-huit mois passés ici avec M^me^ Jubié, son aventure aux Français (*Le vieux Célibataire*), le soir de son arrivée.

Eh bien ! cet homme, qui est si peu en état de comprendre les autres passions, a été amoureux fou pendant six mois, et, pourvu que l'amour soit exprimé bien naïvement, sera autant aussi ému que possible de la peinture de l'amour. Si cet homme mordait à *Othello*, si quelques phrases du commencement touchaient un peu son âme, il en serait plus ému que ne l'aurait été Rulhière.

L'immense majorité des hommes est donc *émovible* par la peinture naïve de l'amour. Ces vers de Boileau sont donc parfaits, et moi un sot de ne pas savoir tirer de chaque homme son histoire, qui peut m'être si utile, qui leur fait tant de plaisir à conter et qui m'en fait des amis.

Dès que je pourrai disposer de cinquante louis et que la paix me le permettra, aller voir jouer Shakespeare à Londres. Je pourrais aller, de Gr., voir jouer Alfieri à Turin.

18 frimaire.

J'ai bien des choses à écrire depuis le 11 frimaire, dimanche dernier.

Pendant peu de semaines de ma vie, j'ai été témoin d'événements aussi intéressants pour moi; il y a eu plusieurs jours où je sentais de quoi remplir plusieurs pages, comme, par exemple, une journée que je passai tout entière chez Martial et chez Mme de Baure.

Dimanche, 11 frimaire, jour du couronnement, nous n'avions pas le sou, Mante ni moi; il vint me prendre à sept heures et demi, nous allâmes tout bonnement dans la rue Saint-Honoré, vers le café Français; nous trouvâmes par hasard la députation de la garde nationale de l'Isère, Penet, Durif, Chavau, Reverdy, Thénard, etc., par le moyen de qui nous vîmes parfaitement le petit cuistre portant la croix du pape vers les dix heures un quart, ensuite le pape[1], et, une heure et demie après, les voitures de l'empereur, et l'empereur lui-même. Nous vîmes très bien le pape et l'empereur.

Le soir, en me rendant à quatre heures et demie chez Mme Rebaffet, pour voir passer le cortège, je le rencontrai en route, et le vis bien.

Je réfléchissai beaucoup toute cette journée sur cette alliance si évidente de tous les charlatans. La religion venant sacrer la tyrannie, et tout cela au nom du bonheur des hommes. Je me rinçai la bouche en lisant un peu de la prose d'Alfieri.

Mercredi, 21 frimaire.

Martial me mène chez D.[2]; nous disons chacun le récit de *Cinna*. *Je ne conçois rien de mieux,* rien de

[1] Pie VII.
[2] Dugazon.

plus franc (de moins maniéré) que ce que ce profond acteur nous a dit ; il m'est rarement arrivé de ne concevoir rien de mieux. La Phèdre de Guérin est peut-être la seule chose qui ait produit cet effet sur moi.

Je suis enchanté de Dugazon ; il va nous faire un commentaire vrai et chaud de tous les rôles qu'il nous fera dire, et m'apprendra à les concevoir bien dits.

Il est tellement supérieur à La Rive qu'il n'y a pas de mesure commune entre eux.

Il aime la gloire, il ne nous a point exprimé ce sentiment en phrases pompeuses ; c'est un mot dit par lui comme sans conséquence qui me l'a appris.

La connaissance de D. est un des plus heureux événements qui pût m'arriver pour mon talent.

Je me suis fatigué, ce qui a fait que je me suis bien porté tout le reste du jour.

Je sors de *Macbeth*, de Ducis, joué par Talma ; la leçon de ce matin me l'a si fort gâté qu'il n'a fait aucune impression sur moi ; il est d'une monotonie ennuyeuse.

La pièce de Ducis, qui m'a constamment ennuyé, est détestable ; c'est la charge du terrible, comme les figures du papier de M^me^ Muron sont la charge des formes de l'Apollon du Belvédère et de la Diane. C'est une des plus détestables manières dont on pût gâter la superbe pièce de Shakespeare.

Ducis semble avoir oublié qu'il n'est point de sensibilité sans détails. Cet oubli est un des défauts capitaux du théâtre français. J'ai lu dernièrement l'*Oreste*, d'Alfieri, en le sentant bien ; j'y ai trouvé le même défaut. Je n'entends pas par là comparer le

moins du monde Ducis à Alfieri ; le Français a aussi peu de bon sens que l'Italien en a beaucoup. J'ai trouvé que le premier acte d'*Oreste* n'était qu'une exposition, le deuxième presque la même chose ; l'action ne marche pas depuis le premier vers. Shak. est bien plus près de la tragédie que je n'exécuterai peut-être jamais, mais que je conçois.

Il faudra que j'aie le courage de mettre beaucoup de détails sur la scène et de faire dire par exemple : « Le Roi dort dans sa chambre. » Et puis je ferai une tragédie absolument nouvelle, en y faisant entrer la peinture des caractères.

Le *Macbeth* de Ducis ne vaut pas exactement une pipe de tabac. Le physique de M^lle^ Raucourt, vêtue de blanc, éclairant sa figure scélérate avec un gros flambeau, m'aurait renversé de terreur s'il avait été bien amené [1].

Il zio a vu Beauharnais ; à mon retour, il m'a conté la réception amicale que celui-ci lui avait faite, ce qui m'a donné des illusions d'ambition pendant deux heures.

Combien peu il faut m'alarmer des succès, et combien il faut apprendre à lire dans l'histoire ; la *Phèdre* de Pradon, et la *Rodogune* de Gilbert ont

[1] On trouve dans le *Temps passé, mélanges de critique littéraire et de morale*, par M. et M^me^ Guizot (Pauline de Meulan), 2 vol. 1887, une amusante anecdote à propos de cette scène : « Lady Macbeth, dans la scène du somnambulisme, n'a guère présenté qu'une femme qui se promène les yeux fermés, dans le costume d'un revenant ; et quand, au moment où elle marche vers l'appartement de son fils, un plaisant du parterre a crié : *Casse-cou*, on n'a pas trouvé, dans l'émotion que contient la scène, de quoi étouffer les rires qu'a fait éclater dans toute la salle cette mauvaise plaisanterie. »

disparu devant les pièces de R. et de C. Si j'étais en province, occupé à faire un *Macbeth*, et qu'on me dît le succès de celui de Ducis, je me croirais perdu et n'aurais pas de repos que je ne fusse venu le voir à Paris ; je serais malheureux jusque-là. Profitez de ce raisonnement pour apprendre à travailler en province. Quel bel endroit, pour y composer une tragédie, que la grande Chartreuse !

28 frimaire.

J'ai bien laissé passer d'événements depuis le jour de *Macbeth*. Le 26, je fus à *Ariane* [1], suivi de l'*Avis aux Maris* [2]. Mlle D. [3] fut belle et supérieure ; mais trop de vers jetés sur un air en musique chromatique. Mlle Mars, toujours plus parfaite ; à ravir à ce mot à son mari (troisième acte) : « Ah ! le méchant. »

L'empereur vient au deuxième acte de la tragédie et s'en va au dernier. Mon oncle [4] et moi nous l'avons bien vu ; il a le front et le nez plus ainsi / que je ne croyais, ces deux effets du front et du / nez parallèles sont très communs en France et forment une mine assez basse, comme Picard l'acteur.

[1] De Thomas Corneille.
[2] Comédie en trois actes et en vers, par Sewrin et Chazet (1805).
[3] Duchesnois.
[4] Son oncle Gagnon.

PARIS

1804-1805

ONZIÈME CAHIER

(DU 1er AU 17 NIVOSE AN XIII)

Décembre 1804 — Janvier 1805.

Bonheur. — Chez Mlle Duchesnois. — Représentation de *Cinna*. — Défauts des acteurs. — *Le Philinte de Molière*, de Fabre d'Églantine. — La tragédie convient au public de 1804. — Tracy. — *Nicomède*. — Le poète. — Un mot de M. Pétiet. — Misère de Beyle. — Le bal des maréchaux. — Influence de l'*Idéologie*.

1er nivôse.

Très froid, il peluche de la neige.

Le 28 frimaire an XIII, la quatrième leçon de Bernadille[1] m'a donné le plus grand bonheur que la société en masse m'ait jamais fait sentir. Ce n'était ni Bernadille, ni Mlle R., ni Pacé, ni l'autre Mme...,

[1] Dugazon avait joué avec grand succès le rôle de Bernadille dans la *Femme juge et partie*, comédie de Montfleury qui fut représentée pour la première fois en 1669, l'année du *Tartufe*. Beyle appelle Dugazon *Bernadille*, comme il appelait Mlle Duchesnois *Ariane*.

en particulier qui m'avait mis dans cet état de contentement ; c'était la réunion d'eux tous. Cet état dura de midi à cinq heures ; à cette heure, mon oncle[1] me répéta ce que Mme Daru lui avait dit le matin (que Pierre lui avait dit), devant sa cheminée, en deux heures et demie de temps (*sic*).

9 nivôse.

Je sors de *Cinna*, suivi des *Originaux*[2]. J'étais avec Crozet[3], qui est venu me prendre à midi ; nous sommes allés, dans un cabriolet mené par Barral, chez Mlle Duchesnois ; nous y avons trouvé le littérateur Dusausoir[4] ; la conversation languit un peu, Martial arrive, il a l'air un peu attrapé de me trouver là.

Je pense qu'il a eu, ou qu'il est sur le point d'avoir la maîtresse de la maison ; il me dit qu'il a passé la nuit dernière chez Baptiste, où il a perdu vingt-neuf louis. Mlle D. nous engage à venir la voir pour prendre jour pour un dîner qu'elle nous donnera et où Dupont sera ; un dîner d'artistes.

Quatre personnes, la mère et autres, de chez elle devaient partir hier soir, à midi, pour Valenciennes ; on a tant pleuré qu'on n'est pas parti. Ce sont deux places[5] qu'il m'en coûtera, dit-elle résolument.

Voilà, ce me semble, un trait d'artiste.

[1] Son oncle Gagnon, à Paris en ce moment ; il habitait ordinairement Les Échelles (Savoie).

[2] Comédie de Fagan, arrangée par Dugazon, publiée en 1802.

[3] Son cousin. Voir correspondance, *passim*.

[4] J.-F. Dusausoir, 1737–1822, auteur d'un grand nombre de pièces de circonstance, toutes fort médiocres.

[5] De diligence.

A *Cinna*, les loges seules ont applaudi à l'allusion contre...[1] Mlle Georges a fait quelques légers progrès.

Talma n'a dit parfaitement que : « Sa tête à la main... » Tout le reste n'a pas été aussi senti que possible à cause de ses nerfs : grande vérité que m'a apprise Dugazon ; je sentais à chaque vers comment il fallait le dire ; Saint-Prix, sans couleur. Les Basset étaient dans la loge de leur tante.

J'étais environné de jeunes commis qui, aidés par les circonstances, sentaient les vers de Corneille et disaient *Sacrebleu* à la fin de chaque.

Dugazon joue supérieurement les scènes trop bouffonnes qu'il a ajoutées (trois sur quatre) aux *Originaux*. Le grand défaut des acteurs actuels est, ce me semble, de réciter et de n'avoir jamais l'air de trouver leur rôle ; ils prolongent les syllabes pour faire peur aux petits enfants :

« Le père et ses deux... fiiils... lâââchement... égorgéées, » etc.....

10 nivôse, dernier jour de l'année 1804.

Je puis, à bon droit, appeler ce jour heureux ; il le serait parfaitement si mon père avait le caractère de Mante[2], par exemple, et ne me laissait pas languir dans le dénûment.

Je suis allé, à midi, chez Bernadille ; j'y ai trouvé Mlle Louason et Mlle Nourrit, de l'Opéra, qui a l'air

[1] Sans doute Bonaparte.

[2] Mante est un homme bien rare et bien digne d'être aimé, le génie le plus vaste et le cœur le plus sensible, mais sensible sans petitesse, simple, naturel en toutes choses, charmant enfin. *Note de Beyle écrite sur la couverture d'un cahier.*

bête. Mlle L. déclamait *Andromaque*. Ariane [1] arrive et me tend la main en entrant. B. lui fait répéter le premier acte de Monime, il pleure à volonté ; Pacé arrive ; mille légères nuances de sa manière d'être avec Ariane me prouvent qu'il l'a eue ; il me l'avoue et me le nie un instant après. Je dis quelques vers du Métromane. B. ne nous donne point de leçon directe ; nous sortons à deux heures et demie.

Je vais au *Philinte de Molière* [2] ; jamais il ne m'avait fait tant d'impression. J'étais, ce soir, plus homme du monde qu'artiste, il m'a enflammé pour la vertu ; et je n'en ai vu que l'ensemble, énergiquement beau.

Le public rare l'a senti parfaitement et a applaudi dix ou douze fois, aussi fortement que possible. A la reconnaissance, au troisième acte, on applaudissait à chaque mot ; le sourire, les mots que j'entendais de tous côtés me prouvent qu'on le sent parfaitement. Voilà ce public choisi et peu nombreux à qui il faut plaire ; le cercle part de là et finit par moi. Je pourrais faire un ouvrage qui ne plairait qu'à moi et qui serait reconnu beau en 2000.

L'enthousiasme de vertu est si fort, et je sens si bien qu'on ne peut avoir de la vertu qu'en proportion de son esprit, et que, dans les ouvrages, la vertu des personnages est une grande partie, que, malgré la neige, je vais chez Courier, quai de la Volaille, acheter la première partie de Tracy, et que, sous peu, je vais lire les premières pages. Voilà, ce me semble, la plus forte impression que jamais pièce ait faite

[1] Mlle Duchesnois.
[2] De Fabre d'Églantine.

sur moi. La noble pensée qu'elle m'inspirait avait passé jusqu'à mon maintien.

J'étais superbe en passant par le corridor et l'escalier pour sortir.

Voici un fait : les plus mauvaises tragédies attirent beaucoup de monde, tout est plein; les meilleures comédies n'attirent personne; les acteurs sont égaux en cause. Ce fait parfaitement sûr est une vérité pour l'histoire de la Révolution.

Nous sentons davantage les impressions fortes de la tragédie, et notre esprit et notre habitude du monde, non exercés, n'ont pas la finesse et le tact du ridicule nécessaire à la comédie.

Le jour où l'on est ému n'est pas celui où l'on remarque mieux les beautés et les défauts. Développer la différence de la première représentation du *Philinte*, où je sentis parfaitement les beautés et les défauts, à celle-ci où, sans rien sentir de tout cela, j'ai été plus vivement ému que jamais. Je n'ai pas le temps de chercher la grande vérité cachée là-dedans.

1er janvier 1805.

Je lis avec la plus grande satisfaction les cent douze premières pages de Tracy aussi facilement qu'un roman; le soir, j'ai un peu de peine; la douleur n'est pas grande, je lis, pendant ce temps, tout un volume de la correspondance de Voltaire. Je manque d'argent, allons à Grenoble; mais j'ai vu hier *Philinte*, j'ai acheté hier Tracy, je passerai trois heures demain avec Dugazon, Duchesnois et Pacé; restons à Paris. Ma position est donc la meil-

leure possible avec un père barbare qui laisse miner ma machine par une fièvre quotidienne que quelques fonds guériraient. Et ce père peut m'aimer ! Si, contre toute apparence, ce n'est pas un Tartufe qui, au fond, n'est qu'avare. Bel exemple pour me montrer à mes dépens les torts que donnent les passions que j'aime tant ; quels développements pour le caractère de l'agriculturomane [1]. C'est seulement depuis ces jours-ci qu'en total je ne serais pas fâché de la livrée rose de Barral l'aîné [2].

13 nivôse.

Hier, A..., enchantée du coffre, se déployant en pupitre, et des vers. Les vers, quelque mauvais qu'ils soient, font toujours plaisir à celle pour qui ils sont; ceux-là sont médiocres, mais sages et assez purs de ces bêtes figures, grands dadas des poètes galants du jour, excepté de Parny.

Hier soir, Crozet, moi et Barral, nous allâmes chez ce dernier en sortant de la leçon d'Andrieux [3] et y restâmes jusqu'à minuit à jaser et à prendre du thé.

Milan [4] faillit périr à la grand'croix du Mont-Cenis,

[1] Le père de Beyle avait la manie de l'agriculture.

[2] Il s'agit sans doute du fils de J.-M. de Barral, marquis de Montferrat, — Charles-Antoine de Barral, — né à Grenoble en 1770, militaire distingué, dont le nom est cité avec éloge dans les *Victoires et Conquêtes*. (Rochas : *Bibliographie du Dauphiné*.)

[3] Andrieux avait été nommé professeur à l'École polytechnique en 1804. C'est à lui que l'on doit le *laïus*.

[4] Bonaparte.

et sauta un escalier de quinze marches; tout Turin connaît ce trait.

Nous sortons, Crozet et moi, de *Nicomède* (3e rep.) suivie de la 13e de *Molière avec ses Amis.*

Nicomède, très bien senti ; c'est peut-être le comble de la noblesse de faire une tragédie où l'on excite tour à tour le sentiment du sublime (terreur commencée) et les rires. Il n'y a parmi nos poètes que Corneille qui eut assez de noblesse dans l'âme pour faire cela ; il manque à cette pièce de l'anxiété dans le cœur du spectateur; Corneille aurait atteint cet effet en faisant de Laodice une femme, et sans cesse excessivement tendre, adorant Nicomède, et sans cesse excessivement *inquiète* sur lui, une femme du caractère d'Andromaque et Monime, telle que devait être Andromaque, lorsque Hector combattait.

Cela remplirait plusieurs bons effets, montrerait Nicomède adoré, montrerait la grandeur de son péril, et mettrait de l'anxiété dans l'âme du spectateur. Il y a quelques longueurs, et, au deuxième acte, la même faute que fait Cléopâtre dans *Rodogune;* la femme de Prusias qui est une Cléopâtre se découvre sans aucune nécessité à sa suivante.

Talma joue bien ; nous trouvons qu'une pièce comme celle-là vaut mieux qu'*Adélaïde du Guesclin*[1].

Crozet trouve *Molière*, un joli vaudeville comme moi, manquant de comique et de peinture des caractères.

[1] De Voltaire (1734).

14 nivôse.

On ne saurait comparer des faits qu'après les avoir connus, dit très bien Tracy; c'est ce qui fait que Tracy lui-même, avec son excellente manière de raisonner, ne pourrait jamais devenir poète, à moins d'être sensible.

Il faut avant tout que le poète ait senti un nombre immense d'émotions, depuis les plus fortes : la terreur de voir un revenant, jusqu'aux plus douces : le bruit d'un vent léger dans le feuillage.

La plupart des hommes, par exemple, sont indifférents à cette dernière circonstance, qui m'a souvent donné un plaisir exquis.

Il est possible que Crébillon ne fût sensible qu'aux impressions produisant la terreur, et Anacréon qu'à celles qui donnent le sentiment de la grâce; leurs ouvrages ne contredisent point cette supposition.

Sans ce trésor d'*émotions senties* que l'étude non seulement ne forme point, mais empêche de former, on fait des fautes comme d'Alembert qui, dans l'éloge de son amie, M^me^ Geoffrin, qu'il venait de perdre, va parler de gens qu'on mène au supplice; faute sentie à l'instant par le sensible J.-J.[1], qui d'ailleurs pouvait raisonner beaucoup moins bien que d'Alembert.

C'est que, dans ce cas, D. était comme un homme qui voudrait écrire en anglais, sans dictionnaire ou

[1] Promenades de J.-J., 2^e^ vol. des Confessions. (Note de B.)

n'entendant que le sixième des mots; il faisait comme l'adjudant général Pétiet[1] qui, voulant faire un compliment à la fille de son hôtesse de Constance, je crois, lui disait qu'elle était une catin.

17 nivôse.

Il est singulier que, malgré l'affreux abandon où me laisse mon bâtard de père, je sois encore content. Je renvoie depuis plusieurs jours de faire le tableau de ma misère. Ce tableau, avec celui du contentement dont je jouis, serait cependant curieux.

M. T..... T..... vient me voir à sept heures pour me demander vingt-cinq francs que je lui dois et que je ne puis lui payer, n'ayant que trois francs que Crozet m'a prêtés. Je ne suis presque plus humilié d'un petit emprunt comme celui-là, qui, il y a un an, m'aurait fait mourir.

Je vais chez Dugazon sans y déclamer; de là, en négligé, chez Pierre D.[2], pour lui demander deux cents francs (à moi donnés par mon gr. p.). Je trouve dans la bibliothèque Mme Daru, Pacé, Mme Rebfft et Adèle; on m'engage à dîner ainsi que ces dames; je les y laisse en sortant à sept heures, quoique j'eusse désiré rester, mais je n'avais que vingt-six sous dans ma poche, et j'aurais été peut-être dans l'occasion de payer un fiacre pour les ramener; voilà les belles combinaisons où un des caractères les plus généreux que je connaisse est réduit par l'avarice d'un père.

[1] Il s'agit sans doute du gouverneur de la Lombardie, dans les bureaux duquel Beyle passa trois mois en 1800, avant d'entrer comme maréchal des logis dans le 6e régiment de dragons.

[2] Daru.

Malgré cela, je suis content ce soir, la perspective de deux cents francs pour demain y fait beaucoup : j'étais assez mal mis aujourd'hui [1].

M. D. [2] (Pierre) n'a pas d'esprit et a tout l'air d'un petit caractère des courtisans de Louis XIV tel que je me le suis figuré ; grands détails sur le bal des Maréchaux hier ; il coûte, je crois, cent quatre-vingt mille francs ; le plus beau qui ait été donné depuis très longtemps ; quatre mille bougies, renouvelées à deux heures, douze cents femmes, trois mille personnes en tout, deux contredanses d'honneur ; l'empereur arrive à neuf heures et demie, sort à minuit, les femmes y étaient depuis six heures ; ennui de cette attente, un petit Carlin [3] qui entre est pris pour l'empereur, une femme qui s'évanouit occupe ensuite.

Niaiserie des objets auxquels pensent tous mes convives.

Qu'est-ce qu'un grand caractère ?

L'idée de cette question, premier fruit de la lecture de l'*Idéologie* de Tracy. Il n'y a que les femmes à grand caractère qui puissent faire mon bonheur ; je reconnais à mille germes de pensées nouvelles les heureux fruits de l'*Idéologie*.

[1] Beyle tenait beaucoup à la toilette. « Une observation, quelque légère qu'elle fût, sur la coupe d'un habit ou d'un pantalon, pouvait le choquer sérieusement, car elle lui apparaissait comme une sorte d'épigramme à l'adresse de son physique : c'était chez lui une fibre délicate. » Colomb. *Notice biogr.*

[2] Daru.

[3] C'est comme les carlins, la race en est perdue ; se dit, par raillerie, d'une personne qui se croit un grand mérite. (Littré.)

Mme Daru la mère m'accable de bontés ; je dîne d'une manière agréable pour mon cœur, entre Martial et Adèle. Je le sens en me mettant à table, et à peine ai-je le temps de retenir sur ma langue : — Vous me mettez entre ce que j'aime le mieux.

Grande pensée d'aujourd'hui :

Je n'aurais rien fait pour mon bonheur particulier, tant que je ne me serais pas accoutumé à souffrir d'être mal dans une âme, comme dit Pascal. Creuser cette grande pensée, fruit de Tracy [1].

[1] Tracy a été dernièrement l'objet d'une étude de M. Bertrand, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, communiquée à l'Académie des sciences morales et politiques (24 mars 1888).

PARIS

1805

DOUZIÈME CAHIER

(DU 21 AU 28 NIVOSE AN XIII)

Janvier 1805.

Nouvelles politiques. — *Les Horaces.* — Séance chez Dugazon. — Lettres d'amour. — Le ruisseau de la rue de Poitiers. — Les principes nobles et républicains de Beyle. — Volney et Napoléon. — *Mithridate.* — *Minuit* de Désaudras ; charme de Mlle Mars. — Réquisitoire de Beyle contre son père.

21 nivôse.

Je vais, à huit heures et demie, chez Pacé ; il me conte que Champagny a la marine, Montalivet l'intérieur, que Milan [1] a renouvelé la force de lion (*sic*), qu'il accompagnera S. S. [2] à Milan et y sera sacré roi des Lombards [3].

Il me conte cette dernière chose de manière à

[1] Bonaparte.

[2] Pie VII.

[3] L'empereur partit pour Milan le 11 germinal an XIII (1er avril 1805) ; le sacre eut lieu le 6 prairial an XIII (26 mai 1805).

engendrer le rire ; il ne me fait pas un sommaire froid comme celui-là, grande différence ; je sors des *Horaces ;* Duchesnois jouait pour la dernière fois, je crois, le rôle de Sabine, elle va prendre celui de Camille, elle jouit du plus grand crédit : Fouché a tancé Geoffroy et a dit à D. qu'il l'enverrait faire un tour à Bicêtre, s'il se permettait quelque chose. Talma (le jeune Horace) est plus romain que Lafond, mais n'intéresse pas comme lui.

Talma est petitement passionné, mais il l'est toujours. Talma chante. *La Mère jalouse* de Barthe[1], très bien jouée, est amusante ; je n'ai pas pu la bien juger, je regardais l'empereur. Pendant toute la première pièce, je me suis éloigné des secondes où j'étais à chercher V.[2] ; j'ai cru la reconnaître à quelques loges de moi ; mais ce n'était pas elle, surtout aux gestes. J'ai tant lorgné que j'avais les yeux désaccords.

24 nivôse.

Si l'état où nous sommes pendant que l'on décide de notre sort est d'un bon augure, V. doit m'aimer ; j'ai passé une matinée charmante chez Bernadille, depuis midi et demie jusqu'à deux heures et demie. J'y ai trouvé Nourrit, M^lles^ Rolandeau, Louason et l'Allemand[3]. M^lle^ R. me fait décidément des agaceries, j'en ai prévu une aujourd'hui longtemps avant qu'elle la fît. J'ai osé sortir de mon quant-à-moi,

[1] Nicolas-Thomas Barthe, 1734-1785, auteur de quelques pièces et d'un *art d'aimer*, en quatre chants, dont quelques fragments seuls ont été publiés.

[2] Victorine.

[3] Wagner, que l'on retrouvera plus tard.

plaisanter ; il ne faut que cela, la petite Mme du général Lestrange est venue, et je crois qu'avec elle et Mlle R., si nous nous trouvions seuls, tout serait fini.

Ber. a dit devant tout le monde, comme un homme qui voit une chose, et de trois ou quatre manières différentes, que ce n'était pas du sang qui coulait dans mes veines, que c'était du vif-argent.

Les petits succès de mes hardiesses me donnaient du cœur. Je me suis développé, il a vu qu'il y avait quelque esprit ; il a été très content de la manière dont j'ai dit la première scène du *Misanthrope*[1] ; il a dit avec l'air de l'enthousiasme et de la vérité que je le jouerais supérieurement ; il m'a dit qu'il voulait le faire monter en société et me le faire jouer, Mlle R. a applaudi, il a dit, lorsque je sortais, à Mme du général Lest. que je me guérirais de mon accent[2], comme Lafond, et que je jouerais comme lui, ce qui veut dire que je parviendrai à bien jouer. Il m'a dit ce que je me dis à moi-même sur ma manière de jouer, que j'ai la grande partie, la chaleur de l'âme, et que le reste me manque. C'est aujourd'hui pour la première fois qu'a été deviné ce que je pouvais devenir dans la déclamation. Bernadille pensait ce qu'il disait, peut-être n'en est-il pas de même de Rolandeau, qui me prédisait que je jouerais un jour la comédie ; je crois que là-dedans il y avait deux choses, elle disait ce qu'elle pensait et elle faisait une agacerie. C'est absolument le cas qui est dans tous

[1] Le rôle d'Alceste fut copié par Beyle ; c'est un petit cahier qui fait partie de ses manuscrits.

[2] L'accent dauphinois.

les romans : elle veut faire mon éducation, elle a envie de moi. *Cette jeune ferveur*, comme dit Corneille, la tente. Si, quand j'aurai un habit et de l'argent, j'en ai envie, je l'aurai ; ce n'est pas qu'il faille rien de tout ça, mais il me faut ça à moi pour n'être pas timide, et la timidité paralyse tous mes moyens. Je ne commence à être moi-même que lorsque je suis accoutumé, blasé, comme elle dit. Il a besoin de se blaser, disait-elle un jour, de moi, devant moi.

Elle a bien deviné ; je n'ai des grâces, je ne suis moi-même qu'alors, mais aussi je crois qu'elles sont franches. On voit la belle âme à découvert ; j'aurai aussi, si j'y mets quelques soins, M^lle^ Louason et M^me^ du général Lestrange.

Voilà pour les choses du monde, pour les plaisirs de vanité ; je m'y suis étendu parce qu'ils sont les plus rares pour moi qui ai une âme sensible, et un peu avare, et que j'ai besoin d'en être tout entier à mes amours de V. et de *the fame*[1]. mais cela viendra, j'en suis sûr. Un an de luxe et de plaisir, de vanité et j'ai satisfait aux besoins que l'influence de mon siècle m'a donnés. Je reviens aux plaisirs qui en sont vraiment pour mon âme, et dont je ne me dégoûterai jamais.

Mais dans ce temps de folie, je me serai défait de ma timidité, chose absolument nécessaire pour que je paraisse moi-même ; jusque-là, on verra un être gouverné et factice, qui est presque entièrement l'opposé de celui qu'il cache, témoin mon propos sur la croix à l'amie d'Adèle Lndvsn (*sic*), à table, chez

[1] La gloire.

Carava. Je l'ai bien éprouvé dans les lettres que j'ai écrites hier et avant-hier pour Victorine ; elles étaient détestables ; elles ne montraient point mon cœur tel qu'il est, et je ne pouvais les corriger, et une physionomie n'était pas là pour en faire le commentaire. Elles me montraient bien différent de ce que je suis. Si j'allais dans les mêmes sociétés qu'elle, je suis sûr qu'elle m'aimerait, parce qu'elle verrait que je l'adore et que j'ai une âme, belle comme celle que je lui suppose, que son éducation (par son père dans l'adversité, et dans une terre étrangère) doit lui avoir donnée, et qu'elle a sans doute ; et il me semble qu'une fois que nous nous serions sentis, et combien le reste du genre humain est peu propre à mériter nôtre amour et à faire notre bonheur, nous nous aimerions pour toujours ; c'est bien là le cas de dire :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Mes lettres étaient bien loin de montrer naïvement mes pensées, et je sens que ce que j'écris ici est encore phrase, n'est pas encore ma pensée nette et dégagée de toute influence ; il me faut l'usage du monde pour cela. et pour l'usage du monde, de l'argent ; je sens que je suis fait pour la meilleure compagnie et pour la meilleure des femmes ; je désire trop vivement ces deux choses pour ne m'en rendre pas digne. Enfin, hier, de deux à quatre heures, je fis une lettre pour V., toute différente des précédentes, beaucoup plus naturelle, mais encore un peu *enflée*, cela malgré moi ; et, parce que, ému comme j'étais, je perdais tout le naturel ; en vou-

lant me corriger, je la copiai *dans ces caractères* [1], depuis quatre heures jusqu'à sept, elle a trois grandes pages de papier vélin ; j'en fais un paquet avec la petite lettre de renvoi adressée à M. Victor Alfine, chez Crozet, et dont Crozet met l'adresse, et je mets ce paquet à la poste à sept heures, rue des Vieux-Augustins, au café qui est au coin de la rue des Colonnes.

Le temps était doux comme une soirée de printemps ; cela et l'action que je venais de faire, le plaisir d'être débarrassé d'une demande nécessaire et qui m'agitait, l'espérance, me rendirent heureux. Je dînai avec Crozet, dans le contentement, chez M^me^ Debernet ; de là, nous fûmes chez Barral par une pluie de printemps qui me reportait en Italie [2] ; nous y passâmes la soirée, je pris un peu mal à la tête. Vers les onze heures, je tombai dans un ruisseau de la rue de Poitiers, en voulant mettre un pied sur une pierre qui était au milieu et qui me fit glisser ; comme j'étais tout mouillé, j'allai coucher chez Crozet. Nous nous sommes levés ce matin à neuf heures, avons promené une heure et demie ensemble aux Tuileries, par ce temps qui me rend heureux par le sentiment ; l'air est *chargé d'amour* pour moi ; Crozet ne me quitte qu'à midi et demie, à la porte de Dugazon. J'en suis sorti à deux heures et demie, un peu distrait de mon amour par les plaisirs de vanité, mais je n'en suis que plus entièrement à mon amour à cette heure. Si V. me

[1] Beyle indique dans le manuscrit qu'il copia cette lettre en caractères typographiques.

[2] Voir les deux premiers cahiers.

repousse, elle en refuse un autre que moi, mes lettres ne me montraient pas tel que je suis, et, contre l'ordinaire, elles me montrent horriblement en mal; je crois que jamais elles n'exprimeront la bonté, et la franchise de mon cœur, et les extases d'amour, celles que je sentis il y a quelques jours, lorsque je formai le projet de lui écrire, en traversant le Louvre (couchant et levant), allant dîner à trois heures et sortant aussi de chez Bernadille. Il n'y a que l'ensemble de mes actions, après trois jours d'habitude sans interruption, toujours dans la société, qui pût me montrer à elle tel que je suis.

Ce que je demande là est trop; si mon Bâtard m'envoyait de l'argent, et que j'eusse eu Rolandeau, ma timidité serait passée.

> — C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère,
> Je serais moi-même.

Les principes nobles et républicains que j'ai : ma haine contre la tyrannie, le mouvement naturel qui me porte à pénétrer les faux honnêtes gens, l'imprudence que j'ai de dire ce que je vois dans leur âme, et l'énergie qu'on voit dans la mienne, l'impatience naturelle et quelquefois mal cachée que me donne la médiocrité.

27 nivôse.

Lorsque Milan [1] voulut rétablir la religion en France, il gardait encore quelques ménagements avec les gens éclairés dont il avait voulu fortifier son gouvernement; il fit donc venir Volney dans

[1] Bonaparte.

son cabinet et lui dit que le peuple français lui demandait la religion; qu'il croyait devoir à son bonheur de la lui rendre.

— Mais, etc., si vous écoutez le peuple, il vous demandera aussi un Bourbon. Là-dessus, Milan se mit dans une colère épouvantable, appela ses gens, le fit mettre dehors de chez lui, lui donna même des coups de pied à ce qu'on dit, et lui défendit de plus revenir chez lui. Voilà bien le ridicule du demandeur développé.

Le pauvre Volney, qui a une santé très faible, fit une maladie là-dessus ; mais cela n'empêcha pas que, dès qu'il fut rétabli, pensant que cette affaire serait portée au Sénat, il ne s'occupât à faire un grand rapport là-dessus; on le sut, et on lui dit de cesser, ou qu'il serait assassiné; depuis lors, il ne sort guère. *If true, for a future Tacite* [1].

Crozet et moi, nous sortons de *Mithridate*, suivi de *Minuit* [2]. Mlle Mars, dans cette petite pièce, nous a fait beaucoup plus de plaisir que tout le reste du spectacle. Mlle Duchesnois, qui jouait Monime pour la première fois, l'a joué d'une manière très froide et très peu originale ; elle ne s'est pas du tout attachée à rendre la *Pudeur* qui est, ce me semble, la couleur générale du rôle. Mme Talma nous y ferait plus plaisir ; je la vois un instant dans sa loge. Je vois Pacé, Maisonneuve [3] et le général Va-

[1] Si cela est vrai, c'est pour un futur Tacite.

[2] *Minuit* ou l'*Heure propice*, comédie en un acte, en prose, par Désaudras, 1791.

[3] Louis Simonnet de *Maisonneuve*, auteur de quelques tragédies et d'une comédie en cinq actes et en vers, *Le faux insouciant*, jouée en 1792 sans grand succès. On raconte que Maison-

lence [1]. L'intrigue de *Mithridate* ne cause ni terreur, ni pitié, ni admiration, elle est plate. Tous les caractères, excepté celui de Monime, sont communs et insignifiants. Mithridate est tout plein de fausse grandeur et joue le rôle d'un Cassandre. Il n'y a donc que ce rôle de Monime, et la pièce est très médiocre. Un des endroits les plus caractéristiques du caractère de Monime n'est pas assez développé. C'est celui où, comme Julie d'Étange [2], elle demande à son amant du secours contre lui-même. La grande scène du troisième acte est absolument inutile.

Racine a voulu lutter avec Corneille et est resté bien au-dessous de ce grand homme. Il y a quelques vers grands, comme :

« J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu. »

Mlle Mars joue divinement le rôle de Séraphine dans *Minuit;* elle donne l'idée de l'amour le plus sublime, sa physionomie, pendant que son cousin lui chante sa romance, rendrait amoureux de l'Amour. Voilà la physionomie qu'il me faut supposer à Julie et à Victorine. Cette fille chérie ne me répond point. *I shall write after day* [3].

Avant-hier, j'allais avec Tencin, à minuit passé,

neuve, prévoyant que sa pièce ne réussirait pas, avait voulu la retirer lors des dernières répétitions. Quinze ou vingt jours plus tard, il racontait qu'il avait dit aux acteurs : « Je viens d'écouter la pièce avec attention ; eh bien, elle m'a ennuyé moi-même. »

[1] Servit sous Luckner et Dumouriez, rentra en France sous le Consulat (1801) et prit une part active aux campagnes de Napoléon. Le général Valence avait épousé la fille de Mme de Genlis.

[2] Dans la *Nouvelle Heloïse*.

[3] Je lui écrirai ce soir.

me promener jusque devant son n° 558; la lune nous éclairait, la solitude de ce quartier avait un air singulier.

28 nivôse.

Je viens de réfléchir deux heures à la conduite de mon père à mon égard, étant tristement miné par un fort accès de la fièvre lente que j'ai depuis plus de sept mois. Je n'ai pas pu la guérir : 1° parce que je n'avais pas d'argent pour payer le médecin; 2° parce que, ayant sans cesse dans cette ville boueuse les pieds dans l'eau, faute de bottes, et souffrant du froid de toutes manières, faute de bois et de vêtements, il était inutile et même nuisible d'user le corps par des remèdes, pour chasser une maladie que la misère m'aurait donnée quand je ne l'aurais pas eue; qu'on joigne à cela toutes les *humiliations morales* et les inquiétudes d'une vie passée continuellement avec vingt sous, douze, quatre et quelquefois rien dans ma poche, on aura une légère idée de l'état où cet homme *vertueux* me laisse.

J'ai, depuis deux mois, le projet de mettre ici une description de mon état; mais, pour le peindre, il faut le regarder et je n'ai d'autre ressource que de m'en distraire.

Qu'on calcule l'influence d'une fièvre lente de huit mois, alimentée par toutes les misères possibles, sur un tempérament déjà attaqué d'obstructions et de faiblesse dans le bas-ventre, et qu'on vienne me dire que mon père n'abrège pas ma vie ?

Sans l'étude, ou, pour mieux dire, l'amour de la gloire qui a germé dans mon sein malgré lui, je me serais brûlé la cervelle cinq ou huit fois.

Il ne daigne pas répondre depuis plus de trois mois à des lettres où, lui peignant ma misère, je lui demande une légère avance, *pour me vêtir*, sur ma pension de 3,000 francs, réduite par lui à 2,400 fr., avance dont il peut se rembourser par ses mains, aux mois de printemps que je passerai à Grenoble.

Je lui ai demandé cette avance, qu'un étranger n'aurait pas refusée à un étranger, malade et souffrant du froid à cent cinquante lieues de sa patrie, au mois de vendémiaire an XIII, lorsqu'il avait encore entre les mains 2,400 francs de ma pension.

D'abord, tout cela et vingt pages de détails tous horriblement aggravants, mon père est un *vilain scélérat* à mon égard, n'ayant ni vertu, ni pitié. *Senza virtù ne Carità*, comme dit Carolino *nel Matrimonio Segreto* [1].

Si quelqu'un s'étonne de ce fragment, il n'a qu'à me le dire, et, partant de la définition de la vertu, qu'*il me donnera*, je lui prouverai *par écrit* aussi clairement que l'on prouve que toutes nos *idées* arrivent par nos sens, c'est-à-dire aussi évidemment qu'une vérité morale puisse être prouvée, que mon père à mon égard a eu la conduite d'un malhonnête homme et d'un exécrable père, en un mot d'un *vilain scélérat* [2].

Il m'avait promis 3,000 francs pour me faire quitter l'état militaire, j'étais sous-lieutenant au 6e dragons, en vendémiaire an IX, à dix-sept ans et sept mois. Voilà l'état qu'il m'a fait quitter. Pour l'apprécier, il faut considérer l'état *politique* intérieur de la France.

[1] Un des opéras favoris de Beyle.
[2] Voir appendices VII et VIII.

D'autres considérations qu'il ne sait pas ont pu me faire trouver mon bonheur dans cet arrangement, mais observez que l'homme qui me tire un coup de fusil en m'ajustant le mieux qu'il peut, et qui cependant me manque parce que je suis cuirassé, est un assassin.

Cette grande vérité me donne gain de cause de premier abord.

Je finis cet écrit, ayant encore de quoi remplir cinquante pages, en réitérant l'offre de prouver *quantum dixi*, par écrit, devant un jury composé des six plus grands hommes existants. Si Franklin existait, je le nommerais. Je désigne pour mes trois, Georges Gros [1]. Tracy et Chateaubriand, pour apprécier le malheur moral dans l'âme d'un poète.

Si, après cela, vous m'accusez d'être *fils dénaturé*, vous ne raisonnez pas, votre opinion n'est qu'un vain bruit et périra avec vous.

Rappelez-vous qu'avant tout, il faut être *vrai* et *juste*, même lorsque l'exercice de ces vertus donne raison à un homme de vingt-deux ans contre un de cinquante-huit, quoique vous soyez plus près de cinquante-huit que de vingt-deux, et à un fils contre son père.

Ou vous *niez la vertu*, ou mon père a été un vilain scélérat à mon égard ; quelque faiblesse que j'ai encore pour cet homme, voilà la vérité, et je suis prêt à vous le prouver par écrit à la première réquisition.

Fait au courant de la plume, le 28 nivôse an XIII,

[1] Le professeur de mathématiques de Beyle ; voir *Notice biogr.* de R. Colomb

onze heures et demie du soir, ayant vingt-cinq sous et la fièvre pour tout bien.

H. Beyle.

(22 ans moins 5 jours.)

Note de Beyle en bas de la page.

P.-S. J'écris ceci uniquement pour le bonheur de mes enfants, et pour me garantir de l'avarice dans trente ans d'ici ; ne rougis-tu point, au fond du cœur, en lisant ceci en 1835? Aurais-tu eu besoin que j'écrivisse la démonstration tout au long?

Rentre dans toi-même.

Arrêté.

H. B.

PARIS

1805.

TREIZIÈME CAHIER

(DU 1er AU 23 PLUVIOSE AN XIII)

Janvier — Février 1805.

Comment on se rend amusant. — Victorine. — Journées chez Dugazon. — Louason. — *Delphine*. — Mlle Mars dans les *Folies amoureuses*. — Voisines de théâtre. — Une des causes de la Société. — Shakespeare. — Sensibilité tamisée. — Beyle disant la grande scène du *Métromane*. — Les coups de cravache de Pacé. — Admiration intéressée. — Mlle Clairon. — Passion jouée; pourquoi. — Marmontel. — Chateaubriand chez son libraire. — Lekain. — Mounier-Esprit. — Charlotte.

1er pluviôse.

La société de Crozet me montre qu'il faut absolument se rendre amusant; rien n'est si aisé, il ne faut presque que parler.

La tendresse a fait des progrès parmi nous, parce que la société s'est perfectionnée. Un homme ni bête ni génie (Pacé par exemple), qui a 15,000 francs de rente, a ici, au bout d'un an, autant d'amis qu'il en veut. On ne cherche avec ses amis

que le plaisir présent, ensuite la société vous impose, sous le nom de *convenances*, de *bon cœur*, la dose de sacrifice que vous devez faire à chaque ami, en raison des plaisirs que vous goûtez ensemble et surtout du temps que vous êtes restés unis à les goûter.

Cette amitié donc ne désaltère point la soif de l'amour. Le raisonnement remplaçant heureusement la religion, la tendresse que l'on employait à aimer Dieu, et la crainte que le diable donnait, retournant aussi au profit de la tendresse que j'ai pour Victorine, et de la crainte que j'aurais de la perdre, si elle m'aimait.

Nous sentons que tel qui nous aime, si nous lui demandons un petit service, va calculer avec nous si nous lui en demandons un un peu plus grand; et rarement nous sommes assez bien avec un homme pour ne pas voir en agissant avec lui la limite qu'il ne faut pas passer.

Nous cherchons un être avec qui nous puissions suivre tous nos premiers mouvements, sans songer jamais aux convenances.

14 pluviôse.

J'ai eu depuis le 4 des journées charmantes chez Dugazon, des journées de bonheur les plus heureuses, peut-être, que les hommes pris en masse puissent me donner. C'est peut-être la nuance qui doit me mener des plaisirs d'une grande âme mélancolique à ceux d'un vaniteux brillant. Quoi qu'il en soit, ces journées ont été divines, et ce sont les plus heureuses que j'aie encore trouvées sur cette terre. L'amour de la gloire contribue beaucoup

à cette douceur. Cependant à l'intérieur, c'est peut-être un des moments les plus malheureux de ma vie [1]. aux yeux de mon oncle, par exemple, qui est l'homme que, dans le public, on croirait le plus sur mon état présent et qui me voit dans le plus triste dénûment. Voilà qui doit m'apprendre à ne pas m'arrêter au bruit public. Et ma réputation de roué et d'homme qui suis déjà blasé, avec cette âme si tendre, si timide et si mélancolique. Le philosophe Mante me connaît enfin, mais il a fallu que je l'aidasse à me voir tel que je suis. Croyez après aux réputations en grand.

Voilà qui doit m'apprendre à ne croire que ce que j'aurai vu; ma maîtresse peut être comme moi; en ce cas, il ne faut pas en croire Syracuse et imiter Tancrède, mais voir par moi-même. Cet article me servira de conseil dans mes moments de passion.

J'ai reconduit Louason chez elle; j'ai presque envie de m'attacher à elle, cela me guérira de mon amour pour V. Je goûterai avec ma petite Louason toutes les douceurs de l'amour heureux et de la gaieté, jusqu'à mon départ pour Grenoble, mais il faut pour cela qu'elle ait une âme.

V. me méprise, ou n'a pas reçu mes lettres.

J'appris hier soir avec le plus extrême plaisir que son père avait été nommé conseiller d'État, ou sénateur. Mon premier soin, ce matin, a été d'aller lire le *Moniteur* d'hier : j'ai vu qu'il était conseiller d'État. J'ai roulé dans le faubourg Saint-Germain et dans les Tuileries, guidé par un désir secret de les voir. J'ai rencontré le fils sur le pont Royal, qui m'a

[1] Son oncle Gagnon.

reçu divinement; cela est heureux, la rencontre, mais je crains bien qu'il n'ait été comme Camille :

> Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui,
> Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace.
> Tout ce que je voyais me semblait Curiace.

Il était si enchanté de la nomination de son père que peut-être il ne s'est pas souvenu de mes rapports avec sa famille. Nous verrons cela au ton de la première[1] entrevue. Il m'a dit avec toute l'affection possible qu'il viendrait me voir un de ces jours.

Ma raison, dans ce moment-ci, est encore fondée sur la passion, ça ne vaut pas grand'chose, je me sens cependant très raisonnable. Je viens de lire le premier volume de *Delphine* de Mme de Staël, et je me suis senti presque entièrement dans le personnage de Delphine. L'expérience que j'ai acquise chez Dugazon m'a été très utile pour me connaître moi-même. Pacé m'a dit un jour : « Vous êtes tout passion. » Mante est du même avis. Je le sens moi-même. Dugazon est du même avis sur ce qu'il connaît de moi, quelles que soient les objections de l'avocat *Contre*. Voilà une vérité qui me paraît démontrée. Si je n'ai pas *the most understanding soul*[2], j'ai du moins une âme toute passion. Il faut se posséder pour bien parler, il faut peut-être *posséder son âme*, l'avoir *understanding* pour telle passion à volonté pour bien écrire.

Cette découverte de l'exagération du mal (mal

[1] Aussi amical. Voyez le 23. (Note de Beyle.)
[2] L'âme la plus intelligente.

pour la passion), admise comme *vérité* dans mes jugements, me donnera bien plus de facilité à faire des plans et des *Carmina.*

Je suis si raisonnable que, quoique je sente peut-être vingt pages d'idées grandes et vraies sur mon art et sur les moyens de procurer le bonheur plus continu, je vais me coucher parce qu'il est une heure du matin et que je sens que j'altère ma santé.

20 pluviôse, samedi.

Je sors de la plus vive jouissance que la comédie m'ait donnée en tant que faisant rire. M^lle^ Mars, que j'ai coutume de voir si modeste, m'a presque mis hors de moi dans le rôle d'Agathe, des *Folies amoureuses;* à ses deux premières entrées j'avais besoin de ne pas la regarder, pour n'en pas devenir amoureux. Je suis encore tout étonné de m'en être tiré sain et sauf, j'ai eu besoin de me répéter bien souvent qu'il n'y avait point d'espérance. C'étaient à mes yeux les bacchanales de la beauté, telles que je me figurais dans ma jeunesse, à Milan [1], les bacchanales de Rome.

Voilà une des plus vives jouissances que les arts puissent donner; elle m'a épuisé et je la décrirai d'autant moins bien qu'elle m'a fait plus d'impression pour parler à la Jean-Jacques; voilà ce que n'ont point les Gagnon [2] fils, les Mazeau, les âmes blasées ou froides et qu'elles achèteraient de tous leurs trésors si elles les soupçonnaient. Je n'ai

[1] 1800-1802. Voir les deux premiers cahiers.
[2] Son oncle.

jamais rien vu de si divin que les deux premières scènes de Mlle Mars, dans ce rôle.

Ce qui produit cette impression enlevante, c'est de voir une beauté, jusqu'à ce jour si ingénue, dans un rôle gai et résolu.

Voilà de ces jouissances divines qu'on ne peut trouver qu'à Paris, et que rien ne peut remplacer ni même oublier.

Je ne puis rien dire tant je suis épuisé. *Les Folies* est une des meilleures pièces de Regnard ; il y règne une verve de comique que cet homme rare a emportée. Dugazon a joué Crispin dignement, avec toute la verve possible.

Il n'y a rien, dans la pièce, du talent de Molière pour secouer l'homme, en lui montrant ses vices et ses ridicules, mais cela est peut-être une condition de cette extrême gaieté.

Fleury avait joué M. de L'Empyrée [1] dans la première pièce, supérieurement les choses de demi-chaleur où son organe peut suffire, comme un grand talent usé tous les morceaux d'enthousiasme qui composent presque tout le rôle. Sa meilleure scène a été celle de la fin du quatrième acte avec Lisette.

Saint-Fal [2] n'a rien de la grâce de Fleury, mais il est peut-être plus poète dans la grande scène.

J'avais à côté de moi une loge pleine de femmes savantes qui tenaient exactement les propos de Philaminte, Bélise et Armande.

C'était le troisième début de Mlle Amalric Contat [3],

[1] Personnage de la *Métromanie*, de Piron.

[2] Saint-Fal avait débuté en 1782.

[3] Fille de la célèbre Mlle Louise Contat (1760-1813) qui, en 1784, avait créé le rôle de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*.

qui dit spirituellement, mais sans verve de gaieté et qui est rudement laide.

C'est ce qui faisait jouer les meilleurs acteurs. Mlle Mars dans les deux pièces.

J'étais à l'orchestre, puisqu'il faut l'avouer, et j'y étais allé dans l'espoir de trouver L. qui n'y était pas, ainsi que, hier, après m'avoir dit avant-hier qu'elle y allait tous les jours; en revanche, j'ai vu hier et aujourd'hui Wagner, qui est bien borné et assez bête, mais qui l'a peut-être. Du moins il a été sept ou huit fois avec elle et l'a accompagnée. Dugazon croit qu'elle l'a. Je meurs de jalousie.

Ah! que ce mont Cenis est un pas ridicule,

dit Dugazon. Je puis bien dire :

Ah! que ma jalousie est ici ridicule.

Je change de dessein sur elle deux ou trois fois par jour.

La réunion de plusieurs hommes ennuyeux en détail, offrant plus de chances de différences, peut amuser. Une des causes de la société.

22 pluviôse.

En déjeunant au café de la Régence, huit heures trois quarts. — Prendre exemple de Shakespeare, comme il coule comme un fleuve qui inonde et entraîne tout. Quel fleuve que sa verve!

Comme sa manière de peindre est large, c'est toute la nature. Je passe sans cesse, pour ce grand homme, du plus tendre amour à la plus vive admi-

ration; hier soir encore, en relisant par occasion les premières scènes d'*Othello*. C'est pour mon cœur le plus grand poète qui ait existé ; en parlant des autres, il y a toujours un alliage d'estime sur parole; sur lui, j'en sens toujours mille fois plus que je n'en dis.

Ses personnages sont la nature même, ils sont sculptés, on les voit agir. Ceux des autres sont peints et souvent sans relief, comme ceux de Voltaire. La Fontaine est le seul qui touche le même endroit de mon cœur que Shakespeare. La prose de Pascal est ce qui en approche le plus pour moi. Relire Homère pour voir s'il me touche comme cela.

Approfondir le commencement de cette réflexion.

J'étais vraiment enragé de sentiment ; quand Mante m'est venu interrompre, j'allais être hors d'état d'écrire.

Je suis sorti à midi moins un quart avec un habit neuf (bronze-cannelle) de drap léger. J'étais plein de sensibilité *tamisée*, qui fait qu'on s'amuse dans le monde et qui est la base du talent de l'homme aimable.

En approchant de chez Dz., je me sentais oublier tout ce que hier et ce matin je sentais que j'avais à dire à Louason, tant est grande la force de l'habitude en bien et en mal ; il y avait aussi un peu de trouble. Je ne suis qu'artiste chez Dz. ; m'accoutumer à y être souriant et parleur; au bout de trois séances, l'habitude serait prise, je la cultiverai pendant quinze jours, et alors je serai porté.

Je n'ai trouvé que Wagner et M^lle^ Félipe. W. est

plus lié avec elle que moi, pour deux raisons :

1° Parce qu'il a l'âme plus de niveau ;

2° Parce qu'il parle plus que moi.

Mlle Louason est arrivée comme je disais Philinte ; elle est venue au bout d'un instant se mettre à côté de Dz., vis-à-vis de moi. J'ai, je crois, mis beaucoup d'esprit dans le grand couplet :

Il faut parmi le monde une vertu traitable.

et elle l'a, je le crois, bien vu.

Dz. m'a ensuite fait dire la grande scène du Métromane. J'ai commencé à me posséder d'après la réflexion de ce matin ; l'habitude n'est pas encore prise ; je l'ai jouée avec un grand nerf, une verve et une beauté d'organe charmantes. J'aurais rempli le théâtre. J'aurais beaucoup mieux joué, si je m'étais possédé davantage. Dz. a dit en souriant : « Bien, bien ! » et a dit quelques mots à Louason sur moi, qui finissaient par : « Quelle chaleur ! » L'autre a répondu, comme persuadée : « Oui, il en a beaucoup ; » elle a même dit ça avec verve. J'avais une tenue superbe de fierté et d'enthousiasme et d'espérance en disant mon rôle.

Aujourd'hui, elle ne me regardait point avec intérêt, elle était froide avec moi, cela venait probablement de deux choses : elle a, je crois, *il marchese*, elle a été malade ces deux jours ; et ensuite Pacé est arrivé, qui s'est mis à la traiter comme une actrice qu'on a eue, n'étant presque retenu que par la décence due au salon de Dz. ; elle recevait tout ça avec embarras, sans oser se défendre ; il lui donnait des coups de cravache pendant qu'elle jouait Monime,

tout cela comme Fleury dans le *Cercle*[1]; il l'a embrassée, il était charmant; Dz. a cru, ou lui a voulu faire croire qu'il le croyait, et le lui a dit par le ton de sa voix en lui faisant cette question : « Pourquoi ne venez-vous plus les samedis? » (chez Goinville, je crois).

Louason se défendait de tout cela comme une femme aimable qui a été *eue*. Pacé avait l'air d'être et était réellement harassé et ennuyé, il n'en était pas moins brillant. Je l'étais un peu.

Je lui ai dit qu'il l'avait eue, il m'a dit que non, je l'ai prié de presser notre partie chez Lprr., en lui expliquant que la reconnaissance d'elle et moi serait très plaisante.

Je ne mets ici que les faits de la conversation, le squelette, sans grâce ni gaieté.

L. a dit que si elle ne réussissait pas aux Français, son parti était pris, qu'elle savait où aller. D'elle à moi des mots rares; j'étais, malgré moi, froid et fier, et bien malgré moi, par mauvaise habitude. Sa maladie la dérangeait toute. Je l'ai accompagnée.

En passant devant un magasin de modes, au bout de la rue des Fossés-Montmartre, près la place des Victoires, elle a remarqué une robe brodée étalée, et m'a dit : « C'est une chose singulière que l'art qu'on a à Paris pour étaler..... » Ça sort absolument du ton ordinaire de notre conversation. Est-ce embarras, détraquement ou envie d'avoir un présent? Plus loin, dans la rue des Petits-Champs, elle a regardé des bonnets étalés chez une marchande de

[1] De Poinsinet. Cette pièce a été reprise à la Comédie-Française en février 1887.

modes, avec un air qui voulait dire la même chose.

Elle m'a dit devant le ministère des Finances qu'elle était allée voir il y a deux jours sa petite fille, qui, en accourant à sa rencontre, était tombé de deux ou trois marches, et que cela *arrivant dans ce temps*, l'avait troublée et rendue malade; elle a appuyé là-dessus. C'était me dire bien clairement que, lors de ma visite, elle avait *il marchese*.

Nous sommes arrivés à sa porte, je l'ai quittée au bas de son escalier, elle a dû en être étonnée.

La nigauderie de ma conduite les jours précédents et ma timidité me l'ont fait quitter sans peine, mais dès que j'ai été hors de sa porte, je ne savais plus où j'allais. J'étais comme un homme qui vient de faire avec effort un grand sacrifice et qui se livre à toute sa faiblesse. Je ne savais plus réellement où j'étais; je me reprochais de l'avoir quittée. Enfin, la pluie m'a empêché d'aller voir Cheminade[1], je suis rentré et me suis mis à écrire.

Dans ma visite de deux heures de vendredi, elle eut un moment de volupté et de tendresse, les larmes aux yeux, la rougeur, etc., dont spirituellement, je ne sus pas profiter; il me semble évident qu'elle m'a voulu dire aujourd'hui : J'avais *il marchese*; alors, si c'est exprès, ça ne peut vouloir dire que : Sans cela, tu m'aurais eue. S'il en est ainsi, j'ai bien fait de ne pas monter chez elle. Mais il faudra lui marquer beaucoup d'amour mercredi, et je n'aurais besoin que d'oser dire ce que

[1] Un des amis de Beyle, il était dans le commerce. Voir les détails que Cheminade donne sur Pondichéry, p. 230.

je sens. J'ai été sur le point d'avoir une tendre[1] passion pour elle, et je n'en suis pas guéri. J'adorais en elle la volupté elle-même, tous les plaisirs réels de l'amour, dégagés du triste et du sombre de cette passion, tout le réel de l'amour. Et puis le rapport de nos positions était si grand! J'en veux faire absolument mon amie. Je rougirai en lisant ceci dans un an, si je découvre que ce soit une fille? Je sais depuis longtemps que je suis trop sensible, que la vie que je mène a mille aspérités qui me déchirent; ces aspérités seront levées par 10,000 francs de rente, la fortune ne m'est pas nécessaire *comme* (de la même manière) à un autre, et elle me l'est davantage, à cause de mon excessive délicatesse, de cette délicatesse que l'inflexion d'un mot, un geste inaperçu met au comble du bonheur ou du désespoir. Je cache cela sous mon manteau de housard.

La Banque[2], 6,000 francs de rente gagnés avec un ami aussi solide que Mante, m'ôtera toutes les peines et me laissera jouir de tous les plaisirs de cette sensibilité, qui ne sera jamais connue de personne. Il me faudrait une âme de poète[3], une âme comme la mienne, une Sapho, et j'ai renoncé à la trouver; mais alors nous goûterions des bonheurs

[1] *Note de Beyle au bas de la page : Tendre passion*, exemple frappant du ton servant de commentaire à la conduite, et du style servant de commentaire aux expressions; *tendre* là est, ou d'un gamin, ou de Racine; le ton du style dit qu'il est à la Racine.

[2] Voir 17 brumaire an XIII.

[3] Beyle revient sans cesse là-dessus. En 1813, il trouvera cette femme supérieure dans la comtesse S... « Un être au moins mon égal, » dit-il.

au-dessus de l'humain. Nous pourrions bien dire :

> Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
> Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes [1].

Ma sensibilité, n'étant pas employée sur la terre, se répandra tout entière sur les personnages de Shakespeare et augmentera mon génie.

Il faudra donc, mercredi prochain, accompagner Louason, monter chez elle et l'accabler de tendresse pour lui prouver que je ne suis pas un homme du monde ordinaire.

Mlle Clairon est son héros; elle m'a répété aujourd'hui pour la deuxième fois : « *C'est une grande femme.* » Elle m'a dit qu'elle avait lu dix fois ses mémoires, qu'elle les avait ; elle m'a dit qu'elle ne croyait pas à l'histoire du revenant M. de S., et que Mlle Clairon [2] elle-même lui avait dit que [3]...

On nous a interrompus. Quelle âme pour sentir ce que je voulais faire pour elle dimanche soir, et ce que je commençai! Quel ami je serai pour elle ! Lui faire répéter Monime mercredi.

Wagner lui a apporté le premier feuilleton de Geoffroy sur Mlle Amalric [4], en lui disant : « Voilà ce que vous m'avez demandé. » Quand a-t-elle pu le lui demander? De quand est-il?

Il m'a semblé cependant qu'ils ne s'étaient pas vus depuis la leçon de vendredi.

La tendresse que je lui témoignerai mercredi doit

[1] *Horaces*, II, 3.
[2] Mlle Clairon était morte en 1803; elle avait publié ses *Mémoires* en 1799.
[3] Il y a des points de suspension dans le texte.
[4] Mlle Amalric Contat. Voir p. 132.

la faire expliquer. Il me semble sûr qu'elle a eu envie de moi, au moins le jour où elle était droite contre le trumeau et où elle me prit par le bras, après Monime.

Je veux absolument être son ami, et, aux grands services d'argent près que je ne puis pas lui rendre, me montrer tel dans toutes les occasions.

Quelque risque que je courre à ne trouver qu'une fille commune, au lieu d'une femme sensible, je dois me dire que le parfait en bon ou en mauvais n'a peut-être jamais existé ; en courir les hasards et me dire que sa sensibilité ne fût-elle pas développée, peut-être une âme si bonne la ferait-elle naître.

La pire de toutes les duperies où puisse mener la connaissance des femmes est de n'aimer jamais, de peur d'être trompé.

Louasou sent exactement pour Clairon ce que je sens pour Shakespeare.

La petite Félipe m'a appris que Georges [1] vivait avec Martin ; il paraît que c'est une passion ; elle l'est allée voir en Flandres, à Lille, pendant qu'il y jouait.

Cette jolie petite Félipe, élevée dans tout le cabotinage des acteurs de Favart [2] et du Conservatoire, n'a pas, je crois, seulement l'idée de la pudeur.

Je suis allé *four* [3] fois chez Louason, *the first* [4], tête-à-tête, parlé de l'art, une demi-heure, *the 2d with mistress Mortier, an old man comes in, and is* [5] reçu

[1] Mlle Georges.
[2] L'Opéra-Comique.
[3] Quatre.
[4] La première.
[5] La seconde avec Mme Mortier, un vieillard entre et est.

avec tous les égards qu'on aurait pour un entretenueur ou *for a physican* [1].

The 3e et 4e mercredi et vendredi dernier, 17 et 19 pluviôse, *I spoke of my love* [2]; moment d'attendrissement bien marqué le 19, qui aurait dû tout finir.

Tous mes propos d'amour avec elle ont été joués, il n'y en avait pas un de naturel. Tout ce que je lui disais était du Fleury tout pur ; j'aurais presque pu indiquer la pièce où je prenais chaque geste, et cependant je l'aimais ; fiez-vous ensuite à l'apparence ! Mais c'est que je sentais confusément que mon amour est d'une nature trop large et trop belle pour n'être pas ridicule dans la société où il ne faut que des sentiments écourtés. Mon amour est comme celui d'Othello avant sa jalousie. Quand j'aurai joui six mois de 6,000 francs de rente, je serai assez fort pour oser être moi-même en amour. Je sens et je vois trop quel est homme parfaitement aimable, pour avoir une parfaite assurance tant que je serai éloigné de ce brillant modèle. Tel butor, dont toutes les actions ont des ridiculités, a toute l'assurance possible, parce qu'il ne conçoit rien de plus parfait.

23 pluviôse.

M. Maisonneuve me dit l'autre jour que Marmontel allait à dix sans se fatiguer, que c'est ce qui fit ses succès dans le monde, et la plus grande partie de sa réputation en littérature. Une femme avec lui était sûre d'avoir du plaisir, dit-il. Il avait cinq pieds

[1] Pour un médecin.
[2] Je parlai de mon amour.

sept à huit pouces, le sourcil noir, les épaules larges, enfin c'était un véritable Auvergnat.

Il me dit aussi qu'il avait vu, peu de jours auparavant Chateaubriand, chez son libraire, que c'est un petit homme maigre qui a la moitié de la tête de moins que moi, que rien n'égale sa vivacité, il ne tient pas en place. Lekain avait un pouce et demi de plus que moi ; aussi beau qu'Apollon, d'une élégance parfaite, examen [1] parfait, le beau idéal à mes yeux alors, et peut-être encore à présent, vêtu de gris, visage poli et teint charmant.

Je raconterai plus bas l'entrevue que Gripoli [2] a eue le..... pluviôse avec M^me^ de Résicourt. Il en résulte au moins qu'on ne me refuserait pas Charlotte, si je la demande.

Esprit est venu me voir ce matin vers les deux heures et nous ne nous sommes quittés qu'à quatre heures et demie au coin de la rue de l'Université, après avoir fait un tour sur la terrasse des Feuillants.

Il a été aussi amical et aussi ouvert avec moi que le permet son caractère froid et visant à l'esprit. Jusqu'ici, il m'avait traité avec une froideur marquée et même haute et frisant l'impertinence. Le changement est frappant et complet. Je trouve cela bien plat. Gripoli est de mon avis.

Je n'ai déguisé en rien mon caractère, il m'écoutait sur cet article ; je me suis montré tel que je suis, à part cependant les traits de *love for glory* et de *great sensibility that are not but for the intimes*

[1] Ce mot paraît être pris dans le sens latin.

[2] Crozet shall be called (s'appellera) Percevant ; Ed. Mounier, Esprit ; M....., Gripoli. (Note de B.)

friends[1]. Il a vu le désordre de mes livres et de mes notes, il m'a dit que j'étais fou.

Lui m'a dit qu'il avait de l'esprit. Ce trait bien marqué et prolongé, en disant : Je trouve qu'il se rouille (comme disant : Ne trouvez-vous pas qu'il se rouille un peu?) m'a paru assez ridicule.

Je l'ai persiflé de sang-froid et mon homme a donné dans le panneau.

C'est un des hommes les moins sensibles que je connaisse et il veut l'être beaucoup. Il m'a dit que j'étais passionné comme les Allemands, de sang-froid. C'est comme il zio, qui veut être sensible et que je mette le raisonnement à la place du sentiment. Gripoli riait bien ce soir de cette phrase que ma famille me répète depuis dix ans.

Au reste sur Esprit on voit qu'il se travaille à dire de bons mots, ce qui achève d'ôter tout onctueux à son caractère et le rend roide et sec. Il est bien loin de l'amabilité de Pacé, et si Pacé avait sa tête, Pacé serait un homme rare. Je ne serais point étonné qu'Esprit fût bas et digne de faire sa fortune à la cour. S'il ne la fait pas, il la sacrifiera à son esprit.

Le grand point est de savoir si Charlotte partage ce caractère ou en souffre. Ce caractère est commun et désagréable. Duchesnois le juge plein de prétentions, des connaissances, pas beaucoup d'esprit, haut, homme désagréable.

Après qu'il m'a quitté, je revenais (très bien vêtu, en bottes), vers le Pont-Royal par la rue du Bac en lisant une lettre que Crozet m'avait remise, lorsque

[1] Amour de la gloire... grande sensibilité, qui ne sont que pour les amis intimes.

j'ai rencontré une grande jeune personne d'une taille pleine de grâce, ayant une robe de satin gris-bleu, qui marchait très vite et avait un mouchoir devant la figure. Je crois que c'était Charlotte Je l'ai trouvée charmante et j'ai bien senti que je ne l'avais pas oubliée comme je le croyais, et que deux mots d'elle me rendraient plus amoureux que jamais.

Si c'était elle, je crois qu'elle m'a vu.

PARIS

1805

QUATORZIÈME CAHIER

(du 24 au 30 Pluviose an XIII)

Février 1805.

Le Cid. — Après le spectacle. — Les yeux de Mlle Clairon. — Mlle Ariste. — Antonelli. — Adèle *of the gate* et Louason. — La toilette d'une jolie femme. — Diplomatie d'amoureux. — *Le Tyran domestique*, de Duval. — Avocats célèbres. — Les rôles de Mlle Duchesnois. — Détails sur la famille de Louason-Mélanie. — Effet de la curiosité sur les femmes. — Opinion de Mélanie sur l'*Othello*, de Shakespeare, et sur l'*Othello*, de Ducis. — Beyle s'accoutume au bonheur.

24 pluviôse, 11 heures du soir, mercredi.

J'aurais eu Louason ce soir, si j'avais voulu, et je l'aurai quand je voudrai, voici l'histoire de ma journée. Aller demain chez Martial, pour savoir la vérité sur la C. G. Me voilà *sul orlo della felicita*[1].

Je suis allé ce matin chez Dz. Elle y était avec Mme Mortier, la petite Félipe et Wagner. Elle était très gaie, avait le teint éclairci et a dit son rôle de

[1] Sur le point d'être heureux.

Monime comme un ange, vraiment très bien. Elle m'a bien traité, je l'ai embrassée.

Nous sommes sortis à une heure trois quarts. W. a accompagné Félipe ; nous sommes allés tous trois chez Mortier, qui nous a développé tous les détails d'une catin à âme basse, qui veut avoir le bon ton. Nous y sommes restés trois quarts d'heure. Louason était dans l'enthousiasme que donne le succès à une âme amoureuse de la gloire. Tous les sentiments généreux se pressaient dans son cœur [1]. Je l'ai accompagnée chez elle et j'y suis resté jusqu'à quatre heures, ne parlant de mon amour qu'en passant. Elle m'a dit qu'elle devait aller au spectacle.

Mante m'a prêté six francs et je suis allé à l'orchestre. On jouait le *Cid*. Mlle Bourgoin a été détestable ; Naudet [2], Després [3] et Lacave [4] aussi mauvais qu'à l'ordinaire. Lafond a eu son élégance froide ; comme d'ailleurs il est sans organe, il restera

[1] Je n'exprime pas assez bien ici combien nos âmes étaient en communication dans ce moment. En général, je ne puis pas exprimer les nuances fines des événements, le profond, le meilleur de la chose, parce que les termes manquent et qu'il faudrait deux ou trois heures pour y plier les termes de la langue. Ce n'est donc jamais que le plus grossier qui est exprimé. (Note de B.)

[2] Naudet avait débuté, en septembre 1784, par les rôles d'Auguste, dans *Cinna*, et de Philippe Hombert, dans *Narcisse*. Il tint l'emploi des pères nobles jusqu'en 1806, époque à laquelle il prit sa retraite.

[3] Desprès faisait partie du théâtre de la République dès 1793, et entra dans la société reconstituée en l'an VII.

[4] Lacave avait fait partie de la troupe du théâtre de Mlle Montansier en 1792; il avait ensuite passé à la rue Feydeau où jouaient quelques-uns des comédiens du Théâtre-Français. Comme Desprès, il était entré à la Comedie-Française reconstituée en l'an VII. Il prit sa retraite en 1817.

acteur médiocre et élégant, assez semblable, pour le talent, à Voltaire.

Louason est arrivée, je lui ai donné une place à côté de moi. Je lui ai offert de la reconduire, elle a accepté. Elle m'a dit, arrivés à sa porte, si je ne montais pas? Je suis monté, nous avons allumé du feu, parlé d'elle, ensuite de mon amour. Elle m'a écouté la première demi-heure avec attendrissement et rêverie, ensuite cet intérêt est tombé et je l'ai, je crois, ennuyée un instant. Profiter du premier moment d'attendrissement pour l'avoir. Elle m'aime, ou du moins elle veut que je le croie, car elle m'a dit qu'elle avait bien compris ma démarche de lundi, en la laissant à sa porte; elle s'est étendue là-dessus; alors je lui ai parlé de l'état où je fus après l'avoir quittée. Ce moment a été le maximum de l'attendrissement. Comme en sortant, je lui demandais un baiser, après avoir faiblement résisté, elle me l'a laissé prendre, évidemment exprès et avec complaisance.

Tout va bien jusque-là; elle s'est dessinée un grand caractère; mais en disant à sa domestique de m'accompagner, j'ai vu ses yeux très brillants qui semblaient lui dire :

— Il ne m'a pas encore eue !

Ce regard a fait singulièrement tomber mon enthousiasme. Peut-être cependant n'était-ce que les yeux du tempérament éveillé et non satisfait. Je dois lui porter Shak. demain.

Je l'aurais vendredi, si je veux.

Elle m'a dit que, lorsqu'elle parla à Clairon de son revenant, M. de S., Clairon lui avait répondu par des phrases :

— Si j'étais une créature privilégiée, je croirais que le ciel a fait des miracles pour moi, etc. Par conséquent, Clairon ne croyait pas à son revenant[1]. Elle avait la faiblesse de la vanité. Louason alla chez elle avec Kemble[2], l'acteur anglais. Kemble fit des compliments à Louason et lui dit qu'elle avait une belle figure, des yeux comme ceux de Mlle Clairon. Celle-ci dit :

— Elle a des yeux, oui, mais... ! (mais quelle différence des siens aux miens). L. trouve que Clairon avait des intentions bien plus profondes que celles de Dz. Dz. m'a embrassé ce matin d'amitié. Cet homme a des sensations très vives, mais elles passent vite.

Il n'y a qu'un moyen de faire supporter la vieillesse, c'est la gloire et une âme ardente, alors elle vaut peut-être mieux que la jeunesse. La vieillesse de Voltaire, celle de Molé (feuilleton des *Débats* du 19 sur M. Faure) comparée à la vieillesse de M. Daru, à celle de mon grand-père.

Comme j'écrivais ceci, une famille de provinciaux, très bonnes gens et très gaie, se perdait sur le carré; une jeune fille très gaie, à sourcils noirs, jeune, jolie, un peu grosse, est venue frapper à ma porte, demandant une Mlle Ariste. Nous sommes allés ensemble en riant comme des fous réveiller la dame Ariste. Ce petit épisode de franche gaieté m'a fait plaisir.

[1] Mlle Clairon publia ses *Mémoires* en 1799; l'histoire du revenant est racontée tout au long au début de cet ouvrage.

[2] Il y a deux acteurs anglais de ce nom : J.-Phil. Kemble, 1757-1823, le plus célèbre, et son frère Charles, 1775-1854, le rival de Kean et de Macready.

Le père, qui a un uniforme à broderies d'argent, m'a fait beaucoup de politesses, la fille me traitait avec l'intimité de la gaieté et de la jeunesse, naturelle aux provinciales et décrite par J.-J. dans Sophie d'*Emile* ou dans l'*Héloïse*.

J'avais derrière moi, à l'orchestre, M. Pétiet et son fils; à côté, Antonelli [1] le célèbre dans la Révolution, à Arles, je crois, superbe vieillard, âme passionnée, qui commentait tout haut Corneille, et qui vient souvent lier conversation avec lui.

Quelle différence encore de cette vieillesse et de celle de Dugazon, à celle de M. Daru, mon grand-père, La Rive qui commence déjà à cinquante-huit ans à gémir de tout, à celle de mon oncle qui, à quarante-six ans, tombe déjà dans la faiblesse morale, et par suite, physique de la vieillesse. Il y a plus de vie dans Antonelli, qui peut avoir soixante ans, que dans Gagnon [2] et La Rive réunis.

J'ai passé huit heures avec Louason aujourd'hui.

25 pluviôse, jeudi.

Mante et moi, nous nous sommes allés promener à la terrasse des Feuillants de deux à quatre heures et demie. Louason y était. Mante lui a trouvé comme moi une figure céleste, elle était avec deux hommes. Nous avons cru voir un air d'intelligence

[1] P. marquis d'Antonelli, né à Arles en 1747, mort en 1817, ardent révolutionnaire. Ce fut lui qui, en 1794, comme chef du jury, eut le triste honneur de provoquer la condamnation de Marie-Antoinette et des Girondins.

[2] Son oncle.

dans son sourire en me regardant. Elle a une démarche pleine de sentiment et de grâce.

Je suis allé ce soir chez A. *of the gate*[1]. Quelle différence! J'ai trouvé un caractère sec, sans nulle sensibilité, ne s'occupant que de petits effets de vanité. Elle m'a parlé d'un jeune homme qui aura 250 mille livres de rente, qui a dix-neuf ans, qui se nomme Mimi Meyer, qui est de Hambourg et qui va chez Guastalla[2], avec une cupidité qui perçait à travers les protestations de désintéressement. Elle est sans cesse occupée à jouer la comédie; j'observais sa figure de derrière son miroir pendant qu'elle se coiffait, vivement éclairée par un quinquet; moi, ayant la figure entièrement dans l'ombre, je n'y ai vu que *sécheresse, absence de passions douces* et *même cruauté*. Comme la sensibilité (la vraie) rend la beauté plus touchante! Quelle différence si Louason eût été à sa place, même ne l'aimant pas, quel intérêt eût eu cette toilette; au lieu de cela, je n'ai vu que bêtise chez la mère et mauvais cœur chez la fille.

Comme il faut peu se fier aux apparences, aux récits! Qui croirait, sur l'exposé de la situation de A. *of the gate* et de Louason, que la femme charmante fût rue des Petits-Champs!

Pour un homme à qui Lavater a ouvert les yeux sur les physionomies et qui a éprouvé par lui-même la signification des traits, il est très curieux d'assister, lorsqu'on est sans conséquence, à la toilette d'une jolie femme. C'est l'affaire la plus

[1] De la porte.
[2] Pauline Bonaparte était duchesse de Guastalla.

importante, elle est elle-même, et l'on juge. Je n'ai vu que : âme sèche, absence de passions douces, cruauté.

Ce qui me portait le plus à l'aimer, il y a trois ans[1], c'est que, d'après mes idées avec l'amour, je croyais devoir être aimé. Cette soirée a achevé de tuer cet amour. Elle ne ferait pas le bonheur de Pacé qui est bon. J'y ai passé de cinq heures et demie à huit heures.

Vendredi, 26 pluviôse.

Le contraste des deux femmes d'hier, chez qui je n'ai pas vu une once de sensibilité, me la rendait encore plus chère. J'avais des choses charmantes à lui dire. A son arrivée chez Dz., je les ai toutes oubliées. Je me suis trouvé un instant seul avec Mme Mortier ; elle m'inspire tant de dégoût que je n'ai rien trouvé à lui dire. J'ai voulu masquer cela, le reste de la leçon, par un tas de galanteries forcées qui étaient une mystification continuelle. Ce flux de paroles et de gestes a rejailli sur la petite Félipe, qui est jolie, qui s'y prête très volontiers et qui, peut-être même, me fait des avances. Après avoir fortement dit son rôle de Monime, elle est tombée dans un profond sérieux qui est devenu mélancolie pendant que nous rions tous à gorge déployée de Dz., qui répétait le rôle de *iodelet,* à ce que disait Wagner, ce qui nous faisait tenir les côtes. Peut-être sont-ce mes attentions et

[1] Il avait été question d'un mariage entre Beyle et cette Adèle, que certains biographes appellent : Adèle de N***, d'Auteuil, d'où, sans doute, ce nom de *of the gate*.

ma gaieté qui l'ont rendue triste. J'y ai seulement pensé ce soir. Quand elle me tromperait, qui peut m'ôter le plaisir de sentir tout ce que je sens depuis quelques jours ? mais je ne crois pas qu'elle me trompe. Gripoli croit comme moi qu'elle peut avoir une grande âme. Je suis sorti de chez elle à quatre heures, après y avoir resté une heure et quart. Je n'ai point eu d'esprit, j'étais trop troublé ; en revanche, en sortant, il m'est venu une prodigieuse quantité de choses tendres et spirituelles. Quand je serai davantage *perception* et moins *sensation*, je pourrai les lui dire.

Arrivé chez elle, elle a commencé par me rendre compte des personnes avec qui elle était hier aux Tuileries. Le jeune, celui qui lui donnait le bras, est M. Lalanne [1], poète ; l'autre est un nommé M. Le Blanc, parent de la femme du prince Joseph [2], et qui paraît avoir de l'élévation dans l'âme.

Il est venu une lettre que nous avons lue ensemble ; après quoi elle m'a dit que M^me^ Mortier s'était approchée d'elle ce matin, et lui avait dit :

— Ce (de moi), ce jeune homme est bien né, il annonce de la fortune, il en a sans doute.

Là-dessus j'ai dit :

— Pour tout finir, je dirai la première fois que j'ai une place, au bureau de la guerre, qui me rapporte 1500 francs.

[1] Jean-Baptiste Lalanne, né en 1772, auteur de plusieurs poèmes didactiques, entre autres : *Le Potager* (1800) et *les Oiseaux de la Ferme* (1804). M. J. Chénier engagea une polémique contre Lalanne.

[2] Julie Clary, fille d'un négociant de Marseille.

— Et qu'on vous donne cent écus par grâce (de votre famille), a-t-elle ajouté avec vivacité.

Ceci n'est que le sommaire. Ça me fait croire qu'elle m'aime. Gripoli croit même qu'il est possible que ce qu'elle m'a dit de Mme Mortier soit supposé, pour la perdre dans mon esprit.

Nous parlions avec l'intimité de deux grandes âmes qui s'entendent; de temps en temps, elle me regardait avec les yeux altérés (légèrement chargés d'amour), sans rien dire. Elle m'a dit, avec une décence naturelle et point du tout étudiée, qu'elle ne voulait point avoir d'amants avant ses débuts, de peur d'être grosse. Elle a dit cela sans se servir de ces termes et d'une manière aussi délicate que celle-ci est grossière. Moi, je me traînais dans la même idée que je répétais de mille manières ; j'avais trop de plaisir à sentir pour me donner la peine d'en inventer une autre. Elle m'a dit ensuite qu'elle ne m'aimait pas, avec un air charmant. La conclusion est que je l'ai embrassée et qu'elle m'a donné la permission d'aller la voir demain, entre deux et trois heures, où la petite Félipe y sera. Puisque je ne puis pas être assez de sang-froid pour avoir quelque esprit, être au moins tout bonnement moi-même pour avoir la grâce du naturel; autrement entre deux chaises le c.. par terre. Pas assez de sang-froid pour bien suivre mes projets de roueric, et point de grâce ni de touchant, ne disant pas tout bonnement la première chose qui me vient.

Si je suis sage, je tâcherai cependant d'avoir quelques attentions pour la jolie petite Félipe, afin de la rendre un peu jalouse. Il est singulier que je n'aie de jolies choses à lui dire, même de tendres,

que lorsque je suis loin d'elle. Expliquer cet effet quand je pourrai.

Je lis ce soir Clairon, qui me paraît constamment tendue, sans naturel et sans grâce ; peut-être avait-elle de tout cela en parlant, mais elle se gouvernait en écrivant le rôle d'Ariane, qui me semble charmant. Lire avec elle *Manon Lescaut* avant qu'elle dise ce rôle. J'étais vêtu avec grâce aujourd'hui, le buste au moins, et, *chez elle*, j'avais toutes les couleurs de la plus vive émotion.

Samedi, 2 pluviôse.

Ce jour devait être un des plus agréables de ma vie, et l'a presque été en effet. J'ai travaillé avec Gripoli à Biran trois heures et quart. Le temps était superbe. J'ai passé quatre heures chez Louason. Je ne l'ai vue qu'un instant tête-à-tête ; elle a répété le deuxième et troisième actes d'*Ariane*. J'y ai trouvé M. Lalanne, vu arriver et sortir M. Paillet [1], beau-père de Sauzay ; vu arriver et laissé M. Le Blanc, le parent de la femme de Joseph. Je suis allé, avec Gripoli, au *Tyran domestique* [2]. Nous y avons trouvé Percevant. La pièce a été supportée, est médiocre, quelques jolis détails, du sentiment à la Colin ; l'auteur, faiblement demandé, est Duval, l'acteur [3]

[1] Julien Paillet, poète, né en 1771. On a publié ses œuvres choisies en 1837 et en 1843.

[2] Comédie en cinq actes et en vers d'Alexandre Duval (Théâtre-Français, février 1805).

[3] Duval avait fait partie de la troupe de la Comédie-Française jusqu'en l'an XI. En 1807, il devint directeur de l'Odéon, fut nommé quelques années plus tard bibliothécaire de l'Arsenal et enfin, fut élu à l'Académie Française en 1812.

(cinq actes, en vers). *Henri VIII*, de Chénier, a été défendu le matin du jour où j'ai vu le *Cid* [1].

J'étais très triste en sortant de chez Louason, à cinq heures. Je croyais avoir vu qu'elle était une fille. Je serais charmé qu'elle fût entretenue par Le Blanc. La seule chose qui ait manqué à mon bonheur a manqué par l'avarice de mon père. C'est le bal de la rue du Bouloy, où Adèle danse dans ce moment. Je pourrais bien y aller à toute force, mais mon âme, épuisée par les sentiments violents, a besoin de repos.

Fleury s'est montré nouveau et d'un naturel parfait dans six ou sept vers de la douleur du père, au cinquième acte de la pièce, lorsqu'il se croit abandonné par sa femme et ses enfants.

L., après avoir répété le charmant morceau d'Ariane à Thésée, qui finit par :

C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère [2],

qu'elle m'a tout entier adressé, s'est appuyée sur moi et je l'ai embrassée.

Voilà une de ces journées, comme il est à jamais impossible d'en avoir en province; Gripoli m'a bien soutenu dans ma tristesse de ce tantôt, c'est un ami rare et d'autant plus précieux pour moi qu'il a la raison qui me manque.

Dufriche a nommé à Percevant les dix plus célèbres avocats de Paris.

De Sèze [3], le premier, a gagné 216,000 francs l'an-

[1] *Henri VIII* avait été représenté en 1791.
[2] Acte III, scène IV.
[3] Raymond de Sèze, un des défenseurs de Louis XVI.

née dernière ; Chabrond [1] et Bonnet [2], cent mille ; et le moindre (Dufriche [3]), cinquante mille.

Dimanche, 28 pluviôse, an XIII.

Percevant pense que le premier rôle de Duchesnois est Ariane ;

Le deuxième, Phèdre ;

Le troisième, Roxane ;

Le quatrième, Hermione ;

Le cinquième, Eriphile.

Aménaïde [4], Clytemnestre de R., Didon [5], Andromaque, Clytemnestre de Lemercier, Sabine, Monime, nous ont paru médiocres. Nous n'avons pas vu *Esther*. Elle a mal joué Polyxène, et Mandane du *Cyrus* [6], de Chénier.

Promené avec Gripoli et Durif aux Tuileries. Lu le matin Mme Roland et Tacite. Trouvé que la monarchie, en introduisant les égards entre les gouvernants, mêle les passions au gouvernement.

Je vois chaque jour, chez Pacé, l'augmentation des égards et la diminution de l'autorité de la loi.

[1] Charles Chabrond, né à Vienne (Dauphiné) en 1750, mort en 1816. A l'époque de la révolution, il fut élu membre des États généraux par les états de Romans et nommé président en 1791. Sous l'Empire, il devint avocat à la Cour de cassation, au Conseil d'État et au Conseil des prises.

[2] Louis-Ferdinand Bonnet, 1760-1839, défenseur de Moreau en 1804 et de Louvel en 1820.

[3] Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce *moindre* avocat.

[4] Dans *Tancrède*, de Voltaire.

[5] Dans *Didon et Zoraïde*, de Lefranc de Pompignan.

[6] Décembre 1804.

Je n'ai pas vu L. aux Tuileries. Travaillé toute la soirée aux caractères [1], avec Percevant.

30 pluviôse an XIII.

Après avoir fait répéter à Gripoli le rôle de Desronais, dans *Caroline* [2], je suis allé à midi chez Dz. On m'a annoncé qu'il n'y avait pas leçon. Je suis allé chez Mélanie, un peu tremblant. Elle m'a reçu avec un contentement et une gaieté visibles; sa femme de chambre la frisait. Je n'ai pas eu l'esprit de faire de l'esprit; c'était le cas cependant. J'ai soufflé le feu moi-même pendant qu'elle faisait autre chose. Ce soin, qui annonce l'intimité, me charmait. Enfin, sa femme de chambre est sortie. Nous sommes restés ensemble jusqu'à deux heures. J'étais très heureux. Je désirerais bien qu'elle l'eût été autant que moi. J'ai lieu de l'espérer pour une partie de ce temps; le hasard a fait ce qu'eût dû faire l'adresse. Elle m'a raconté son histoire, il m'est prouvé qu'elle a une âme sensible comme la mienne, parce qu'elle m'a raconté des circonstances qui n'ont pu être remarquées que par une âme sensible. J'ai l'esprit fatigué en écrivant ceci, je viens de parcourir d'une manière serrée 400 pages en trois heures de temps; mais je ne veux pas me coucher sans écrire. Elle s'appelle Mélanie Guil-

[1] Beyle écrivait des *portraits* de ses amis. Nous en avons retrouvé quelques-uns dans ses papiers, mais nous n'avons pas cru devoir reproduire ces petits travaux littéraires ébauchés avec l'ami Crozet.

[2] *Caroline* ou le *Tableau*, comédie en un acte et en vers, par Roger (Théâtre-Français, 1801).

bert[1]; elle est née à Caen, elle a un frère et une sœur et une mère qui, fille unique et fort belle, porta dans son ménage tous les défauts de son caractère, au point que son père mourant répondit à sa sœur, qui lui disait qu'elle allait écrire à sa mère absente : — Non, non, ma fille, laisse-moi mourir en paix.

Une autre fois, elle lui donna un soufflet devant ses enfants, il fit semblant d'en rire.

Il paraît que le frère de Mélanie est un assez mauvais sujet, même crapuleux, mais délicat sur l'argent, au point de rendre à la famille d'un de ses amis 600 francs en billets que cet ami mourant lui avait laissés. Sa mère est tombée dans l'avarice.

Plusieurs traits frappants, que je n'ai pas le temps de rapporter, me peignent dans sa sœur le caractère de Mathilde de Vernon (*Delphine*), faisant les actions les plus tendres sans tendresse, et très pieuse. Voilà le véritable défaut de la piété chez les femmes, bon peut-être à développer sur la scène.

Elle était divine en me racontant cette histoire, j'étais assis à côté d'elle, la regardant en face, ne perdant pas un de ses traits, tenant ses mains dans les miennes; elle a bien senti que son âme tendre faisait effet; seulement j'ai un petit trait à lui reprocher, mais quelle est la femme qui n'est pas un peu coquette? Elle était vraiment attendrie, en parlant de son père, elle s'est essuyé deux fois les yeux, où il n'y avait point de larmes; je lui ai pris

[1] Mélanie Guilbert, plus tard Mme de Baskoff. Louason paraît être un pseudonyme de Mélanie. (Voir appendices IV et VIII.)

vingt baisers, elle ne se défendait pas trop; je crois qu'elle m'aime.

Cette joie souriante et ce ravissement d'une âme sensible qu'elle a éprouvés, en me voyant, me le prouvent. Cependant, je l'avais un peu ennuyée la dernière fois, car, comme je lui disais : — Choisissons un signe que vous me ferez quand je vous ennuierai; elle m'a dit : — Eh! oui, avec l'accent de la satisfaction.

J'ai plaisanté un peu là-dessus. Ce signe est cette question : « Y a-t-il bal à l'Opéra? » Je la pressais de me dire si elle aimait quelqu'un, elle m'a dit que non, enfin que oui, en me regardant; elle a vu, malgré *mes efforts, ma fatigue décomposée* (cela joué en grande partie), elle m'a bien vite dit que non ; la grâce suave qu'elle mettait dans toute cette conversation me prouve qu'elle m'aime. Enfin, deux fois, je l'ai fait rire à gorge déployée; le sang-froid commence à me revenir, j'ai cependant toujours de ces moments où ma bouche seule parle, mon cœur étant occupé à sentir; alors elle rabâche toujours la même idée.

A deux heures, je l'ai accompagnée chez Talma, le dentiste (*sic*) chez qui j'irai demain. Elle voulait travailler au retour, j'ai lu cela sur sa physionomie; je suis monté un instant; il est convenu que je l'appellerai Mélanie, et elle, moi, Henri. Je l'ai bien embrassée, et je l'ai quittée à trois heures. A travers tout ça, elle n'a rien fait d'aujourd'hui, car j'ai rencontré M^me^ Mortier qui y montait, à qui, par parenthèse, j'ai dû paraître extraordinaire, car j'ai tant de répugnance pour elle, que, malgré mes efforts, je n'ai pu faire baisser mon esprit, qui pen-

sait à Mélanie, à lui répondre ; heureusement, l'idée m'est venue de lui parler d'elle, alors ça a été à elle à sentir.

J'ai remarqué l'effet de la curiosité sur les femmes. M. avait envie de travailler, la conversation est tombée sur Pacé, elle m'a fait rester pour en parler ; quel avantage j'aurai quand je saurai exciter et satisfaire cette passion ! Elle m'a répété aujourd'hui qu'elle ne voulait point avoir d'amant, qu'elle ne pensait qu'à débuter ; nouvelle raison pour travailler avec elle. Elle a lu *Othello* de Shak. à la suite d'*Othello* de Ducis ; elle préfère le deuxième ; ces grandes beautés du premier manquent leur effet à cause des *chevaux de Barbarie* et de la *bête à deux dos ;* lui apprendre à goûter le sublime Sh. Elle a été enchantée du pressentiment que Hédelmone [1] a de sa mort ; elle m'a fait de l'*Oth.* de Shak. deux ou trois critiques de sentiment, qui (quel que soit leur mérite) ne peuvent sortir que de l'âme d'un artiste. Je la verrai demain, chez Dz., jeudi au *Bourgeois Gentilhomme*, ou plutôt chez elle et au théâtre. Vendredi chez Dz. ; à cette heure, à cause de notre signe : Y a-t-il bal à l'Opéra? je l'irai voir bien plus souvent. Acquérir l'habitude des compliments, elle plaisantait sur un coup qu'elle m'avait donné dans l'œil et disait en plaisantant avec amour : « Ces grands yeux ! » J'aurais dû lui répondre : « Oh ! vous êtes accoutumée aux vôtres, vous n'en trouvez point de grands, mais, etc. » Cette journée charmante et d'un bonheur que je ne pourrai jamais avoir en pro-

[1] C'est la Desdémone de Ducis.

vince (les arts et l'amour délicat d'une femme d'esprit) n'a pas fait sur moi la même impression qu'elle aurait faite il y a quelques jours ; je commence à m'accoutumer au bonheur.

PARIS

1805

QUINZIÈME CAHIER

(DU 1er AU 6 VENTOSE AN XIII)

Février 1805.

Mélanie. — Épître à Mélanie. — *Omnia vincit amor.* — Jours heureux. — Un plat de pommes de terre. — L'inévitable Le Blanc. — *Iphigénie.* — Preuves d'amour. — Nouvelles de la Malmaison. — Le donjon de Vincennes. — La conduite de Beyle, preuve de sa sensibilité — Mlle Mars dans les *Folies amoureuses* et dans *Tartufe.* — Beyle brillant avec prudence et non avec passion. — Un chapeau vert de mer. — Un couplet de Moncrif. — La petite Felipe. — M. de Châteauneuf. — Conversation menée par Beyle. — Un sonnet d'Alfieri. — Deux personnages à observer. — La lèvre de Louason. — Adèle, Charlotte, etc. — Auteur et acteur.

1er ventôse.

Le temps où je suis en commençant ce journal est peut-être le plus heureux de ma vie. Les leçons de Dz., mon amour pour Mélanie et peut-être le sien pour moi font mon bonheur ; et, cependant, jamais temps ne dût être plus malheureux. Mon père ne m'a point accordé l'avance que je lui demande, depuis vendémiaire, pour me vêtir.

J'espère avoir dans quelques jours mille francs, dont 300 francs d'avance de mon père et le reste d'emprunt.

J'occupe un assez joli logement rue de Ménars, n° 9. Voilà ma position physique. Je suis très bien vêtu.

2 ventôse.

J'ai dans la tête ou plutôt dans le cœur, depuis la nuit dernière (du 1er au 2 ventôse), une épître à Mélanie, j'en ai les sentiments présents. Elle lui ferait sans doute plaisir, mais je me souviens encore quelle peine j'avais cet été à faire quatre vers en huit heures de travail abominable. Je n'ai jamais vu si bien les sentiments et les pensées d'aucune pièce.

(Vers de l'épître et non sentiments réels :)

Environné d'erreur, quel parti dois-je prendre ?

Je sens que, dans tout ce qui m'entoure, il n'y a de vrai que mon amour.

Je ne l'ai peut-être jamais tant aimée qu'hier, et elle ne m'a jamais paru si jolie qu'aujourd'hui, à deux heures et demie, lorsqu'elle tremblait en allant dire la première scène de Phèdre.

11 heures. — Je sors d'avec elle, je viens de passer la soirée avec elle (onze heures sonnent), et je voudrais être anéanti jusqu'à demain à midi, où je dois la revoir.

Mon âme est trop épuisée pour que je puisse raconter tout ce que j'ai senti aujourd'hui. Hier a été le jour le plus heureux de ma vie. Tout me persuade

qu'elle m'aime. Je suis allé aujourd'hui, à deux heures, chez elle.

Elle m'a reçu très bien ; elle était très parée, charmante et fort troublée.

Moi, en y allant je ne me tenais pas de bonheur ; j'avais besoin, dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, de faire effort sur moi-même pour prendre garde à m'ôter de devant les voitures qui venaient. J'ai trouvé chez elle un M. Martin de... qui ressemble au buste du chancelier de l'Hôpital, homme généreux, avec esprit médiocre, je crois. Elle attendait un M. de Châteauneuf pour dire des vers devant lui. Il est arrivé un instant après, présenté par M. Le Blanc, le même que j'impatientai tant, un jour que j'y restai jusqu'à cinq heures, qui m'a l'air d'y dîner souvent, qui m'a l'air d'être un entreteneur, parce que, à tout ce que je vois, je joins son propos : « Mademoiselle a des terreurs, » dont l'état ambigu commence à me déplaire singulièrement, sans doute autant que je lui déplais, et que j'aurais un bien grand plaisir à jeter par les fenêtres. Cet homme n'est pas sot, a des yeux noirs pénétrants, l'haleine forte, à ce que Mélanie m'a donné à entendre ce soir, et un esprit qui se répète.

Il a déjà dit deux fois devant moi :

— « Oui, il est permis de copier, mais quand on tue son homme. » J'ai lu cela je ne sais où.

M. Châteauneuf, homme de trente-six ans, à esprit lent et à belle figure, sans autre physionomie que celle de nullité de caractère, est une très mauvaise et très froide copie de La Rive ; du reste, le même caractère dans ce qu'il dit, avec plus de bassesse. Sottement fat.

— « Lekain avait sans doute dans ce rôle des choses que je n'ai pas ; mais j'y mets quelque chose, une couleur, une tournure qu'il n'a jamais eues. » Voilà un des moindres. Au reste, vantant avec toute la franchise possible son récit de Cinna et son songe d'Athalie, qu'il nous dit avec le récit d'Œdipe et où il est gamin, plat, âme basse et au-dessous de tout.

Pour dire ce que Mélanie m'a fait sentir, il faudrait cinquante pages et un esprit frais, point d'envie de dormir et nulle fatigue. Toutes ces raisons m'empêchent également de développer les grandes vues sur l'esprit humain, que m'a données ce matin la vue de ces caractères. J'ai tant senti ce soir que j'avais un fort mal à l'estomac.

Mélanie a dit la première scène de Phèdre avec une âme rare ; on voit qu'elle sent bien plus qu'elle n'exprime. Elle a eu, pour tout défaut, trop de rapidité et quelques hémistiches jetés.

Elle a dit aussi un morceau d'Aménaïde[1]. Mais ce qui est impeignable, c'est cette âme divine qu'elle développait sans s'en douter. C'est en tout le caractère de Desdemona. Timide d'abord jusqu'à l'excès, se rassurant ensuite, mais ne faisant point de compliments à Châteauneuf ; manquant de cette fausseté que donne le monde, divine en un mot. J'en suis sorti à quatre heures et demie, y laissant M. Le Blanc et Mme Mortier.

Je suis allé, à travers une bagarre de queues, à l'orchestre. On donnait le *Bourgeois Gentilhomme* (même jugement qu'à la lecture, les traits vrais, mais les plus grossiers du caractère, sans dévelop-

[1] Dans *Tancrède*.

pements, l'esquisse d'un grand maître. Dugazon, bon). Wagner me gardait une place à l'orchestre. Elle est arrivée avec cette petite Mortier qui a développé constamment le caractère d'une mauvaise catin. Elle, tout le long du spectacle, la pudeur des Desdemona. Réellement sans usage, pudique comme M^lle^ Mars ; moi, à ses côtés, enchanté, immobile, brillant, mais ne lui ayant pas dit tout ce que je voulais lui dire.

Avec ce caractère, il est possible que sa conduite la compromette beaucoup et qu'elle ait eu très peu d'amants.

Elle m'en a avoué un, je crois que Lafond l'a eue.

Nous sommes sortis fatigués de ballets et d'entrées, à onze heures un quart. Je l'ai accompagnée jusqu'à sa porte, je ne suis pas monté par discrétion; je l'aurais bien embrassée. Lui faire valoir demain l'effort que je me suis fait. Elle s'était coiffée, ce soir, avec un chapeau noir, une rose, du rouge, en beauté piquante qui joue un concerto de beauté, et sa figure était Desdemona, douce mélancolie et innocence ; ce désaccord allait mal.

Voilà cependant un jour où je ne l'ai vue qu'en public. Je sens que je l'aime chaque jour davantage ; écrire demain la journée d'hier.

J'ai passé avec elle aujourd'hui, de deux heures à quatre heures trois quarts, de sept à onze heures, six heures trois quarts. Hier, de trois à cinq. Qui ne croirait que je l'aie? et cependant il n'en est rien. Je lis dans cette âme candide, elle l'est tant que je la croirai toujours de préférence à tous les discours du monde sur elle. Il me prend quelquefois des mou-

vements de fureur, quand je songe qu'elle a pu se donner sans amour.

Si je voyais Charlotte, peut-être l'autre amour reviendrait; ne la voyant pas, Mélanie remplit ma vie et je l'oublie. Adèle est chassée à jamais de mon cœur. Je distingue :

1° Femmes froides, sans âme, sèches, cultivées : Mme Daru, Mme Le Brun.

2° Femmes froides, sans âme, sèches, non cultivées : Mme de Baure.

3° Femmes froides, avec âme basse : Mme Mortier.

4° Femmes froides, avec avidité de jouissances, de vanité, ce qui les rapproche de Mme de Merteuil[1] : Adèle *of the gate*.

De ce genre une petite fille que je vis hier aux Français.

A travers tout ça, je me ruine, mais je le sens.

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

Je me couche avec le désir de dormir, anéanti, jusqu'au moment de la revoir. Je lui ai porté *Cymbeline*[2] et *Manon Lescaut*.

Vendredi, 3 ventôse.

Il me semble, à minuit, en écrivant ceci, que les événements de ce matin sont éloignés de plusieurs journées. J'étais rempli, ce matin, à sept heures, en m'éveillant, d'un excès d'énergie capable d'animer plusieurs corps. Je suis allé à midi chez Dz. J'y ai

[1] Personnage des *Liaisons dangereuses*.
[2] Tragédie de Shakespeare.

trouvé Wagner et Félipe. M. y est venue un instant après. Dz. m'a fait dire deux fois le récit de Cinna, que je dis de quatre voix, la voix factice de Talma, ma voix enflée, une voix niaise et encore une autre, mais la véritable n'y est pas ; il me manque d'être blasé, ce qui me fait mal dire ; c'est une sensibilité excessive.

M. a fini *Monime* et commencé *Ariane*. Nous sommes sortis ensemble à deux heures, elle, mélancolique parce qu'elle croyait avoir mal dit Ariane, qu'elle a, au contraire, établi avec une sensibilité profonde. Nous sommes allés par les boulevards, depuis la rue Montmartre aux Tuileries, par le plus beau temps du monde. De là, comme nous mourions de faim l'un et l'autre, elle n'a pas voulu entrer chez Legaque, nous sommes allés chez elle, nous y avons trouvé du feu, sa femme de chambre nous a fait chauffer un petit plat de pommes de terre, nous avons mis une chaise entre nous deux et nous l'avons mangé avec délices, parce que d'abord nous avions faim et parce que je crois que, dans ce moment, elle m'aimait autant que je l'aime. Nous allions retourner aux Tuileries, lorsque l'inévitable Le Blanc est entré à quatre heures un quart. Peut-être qu'il y mange. Je suis resté jusqu'à cinq heures, elle souriant divinement de ma colère contenue et du sourire (joué un peu) dont je la masquais.

Il ne m'a manqué que de me sentir des droits sur elle pour avoir un des plus violents accès de colère possible. Ma colère sans droits, ma jalousie sans raisons de me montrer jaloux m'ont mis, jusqu'à sept heures, dans un état de rage froide. Un mot, une fissure pour m'échapper, et je ne sais ce qui m'au-

rait retenu; il n'y aurait eu que la mort (de moi). Cet état avait des douceurs, je pensais qu'elle m'aimait au fond, et elle m'avait dit ce matin qu'elle irait aux Français.

J'y suis allé, elle n'y est pas venue. J'ai vu Félipe et Wagner au balcon, je les suis allé rejoindre au deuxième acte. Cette petite F... est charmante, mais il est unique combien elle manque d'idées acquises.

On donnait *Iphigénie* [1], qui, décidément, est la pièce du monde, après les mauvais drames, qui m'ennuie le plus. Les personnages n'ont que de la vanité, sentiment avec lequel on compte et avec lequel on ne sympathise pas. Lafond décidément froid, très élégant et manquant d'organe, mais si froid qu'il ne peut pas décemment jouer la tragédie.

J'ai une existence très brillante aux yeux de Félipe. Wagner est décidément une bonne bête pesante, bien allemand dans toute l'étendue du mot, à mille lieues de la finesse.

Nous venons d'accompagner F. jusque chez elle. Demain, j'irai à midi chez M., pour la mener au Luxembourg. Le temps de la journée où je sais le moins bien exprimer mon amour (à mes yeux) est toujours celui où je suis avec elle ; j'y ai passé aujourd'hui onze heures. Son caractère me semble avoir une teinte générale de mélancolie. Cette âme est peut-être trop sensible pour sa position.

Elle m'a raconté ce matin mille bassesses qu'elle a observées chez M^me^ Mortier, qu'il faut cesser de voir.

[1] Il s'agit de l'*Iphigénie*, de Racine, vérification faite sur les registres de la Comédie-Française.

Si L. était venu ce soir aux Français, j'aurais bien avancé mes affaires, j'avais toute l'audace pleine de sang-froid nécessaire. J'ai éprouvé des sentiments bien vifs et bien différents aujourd'hui. J'ai vu, après *Iphigénie*, la *Pupille*[1], pièce charmante.

Jamais je n'avais été mieux disposé à sentir *Iphigénie*, je ne demandais qu'à me laisser toucher, et cependant elle m'a souverainement déplu.

Il n'est peut-être pas impossible d'avoir F. Ce serait amusant.

L'opinion générale chez Dz., que tout le monde m'exprime et qu'on croit, est que j'ai trop de ce dont les autres n'ont pas assez : — Vous avez trop d'âme, comme disaient ce soir F. et W., et ce matin, pendant que je jouais, L. Cette charmante fille avait-elle quelque chagrin secret affreux qui lui donne cette mélancolie? Plusieurs raisons me portent à le penser. Plusieurs de ces propos qui le disent ; et cette fermeté de résolution avec laquelle elle se jette dans le théâtre.

Ou cette mélancolie est-elle un jeu pour masquer le silence où la force la crainte de se démasquer? Mais à quoi bon tant de peine pour être aimée de moi? à avoir de l'argent? mais elle a pris le ton le plus éloigné de cela, il le rend même impossible.

Que l'avocat *Contre* se donne de peines pour m'empêcher d'adorer une âme grande et sublime, que j'ai trouvée par le plus grand des hasards, que j'adore et qui m'aime à ce que croit Gripoli ! Être tout yeux demain ; je lui fais tout au plus la cour de-

[1] Comédie en un acte, en prose, avec un divertissement, paroles de Fagan, musique de Mouret (Théâtre-Français, juillet 1734)

puis le 15 pluviôse. C'est ce jour-là que je lui ai parlé, pour la première fois, d'amour en plaisantant, je lui parle beaucoup trop souvent de cette manière; cette âme est trop tendre, n'a pas assez d'usage pour se tant plaire au comique.

Que le rôle d'Ariane est naturel!

4 ventôse.

Ce jour a été des plus heureux de ma vie. J'ai passé trois ou quatre heures dans la plus douce intimité avec Mélanie. Elle m'a raconté ses relations avec Hoché, le rédacteur du *Publiciste*, et Saint-Victor, le poétereau, auteur de l'*Espérance*. Le premier, qui a de la finesse sans chaleur, ni beaucoup de profondeur dans son journal, est un sot dans le monde; manière délicieuse dont elle a prononcé ce mot, comme y étant forcée par mes éloges, voilà la grâce, ce qui est absolument opposé au style de Mme de Staël. J'écris ceci le 4 au matin; le soir même, je pensais bien à autre chose qu'à Mme de Staël. Mon âme était épuisée à force de sentir; d'ailleurs, j'aurais eu huit pages à faire, je n'écrivis rien.

Bassesses ridicules du petit Saint-Victor, on voit la bonne intention d'être méchant, mais pas assez d'esprit ni de caractère pour l'être avec fruit.

Toutes les bassesses de la vanité, elle m'en a dit des traits uniques. Les écrire, s'ils me reviennent: Hoché et lui dans le genre de l'O....., du président Hénault (*Mémoires de Marmontel*); mais Saint-Victor appliquant ce genre à la conduite d'un homme qui veut avoir des bonnes fortunes.

Tout me prouva, ce jour-là, qu'elle m'aimait. Cette douce et entière confiance, son étonnement lorsque

l'arrivée d'un homme qu'elle avait invité à dîner lui apprit qu'il était cinq heures.

Je vais chez elle aujourd'hui à midi, nous ne pourrons pas aller au Luxembourg, il n'est ouvert (le musée) que les D. et lundis.

Milan[1] chassait tous les jours il y a quelque temps. Il y a quatre jours qu'il est à la Malmaison, dans un profond spleen; on prétend que c'est parce qu'il vient de faire assassiner Lu[2]. Lo.[3] est malade dans son lit et Joseph[4] a accepté le royaume de Lombardie.

J'ai rencontré (P.) hier, au Palais-Royal, Lyénil le Court, qui me dit que son père (contre-amiral, préfet maritime de D.) était à Vincennes. Il était président du collège électoral du Finistère qui le nomma candidat au Sénat, avec le général Moreau, quelque temps avant son arrestation. Il vint à Paris porter ce choix au premier Consul. Avant qu'il le lui ait annoncé, on arrêta Moreau, il conseilla aux membres de la Députation de déclarer le choix tout simplement. Ils furent fort mal reçus. Il resta à Paris quatre mois pour solliciter une place de conseiller d'Etat; on lui en donna une à Vincennes, avec sa femme et son fils aîné, sans qu'il connaisse d'autres motifs à son arrestation que celui d'avoir présidé au collège qui a élu Moreau. Son fils cadet et sa fille

[1] Napoléon.

[2] Ce *Lu* désigne sans doute le duc d'Enghien (*Louis*, Antoine, Henri de Bourbon).

[3] Louis Bonaparte, père de Napoléon III.

[4] Joseph Napoléon, frère aîné de l'Empereur. Il fut roi de Naples, puis d'Espagne.

sont tolérés auprès de lui. On permet au fils de venir à Paris tous les huit jours, seulement pour vingt-quatre heures.

Il dit que le Donjon est plein, et que la terreur est si forte que ceux mêmes qui en sortent n'osent pas dire qu'ils y ont été.

Revenant de ces grands objets à moi, je suis allé à midi chez L. Sa femme de chambre m'a dit qu'elle était sortie. J'y suis retourné à une heure et demie, même réponse ; peut-être s'est-elle fait céler la deuxième fois. Cela dans le cas où Le Blanc serait l'entreteneur. Dans ce cas, aura-t-elle le courage de me le dire?

La honte de me l'avouer ne vaincra-t-elle pas l'amour?

Tout cela me rend très inquiet. Gripoli pense que je ne dois pas la voir avant lundi.

J'ai promené deux heures aux Tuileries avec lui ; il m'a parlé de l'effet effrayant que mon genre d'esprit produit dans le monde. Nous devons développer ce qu'il m'a dit et l'écrire dans ce journal. Cela m'attache encore plus à ma L. C'est une âme d'artiste ; de longtemps je ne pourrai pas lui exprimer assez bien mes avis pour lui sembler seulement son égal en déclamation. Elle m'aimera donc, et je serai heureux avec cette âme aussi tendre que la mienne, tandis que les sots, prenant mes plaisanteries pour des assertions présentées de sang-froid, et ne pouvant saisir mon âme par aucun endroit, en concluront que je suis un homme dangereux et, par conséquent, un *méchant*. Si je vis, ma conduite démontrera qu'il n'y a pas eu d'homme aussi accessible à la pitié que moi.

15.

La moindre chose m'émeut, me fait venir les larmes aux yeux ; sans cesse, la sensation l'emporte sur la perception, ce qui m'empêche de suivre le moindre projet ; en un mot, il n'y a pas eu d'homme meilleur que moi en dispositions.

Mante, qui a connu mon caractère, en rendra témoignage ; et puis, fiez-vous aux réputations.

Il m'a dit que Rey et moi nous avions des esprits aussi opposés que possible.

Tout cela redouble mon amour pour ma divine Mélanie.

Dimanche, 5 ventôse.

Nous sommes allés ce matin, Gripoli, Percevant, Pidançat et moi, à Saint-Sulpice, à une conférence contre les athées. Rey nous y a joints et nous sommes allés au Luxembourg.

Nous sortons, Percevant et moi, du *Tartufe,* suivi des *Folies amoureuses*. Je n'ai jamais si bien senti le *Tartufe*. M^lle^ Mars a été divine dans les deux pièces, mais particulièrement dans le commencement de la brouillerie du *Tartufe,* et la première entrée des *Folies*.

Nous l'avons appelée après la seconde pièce.

Louason était à l'orchestre. Je l'ai regardée tout le temps, elle y a été très solitaire, et est sortie après le second acte des *Folies*, sans me voir, je crois, et sans être accompagnée par Wagner, qui lui a parlé et qui me voyait.

Lundi, 6 ventôse

Maximum of wit of my life[1].

Je sors à trois heures et demie de chez Louason ;

[1] Maximum d'esprit de ma vie.

j'ai été, pour la première fois de ma vie, brillant avec prudence et non point avec passion. Je me suis toujours vu aller, mais sans gêne pour cela, sans embarras; je crois que je n'ai jamais été si brillant, ni si bien rempli mon rôle. J'étais en gilet, culotte de soie et bas noirs, avec un habit (bronze-cannelle), une cravate très bien mise, un jabot superbe. Jamais, je crois, ma laideur n'a été plus effacée par ma physionomie [1]; j'y ai trouvé Felipe seule, qui est venue m'ouvrir. Elle a été enchantée de moi, et m'a donné beau jeu pour lui faire une déclaration, je lui apportais Racine.

Après quatre minutes de tête-à-tête, on a sonné, on n'a pas ouvert, je suis allé ouvrir moi-même. C'était Louason avec Mme Mortier.

Mme M., arrivée devant la cheminée, m'a dit : — Il est impossible d'être mieux, etc., un compliment sur ma tournure en noir. L. me regardait et sentait le compliment. J'y ai répondu avec une gaieté noble et la politesse la plus aisée et la plus extrême. Voilà ce que j'ai été toute la séance, surtout envers Louason, mais cette politesse était bien loin de l'amour tendre et abandonné des autres jours.

Je l'ai très peu regardée en la faisant répéter. Voilà la seule chose qui ait pu paraître affectée, à elle seule; les autres ne se sont aperçus que d'un peu de relâche dans ma manière d'être, enflammée ordinaire), et elle était parfaitement dans mon rôle [2].

[1] Toute mon âme paraissait, elle avait fait oublier le corps, je paraissais un très bel homme, dans le genre de Talma. (Note de Beyle au bas de la page.)

[2] Dz. a pris cette tranquillité chez moi, pour l'annonce du succès, et c'est le sens du couplet de Moncrif qu'il nous a chanté. (Note de B.)

Je lui ai appris que j'étais hier aux Français où elle était; cela a paru l'étonner. Dès ce moment, la passion a été réveillée en elle, elle a commencé à faire attention à ce qu'elle faisait.

En disant son rôle (le deuxième acte d'*Ariane*), elle m'a souvent pris la main avec toute la tendresse du rôle ; elle l'a même, ce me semble, serrée trois ou quatre fois ; j'étais extrêmement poli, mais je ne l'ai pas serrée.

Pendant le rôle, j'étais d'une galanterie charmante pour la petite Félipe. J'ai développé toute la beauté et toute la grâce dont je suis susceptible. J'ai dansé un instant avec elle. Aussi, elle avait à sortir, elle a dit qu'elle reviendrait, et est effectivement revenue, chose qu'elle n'a, je crois, jamais faite.

Louason était, ce me semble, étonnée, attentive et immobile : voilà l'esprit de sa conduite.

Elle faisait des compliments à la petite Félipe sur son chapeau vert de mer, sur ce qu'elle pouvait porter cette couleur, et en même temps elle disait qu'il était mal fait. Je me suis approché et j'ai dit des choses agréables à F.; elle a ôté son bonnet, il a été question de le mettre à Louason; elle s'en est défendue, enfin elle s'est mise à me le mettre; j'y ai consenti, à condition qu'elle le prendrait ensuite. Elle trouvait, je crois, du plaisir dans l'action de me le mettre.

Je l'ai ôté, et, comme je la pressais de le prendre, elle m'a dit à mi-voix : « Vous voulez donc vous dégoûter de moi ? » Ce propos me semble décisif. Je crois que j'ai répondu : « J'en ai besoin. »

J'ai dit ensuite le deuxième acte du *Misanthrope*,

et j'ai dit à Félipe, avec toute la grâce et la demi-passion (du monde) possibles : « Divine Félipe, venez répéter avec moi. »

La charmante grâce de ma déclamation a interdit Louason ; elle est restée étonnée, immobile, sans respiration.

Dz. a dit, au bout de vingt vers, à Mme M. de prendre Célimène. F. s'est allée mettre à côté de L. et Wagner, qui était le maximum du genre allemand aujourd'hui ; entre deux, L. leur a, je crois, parlé de moi.

Dz. m'a fait compliment sur une réplique de quatre vers ; il m'a dit qu'ils étaient parfaits, dans le caractère, etc. Au milieu de mon rôle, j'ai vu Louason demander du papier pour faire un billet. Elle l'a fait, je me suis approché d'elle, sans affectation et je lui ai demandé si elle s'en allait ; elle m'a dit qu'elle mourait de faim, et s'est assise.

Pendant son rôle, Dz. nous a chanté, à elle particulièrement, avec toute la gaieté et la grâce possibles, un charmant couplet de Moncrif :

Belle bergère, vous avez tous les bergers tour à tour. Mais je ne m'en plaindrai pas, vous faites passer un jour si doux [1].

Cela voulait dire : Après Wagner, vous avez Beyle [2]. Au bout de quelque temps, j'ai été interrompu ; elle s'est levée pour s'en aller. Dz. a dit à Mme Mortier de commencer. Je suis sorti deux se-

[1] Beyle ne cite pas le couplet, mais en donne le sens.

[2] Qui est dans une meilleure position pour juger que Dz. et qui a plus d'esprit pour cela, et cependant il se trompe également, je crois, sur nous deux. Puis fiez-vous aux *on-dit* du monde ! (Note de B.)

condes après elle, que j'ai employées à donner mon billet à Dz.

Quand nous avons été tous les deux seuls sur l'escalier, elle était muette, interdite, sans résolution dans ses actions, me disant qu'elle ne me donnait pas le bras pour tenir sa robe, et me le donnant au même instant [1].

Elle avait son livre et son mouchoir à la main ; elle n'a pas osé me les donner ; je lui ai demandé s'ils la gênaient, elle m'a dit que *oui*, et me les a donnés.

Nous avons continué, de chez Dz. chez elle, de la même manière : elle, parlant de ses rôles, sans amour (quelle différence avec la manière dont elle en parlait le jour du goûter [2] ! Ce jour-là, le rôle était, pour le moment, bien au-dessus de moi).

Nous sommes arrivés sous sa porte, je lui ai demandé si je pouvais monter, elle a paru étonnée de la question et m'a répondu avec un air qui disait : — Mais oui, bien entendu. Je tenais par hasard son livre de la même manière que le jour que je le lui rendis à la même place et que je m'en allais sans monter. Ça l'a troublée, je crois. Elle m'a dit quelques mots que je n'ai pas compris, elle était embarrassée ; elle m'a dit : « C'est que vous teniez mon livre comme le jour que vous me l'avez rendu et que vous vous êtes en allé. » Cela à peu près. Arrivés chez elle, le même ton a continué, trouble

[1] La finesse des parties qu'embrassent les arts est différente. Voilà qui est du domaine de la déclamation et qui est trop fin pour la poésie, mais il faut que le poète le sache, il doit y être profond. (Note de B.)

[2] Le jour du goûter (3 ventôse), Louason est appelée Mélanie.

de sa part et un peu de trouble aussi de la mienne ; tout ce qu'il m'en fallait pour être bien dans mon rôle.

Elle m'a dit, dans la route, qu'elle irait demain aux Français (à cause de *Phèdre*).

Arrivée chez elle, elle s'est mise à faire l'éloge de la petite Félipe ; il paraît que c'est là sa manière pour toutes les personnes qu'elle craint, elle est adroite. J'ai été très modéré et très poli sur cet éloge. Elle s'est mise à me dire que je l'avais accompagnée avant-hier, et que la petite lui avait dit que je lui avais fait tant de plaisanteries en passant devant le Palais-Royal, qu'elle en avait ri aux éclats tout le long du chemin. La petite lui aura exprimé, par ces mots, que j'avais été on ne peut plus aimable avec elle [1]. Je lui ai répondu qu'il n'était pas, je crois, difficile de la faire beaucoup rire. Elle m'a dit, après quelques mots embarrassés, pendant lesquels elle se promenait par sa chambre, tandis que je soufflais le feu, que mes grimaces, l'autre jour, l'avaient bien fait rire, lors de l'arrivée de M. Le Blanc. Je me suis défendu avec grâce, et, en abordant la passion sur le mot grimace, elle m'a répondu, en s'arrêtant devant son miroir, que, quand je serais son amant, ce dont j'étais bien loin, je ne l'empêcherais pas de recevoir du monde. L'explication que nous attendions tous deux commençait enfin.

Moi, au lieu de me lever et d'entrer en scène, comme j'en ai quelquefois la mauvaise habitude, j'ai

[1] La vérité est que je la fis rire deux ou trois fois, et que, le reste du temps, je l'occupai fortement d'elle. Je la plaisantai doucement et finement sur Lafond qui l'a eue ou l'a, et qu'elle aime un peu, je crois. Donc, occupez les gens d'eux. (Note de B.)

continué à souffler le feu ; je lui ai fait une plaisanterie qu'elle n'a pas comprise. Tout en tripotant, j'avais l'oreille lixée sur ce que sa femme de chambre lui dirait ; elle lui a dit à demi-voix : « M. Le Blanc est venu à deux heures un quart, croyant qu'il en était trois. » J'ai recueilli. Nous en étions là, lorsque M. Châteauneuf est venu pour la seconde fois. Nous allions nous expliquer, le raccommodement ne paraissait être que manqué, M. Le Blanc devant arriver à trois heures. J'ai vu arriver Châteauneuf avec un plaisir qui m'a étonné ; je croyais devoir en être triste et j'en étais content. Je ne démêle qu'à cette heure la cause de mon plaisir. Ces deux sensations sont curieuses à développer pour la connaissance de la tête et du cœur de l'homme

J'ai reçu M. de Châteauneuf avec beaucoup de politesse, il nous a raconté sa vie ; sa conversation était lente et infertile, au milieu des plus beaux matériaux possibles. Cet homme a l'esprit lent.

Je me suis bientôt rendu maître de la conversation, et je le faisais divaguer et changer de sujet avec une facilité qui m'étonnait. Il a demandé le *Cid*, M^lle^ L. a cherché le livre, le lui a enfin donné ; à peine a-t-il dit un mot sur ce rôle et Lafond, que je l'ai fait parler d'autre chose, le livre à la main.

Je ne sais si L. aura remarqué cette preuve d'esprit, mais elle manquait à ma brillante journée, et j'en ai été bien aise.

Après avoir fait galoper mon homme par tout ce qu'on peut dire, je l'ai amené à Alfieri ; il s'est trouvé qu'il l'avait beaucoup connu, et qu'il avait demeuré un mois chez lui, à Florence. A ces choses, mon enthousiasme pour ce grand homme s'est réveillé ; il

m'a dit pendant quelque temps qu'il savait l'italien; qu'Alfieri se plaisait à lui faire lire ses pièces, etc. — Je buvais ces détails, je me tenais coi, — enfin qu'il lui avait fait un sonnet sur le rôle d'Orosmane, qu'il avait joué devant lui, que ce sonnet avait couru toute l'Italie, etc.

Enfin, il m'a demandé avec négligence, par manière d'acquit, et comme sûr d'un *non :*

— Savez-vous l'italien?

— (Avec la meilleure prononciation) : *Si, lo capisco molto, sono stato tre anni in Italia*, etc.[1] — Sa figure a exprimé le plus vif étonnement et du plaisir. J'ai été *beau* jusqu'au *sublime* pour lui, et même j'ai commencé à être *sublime*. (Termes de l'art d'émouvoir, de la Poésie.)

Louason était attentive.

Après que ce sentiment a été épuisé (naturellement, nous appuyions sur notre conversation, nous y mettions de grands *temps*), il m'a dit le sonnet du grand Alfieri dont les sixième, septième, etc. vers sont magnifiques, grands et profonds, et hautes vérités exprimées le mieux possible, dans un langage pompeux et plein de sentiment. J'ai laissé éclater mon sentiment, c'était l'expression de la plus vive admiration.

Louason lui a dit :

— Si vous continuez, monsieur, il va devenir fou.

Alors j'ai un peu contenu mon admiration; il a fini, il me donnait quelques faits sur Alfieri, qu'il dit marié à la princesse Albani; on a sonné. Depuis

[1] Oui, je le comprends très bien, j'ai été trois ans en Italie.

l'entrée de M. Châteauneuf jusqu'à mon départ, mes regards ont exprimé à Louason la plus vive tendresse, elle en a baissé une fois les yeux de plaisir. On a sonné, j'ai changé trois ou quatre fois de position avec embarras, comme à l'approche d'une personne qu'on hait et à qui on veut faire bonne mine, tout cela pendant que L. B.[1] ouvrait les portes par où il faut passer pour entrer. J'ai oublié de dire, avant l'arrivée de Châteauneuf, que je lui avais parlé de L. B. avec haine, et, comme elle se préparait à me dire de quel droit je le haïssais, j'ai vu la question dans ses yeux et je lui ai répondu :

— Il a des yeux qui me déplaisent ; c'est un homme qui me déplaît, vous ne l'empêcherez pas, j'espère.

Voilà le sens, son trouble augmentait, elle m'a dit en se rajustant devant sa glace :

— Vous êtes fou, je pense.

Châteauneuf est entré.

Au moment de l'entrée de Le Blanc, mon parti a été pris. Châteauneuf m'aimait pour les grands mouvements qu'il venait de causer en moi ; j'ai dit : « Jouons l'enthousiasme, ayons l'air entièrement absorbé dans ce que me dira Châteauneuf, faisons qu'il me parle et ayons l'oreille et l'attention fixées sur Louason et Le Blanc. » J'ai exécuté cela avec tant de force, que j'ai été plusieurs moments sans concevoir ce que Châteauneuf m'adressait à moi seul, avec le plus vif intérêt. Je souriais et fronçais le sourcil de temps en temps, le moins mal à propos que je pouvais.

Voici ce qu'ont fait les deux personnages que j'ob-

[1] Le Blanc, le rival de Beyle auprès de Mélanie (Louason).

servais : L. a pris l'air d'une femme qui reçoit son entreteneur, tendresse et amitié jouées; elle s'est mise dans un fauteuil, donnant sa place à Le Blanc; celui-ci, voyant que Châteauneuf et moi étions absorbés ensemble, s'est mis à lui parler bas (le *bas* de la société de Paris, qui n'est pas *soufflé* comme le *bas* de province); il lui serrait les genoux, il s'est mis à tenir plusieurs propos d'entreteneur, entre autres : « Après les jours gras ! »

Quoi après les jours gras? Vous verrez quelque surprise agréable qu'il lui prépare pour après les jours gras. Elle l'en a remercié par un sourire, mais non pas des yeux ; joué.

Pendant ce temps, sa lèvre supérieure changeait entièrement de forme, elle perdait la tendresse angélique pour prendre l'enjouement d'une catin, mais d'une âme tendre catin, comme Mars doit être dans la même occasion. Sa lèvre est ordinairement presque aussi droite que la mienne, elle est devenue presque aussi cambrée que celle de Mante; voilà mon idée, la première position, l'habitude; la seconde, celle de volupté de catin.

(La nuit et la faim me chassent, je continue après dîner; deux heures et demie pour écrire ce qui précède.)

Toute ma conversation avec Châteauneuf tendait à l'engager à former une troupe où Louason jouerait. Dans cet endroit, la conversation est devenue générale. Le B. a dit qu'il avait une salle en vue, mais que c'était encore dans les nuages. Quelques minutes après, Châteauneuf a dit : « J'ai aussi une salle en vue,

Mais nos mystères sombres
Doivent s'ensevelir dans la mort et dans l'ombre. »

Je lui ai dit qu'il était terrible avec la mort, et qu'il fallait le fuir. Là-dessus, ne comprenant pas la plaisanterie, il m'a dit que c'étaient deux vers de *Mahomet ;* j'ai continué à plaisanter, j'ai pris mon chapeau et je suis sorti ; je me suis donné un coup à la tête en passant la première porte. L. a dit, non pas avec beaucoup de tendresse, mais avec beaucoup d'émotion, de curiosité : « Vous allez vous tuer, » et puis aux autres, quand j'ai eu fermé la porte sur moi : « C'est un salpêtre! » Ce mot avec beaucoup d'expression. Je ne pouvais pas finir la journée par une plus belle sortie.

Voilà sans doute la plus belle journée de ma vie [1] ; je puis avoir de plus grands succès, jamais je ne déploierais plus de talents. La perception n'était que juste ce qu'il fallait pour guider la sensation ; un peu plus, et je me laissais entraîné par la seconde. La perception me donnait assez de politique pour sentir s'il fallait dire un *couplet*, et, le premier mot lâché, je sentais ce que je disais ; il est impossible de mieux jouer la passion, puisque je la sentais en effet. J'étais amoureux de Félipe lorsque je lui ai dit : « Divine Félipe, venez répéter avec moi. » Voilà ce qui me manquera à l'avenir. La perception l'emportera sans cesse davantage sur la sensation ; je jouerai la passion avec plus de facilité, mais moins bien moins à s'y méprendre. Voilà, je crois, ce que fait Pacé, et j'avais un auditoire digne de moi ! L., avec son âme, son genre d'étude et son expérience, est

[1] Pour le talent. Celle où je l'aurais serait bien plus belle. (Note de B.)

peut-être la femme la plus difficile à tromper sur l'expression de l'amour.

J'ai déployé un grand talent ; c'est la première fois que je l'ai vu en moi à ce point ; c'est assurément le cas d'avoir une jouissance de vanité. Eh bien ! je l'ai senti hier, et je le sens encore aujourd'hui (7 v.), j'en suis absolument incapable. C'est l'amour seul qui me fait trouver de la douceur dans le souvenir de ma journée. Je ne désire que le bonheur que je puis goûter par l'amour de Mélanie, *le reste est peu de chose*.

Quand je me figure, à sa place, Mme Mortier, que je crois incapable de me donner aucun bonheur de sentiment, mon contentement cesse ; auprès d'elle, ma journée au milieu de ces succès renouvelés à chaque instant, eût été bien ennuyeuse.

Bien plus, quand je me figure Adèle *of the gate*[1], tout le bonheur que j'ai n'est que celui que j'espère qu'elle pourrait me donner par le sentiment ; et, comme j'en espérais très peu auprès d'elle, il est très petit.

Il en est de même en supposant Charlotte ; je n'ai encore que le bonheur de l'amour.

Les jouissances de vanité existent donc à peine pour moi ; je ne les considère un instant que poussé par le désir universel que j'ai de connaître tout ce qui se passe dans l'homme.

Basset, Boissat, Tencin n'ont pas assez d'esprit pour concevoir un pareil succès ; mais s'ils l'avaient, ils en seraient ivres pendant plusieurs jours.

Le soir, j'étais absolument épuisé, je n'ai rien pu

[1] De la porte.

faire ; j'aurais eu besoin d'une société où je pusse me reposer, un concert dans une maison où j'aurais été parfaitement libre ; ne l'ayant pas, je me couchai à huit heures.

Pour exprimer la perfection du genre dans lequel j'ai excellé, je pourrais dire que j'ai joué, comme Molé [1], un rôle tel que Molière aurait pu l'écrire, en étant en même temps auteur et acteur.

[1] F.-R. Molé avait débuté à la Comédie-Française en 1760 ; mort en 1802.

PARIS

1805

SEIZIÈME CAHIER

(DU 7 AU 17 VENTOSE AN XIII)

Février — Mars 1805.

Le bœuf gras. — Souvenirs du Mardi Gras. — Mélanie en négligé charmant. — Le rôle de M. Le Blanc. — Jeux de mots. — Le chapeau du poète Lalanne. — « Madame n'y est pas. » — Ce Nicodème de Wagner. — Le pape à Saint-Germain-des-Prés. — Beyle-Alceste. — Mélanie distraite. — Lafond et Duchesnois dans les *Horaces*. — Promenade au Jardin des Plantes. — La sensible Duchesnois. — Pacé et les femmes. — Les amis de Beyle. — Le véritable esprit. — Un mot de Ninon. — Paris et Grenoble. — « Il faut me résoudre à être toute ma vie une bête..... »

7 ventôse (mardi gras).

Je me raisonnai si bien, dans mes moments de passion d'hier, que je n'ai point été malheureux de leur cessation, comme je l'aurais été à mon précédent voyage [1].

J'ai vu le bœuf gras, c'est une pauvreté. En gé-

[1] Voyage de 1803.

néral, je puis mépriser pour moi tous les spectacles de ce genre. Tout ce que je puis dire pour ce jour : c'est qu'il est le plus élevé de l'année, parce que demain il faudra des cendres (descendre).

Il y a un an, dispute à Grenoble avec Colomb et d'Avignognet.

Il y en a deux, dispute au bal de la Cité entre quatre arlequins et F. Faure, Boissat et moi. J'étais bien enfant dans ce temps-là; j'étais tout âme; je ne concevais pas la vanité; je suivais le cours de Legouvé. J'aimais *A. of the gate* [1], et je prétendais m'en faire aimer. Je me bourrais de café, je ne comptais pour heureux que les instants d'érectisme moral. Cela tendait, ce me semble, à me faire devenir fou. Faure a funesté par sa tristesse contagieuse cette époque de ma vie, d'ailleurs si belle par le sentiment, temps où je pensais à *Hamlet* [2], en prenant leçon chez Deschamps.

Je ne suis point allé aux Français, parce que je n'étais pas sûr de l'y trouver, Georges jouant; parce que je ne suis pas très riche; et surtout parce qu'il est de bonne politique que je n'y aille pas, quoiqu'elle m'ait prévenu qu'elle y serait. Elle m'en a même prévenu par cette tournure : « Par exemple, demain j'y serai, etc. »

Ce qui me semble un peu marqué.

8 ventôse.

Mélanie n'est pas venue chez Dz. Martial y est venu, je crois, pour attendre Duchesnois. J'ai beau-

[1] Adèle de la porte.
[2] Projet d'une pièce portant ce titre.

coup ri avec la petite Félipe, chez qui nous devons aller un de ces jours entendre de la musique. Je suis allé à deux heures chez Mélanie ; elle avait un négligé charmant. Je ne l'ai jamais vue si gaie, dans ma vie. Toutes mes résolutions ont cédé, je l'ai embrassée mille fois, elle ne résistait point ; je l'ai menée en fiacre chez un homme d'affaires, rue des Mathurins. Elle y est demeurée un quart d'heure. Nous sommes revenus et je l'ai quittée à cinq heures quatre minutes, après l'arrivée de M. Le Blanc. Elle m'a donné toutes sortes d'explications sur lui. Il a fait trois tragédies et deux comédies. Il ne mange point avec elle, mais il vient tous les soirs de quatre à cinq. Que faire? J'irai demain. Elle m'a vu partir avec regret et m'a fait de petits signes de tête charmants, en me disant : « Vous viendrez demain me faire répéter Ariane. » Elle m'a dit cela de dessus la porte, moi étant déjà dans l'escalier.

Elle m'a dit avec sentiment que M. L. B. et M. Châteauneuf m'avaient trouvé aimable l'autre jour ; elle m'a dit : « Moi, je me taisais. »

Nous n'avons rien fait chez Dz. que folâtrer avec Félipe.

9 et 10 ventôse.

J'ai vu, hier et aujourd'hui, l'aimable Mélanie. Mon amour a augmenté à un point étonnant. Ce soir, il faisait ma vie. Il me faudrait trop de peine pour le bien exprimer, je renonce à en parler. Je crois que M. Le Blanc, loin d'être l'entreteneur, est tout simplement un homme de lettres qui lui raisonne ses rôles, mais qui a exigé le secret. En ce cas, quelle âme d'ange ! Elle était loin de concevoir

même mes soupçons, et que mes paroles grossières sont loin d'exprimer sa délicatesse! Elle m'aime et ne veut pas me le dire; lui montrer ma tristesse demain.

Plusieurs excellentes observations faites hier sur Châteauneuf et la petite Mortier. Nous eûmes une grande discussion : Châteauneuf niait le maximum de bien en déclamation.

Je me couche à neuf heures et demie, ce soir, parce que je sens *che mi distruggo pensando a ella* [1].

J'ai dit aujourd'hui, chez Dz., la grande scène du *Misanthrope*.

M. Le Blanc nous a dit qu'un homme d'esprit, faisant la cour sans vouloir donner de suite à ses projets, à une vieille coquette de quarante-cinq ans, celle-ci lui dit, dans le courant de la conversation :

— Prenez garde à vous, je suis rusée.

— C'est un air (r) que vous vous donnez, madame.

Voilà le meilleur de tous les jeux de mots.

Bièvre [2] mourut aux eaux de Spa, et il dit le jour de sa mort : « Je m'en vas de ce pas (Spa). »

Champcenetz [3], allant à la guillotine : « Ne pourrait-on pas se faire remplacer? »

[1] Que je me mine en pensant à elle.

[2] M. Maréchal, marquis de Bièvre, célèbre par ses calembours. Il se présenta à l'Académie française avec l'abbé Maury qui fut élu. Bièvre se consola de cet échec en parodiant un vers de Virgile :

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

[3] Le chevalier de Champcenetz, connu par son esprit; rédacteur du recueil intitulé : *Les Actes des Apôtres!* Il fut guillotiné en 1794.

Dimanche, 12 ventôse.

Il est bien arrivé du malheur à mon amour depuis ce jour. Je ne pus pas aller le soir aux Français et ce fut un grand malheur. J'aurais été triste, je lui aurais demandé pardon de mon indiscrétion, car c'en était une et même très bête, ça aurait peut-être tout fini, et je l'aurais à cette heure.

Mais là comme ailleurs, nous avons un bâtard. Il me semble toujours entendre, dans les moments où j'ai besoin d'aller et où je ne le puis pas, une voix d'en haut qui me crie : « Tu veux voler et n'as point d'ailes, rampe. » Je désire souvent les passions pour être heureux ; ce n'est pas demander du bonheur pur, c'est demander de l'anxiété. Mais l'*Anxiété*, dans ce genre-là, m'exerce à la galanterie, me fait connaître le cœur de l'homme (*for the glory*[1]) et, sur le tout, vaut bien mieux que l'ennui profond où l'absence de toute passion plonge Tencin. Son espérance est de l'espèce détruisante, de celle qui attend un événement qu'il ne dépend pas de nous de hâter.

Je ne vis donc point Mélanie aux Français. C'était vendredi, 10. J'étais, le soir, dans cette tristesse tendre qui vient tout entière de l'amour et qui est si touchante.

Hier, j'allai à midi et demie chez Mélanie. On m'a dit qu'elle n'y était pas. J'allai chez M^me^ Daru ; Adèle y vint. De là chez M. de Baure, qui me reçut comme s'il m'avait vu la veille, quoiqu'il y eut deux mois que je ne l'eusse vu. Je n'ai jamais si bien goûté le plaisir de converser avec un homme d'es-

[1] Pour la gloire.

prit. Voilà encore une jouissance impossible en province, à cause du sujet de notre conversation.

La séance de Legouvé, la veille, au Collège de France : examens des historiens d'Alexandre.

Je me sauvai, avec beaucoup de peine, à deux heures et demie. Je courus chez Mélanie, elle m'ouvrit elle-même. En faisant deux pas, j'aperçus un chapeau sur une ottomane. Je trouvai le poète Lalanne. J'avais l'air triste, je la quittai à l'instant et lui contai la farce de Legouvé. De là, il me parla de la satire de Chénier, qui doit paraître lundi chez Dabin, etc. Je fus plus homme d'esprit qu'homme aimable. Je sentais que je ne pouvais rien dire à Mélanie, de manière que je m'emportai et ne fis plus guère attention à elle. Je contai bien, mais je *m'emportai* en ce que j'empêchai deux ou trois fois Lalanne de s'en aller.

Je m'aperçus, à cette époque de ma visite, qu'elle avait l'air triste. Elle dit qu'elle attendait, à deux heures et demie, un homme d'affaires. Elle sonna; elle me dit (parlant à moi) :

— Comme c'est un homme d'affaires, je vous prie de nous laisser seuls un instant. — Cela à peu près. Un *instant* disait bien : Vous passerez dans la pièce voisine, mais l'*intonation* disait : Vous me laisserez seule, j'espère.

— C'était bien mon projet, lui dis-je.

Ce matin, j'y suis allé, le cœur battant, à une heure : « Madame n'y est pas. » Je suis allé aux Tuileries, où j'ai trouvéce nicodème de Wagner. Je l'ai quitté pour retourner chez M. à deux heures. Il m'est venu, en passant devant la loge du portier, l'idée de demander si M^me^ L. y était :

— Oui, monsieur, d'un air très assuré. Je monte; la femme de chambre, avec l'air d'une soubrette trompeuse de comédie :

— Madame n'y est pas.

Hier, elle me répondit, avec l'air de la vérité :

— Madame vient de sortir.

Il est donc évident que Mélanie m'a fait fermer sa porte aujourd'hui et peut-être hier. Sans doute M. Le Blanc, que j'avais vu arriver et avec qui j'étais sorti deux jours de suite, lui aura dit : « Vous vous moquez de moi, qu'il ne m'empêche plus de vous donner la leçon, ou je ne viens plus. »

Là-dessus, elle aura pris le parti de me faire fermer sa porte, ou renonçant à moi, ou jusqu'au temps où je serai devenu plus raisonnable.

J'aurais été bien plus homme d'esprit en parant tout cela par mon entrevue du 10 au soir, à *Zaïre*. Mais, à l'impossible, etc.

Actuellement, je ne dois pas avoir demain la moindre pique; c'est une leçon qu'elle me donne, et je la mérite.

Avoir la tristesse tendre, être entièrement tendre et langoureux jusque dans mon rôle de *Misanthrope* qu'il faut vicier à cause de cela. Là-dessus, Dz. me reprendra, je soutiendrai mon sentiment, ce qui me fera dire : « Qu'avez-vous donc aujourd'hui, vous êtes bien changé? »

Ne pas paraître m'être aperçu qu'elle m'a fait fermer la porte aujourd'hui. Lui parler le premier de ma bête obstination du 10 et lui dire que j'ai tout fait pour passer un moment aux Français, le soir, et lui en demander pardon.

Là-dessus, redoublement de tendre tristesse *sans la moindre nuance de désespoir sombre.*

Parler de mon départ devenu nécessaire, en lui parlant de ma bêtise du 10; j'en aurai l'air humilié et je lui donnerai ma parole d'honneur devant elle, c'est-à-dire : « Je vous donne, etc., de m'en aller dès que M. L. B. viendra. »

Vendredi, pendant le cours de mon obstination, L. B. présent, j'avais lié une conversation des yeux avec elle; elle me dit : « Ce n'est pas ce que vous croyez, » avec l'intonation la plus vraie et la plus nourrie possible.

En lui parlant de mon départ, si nous sommes arrivés chez elle, partir d'un éclat de larmes contraintes, être à onze heures et demie chez Dz. pour que nous en puissions sortir à deux; heureusement, il joue le soir le *Bourgeois.*

Voilà le vrai chemin.

Mais surtout, *pas la moindre nuance de désespoir.*

Il faut

De l'empire amoureux lui déplier les ruses.

Elle prend vraiment sur moi un empire étonnant. J'ai manqué une victoire, cet après-midi, à la terrasse des Feuillants, et peut-être me suis-je fait battre par ce nigaud d'Allemand.

Il m'a dit : « M^me^ L. a beaucoup d'esprit. » J'ai approuvé largement, et ai coupé court là-dessus; un instant après, il m'a dit, d'une manière marquée, qu'il n'aimait rien tant au monde que de faire des jaloux. Là-dessus, je ne l'ai pas persiflé comme il le méritait; dans mes jours de verve, s'il y avait eu galerie, je l'aurais fait donner à tous les diables.

Mais la grande bêtise est de n'avoir pas insisté à toute outrance sur l'éloge de Mélanie. Je me moque de sa plaisanterie, et il aurait été répéter partout mes louanges, pour peu qu'elles eussent été ingénieuses; et cela serait revenu à Mélanie. Voilà ce que fait le manque d'attention et de sang-froid.

J'ai très bien vu le pape ce matin, à Saint-Germain-des-Prés, je l'ai particulièrement vu donnant la communion et la bénédiction. Je lui ai entendu prononcer *et spiritous sanctous*.

Sortant demain, tristesse tendre et point de désespoir; je n'ai pas encore assez de mesure dans l'expression de mes sentiments.

Le même sentiment, en écrivant ceci, que celui qui est exprimé au bas de la première page, il me semble que les événements d'hier sont arrivés il y a trois ou quatre jours.

Lundi, 13 ventôse.

Ciel, rien de plus cruel peut-il être inventé?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité?
. . . . . .
Et, cependant, mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris[1] !

Je n'ai jamais si bien dit ces vers aujourd'hui, et je ne les ai jamais si bien sentis.

Dz. a été on ne peut pas plus content de la manière dont j'ai joué cette scène, et si j'étais sensible aux jouissances de vanité, j'aurais dû passer cette journée

[1] *Misanthrope*, acte IV, scène III.

dans le ravissement. Au lieu de cela, je l'ai passée dans les agitations de la fureur, de la plus affreuse jalousie et de l'incertitude la plus cruelle.

J'en suis au point de croire que Louason ne m'a jamais aimé, ou veut rompre avec moi. Un baiser que Wagner lui a pris ce matin m'a mis hors de moi, et cependant ce n'est peut-être qu'une suite du cabotinage. Elle est venue à midi et demie chez Dz. Je l'ai accompagnée jusque dans la rue Coquillière. Je l'ai ensuite rencontrée dans la rue des Petits-Champs. Elle m'a dit qu'elle irait aux Français (*Bourgeois Gentilhomme*). J'en sors et elle n'y était pas.

Ce qui me désespère, c'est qu'elle me traite poliment; plus de familiarité.

J'ai senti cet après-midi, à trois heures, en traversant le château des Tuileries pour aller voir Mounier, combien ce passage d'Othello était sublime : « On dit qu'il y a une noble race de chevaux, etc. »

Le cœur me démangeait intérieurement, j'aurais eu une vive jouissance à me donner un coup de poignard. En en revenant, j'ai bien senti le plaisir de la mélancolie, je répétais avec enthousiasme, ravissement, cet autre passage d'Othello : « C'est là le destin des hommes généreux et des grands caractères que, etc. »

J'avais une jouissance indicible en prononçant ce mot *généreux*. J'ai peut-être plus senti, dans cette journée, que Pacé, Tencin et Ouéhihé dans toute leur vie. Quelles agitations ! Mante était d'avis que je n'allasse pas au spectacle, j'aurais bien fait par l'événement. J'ai bien dit à Mélanie que je partais, j'ai bien été ce que j'avais le projet d'être. Peut-être est-elle venue aux Français, et la foule l'a-t-elle

empêchée d'entrer. Elle n'était pas, le 10, à *Zaïre*.

Pour surcroît d'embarras, le bâtard ne m'envoie point l'argent qu'il m'avait fait annoncer pour la fin de pluviôse.

L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse,

Je le sens bien.

Mais vivre *sans aimer*, est-ce une vie heureuse ?

J'ai plus vécu dans cette journée de lundi qu'à Grenoble dans deux mois ; et quel commentaire pour *Othello*, *Orosmane* et le *Misanthrope* ! Je me répétais sans cesse les vers d'Alceste qui commencent cet article.

Lui aurais-je déplu ? *By the dei capelli !* Si c'est ça, ô bâtard trop fatal ! ô expérience qui me coûte cher, le cœur de ma Mélanie ! demain décidera.

Mardi, 14 ventôse.

Je n'ai pas eu le courage ni le temps d'écrire cet article le jour même, tant j'étais malheureux. J'éprouvais tous les tourments d'un amour non partagé, l'affreuse humiliation qu'on éprouve dans des moments de fureurs (de cruauté), ensuite de tristesse et de larmes ; lorsqu'on peut arriver ensuite à la mélancolie, l'état devient moins cruel. Si j'avais écrit le jour même, j'aurais écrit vingt pages. Je trouve le caractère d'Hermione très naturel ; ce n'est point une femme cruelle, c'est une femme amoureuse qui fait des cruautés.

Lorsqu'une fois on a écrit un trait de passion, il n'y a rien à corriger. Par exemple : L'autre jour, après avoir écrit : « Le cœur me démange » ou, en

noblifiant la chose comme Shak : « On dit qu'il est une noble race de chevaux, etc. », il n'y a rien à ajouter ou à retrancher. Il me semble qu'on abîmerait ces choses-là en les retouchant.

Je m'habillai à midi, j'allai chez Mélanie presque hors de moi, à force d'être ému. Je sonne, on ne me répond point. Je vais passer au Palais-Royal une demi-heure qui a été peut-être une des plus pénibles de ma vie ; ma seule distraction était d'observer mon état, et c'en est une grande. Employer ce moyen de consolation si j'ai jamais à consoler une personne d'esprit.

Je retourne chez Mélanie à une heure un quart, personne encore. J'y retourne encore, malgré les violentes réclamations de l'avocat Contre, à deux heures et demie. On m'ouvre, j'entre, je la trouve avec Châteauneuf.

Là, commence une scène qui me parut très extraordinaire et affreuse pour moi, une seule observation me consolait. Il s'est trouvé que, faute d'expérience et de sang-froid, j'avais mal jugé tout cela, ou, du moins, il est fort possible que je l'eusse mal jugé.

Mélanie, après un sourire d'habitude chez elle en recevant quelqu'un, ne me regarde constamment pas. Lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur moi, ils furent froids et polis. Je voyais l'intention de me faire sentir qu'on voulait rompre avec moi. Ce qui me rassurait un peu, c'est qu'elle avait l'air très agité. Tantôt elle avait les yeux humides de sentiments et des couleurs, tantôt les traits effacés et la pâleur de la mort. Elle était très distraite.

J'enchantai Châteauneuf dans cette visite et j'eus une conduite pleine d'amour pour Mélanie. Je sortis

discrètement à quatre heures, un instant après l'arrivée de M. Le Blanc.

Le soir, j'allais avec Crozet au parterre des Français ; on jouait les *Horaces* et *Caroline*[1].

Lafond très noble, nourri d'inflexions, mais manquant toujours de chaleur, deux vers d'inspiration qui électrisent le parterre. Duchesnois émue, mais mauvaise dans Sabine.

Je vis Mélanie à l'orchestre. Je la vis sortir accompagnée de Dusausoir ; elle me fit, comme ne pouvant pas l'éviter, un salut très poli et très froid. J'étais désolé. Je m'en distrais en allant avec C. voir Ariane[2] dans sa loge, où nous trouvons Chazet et Inchinevole, et ensuite sur le théâtre. Je rendrai compte de cette scène plaisante ailleurs.

19 ventôse.

Je ne me croyais plus aimé. Je suis allé chez Dz. avec le projet d'y être gai, pour avoir l'occasion de lui dire à l'oreille : « Qu'avez-vous contre moi. »

J'y vais, je fais le fou avec Félipe, qui me laisse faire. M. arrive enfin à près d'une heure. Je fais le fou avec elle, je l'embrasse ; elle me répond froidement et poliment. Je crois que tout est fini. Je n'en suis pas moins gai avec Félipe.

Je vais chercher un livre dans la bibliothèque, je l'appelle pour m'aider, elle vient, je l'embrasse, elle me laisse faire. Nous avions déjà eu, dans le

[1] De Roger. Voir plus haut p. 157 (quatorzième cahier).
[2] Mlle Duchesnois.

salon de Dz., une petite explication. Elle avait répondu à ma question :

— Mais rien, etc., assez naturellement.

Elle dit le rôle d'Aménaïde[1] avec enthousiasme, ça la monte à la Métromanie, ce qui retira un peu son cœur de l'amour. Elle me dit à la fin de sa leçon : — Allons au Luxembourg. C'était une suite de la proposition que je lui avais faite, il y a huit jours, d'aller voir les Lesueur. Je lui dis que le Luxembourg n'était pas ouvert. Enfin, il fut convenu que nous irions au Jardin des Plantes.

Je ne sentis pas ce bonheur aussi vivement que je l'aurais senti les jours de malheur précédents. J'étais harassé de fatigues physiques et morales. J'avais couru tout le matin pour échapper au désespoir, j'étais harassé. Elle ne mit pas dans ce mot charmant tout l'amour qu'elle y aurait mis ordinairement ; l'enthousiasme et le moment de vif bonheur causé par l'amour de la gloire et l'espérance de l'obtenir nuisaient à l'amour de l'amant.

(Je m'interromps ici, 15 ventôse, onze heures du soir, pour prendre le premier repos réel que j'aie goûté depuis le 13. J'ai couché deux jours de suite exactement avec Crozet pour éviter la solitude, je n'en puis plus, et cet article s'en ressent. Depuis ma disgrâce de vendredi, je n'ai pas cessé de courir pour m'étourdir.)

Nous prîmes un fiacre rue des Petits-Champs ; nous allâmes au Jardin des Plantes, nous déjeunâmes dans la simple et fraîche chaumière qui a pour enseigne des vers de Virgile ; nous courûmes

[1] Dans *Tancrède*, de Voltaire.

ensuite tout le jardin, nous vîmes en détail les bêtes et la serre chaude. Nous remarquâmes la superbe manière de tenir et de tourner la tête du Grand Duc; Mélanie, qui fit cette remarque, observa qu'on pouvait prendre de belles poses chez les animaux. Nous en partîmes à quatre heures et demie, nous revînmes chez elle; Lalanne arriva, lut quelques vers du *Discours en vers*, de Chénier, et je sortis discrètement.

Nous fûmes heureux ce jour-là, mais non pas avec toute la verve d'amour que je sens quelquefois. J'en ai déjà dit les raisons, j'étais harassé; elle était dans un moment de métromanie pour la gloire.

Quand je lui disais que j'étais d'autant plus heureux que j'avais cru pendant quatre jours qu'elle voulait rompre avec moi, elle ne comprenait pas les raisons qui m'avaient fait imaginer cela; elle me dit que, la veille, Châteauneuf l'ennuyait à périr, et que c'était ce qui lui donnait cet air; que le soir, au spectacle, elle m'avait vu; qu'elle m'avait salué trois fois; que je n'avais pas fait semblant de la voir : « Il est dans ses moments de....., me suis-je dit » (je ne me souviens pas du mot qu'elle ajouta, je crois qu'elle ne lit que l'indiquer avec la physionomie), elle eut une grâce charmante en le disant.

— Mais ce salut si froid et si poli.

— Mais devant *tout le monde*, comment vouliez-vous que je vous saluasse?

Elle répéta deux fois *devant tout le monde*.

Toute réflexion faite, cette manière d'exprimer l'ennui est singulière, l'observer la première fois

qu'elle s'ennuiera. J'ai toujours plus *senti* que *perçu*, ce qui me rend neuf comme un enfant ; et, comme d'ailleurs je connais les possibles, j'inclinerais à être soupçonneux et susceptible ; défauts exécrables. J'ai eu ces jours-ci de bien belles idées sur la *Société de Salon*, je ne m'en souviens pas.

Je lui demandai la permission de l'aller voir le lendemain, elle me dit : « Oui, mais pas longtemps, parce que je veux apprendre *Hipermnestre* [1]. » Je l'embrassais sans difficulté. La connaissance que j'ai d'Ariane me rend bien plus précieux à ses yeux, voilà l'avantage d'être répandu.

Elle me dit que Richerand [2] (le physiologiste), qui a eu D., lui avait dit qu'il lui fallait trois hommes à la fois ; je croirais assez cela de la sensible D. (sensible n'est point une ironie, elle fait cela comme les enfants et les sauvages volent. Elle a trop *senti* pour avoir appris qu'il y avait du mal).

M. me dit qu'Alibert [3] lui avait dit que Pacé était un homme qui trompait les femmes, et c'est là tout ; M. me disait ainsi avec beaucoup d'esprit et de finesse que Pacé était un homme médiocre. Je suis assez de cet avis, mais bon cœur et excellent ton. Ce n'est pas que je ne conçoive le mieux, mais ma fortune actuelle ne me donne pas l'entrée des maisons où je pourrais voir ce mieux. La maison de M. de Luchesini par exemple. Il paraît que M^me^ X. est une *Virago*. Elle a eu tous les hommes

[1] Tragédie de Lemierre, 1758.

[2] Le baron Antelme Richerand, célèbre chirurgien ; 1779-1840.

[3] Jean-Louis Alibert, médecin qui eut une grande réputation. Il devint baron de l'Empire, et, après la Restauration, fut premier médecin ordinaire du roi ; 1766-1837.

de sa société, excepté un, qui est le fortuné, comme disait Louason (cela est joli, elle le disait bien mieux que je ne l'écris). Elle conseillait à Duch., avant les débuts de Georges, de lui faire faire un enfant. Cela est affreux. X... est un mari bénin.

16 ventôse, jeudi.

Je ne suis pas allé chez M. J'ai couché chez Crozet. Nous sommes allés ensemble chez Duchesnois. Nous allons faire son caractère, je ne dis donc rien d'elle. J'ai été frappé de la sublime beauté de ses yeux et de sa voix. Mélanie est bien au-dessous d'elle à ces deux égards. Peut-être se transporte-t-elle moins tout entière dans ses rôles que Duchesnois. Trait de La Fontaine admirable ; mais, en revanche, L. a bien plus d'esprit, d'intelligence qu'elle.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre insolente de Dovenne; je secouai le spleen, comptant sur mon étoile qui m'amène toujours de l'argent quand j'en ai besoin. Je commence à être content de moi de ce côté-là. Le commerce de Mante et de Crozet commence à me guérir du mal infini que m'avait fait celui de Félix Faure. Je crois que Faure a absolument le caractère de M. de Valorbe, de *Delphine* [1]. C'est un homme malheureux par essence. Il n'y a rien de si aisé que de secouer le malheur (de ce genre), il ne faut que le vouloir.

Je goûtais parfaitement, hier, les plaisirs du monde. Après l'intéressante visite de Duchesnois, je trai-

[1] J'ai eu exactement la même pensée, sans me souvenir que je l'eusse eue, dans le voyage que je viens de faire avec lui à Allevard, first days of (premiers jours de) prairial an XIII. (Note de B.)

nais Crozet chez Cheminade. J'appris là que la famille Mounier voyait souvent la sienne. Il me dit qu'Edouard était bien fat. Je commence à reconnaître l'avantage de mon esprit naturel point appris, sur l'esprit récité de Crozet, Edouard et même Pacé; au bout de deux mois, on en voit le fond.

Le charmant (d'esprit) M. de Baure est même dans ce cas, à la longue; rien d'agréable au fond, à mes yeux, que l'esprit *naturel*, celui qui est inventé à chaque instant par un caractère aimable sur toutes les circonstances de la conversation. La raison en est simple; il donne une comédie de caractère dont le protagoniste est aimable. Voulez-vous donc avoir de l'esprit (apprenez tous les esprits appris, pratiquez-les pour avoir le droit de les mépriser), travaillez votre caractère et dites, dans chaque occasion, ce que vous penserez. Voilà le véritable esprit, celui qu'eut Matta[1] à ce qu'il paraît, celui de La Fontaine et, à ma connaissance, celui de Marigner.

C'est dans ce sens, je crois, que Ninon disait : « Votre fils ne sait rien! Que vous êtes heureux, il ne citera pas. »

Ce genre d'esprit charmant est invisible aux sots ; il faut avoir une âme très sensible ou infiniment d'esprit soi-même pour le sentir. Parmi mes connaissances, Mlle Duchesnois, par la première raison, et M. de Baure, par la seconde, sont peut-être les seuls pour qui il soit visible. A quoi j'ajouterais Alibert et Mante, si nous vivions trois mois ensemble dans une société brillante ici.

Pour que cet esprit acquière l'estime des sots (tel

[1] Le Matta des *Mémoires de Grammont*.

que, Ed. Mounier, mon oncle, par exemple), et des âmes sèches (*telles que celle de A. of the gate*[1], de M^me^ *Le Brun*, etc.), il faut qu'il ait une étiquette ; alors ils ont pour lui *estime sur parole*, quand ils en entrevoient quelque coin, ils appellent cela *originalité*. Ce que j'ai ouï dire de l'abbé Pollin, de Gr. [2], me porte à croire qu'il a ce caractère.

Destutt-Tracy fils et Wautier (élèves des Pont) ont été charmés de mon esprit franc et *naturel* à la première vue.

F. Faure était indigné du premier. J'étais vraiment terrible à ses yeux ; c'est comme hier à ceux de Cheminade (qui, bien loin du caractère malheureux de Félix, est tout bonnement bon et borné par absence de passions). Je ne serai jamais assez bête pour être bon à ses yeux. J'ai ma *vanité* avec ces gens-là ; je vois qu'ils admirent, qu'ils sont éblouis ; je me laisse emporter, sans m'en douter, à prodiguer les traits, à les éblouir encore davantage, et eux d'en conclure toujours davantage que je suis méchant. Je vois de tous côtés, sur moi et sur les autres, qu'on se venge de l'esprit que les autres ont de plus que nous, sur leur caractère.

Marigner est égoïste aux yeux de Pacé, peut-être par un trait de caractère comme celui de Duchesnois hier :

— Pourquoi avez-vous un tablier?

Le trait que Pacé me citait pour prouver que M. était égoïste, c'est que, devant aller ensemble

[1] De la porte.

[2] L'abbé J.-B. Pollin, de Grenoble, 1726-1807. On a de lui plusieurs petits romans idylliques.

au Luxembourg, M. lui dit : « Tu devrais bien venir me chercher. » (M. loge rue des Bons-Enfants, Pacé rue de l'Ille) (*sic*).

Gripoli craint que mon esprit ne me fasse passer pour méchant, et j'en ai eu quelquefois la couleur à ses yeux, parce que je fatigue ma tête. Cette foule de railleries gêne un homme qui conçoit tout lentement, parce qu'il conçoit parfaitement.

Je dois passer pour méchant, par la même raison, aux yeux de J. Rey.

Mante s'est guéri en voyant mon âme, la plus sensible qu'il ait jamais rencontrée, et il a de l'expérience. Faure est à jamais incurable ; ma force offense sa faiblesse comme chez Rey, mais, de plus, mon esprit irrite sa vanité. Voilà qui est incurable. Il faudrait que je fusse six ans humilié à ses yeux et aux miens, sous ses yeux, pour pouvoir redevenir aimable à ses yeux.

Comme on doit se moquer des réputations et des récits des voyageurs ! Il y a encore de l'espérance à Paris, parce que l'intérêt de briller y fait chercher et découvrir la vérité, mais, dans une société qui, étant peu étendue, n'a pas cet esprit (ce caractère), il n'y a rien à faire. L'homme de génie (dans le genre de Voltaire) sera toujours un méchant à Grenoble, à moins d'y mener la vie de Gros.

Judith, Angelina, Adèle, Victorine et Mélanie savent si j'ai l'âme sensible. Me développer un peu aux yeux de Duchesnois et de M. de Baure, ils me comprendront.

Il faut me résoudre à être toute ma vie une bête, (comme La Fontaine) aux yeux de Pacé, d'Édouard Mounier. Tant mieux, ce sont les seuls hommes

dans le monde qui fassent des méchancetés, ils ne m'en feront point.

Pour en revenir, Mante me laisse quatre louis jusqu'à l'arrivée de mon argent (je suis avec lui en égalité de service, ainsi qu'avec Barral; remarque bien inutile pour ces deux hommes, surtout pour le premier; reste de ma bêtise et de ma fréquentation de Faure, *hodieque manent vestigia ruris*).

17, vendredi.

Je ne la vois que chez Dz., après la leçon; je la conduis chez son avocat; je suis très gai, nous rions beaucoup, elle, Félipe et moi. Le soir, dîner avec Rey, Durif, Comberousse, Dard, Mante. Lourdeur de Rey; le matin plaisante; farce de Poncet à Mante.

PARIS

1805

DIX-SEPTIÈME CAHIER

(DU 18 AU 27 VENTOSE AN XIII)

Mars 1805.

Un cercle. — Visite au Luxembourg. — Journée bien remplie. — Politique amoureuse. — Conversation aux Tuileries. — Wagner et Mélanie. — Désir de fortune. — « Que je suis malheureuse ! » — Toilette élégante et maintien noble. — Inconvénient de l'esprit naturel. — Projet de départ pour Marseille. — Une rencontre. — Les 820 pas du château à la statue. — La perception. — Un livre sur l'homme. — Le sot. — Liquéfaction des solides.

18 ventôse.

Je sors de chez elle à cinq heures. Qu'il est aisé d'avoir de l'esprit dans un cercle! J'y suis allé à deux heures; passé trois heures avec elle, dont un quart heure tête-à-tête; elle était malade. Ensuite Châteauneuf, Le Blanc, deux petits messieurs, dont l'un royaliste, bête, a bien la physionomie de son caractère. Châteauneuf s'ennuie. Nous irons demain au Luxembourg. Félipe est venue et a chanté : *De tous les pays pour vous plaire*, etc.

Journée délicieuse. J'en gâterai le plaisir en la décrivant.

Dimanche, 19 ventôse (10 mars).

Je vous aimais auparavant; à présent, je vous adore; je rentre à une heure et demie.

Je me suis levé à six heures, je suis allé chez Mante. Nous sommes montés en fiacre à sept heures, nous avons pris Dard et Rey et sommes allés à la Vache noire, où je l'ai embrassé et quitté; à huit heures un quart, il est parti.

Je suis allé à onze heures chez Louason; elle s'habillait. Il pleuvait un peu, pluie de printemps. Nous sommes allés déjeûner au café du coin de la rue de la Michaudière (*sic*) et du boulevard, de là au Luxembourg. Nous avons visité tous les tableaux et les salles du Sénat. Nous sommes rentrés chez elle à trois heures un quart. Je suis resté jusqu'à quatre heures un quart. M. Le Blanc était arrivé à à quatre heures.

J'y suis retourné à six heures un quart. Elle dînait avec sa femme de chambre. M^me^ Mortier est arrivée et s'est en allée lorsqu'elle a vu que Mélanie s'habillait. Nous sommes montés en fiacre, comme le matin. Nous sommes arrivés au théâtre du Marais[1], rue Culture-Sainte-Catherine, vers sept heures et demie; nous avons trouvé la tragédie d'*Othello*, que nous allions voir, au deuxième acte. Nous sommes restés jusqu'au milieu de *Visitandines*[2]; onze heures sonnaient lorsque nous sommes sortis.

[1] Ce théâtre disparut en 1807.

[2] Opéra-comique en deux actes, paroles de Picard, musique de Devienne, représenté à Feydeau le 7 juillet 1792. Cette pièce fut

Elle a commencé à me parler de M^me^ de Caure, cette infernale mégère; la conversation du fiacre a continué chez elle jusqu'à une heure un quart, et son portier est venu l'avertir de l'heure; j'y suis encore resté un moment.

Deux heures vont sonner (du 20 ventôse).

J'ai vécu aujourd'hui vingt heures. Cette journée, une des plus intéressantes de ma vie. Fait-on toutes ses confidences avec l'esprit qu'elle a à un homme qu'on n'aime pas? Nous avons passé douze heures ensemble. A demain les détails, je me couche en bénissant le ciel d'avoir une âme qui sent tant. J'ai peut-être plus vécu dans ce jour que Percevant et Gripoli dans une semaine.

20 ventôse an XIII. Lundi.

Il faut changer absolument mon système d'amour avec Louason. Je m'instruis par mes succès. J'ai été vraiment aimable pour elle dans la grande allée des Tuileries, à trois heures un quart, lorsque je lui disais : « Montrez davantage votre esprit, etc. »

Il s'agit d'être aimable aux yeux de Mélanie et non pas de lui dire que je l'aime. Comme je la vois souvent tête-à-tête, il n'y aurait rien de si facile que de l'ennuyer sans cesse du même propos : je vous aime, je vous adore, à propos de tout.

Il ne faut jamais faire le projet de lui dire telle chose, sous peine de dire des *spropositi*[1]. Il faut

remaniée par Vial et jouée, le 5 mars 1825, à l'Opéra-Comique, sous le titre de : *Pensionnat de jeunes Filles*, et à l'Odéon, sous le titre de : *Les Français au Serail*, le 28 juin 1825, retouchée encore par Hyacinthe Albertin.

[1] Bêtises.

tout bonnement lui dire à chaque moment ce que je sentirai, et, dans les moments de silence, lui parler d'elle.

Je crains d'être trop laid pour être aimé d'elle. Je crains que cette peur ne me donne un air gauche, il faut la vaincre.

Rien de si dégoûtant qu'un homme qui, au moment où il vous ennuie, se met à vous parler de son amour.

Je prends donc la résolution de ne lui parler de mon amour qu'à propos, et de le montrer cependant assez pour qu'elle ne le croie pas éteint. Je la vois tous les jours. C'est à moi de tâcher à ne pas être ennuyeux.

J'étais chez Dz. depuis midi à lire *Aménaïde*, et, me la figurant jouée par Mélanie, je goûtais mieux les beaux traits, et je passais sur les mauvais sentiments, lorsqu'elle est arrivée à une heure.

J'ai été froid en commençant; voilà, je crois, une des suites de ma malheureuse habitude, de penser à ce que je lui dirai. Elle m'a dit quelques mots, la première, de la soirée d'hier, qui ont enfin fait une impression assez forte pour mettre mon âme en scène, au lieu de mon esprit.

Dz., qui joue ce soir le *Bourgeois* (pour la dernière fois), nous a laissé dire. J'ai fini le rôle du *Misanthrope*, tout le cinquième acte; j'ai accroché quelques vers.

Louason s'est mise à dire le quatrième acte d'*Ariane*, elle n'était pas en train; peu à peu, elle s'y est mise. Elle a dit le cinquième, a été superbe dans trois ou quatre passages et sublime dans ces deux vers, après la lecture de la lettre de Thésée à Pirithous :

Prenez soin d'Ariane ! Il viole sa foi,
Me désespère, et veut qu'on prenne soin de moi [1].

Puisqu'elle a dit deux vers comme cela, elle peut tous les dire, en écoutant son âme. Je crois donc qu'elle peut devenir une actrice sublime dans l'expression de l'amour et des mouvements de Métromanie.

C'est le sort des héros d'être persécutés,
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.

Elle nous a serré l'âme, au point que j'en étais bête comme un panier. J'étais tout *chose*, comme dit certain niais. Nous sommes sortis de chez Dz. à trois heures, après nous être chauffés un moment ensemble.

Il faisait un temps agréable. Nous nous sommes allés promener aux Tuileries. Je crois que je lui ai été agréable pendant une heure, parce que je lui disais exactement ce que je pensais dans le moment. J'ai eu occasion de lui développer la description de l'*esprit* que j'ai écrite sur ce cahier, il y a quelques pages [2].

Je goûtais le pur contentement; nos âmes se parlaient. Elle me parlait avec une grâce charmante. Dans ces moments, je lui ai dit ce que je pensais alors : « Quand on ne serait pas amoureux de vous, on le deviendrait en vous entendant. »

Ce propos était fait pour aller à son âme et je suis persuadé qu'il y est allé. Tout ce qui peut l'avoir

[1] Acte V, scène IV.
[2] Voir p. 204.

gâté, c'est le souvenir des propos de même genre que je lui ai tenus quand son âme n'était pas émue.

Je remarque qu'en tout, pour bien faire, j'ai besoin de me blaser un peu. Rolandeau, *qui n'est pas gauche* (minuit c. [1]), m'avait bien deviné.

Cette âme de Mélanie est si sensible qu'on peut y lire l'effet de ce qu'on lui a dit. Elle m'a dit:

— Vous n'avez pas de montre?

— Non.

Dans le moment, quatre heures ont sonné.

— Vous en allez-vous?

— Oui.

Quelques propos d'amour à l'instant par mauvaise habitude. Ces propos ne peuvent pas toucher. Ils sont évidemment *attacati*.

Ce n'est pas comme s'il fallait convaincre par des raisonnements. Au bout de l'allée, elle a trouvé le soleil si beau qu'elle a dit: « Faisons encore un petit tour. » Nous parlions de choses agréables, lorsqu'à propos de sa voix, je lui ai fait un éloge fou de Duchesnois. Nous étions au milieu du tour pour revenir. Elle a quitté machinalement l'allée, pour traverser diagonalement l'espace qui se trouve entre cette allée et la terrasse des Feuillants, et être plus tôt à la porte.

Voilà qui est clair. J'ai un grand moyen de lui plaire. Je lis dans son âme comme dans un livre. Chaque jour, j'apprends à y mieux lire. Je connais les passions; au lieu de dire ce que j'ai pensé un quart d'heure ou une heure avant, et qui est *spro-*

[1] Parenthèse que nous reproduisons sans pouvoir l'expliquer.

posito souvent, dire ce que je trouverai de mieux dans le moment.

L'ennui, que je sens quelquefois avec elle, vient de ma timidité qui me fait préparer ce que je dis comme un livre. Or, l'ennui est communicatif. *Le parti en est donc pris, lui dire à chaque moment ce que je pense et sens, les yeux fixés sur son âme.*

21 ventôse (avant de l'avoir vue)

Je réfléchis que je suis une f....e bête. Elle me parla des *trois Caricks* (*sic*) dimanche, comme une femme qui se rend. Je suis une fichue bête de ne pas en avoir toujours sur moi pour saisir l'occasion; elle avait *il marchese* ces jours-ci; en acheter ce soir, et en porter toujours sur moi.

Chez Dz. aujourd'hui (21 v.), elle regardait Wagner en souriant. J'ai tourné les yeux sur elle par hasard; à l'instant, elle a pris un air sérieux. Je ne serais point surpris que Wagner l'eût eue. Mais je crains mon caractère soupçonneux à force de sensibilité. Si elle l'avait eu, ce gros Allemand en serait venu à bout avec sa figure fraîche et son lourd bon sens; mais en ce cas, elle se gêne pour moi, elle a donc envie de m'avoir.

23 ventôse.

Je sens qu'elle occupe toute mon âme. Je n'ai plus de sensibilité pour sentir autre chose, tout ce que je fais est fait machinalement; ma pensée est toujours fixée sur elle, je l'ai toujours devant les yeux, et mon expérience m'empêchant d'en faire confidence à personnne, mon seul soulagement est d'écrire. Je suis languissant pour tout le reste.

Dans cet état, tout me devient indifférent. Je ferais les plus grands sacrifices sans les sentir. On n'a point généralement une idée juste des sacrifices que font faire les grandes passions. S'il en est des autres comme de l'amour, ceux qui les font ne les sentent pas.

J'ai désiré aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, de la fortune. Je l'avais bien désiré souvent vaguement, mais aujourd'hui, mon désir était assez vif pour me faire soumettre à plusieurs années de travail dans un bureau.

Si j'avais eu de l'argent, je l'aurais eue aujourd'hui, cela est certain, et ma journée aurait peut-être été charmante, au lieu d'être toute triste.

Voici peut-être la raison qui fait que je n'avance pas mes affaires auprès d'elle ; je l'aime tant, que, lorsqu'elle me dit quelque chose, elle me fait tant de plaisir, qu'outre que je n'ai plus de perception, et que je suis tout sensation, quand même j'aurais la force de percevoir, *je n'aurais probablement pas la force de l'interrompre pour parler moi-même.* Ce qu'elle fait m'est trop précieux. Voilà peut-être pourquoi les véritables amants souvent n'ont pas leurs belles.

Voici l'histoire d'hier et d'aujourd'hui : — D'abord, je ne sais si c'est l'absence de Mante, mais tout le temps que je ne suis pas avec elle, je sens un vide insupportable qui se tourne bientôt en fond de tristesse. Le superbe temps qu'il a fait hier et aujourd'hui m'est odieux. Le manque d'argent contribue à cela ; cependant, il me semble que, quand même j'en aurais, le vide subsisterait toujours. C'est Mante que je crois.

Hier, 22 ventôse, mardi, j'allai chez Dz., à une heure et demie, en cravate noire. J'y trouvai Félipe et Wagner. Je dis, pour la première fois, Sosie; pris une fort mauvaise leçon. Elle ne vint pas. Dz. arrangea qu'il n'y aurait de leçon que le dimanche.

J'allai chez elle, à deux heures et un quart, en sortant d'avec Wagner, qui est décidément lourd et bête, exactement ce qu'on entend par Allemand. La bonne me dit qu'elle n'y est pas; à deux heures trois quarts, même réponse; j'y vais à trois heures, elle m'ouvre; sa vue me ravit :

— Que je suis malheureuse!

— Vous gêné-je, je m'en vais.

— Non pas, non pas, entrez; je viens d'envoyer chercher M. Le Blanc pour me mener promener. Si j'avais su que vous vinssiez, je ne l'aurais pas fait. Que je suis malheureuse!

Ce *que je suis malheureuse* était tout ce qu'elle pouvait dire de plus tendre ; ça augmentait encore mon ravissement.

Je ne me souviens pas de ce que je lui dis; tout ce que je sais, c'est que je lui dis ce que je sentais, et que je l'aimais plus que moi-même. Elle dut voir mon amour.

Ce *que je suis malheureuse*, répété souvent, était dit avec l'intonation la plus vraie et la plus large. Je lui disais : « Puisque je vous vois, je suis trop heureux! » La conversation nous conduisit à expliquer *ce que je suis*, etc.

— Comment l'entendez-vous, me dit-elle. Je me souvins de la scène de *Deschamps* et je fis semblant de l'entendre mal.

— Que je suis malheureuse de vous voir, dit-elle ; oh non !

Tout pesé, il me semble que ce *que je suis*, etc. était d'amour. Je m'arrêtais trop à jouir de ce que je sentais, je n'osais pas l'embrasser, j'eus peut-être tort. Je connais si fort le jeu des passions que j'ai besoin de me tenir à quatre pour n'être pas soupçonneux et que je ne suis jamais sûr de rien, à force de voir tous les possibles.

Rien ne me retient demain ; à la première fois que je la verrai chez elle, tête-à-tête, proposer les *caricks*, ferme insister ; faire de cela le sujet de la conversation, le ramener.

Tout pesé, je suis une bête, elle ne l'a pas repoussé dimanche ; je fus une bête lundi, car hier et aujourd'hui l'occasion a manqué.

Dimanche, 26 ventôse.

Je me levai à six heures. Rey vint m'ennuyer une heure, je lus quarante pages de Tracy, ensuite l'*Inconstant*, de Collin [1], œuvre insipide s'il en fut jamais, qui me sécha. Je m'habillai à midi, je me sentais des dispositions à m'ennuyer, parce que c'était dimanche. Je deviendrai fou, si cela continue. Ce jour m'est d'un *odieux* terrible.

J'allais chez Dz., superbe : cheveux à grosses boucles noires, grand caractère, figure bien, cravate, jabot, deux gilets superbes, habit parfait, culotte de casimir, bas de fil et souliers.

C'est un des jours de ma vie où, pour le physique,

[1] Collin d'Harleville.

j'ai été le mieux. J'avais le maintien noble et assuré du plus grand monde.

Le temps était superbe. Je vais donc chez Dz. à midi et demie. « Monsieur, il n'y aura pas leçon; il vous a attendu jusqu'à une heure, et, voyant que vous ne veniez pas, il est allé à Versailles. » Je fus un peu désappointé. Je me sauvai du malheur par la force avec laquelle je me dis : « Courons chez L. » En y allant, je me disais! « Elle n'est pas venue chez Dz.; il ne manquerait plus qu'on me dit chez elle : « Elle vient de partir pour la campagne. » Je ne songeais pas que, dans ce cas, j'aurais Crozet.

Je monte chez elle : « Elle vient de sortir pour aller chez Dz. — Vous croyez? il n'y a pas de leçon. — Elle sort seulement. »

Mon *vous croyez* disait : je ne vous crois pas. Je prends la résolution de m'en aller en regardant et lentement jusque chez Dz; je la trouve revenant dans la rue des Fossés.

Nous revenons chez elle. Je ne sais pourquoi j'étais un peu froid (je pense que c'était parce que je manquais d'argent). Je lui fis en plaisantant quelques reproches sur ce qu'elle m'avait fait fermer sa porte; elle n'en convint pas. Je dus lui paraître un peu piqué. (Dix heures et demie sonnent, je m'habille pour aller chez Ariane; de là chez Dz. et le reste du jour avec Mélanie. Si j'avais de l'argent, je l'aurais aujourd'hui. Mais avec ce grand *si*, je l'aurais eue vendredi, je l'aurais eue hier; j'en acquerrai plus de talent. Vraiment, je suis un enfant, j'ai trop de sensibilité, et, jusqu'ici, j'ai trop eu de confiance en ma *sensibilité* pour être aimable; je suis un enfant point formé dans toute l'étendue du terme.)

Dire à L. :

« J'aime bien mieux vous plaire qu'aux gens qui m'ont formé et à ceux pour qui ils m'ont formé ; vous avez bien plus d'esprit qu'eux. Dites-moi ce qu'il faut être, je le serai. Vous voyez comme je suis corrigé de *caricature*. » Ce sentiment, dit avec grâce et développé dans un moment où nos âmes se parlent, il est naturel.

Je rentre à quatre heures et demie, accablé de tristesse, mais non pas de tristesse sèche et menant au désespoir, de celle qui est voisine des larmes. Le temps, qui est étouffé, me met du tendre dans l'âme. J'aurais une vive jouissance ce soir aux Français, mais je n'ai pas d'argent ; même l'inquiétude que me donnent cette fin de mois et le commencement de germinal est une des causes de ma tristesse.

Mais la principale ou, pour mieux dire, l'unique, la voici :

Je suis arrivé chez Louason à trois heures et demie. M. Le Blanc y était ; elle était assise vis-à-vis son miroir, avait la tête enveloppée d'un mouchoir brodé, ce qui lui ôtait presque tout le touchant de sa physionomie. Elle tenait *Phèdre* dans les mains, avait l'air profondément réfléchi, et m'a proposé une manière concentrée de dire le premier couplet.

Pendant ce temps, M. Le Blanc était passé dans l'antichambre. J'étais derrière le fauteuil de Mélanie, j'étais horriblement fatigué de notre course à la rue Saint-Maur. M. L. B. est rentré, a pris son chapeau

après une minute et s'est en allé. Je suis resté dans ma position. Louason a continué à lire les mémoires de Clairon, article *Phèdre*, et successivement plusieurs autres.

J'ai eu là entièrement l'inconvénient de l'esprit naturel ; j'étais tête-à-tête et ne l'ai point occupée de mon amour ; je ne l'ai embrassée que deux fois. Le temps s'écoulait, j'étais heureux. Je l'aurais été parfaitement si j'avais eu quatre louis dans ma poche, j'aurais eu cette hardiesse sans laquelle il n'y a point de beauté. Elle était dans son fauteuil, l'air excessivement sérieux et nulle douceur dans sa physionomie, à cause de ce vilain mouchoir. Il y a eu un moment très court où elle a parcouru Clairon. En supposant que ses gestes *accusent* (sculpture, draperies) ses sentiments de la même manière que les miens, elle devait être très occupée de son art. Cependant, je crois que c'était le moment de parler de mon amour ; mais il fallait *une tournure adroite* de l'esprit joué, et j'étais tout âme. Je tremblais un peu, et je soupirais (c'était en partie joué, j'augmentais la nature).

Moi, lorsque je feuillette un livre après en avoir lu quelques articles, ma tête fermente, je suis très occupé de mon art. Au moment où elle faisait les mêmes gestes que je fais dans ces occasions, je lui ai dit avec tous les ménagements possibles pour Ariane et, après sa parole d'honneur de taire la chose et de qui elle la tenait, que celle-ci était chez Legouvé, lorsqu'il est venu une députation pour demander qu'elle débutât ; qu'A. a dit qu'il était impossible qu'elle fût reçue, mais qu'elle est cepen-

dant d'avis qu'on la laisse débuter pour lui procurer un bon engagement en province.

Ça a renouvelé son intérêt pour ses débuts. Nous avons parlé de cela quelque temps. Je lui ai dit ensuite que j'irais encore chez Ariane lundi à sa fête[1] et puis que je n'irais plus parce que je prévoyais qu'il faudrait être de deux partis dans quelque temps. Elle m'a prié d'y aller toujours.

Mon avis est de ne plus rien dire d'Ariane; je me suis conduit aujourd'hui en galant homme; mais si Ariane cabalait contre Mélanie, je serais obligé d'être traître à l'une des deux. Au moindre indice de cabale de la part d'A., je ne vais plus chez elle et je suis pour Mélanie.

Je lui ai fait ensuite des compliments en action qui l'ont fait rire et lui ont plu. J'étais heureux, lorsque j'ai été réveillé par le retour de M. L. B. Ce retour m'a accablé, j'ai cru voir ma sottise, elle a ri en lisant Clairon quatre minutes; je me suis en allé, elle m'a dit d'un air très dégagé : « Bonjour, monsieur. »

Je suis venu chez moi, accablé par l'idée de ma timidité; je n'avais pas la force d'écrire ceci; enfin, j'ai pensé aux avantages de l'esprit de caractère (naturel). Je suis venu à songer que, tout occupée de son art, mon amour aurait été importun, que peut-être, lui ayant paru amoureux et timide, j'avais été le mieux possible. Cette idée, que peut-être je n'étais pas si sot que je le croyais d'abord, a re-

[1] Voir plus loin le compte rendu de cette fête chez Mlle Duchesnois.

donné un peu de ton à mon âme et m'a donné la force d'écrire.

Si ce soir je pouvais aller aux Français (au *Légataire universel*), je serais heureux.

Y aller demain de bonne heure, et lui proposer ferme d'en finir. Il faut que j'écrive tout auparavant parce que dès que je serai heureux je n'écrirai plus un mot.

Lui dire demain : « Vous étiez si occupée de vos rôles que mon pauvre amour n'a pas osé se montrer. »

J'ai seulement pensé, en écrivant ceci, que M. Le Blanc s'était conduit aujourd'hui en très galant homme.

Je vois par là, aussi évidemment que possible, l'influence de la *tête* sur le *cœur*. Mon cœur a bien plus d'expérience que ma tête ; j'ai beaucoup aimé et peu jugé.

C'est un moyen de se consoler que de regarder sa douleur de près (surtout avec une tête comme la mienne). Ou on trouve des raisons pour s'affliger moins, comme il vient de m'arriver, ou du moins on en tire toute l'instruction possible en voyant ce qui vous y a mené.

Suite du dimanche, 26 ventôse.

Arrivé chez elle, elle s'habillait. Je suis trop chaste dans ces occasions. C'est que je suis toujours Saint-Preux. Nous allâmes aux Tuileries; je ne me voyais pas parler. J'étais trop naturel et trop occupé de l'effet de ce que je disais pour cela. Nous rîmes des figures que nous rencontrions; je pouvais être le

feu d'artifice brillant et comique; mais je ne suis cela que lorsque je le suis naturellement, je ne sais pas le jouer. Je fus seulement du meilleur ton possible, celui de Fleury, dans l'*Ecole des Bourgeois* [1].

Nous allâmes aux Champs-Elysées. En ce moment, il y avait un peu de froideur dans notre conversation; voilà le défaut des personnes naturelles, mais c'est à ce prix qu'on achète les moments sublimes.

C'est Dumesnil [2] comparée à Clairon. Je lui parlai de ses relations avec cette dernière, cela ranima la conversation. Nous fîmes un tour aux Champs-Elysées ; en revenant, nos âmes se parlaient. Nous cherchions le nom que je prendrais si j'allais à Marseille, comme son cousin. Si elle ne débute pas ici avant quatre mois, elle ira à Marseille [3]. Voilà un coup de hasard unique pour moi. Je ne lui ai pas dit que mon projet fût d'y aller, mais bien que, si elle y allait, je l'y suivrais et lui sacrifierais Paris.

Je n'ai plus le droit de me plaindre du hasard dans les petites choses, lorsque, dans une si importante, il me favorise à ce point.

Cependant, lui disais-je, je sacrifie mon intérêt au vôtre et je désire que vous restiez ici. Cela est vrai. Nos âmes se parlaient, j'étais heureux.

Voilà bien l'homme de la nature et non l'homme de roman. Je sens que je ne devrais jamais cesser

[1] Comédie en trois actes, en prose, avec un prologue, par d'Allainval (1728).

[2] La rivale d'Adrienne Lecouvreur et de Mlle Clairon.

[3] Mélanie Guilbert débuta à Marseille, dans le rôle d'Aménaïde. Voir appendice V.

d'aimer A. et ne jamais oublier Mme de N.[1], et cependant, si ma Mélanie est à Marseille avec moi, je suis le plus heureux des hommes.

Ce nom que je dois porter est Le Bourlier, le nom d'un de ses cousins de Versailles. Il était trois heures. Nous revînmes chez elle où elle attendait M. Lalanne. J'étais heureux, je la tenais sous le bras, en sortant du passage qui conduit des Tuileries à la rue Saint-Honoré ; j'avais sur les lèvres le sourire du bonheur, lorsque V.....[2] se présenta à mes yeux. Elle était en voiture ; elle nous vit parfaitement. Elle dut voir sur ma figure un peu d'émotion de la voir. Je ne la saluai pas. Je ne pus pas faire signe à L. parce que V. me voyait trop.

Ce qu'il y a d'excellent, c'est que j'avais prévenu L. que nous pourrions rencontrer une petite fille de la société, à qui je faisais la cour. Je lui dis que c'était elle dès que la voiture fut passée.

Voilà une des plus vives jouissances de vanité que je pusse avoir. Je me dis : « C'est là une grande jouissance de vanité. » La connaissance que j'ai des passions me la fit regarder comme une curiosité, mais je ne la sentis guère. Si V..... a une âme comme la mienne, cette rencontre doit l'avoir mise au désespoir, et, en même temps, la disposer à m'être favorable à la première vue.

Ces détails auraient eu cinquante pages hier soir, mais, dans ce moment, je sens peu.

Nous revînmes chez L. Elle écrivit un mot pour Lalanne. Nous retournâmes aux Tuileries. Je fus

[1] C'est la mère de A. (Adèle).
[2] Victorine.

encore trop chaste dans ce moment de tête-à-tête à huis-clos.

Dans ces moments, je ne suis pas amant, je suis homme de la société aimable, voilà tout. Je ne me fais pas d'idée moi-même combien je suis enfant.

Elle crut, dans un moment de notre promenade, que je lui offrais de la mener dîner quelque part; elle refusa. C'était me faire beaucoup d'honneur.

Je lui parlais de ma timidité; elle me dit que j'avais l'air de l'audace. Elle le croit, et moi aussi.

Nous parlions de mon amour. Elle me dit que je n'en parlais pas comme un homme pénétré. Je parai bien le coup en touchant son cœur, mais il n'en est pas moins vrai que je parle trop gaiement d'amour. Beau défaut, mais défaut que j'ai acquis en craignant d'être trop profondément sentimental et, par conséquent, triste.

Elle me trouva polisson. Elle me fit une sortie contre Martial et contre le ton irrévérencieux des jeunes gens à la mode.

Le B. ne nous vit pas d'abord aux Tuileries, où il vint; ensuite, il nous aborda. A l'instant, silence malgré tout ce que je faisais pour engager la conversation; il tint comme poix et joua un fichu rôle par mes soins. Je le ridiculisai ferme, en parlant bas à Mélanie. Enfin, à quatre heures trois quarts, nous la reconduisîmes chez elle. Nous montâmes et je l'y laissai.

J'oublie une petite bataille[1] de sentiment, très essentielle; je l'écrirai quand je m'en souviendrai.

[1] Il faudrait que je vous visse huit jours pour me blaser. La deuxième fois, en passant par le passage des Tuileries et la rue Saint-Honoré. (Note de B.)

En dernière analyse, je vois bien qu'il en faut finir avec Louason, mais je l'aime trop pour le faire à volonté; il faut qu'elle m'aide en l'occasion — l'occasion, je lui donnerai occasion de naître dès que j'aurai de l'argent.

Dans ce moment, je sens très peu, je suis très disposé à faire tout finir, mais, auprès de ma divine Mélanie, j'aime trop pour rien faire.

Me voilà au courant, excepté l'histoire de dimanche dernier que je n'écris pas, parce que je ne sens rien dans ce moment.

Lundi, 27 ventôse.

C'est le 22 que je découvris que les Tuileries ont 820 pas du château à la statue qui est au bout de la grande allée. Cette action qui, si on ne considère pas les détails, est ridicule, ne fut, ce me semble, que de la bonté à ses yeux; elle aurait dû me dire :

— B., j'ai quelque chose à dire à M. L. B., laissez-nous deux tours et revenez nous joindre.

Les 24 et 25 ont peut-être été les jours les plus malheureux de ma vie. Elle me fit dire qu'elle n'y était pas, quoiqu'elle y fût. Je ne fis que l'entrevoir un instant aux Tuileries le 24. Le 25, Tencin vint me voir au moment où je revenais de chez elle pour la première fois; nous nous promenâmes aux Tuileries par une charmante brume de printemps qui me rappelait absolument Milan. Nous fîmes les *fats* jusqu'à quatre heures, ce qui nous distrait un peu.

J'aurais dû écrire ces jours-là, j'aurais parfaitement peint le malheur de l'amour; mais je l'ai vue hier, ça a tout effacé.

Il est très difficile de peindre ce qui a été *naturel*

en vous, de mémoire; on peint mieux le *factice*, le *joué*, parce que l'effort qu'il a fallu faire pour *jouer* l'a gravé dans la mémoire. M'exercer à me rappeler mes sentiments naturels, voilà l'étude qui peut me donner le talent de Shakespeare. On se voit aller en *jouant*, on a la *perception*. Cette sensation est facilement reproduite par l'organe de la *mémoire;* mais pour se rappeler les *sentiments naturels*, il faut commencer par faire la *perception*.

Voilà où l'étude de l'*Idéologie* (Tracy et Biran) m'est utile.

J'ai été très naturel hier dimanche, pendant quatre heures que j'ai passées avec elle; je n'ai pas encore fait la *perception*, de manière que je ne sais pas encore ce que je lui ai paru. Pour être entièrement dans le genre naturel qui est le véritable esprit, il faut y être habitué. Pour cela, il me faudrait vivre en société avec Mélanie, alors je ne serais point pressé de parler, et au bout de deux jours, j'aurais cette grâce de naturel :

Et la grâce plus belle encore que la beauté,

plus belle mille fois que l'esprit apprêté à la Montesquieu. Mais, pour une femme de l'esprit de Mélanie, je suis loin, ce me semble, d'avoir l'esprit à la *Montesquieu*, ou plutôt cette fougue de génie (*Genium* d'Horace et non génie de Shakespeare), ce luxe de force qui me rend étonnant, invisible et quelquefois même un peu humiliant, par conséquent odieux aux yeux de Percevant, Gripoli et autres. Mais disserter est infini; me voilà en chemin de faire un livre sur l'homme, et je n'ai qu'une heure pour écrire, après quoi Crozet vient me prendre

pour aller porter des fleurs et un baiser à Duchesnois.

J'ai trouvé ces jours-ci beaucoup de vérités, entre autres celle-ci :

Plus un homme est *sot*, plus il est de niveau avec le monde.

Ouéhihé est parfaitement de niveau avec le monde, Pacé s'en tire un peu; mais à peine du limon je dégage un pied tremblant, etc.

Percevant est bien plus haut, au degré de la *politique*.

— Pourquoi dis-tu hier à Ouéhihé que Racine était bête? me disait-il samedi matin, en nous promenant aux Tuileries.

Plana comme Alfieri, je crois, méprise toute la canaille; moi enfin, qui lirais bien dans mon caractère, verrais que toute ma *politique* est *attacata*.

Je sens que, dans les choses de la vie où je sens ma force, je suis disposé à ne point prendre de parti d'avance. Je suis sûr que, dans la circonstance, je ferai ce qu'il y aura de mieux.

Je suis d'avis que c'est là le caractère de la force parce que, dans les choses où je suis faible, je n'ai jamais fait assez de résolutions d'avance. Comme, lorsque je vais faire une visite chez une femme que j'aime, le résultat de tout cela est qu'avec elle, le premier quart d'heure, je n'ai que des mouvements convulsifs ou une faiblesse subite et générale, une *liquéfaction* des solides.

Je suis donc d'avis que le caractère de la force est de se f..... de tout et d'aller en avant.

PARIS

1805

DIX-HUITIÈME CAHIER

(DU 28 AU 30 VENTOSE AN XIII)

Mars 1805.

Lectures. — Journée heureuse. — Le commerce de Pondichéry. — Fatuité charmante. — La rivale de Mélanie. — L'amant de Mlle Sainval. — Un intrus. — Discussion sur Dieu. — Ninon. — Le comte de Lauragais et Marie-Antoinette. — Jouissances de poète.

Le 28 ventôse, je prends sur moi de ne pas aller chez Louason. Je lis soixante-six pages in-4° d'Helvétius, cent de Smith[1] et la tragédie d'*Andromaque*. — Je lis Smith avec un très grand plaisir.

Le 29, je vais chez Pacé, à dix heures ; j'y trouve la femme de chambre d'Ariane et, lui, profondément occupé à lui répondre. Elle sortie, il se déboude avec moi, cela m'intéresse beaucoup. Il vient un sous-inspecteur et M. Pelet (des Verreries) ; je me

[1] Adam Smith, économiste anglais.

livre, le caractère ferme de cet homme me plaît, et le sien à moi.

Je m'amuse beaucoup jusqu'à une heure.

J'arrive à une heure et quart chez Dz., assez mal fagoté; je suis très gai et ne regarde presque pas Mélanie. Dz. me répète toute la première scène de *Sosie*. Il est charmant de naturel. Je la joue après lui : « Il fera dans ce rôle. » (Il y a cependant diablement loin de là au *Misanthrope*).

J'accompagne Mélanie chez elle, vers deux heures et demie ; à trois heures et demie, arrive Félipe. Elle fait fermer sa porte à tout le monde. Elle m'a dit d'y aller faire *Thésée* demain, à une heure ; je l'ai intéressée. Elle m'a demandé la première des nouvelles de la petite fille [1] que nous rencontrâmes en sortant des Tuileries. Cette batterie est bonne.

Je crois qu'il me sera aisé de lui faire craindre Félipe.

Je vais finir *Helvétius*, le premier volume de Tracy, et puis *Letellier* [2] avant que de partir. Y travailler tous les moments de solitude, passer le reste du temps avec Louason.

J'ai, je crois, enfin trouvé le chemin ; le suivre. Voilà une journée heureuse.

30 ventôse.

Je vais, à huit heures, déjeuner avec Cheminade ; grande conversation très agréable, parce que j'ai le bon esprit de la mettre sur un objet qui nous intéresse tous deux également : le commerce de Pondichéry.

[1] Victorine.
[2] Voir appendice II.

Voici ce qu'est ce commerce :

On arrive à Pondichéry en temps de paix, on gagne 50 p. 100 par an. Un homme d'affaires vous *contracte* des toiles deux fois par an. Vous payez les deux tiers du prix avant la livraison et sur la note authentique du prix de contrat.

Les marchands qui arrivent deux fois par an à Pondichéry vous donnent 25 p. 100 de bénéfices.

Si vous voulez aller contracter vous-même dans la campagne, vous gagnez 80 p. 100. Ces bénéfices ne seront (les premiers) que de 30 ou 40 p. 100 environ, tant que les Français n'auront que deux lieues autour de Pondichéry.

Un jeune homme de vingt ans arrive à P. avec 24,000 francs, la deuxième année il a 36,000, la troisième 54,000, la quatrième 81,000, la cinquième 121,500, la sixième 180,000, la septième 270,000 etc.

Voilà donc en huit ans une fortune assurée. Pour cela, accoutumer les jeunes gens de bonne heure à la mer.

A Pondichéry, avec cent vingt louis par an, on a chevaux, voitures et huit domestiques. Une vie analogue que celle qu'on se procure à Paris avec 20,000 francs de rente. Les domestiques ne font qu'une chose, sont de couleur olive et coûtent 7 à 10 francs par mois.

Chose à suivre si jamais je suis ruiné, ou que, pauvre, j'aie beaucoup d'enfants.

Le climat n'est pas malsain.

Je vois que dans la banque, comme dans tout, un grand esprit est encore le meilleur fond.

Cheminade me donne mille détails très intéressants et très sincères.

Ne vaut-il pas mieux mener huit ans cette vie que de languir toute sa vie dans un bureau ?

L'œuvre du génie, c'est le sens de la conversation. Il faut être libre sur les détails, et que le caractère les tire des circonstances qui surviennent en leur donnant sa couleur.

Mélanie me disait un jour :

— Quand les femmes ne seraient pas coquettes, vous nous le feriez devenir.

Je dis aujourd'hui :

— Quand nous ne serions pas fats, les femmes nous le rendraient.

J'étais amant tendre et soumis avant-hier. Hier, j'entrevis le bon effet que ferait la fatuité. Aujourd'hui, j'ai été fat, comme il faut l'être. J'ai entremêlé ma fatuité de choses très tendres, mais dites avec un peu moins de largeur qu'elles ne devraient l'être en pur sentiment, et jamais je n'ai été si aimable aux yeux de Mélanie.

Je trouve que j'affaiblis, donne un air grave et sévère à mes sentiments en les écrivant.

La raison est que d'abord je ne peux les écrire en un point comme je les sens ; la seconde, qui tient à mon métier de poète, c'est que je les explique en les peignant.

J'ai eu une fatuité charmante qui ne l'a pas offensée, qui lui a montré que je n'étais pas pour elle un homme à dédaigner et qui, en même temps, lui a offert l'espérance de me corriger.

Cette fatuité jette encore un reflet excellent sur

les derniers quinze jours de ma conduite. Le sentiment était simple et pur alors ; aujourd'hui, je lui ai paru charmant et spirituel et elle me croit un peu dépris d'elle ; elle en doit donc conclure que les autres jours je l'aimais bien.

Je suis enchanté d'elle, je suis très content de moi ; je suis très heureux.

Dans six ans, je ne demeurerai pas un mois et demi pour en être à ce point-là avec une femme qui me plaira ; je l'aurai probablement au bout d'un mois. Serai-je aussi heureux au bout de quatre semaines ? C'est le bonheur qui fait tout. « C'est le cœur qui fait tout, » dit la tendre Ariane. Aurai-je le cœur que j'ai à cette heure ?

Voilà une journée très heureuse, je jouis bien plus que le 6 ventôse (cela n'est pas le meilleur jour du mois, mais celui du plus grand talent. Mais je vois de plus en plus que la vanité est faible chez moi. Je ne m'en sauve que par l'orgueil, comme dit Vauvenargues, que peut-être je n'estimais pas assez il y a un an), et qui me l'eût prédite telle ? Elle devait, au contraire, être très malheureuse ; il y a deux ans, elle eût été voisine du désespoir.

Voilà bien comment la sagesse donne le bonheur. Chercher à devenir encore plus savant dans la manière de tirer parti des circonstances.

Tout ce que j'ai écrit dans ces deux pages sent trop le génie. Elles auraient été charmantes si j'avais décrit tout bonnement les charmantes circonstances qui m'ont fait tirer ces conséquences.

Je suis arrivé chez Mélanie à une heure. Je croyais qu'il était plus tard. J'étais très bien et le déjeûner de Cheminade m'avait laissé un caractère tout de

gaieté et tendresse; il n'y avait rien autre. J'étais on ne peut pas mieux disposé. J'ai trouvé Mélanie avec un petit garçon (parent de sa bonne). J'ai été aimable, léger, mais un peu froid. Elle m'a dit qu'elle allait dans la rue des Blancs-Manteaux.

Je suis parti de là pour lui dire avec toute la grâce possible que j'avais passé la matinée là, dans une chambre que j'y avais,

— Que vous êtes libertin !

— Vous me faites beaucoup d'honneur.

Ce principe a donné lieu à une excellente *masse* (dessin) de conversation, dont tous les détails ont été de l'aimable fatuité que j'ai expliquée ci-dessus.

Je lui ai dit que j'y étais avec une autre Mélanie, femme se divorçant, qui était de Normandie ; que, ce qui m'avait fait beaucoup rire, était que je savais que nous y étions ensemble pour la dernière fois et qu'elle vantait le bonheur que nous y goûterions ensemble.

Voilà le squelette. Cette fatuité l'a intéressée excessivement ; me souvenir de cela, j'ai déjà failli me couper. Voilà bien la fatuité en action, plaisant plus à une femme très tendre que le plus pur sentiment.

Elle m'a demandé si j'avais vu la petite fille; je lui ai dit que tout allait au mieux, qu'elle pleurait là-dessus; elle s'est apitoyée un instant.

Je lui ai dit (dans la seconde visite) qu'hier je n'avais pas dit deux mots dans toute la soirée, que j'avais joué à la bouillotte vis-à-vis d'*Eudoxie* à qui je parlais des yeux.

Eudoxie[1] est le nom que je donne à la jeune

[1]. Victorine.

personne que nous rencontrâmes dimanche au sortir des Tuileries.

Elle s'habillait pour sortir à deux heures et aller rue des Blancs-Manteaux. Je lui ai dit que j'allais profiter de ce temps pour aller chez de vieilles dames où je trouverais *Eudoxie*.

Nous sommes sortis à deux heures un quart. Je suis allé chez Barral. Comme son *spleen* m'aurait ennuyé et aurait gâté mon ton, je l'ai rendu très gai, en lui faisant part de la manière de s'enrichir dans l'Inde et lui promettant de lui faire refuser d'y aller, si jamais je prenais ce parti. J'ai eu de la *coquetterie* à la fin de cette conversation. Pour être bien gai demain, il faut aller déjeûner chez Pacé, de là, nous pourrons aller ensemble chez Dz.

Je suis revenu à trois heures sonnant chez ma *Princesse*, avec une physionomie triomphante. J'avais ce qui fait la beauté de la physionomie. J'étais gai, j'étais heureux, je me voyais avoir des succès depuis deux heures. J'étais parfaitement mis.

Je suis entré, son premier regard (suite de ses résolutions) était dégagé et indifférent; mais l'indifférence était outrée et il n'y a eu que la première comme cela.

C'est dans la seconde visite, qui a duré de trois heures à quatre heures un quart, que j'ai été vraiment aimable à ses yeux.

Elle m'a demandé si j'avais vu cette demoiselle; je le lui ai dit à la fin de ma visite.

— Mais mes affaires vont mal avec elle, elle m'a parlé d'un air entièrement dégagé, etc., etc.

— Vous allez en devenir amoureux.

Voilà quelle a été la couleur générale de sa conversation. Tendres, les yeux humides de pleurs, nous étions assis, je lui tenais les mains, elle soupirait souvent ; il y a eu un moment où ses yeux étaient plus humides, ses mains étaient très chaudes, elles avaient la sueur que donne l'anxiété des passions (dans un certain degré). Je serrais légèrement ses mains dans ce moment, elle les a serrées aussi légèrement. Elle m'aimait dans ce moment. Sa figure marquait le plus grand attendrissement.

Voilà peut-être le plus fort mouvement d'émotion tendre et profonde que j'aie causé.

Elle n'osait pas me regarder, j'aurais lu son âme dans ses yeux.

Cet état dura plus ou moins les derniers quarts d'heure de ma visite. Nous parlions lentement, nous savourions notre bonheur, elle goûtait les baisers qu'elle me laissait prendre. Qu'elle était loin de la force avec laquelle elle me disait hier, lorsque j'en sollicitais un en m'en allant :

— Pas le plus petit.

J'avoue qu'il a été délicieux pour moi.

Nous avons dit mille choses pendant ce temps. Elle ramenait souvent l'autre Mélanie et Eudoxie.

Je lui ai dit que j'avais eu envie de dire à l'autre Mélanie ce matin que le chocolat que nous prenions me faisait plus plaisir qu'elle, en disant cela d'une manière obscure et par conséquent fine.

Elle m'a dit que c'était une grossièreté, que j'en disais aux femmes, que je lui en avais dit une très forte l'autre jour.

On racontait la singulière anecdote de Mlle Sainval[1], mettant son amant nu en chemise à la porte, à la première entrevue, la fermant, la rouvrant ensuite, et l'introduisant, les doigts sur la bouche :

— Prends garde à mon père, mon ami, ne le réveillons. Elle m'amusait beaucoup, elle venait de se plaindre d'un rhume.

— Est-ce comme cela que vous vous êtes enrhumée? lui dis-je en souriant. Cette plaisanterie fut parfaitement amenée par la conversation. Elle pouvait être insolente, mais n'était pas bête. Elle m'en a fait des reproches aujourd'hui, etc., etc., en me disant qu'elle avait paru malhonnête à un monsieur qui était là. Il me semble qu'il n'y avait que Châteauneuf et Le Blanc, par conséquent Le Blanc est l'homme choqué. Je lui en ai demandé pardon, en lui baisant les mains ; je crois qu'elle sentait mes baisers, et je me suis excusé en disant que je ne croyais pas cette plaisanterie insolente, que c'était l'excès même de son absurdité qui la rendait plaisante.

Qu'est-ce que c'est que la galanterie? C'est le mensonge perpétuel de ce qu'on ne peut faire que rarement. Je commence à aborder dans le monde le magasin de mes idées de poète sur l'homme. Cela donne à ma conversation une physionomie inimitable ; elle est moi ; au reste, cette idée est de Montesquieu (*Esprit des Lois*, 23e ou 24e livre).

On a sonné ; c'est lui, le diable l'emporte! Je l'ai embrassée trois ou quatre fois de suite. Elle a senti mes baisers.

[1] Deux actrices de la Comédie-Française portaient ce nom. Voir p. 247, note 2.

M. Le B. est entré, elle a eu l'art de tenir une conversation générale charmante. On n'a pas plus d'esprit. Elle a dit sur Dieu et l'âme tout ce que Mante et moi nous pensons et, dans cette discussion de la plus sublime philosophie, elle a eu pleinement l'avantage sur M. Le B. qui défendait Dieu, et elle n'a jamais lu Helvétius, Tracy, ni Bayle.

Voilà la meilleure preuve d'un rare bon sens naturel. Elle a trouvé toute seule tout ce qu'elle a dit. Trouvez-moi une femme qui en fasse autant! S'il y avait eu six personnes, j'aurais été étincelant de lumière et d'éloquence. Je me suis retenu dans la plaisanterie. J'ai mal fait, je devais, *moi*, être naturel.

Enfin, je me suis en allé; « Adieu, *à demain* » de la voix la plus tendre. Elle a avancé une main, je ne l'ai pas baisée. Le B. ne nous voyait pas, il aurait été plaisant de lui en faire entendre le bruit.

Voilà le squelette sans vie de l'heure la plus charmante, le plan des îles Borromées et du rivage du lac Majeur, exactement cela. C'est cela, et rien n'est plus loin de ce que ces îles ont été pour notre âme charmée. Le plan nous montre tout ce que nous n'avons pas vu, *ma la pioggia amena, la selva lusinghiera, dove sono*[1]*?*

Mélanie est vraiment faite pour être une Ninon, avec la différence qu'elle aura peut-être en sa vie trois ou quatre amants. Cela est d'autant plus vrai qu'elle n'a point un caractère *attacato*, joué; elle n'a point lu le caractère de Ninon, elle ne cherche

[1] Mais la pluie agréable, la forêt exquise, quand y serai-je? (Voir le journal de Milan, 1811.)

point par principe à l'avoir comme le plus heureux ou le plus aimable, elle l'a tout naturellement. Eh bien, voilà un mérite à jamais invisible à Pacé. Il y a plus, il se peut qu'il n'en aperçoive que les défauts, abstraction faite même du désir de vengeance que lui donnerait probablement l'odeur de supériorité ; actuellement, croyez aux réputations. Imaginez d'après les récits des voyageurs. Il n'a pu au plus que noter les vibrations de son âme ; mais si cette âme ne valait rien!

Souvent, ce qu'on dit a plus d'esprit qu'on n'en voit; on fait vraiment de l'esprit sans le savoir : *Vous n'aimez pas les petites âmes*, mauvaise plaisanterie que je ne lui ai pas faite et que nous avons discutée. Je vois seulement deux heures après le double sens qui seul la rend supportable.

M. Le B. nous a dit que le comte de Lauragais, parlant à la reine, n'était pas mal leste, et la reine l'était souvent (c'était un couple léger).

— La R. Je ne conçois pas comment une femme se vend.

— Le C. Mais, madame, on lui donne un million.

— La R. Bah! qu'est-ce que ça fait?

— Le C. Dix, cent.

— Le R. Ah! vous m'en direz tant.

— Le C. Voilà la femme trouvée, il ne manque que l'acheteur.

Un mot moins grossier que l'acheteur [1].

[1] On trouve dans les mémoires de la comtesse Hélène Potocka (*une grande dame au* XVIII^e *siècle*, par L. Perey, 2^e volume), une anecdote qui a quelque rapport avec celle-ci :

« M^me de Coislin est une femme d'un esprit, d'une pénétration, d'une imagination extraordinaires, malgré son grand âge; dans

Motet-Daleville, entrepreneur général des messageries, donna, il y a vingt ans, un *million* à Duter, je crois, la maîtresse du prince de Condé, et la lui enleva. Voilà un bon fait.

Adieu cahier, je suis las d'écrire.

Elle m'a demandé l'histoire de Charles-Quint. Nous lui avons parlé de celle de Robertson. Elle brûle de la lire. Elle *brûle*, trouvez-moi une fille de conseiller d'État, une demoiselle du monde à Paris qui ait ce désir.

Aller tous les huit jours déjeûner chez Ch., tous les huit jours chez Pacé, nous rirons.

Je fais, n'y voyant plus, de la musique avec mes doigts et ma voix *susurrante*, sur ma table, je la sens jusqu'au fond du cœur, elle me fait frissonner, je me sens les yeux pleins de larmes, tant il est vrai qu'avec une âme sensible, on est musicien. Porter à ma divine Pauline la partition du *Matrimonio segreto*. Elle aura de ces jouissances d'ange. J'écris ceci sans distinguer une lettre.

Voilà de ces jouissances qui sont à 30 millions de lieues au-dessus de tous les froids. Voilà le poète.

Si j'avais le sentiment à rendre dans une tragédie,

sa jeunesse, elle fut fort belle. Louis XV y fit attention; elle lui céda, et ne s'en cacha point. Pendant la Révolution, entrant dans une auberge et voyant un lit affreux qui lui était destiné, elle s'écria : « Ce n'est pas là le lit de Louis XV. » Bourette, fameux financier, la pressait de lui accorder ses bonnes grâces : dans un moment d'enthousiasme, il lui offrit un million. Mme de Coislin persista à refuser. Bourette, désespéré, s'en retourna. Après bien des réflexions, pensant qu'un million était une somme, elle écrivit le lendemain à Bourette qu'elle se ravisait. Celui-ci lui répondit : « Ce que je vous demandais hier était d'un grand « prix, ce que vous m'offrez aujourd'hui est trop cher. »

il est clair que, deux jours après l'avoir écrit, devenu un peu froid moi-même, il ne me plairait plus tant, il ne faudrait pas moins l'y laisser.

Voilà de ces détails qui ne peuvent pas entrer dans la tragédie française; belle qu'elle est, elle changera. Gardez-vous d'en douter.

H. B.

Voilà le sentiment qui m'aurait donné un organe enchanteur, si j'avais été comédien.

Ce son est dans moi, il faut apprendre à l'*entendre* 1°, 2° à le produire.

En disant les vers de *Tancrède*, j'ai la gorge *tendre* et la bouche *dure* (comme disant un sentiment tendre, non dur).

PARIS

1805

DIX-NEUVIÈME CAHIER

(1er et 2 Germinal an XII)

Mars 1805.

Bonheur — Soirée aux Français. — Désappointement. — *Utile dulci*. — Mademoiselle n'est pas méchante. — Où passe-t-elle sa soirée ?

1er germinal.

Je me couche pour m'assurer que la journée est bien finie.

Cependant, à tout prendre, elle a été heureuse pour moi; mais quel bonheur, auprès d'une femme qu'on aime, lorsqu'on ne l'a pas?

L'épargne a gâté ma journée. Hier, je ne couchai pas chez moi. Je suis rentré à onze heures. A midi et demie, je suis allé chez Dz. Il attendait un Russe; à une heure un quart, il m'envoie chercher Louason et lui dire de mettre du rouge. Je la trouve sur la place des Victoires courant, charmante. Nous retournons chez elle, elle s'arrange en riant. Nous

sortons de chez Dz. à deux heures et demie, sans qu'il m'ait donné de leçon. L. a très bien établi *Phèdre*. Nous allons nous promener et nous rentrons à cinq heures un quart. J'ai touché 200 francs ce matin, sur lesquels je n'ai que 27 francs de libres ; cela m'a rendu avare comme ceux qui me fournissent de l'argent. Elle m'a dit qu'elle irait à *Nicomède*, je l'y ai vue des secondes galeries tout le long. Je suis descendu au parterre au cinquième acte. A peine la toile baissée, je l'ai vue sortir en courant avec sa grâce ordinaire. Je l'ai perdue, je suis allé trois fois chez elle, et monté deux fois, elle n'y est pas.

J'ai fait le pied de grue un instant devant sa porte, j'ai cru voir entrer M. Le Blanc ; en ce cas c'est clair, elle est sortie rapidement du théâtre, où il était convenu que je la prendrais, pour le recevoir chez elle. Peut-être a-t-elle quelque affaire avec lui. Peut-être me trompe-t-elle ? Rien ne lui est plus facile.

Mais c'est une économie de 4 à 8 francs qui me l'a fait perdre ce soir. Si j'étais allé à l'orchestre, j'y aurais été tout le long à côté d'elle. J'aurais eu une brillante soirée. J'en avais besoin aujourd'hui. Je n'ai point d'esprit auprès d'elle, pas un grain de la verve d'hier ; je ne sais pourquoi les premiers moments que je passe avec elle sont toujours froids.

Le bon de la journée est qu'aux Champs-Élysées, assis, elle m'a fait confidence qu'elle disait des vers devant Fontanes ; elle m'a dit de venir, que nous les dirions ensemble, qu'elle aimait mieux les dire avec moi qu'avec M. Le B., et là-dessus elle est tombée sur M. Le B. à bras raccourcis.

Ensuite, rentrés chez elle à cinq heures, elle me regardait en soupirant.

Si, par une bête raison de santé, je ne me fusse pas abstenu de vin à déjeuner, si, par une bête économie, je ne fusse pas allé au parterre, j'aurais eu une journée charmante, je regrette surtout ma soirée. L'ayant vue ce matin, j'étais sûr d'être charmant ce soir. Y aller demain à midi.

J'ai l'âme et le corps horriblement fatigués. Cette journée a été pleine d'événements, de passions diverses et de courses.

Je n'ai jamais si bien goûté *Nicomède*. Tout en est grand.

Convenu que demain je lui dirai : arrivé au cinquième acte, malheureux au jeu, Eudoxie n'est pas venue. Plaisanter sur ce que j'étais comme un jaloux dans la rue des Petits-Champs. Là-dessus, voir son rire ; je verrai si M. Le Blanc l'a trouvée, si c'était lui, s'il m'a reconnu.

Je suis vraiment un enfant, si elle me joue, il n'y a pas de mérite,

A me désespérer, vous trouvez peu de gloire.

Mais si elle me joue, que veut-elle faire de moi ; Elle peut faire mon éducation. Elle m'a dit ce matin qu'il fallait mettre plus de finesse dans ma manière de me moquer. Voilà vraiment l'amie.

Ne serait-ce qu'une *fille* comme tant d'autres ?

Ce matin, elle m'a fait remarquer un beau bonnet.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle a beaucoup d'esprit, un grand talent dans un art que j'adore et qu'elle me formera.

Mais quand je crois qu'elle me trahit, je me désespère.

Aller demain rire chez Pacé, en sortir à midi.

Demain, suivre bien l'indication de fatuité donnée ci-dessus. Elle ne m'a pas vu au Théâtre-Français; moi, je l'y ai vue tout le long. La vue de ce chapeau de paille me faisait jouir. Suivre ferme demain la fatuité.

J'ai plus vécu dans cette journée que dans deux mois de mon voyage de l'an XI à Grenoble [1].

La credo molto utile ancora *pel mio Talento* [2].

2 germinal.

Le plus beau jour possible. Quel ennuyeux et insignifiant caquetage que la conversation d'hommes d'ailleurs spirituels, quand elle n'est pas dirigée.

Je sens ce défaut, je puis donc le corriger; lorsque je ne craindrai pas d'être pesant, diriger la conversation.

Après avoir été tout le matin dans les intrigues de la cour et le cabriolet de Martial, je suis allé à midi chez Mélanie.

Nous avons batifolé jusqu'à une heure et demie. Elle a réellement des projets sur moi. Mais je me sens à jamais incapable d'avoir cette femme par un assaut. Il y a mille détails charmants que je n'ai pas le temps de dire. Une heure et demie de bonheur, talent ni très grand, ni très petit, belle médiocrité.

J'y retourne à deux heures et demie. J'y trouve

[1] Voir second cahier.

[2] Elle me sera très utile, je crois, pour former mon talent.

Le Blanc et Châteauneuf. Ce dernier l'assomme jusqu'à cinq heures. Je lui dis dans la conversation une insolence marquée. C'est mon talent qui m'a valu cela.

Je lui conseillais d'étudier les rôles les plus éloignés de son caractère, Cléopâtre par exemple.

Je parlais à M. de Ch. :

— Mademoiselle n'est pas méchante. Le sens qu'on donne dans le grand monde à *pas méchante* l'a emporté. L'habitude de donner sa juste intonation à chaque mot a été mise en jeu; mon intonation a dit largement et naturellement :

— On sait que tout le monde a mademoiselle.

Cela était aussi piquant que possible. Je crois que les larmes lui sont venues aux yeux.

M. Le B. et Ch., qui me voient sans cesse là, ont dû croire que je l'avais et que j'en étais dégoûté.

C'est ma bêtise, je l'ai réparée par ma tristesse subite, si on peut la réparer. Me répandre en excuses infinies à la première vue, commencer par là.

Elle m'a fait ce matin un conte sur hier. Le fait est qu'elle passa la soirée avec M. Le B. ou le Diable sait où.

Châteauneuf est décidément assommant.

PARIS

1805

VINGTIÈME CAHIER

(4 Germinal an XIII).

25 Mars 1805.

Fête donnée par Ariane (Mlle Duchesnois), le lundi, 4 germinal.

Percevant, Basset et moi arrivâmes chez Ariane à neuf heures, dans le meilleur des fiacres. Nous y trouvâmes Mmes Suin [1], La Chassaigne [2] et trois ou quatre cuistres qui étaient venus de trop bonne heure comme nous.

Un de ces cuistres demanda à Mlle La Chassaigne si elle n'avait pas été en prison pendant la Révolution ; elle répondit qu'elle s'en faisait honneur,

[1] Mme Suin avait débuté le jeudi, 23 mars 1775. Elle avait joué pour la dernière fois le 9 floréal an XII (avril 1804). Mme Suin tenait l'emploi des mères nobles et des confidentes tragiques.

[2] Mlle La Chassaigne, nièce de Mlle Lamotte, avait débuté en janvier 1766, sous le nom de Mlle Sainval. Elle avait pris sa retraite au commencement de l'an XIII. Mlle La Chassaigne jouait les confidentes tragiques et les rôles de caractère dans la comédie.

qu'on y avait mis toute la comédie, et elle se mit à répéter sans cesse ce mot *toute la comédie* avec une importance comique. Il n'y avait qu'un défaut, c'est que ça n'était pas vrai. Talma, Molé, Monvel[1], Dugazon ne furent pas en prison. Mme Suin parla correctement bien et avec bon ton.

Un joli jeune homme entra, je le reconnus (Armand[2]) à la profondeur et à la rapidité de son premier salut. Il menait un petit monstre bossu, figure de même, qui était sa femme.

Après cela Ariane sortit parée de sa chambre. Elle avait l'air chargée de sa longue robe et son *cyrus* lui donnait le *torticolis*. Elle commença par saluer quelques personnes, se faire embrasser par Armand et Mme Armand, s'asseoir et ensuite saluer le reste. Nous étions de ce reste.

Là-dessus, entre un grand jeune homme noir, dont les saluts me parurent aussi parfaits en niaiseries et en ridicule que ceux de Fleury en bonne grâce.

Ce jeune homme était M. Millevoye qui, les yeux armés de lunettes, cherchait de tous côtés Ariane pour lui parler. Après quoi il veut se mettre sur les genoux d'Armand qui s'en délivra en lui faisant place à ses côtés.

Millevoye, poète estimable, suivant Ariane, à qui il a fait deux jolis couplets et un médiocre.

Un M. de Moucy vint annoncer à Ariane que ni

[1] On sait que Monvel se signala par son ardeur révolutionnaire à son retour d'exil en 1789. Il a laissé quelques pièces, entre autre *les Victimes cloîtrées*, drame qui eut un grand succès d'actualité (1791). Monvel est le père de Mlle Mars.

[2] Armand, jeune premier, qui devait succéder à Dugazon.

M. et Mme Legouvé, ni Mme Saint-Aubin[1] ne pouvaient venir. Nous nous vîmes donc réduits à compter sur Garat, Dupont[2], Mmes Contat et Mars.

Arrivent Mme Jomart de Valenciennes, paroisse de Saint-Nicolas, demeurant à Paris, près Tivoli, avec sa fille. Ariane les embrasse toutes deux[3]. Un moment après que Mme Jomart fut assise, elle aperçut un petit pommier qu'elle avait envoyé le matin, entouré d'un papier qui contenait sans doute des vers, lequel papier était resté attaché au pommier et tel qu'on l'avait envoyé. Elle se hâta de le prendre et de le mettre dans sa poche. Alors Ariane, sans faire attention à ce mouvement, dit :

— Ah ! je vous remercie de votre bouquet. Elle le fit emporter.

Tout languissait pendant ce temps-là. Ariane, pour ranimer la fête, prit le parti de mystifier Mme Coquelin, femme qui reste chez elle, qui n'a que quatre pieds, qui fut jadis sa maîtresse de pension, et dont elle devait par bon cœur avoir pitié, par usage du monde ne pas se moquer. Elle la fit chanter et toucher du piano.

Elle y fut parfaitement ridicule, n'ayant qu'une voix chevrotante et fausse, une mauvaise méthode, mais en revanche une vanité et une assurance imperturbables. Ariane s'en moquait en face, ça n'empêcha pas l'autre de nous donner une chanson en

[1] Célèbre cantatrice, 1764-1850, femme de Saint-Aubin le chanteur. Elle avait débuté au théâtre de la Cour, à Versailles, à l'âge de dix-huit ans. Mme Saint-Aubin faisait alors partie de la troupe de l'Opéra-Comique (Théâtre Favart).

[2] Dupont, l'acteur ; il avait débuté en 1791 et s'était retiré en l'an XI.

[3] Mlle Duchesnois était de Saint-Saulve, près Valenciennes.

cinq couplets et de recevoir sérieusement les compliments de tout le monde, s'excusant de n'avoir pas été si sublime qu'elle pouvait être, de ce qu'elle n'avait pas touché depuis longtemps.

Au travers de tout cela la fête ne pouvait pas naître. On projeta un trio et les concertants allèrent s'accorder. Nota : que Mme Coquelin devait être du trio.

Pendant ce temps-là, Baptiste cadet[1] entra et baisa la main à Ariane. Le tout avec la tournure d'un grand niais sérieux, très satisfait de lui-même, comme au théâtre. C'était *Mondor* des *Fausses Infidélités*[2]. Il entra beaucoup de monde à pièce tournure, et si pièce, que Mlle Jomart se trouva la plus jolie de l'assemblée, et au Palais-Royal il y a vingt filles plus jolies qu'elle. Chez elle, tout est bas et laid, elle n'a de frappant que deux gros tétons bien durs et bien ronds, mais, en revanche, elle aura, à ce que dit Ariane, quarante mille livres de

[1] Paul Eustache Anselme, dit Baptiste cadet, né à Grenoble en 1765, mort à Paris en 1839. Il excellait dans les rôles de jocrisses et de niais. (Desforges, du *Sourd* et de l'*Auberge pleine;* Agnelet, de l'*Avocat Patelin;* Argante, des *Fourberies de Scapin;* Bridoison, du *Mariage de Figaro,* etc.). Les Baptiste étaient très nombreux (Baptiste l'ancien, Baptiste aîné, etc.), et, à un certain moment, formaient la moitié de la troupe de la Comédie-Française. Voici une anecdote à ce propos : Un étranger qui assistait à une représentation aux Français demanda à son voisin de théâtre le nom de l'acteur qui remplissait le premier rôle. — C'est Baptiste aîné. — Et l'amoureuse ? — C'est Mlle Baptiste. — Et cet acteur qui se grime si bien ? — C'est Baptiste cadet. — Et l'actrice qui représente la mère ? — C'est Mme Baptiste. — Mais c'est donc une pièce de batiste qu'on nous donne là.

[2] Comédie en un acte, en vers, par Barthe (1768). Cette pièce présente quelque ressemblance avec les *Joyeuses Commères de Windsor*, de Shakespeare. On sait que Destouches avait déjà imité quelques-unes des pièces du poète anglais.

rente en mariage. (Je pense que ce n'est qu'après la mort de Mme Jomart.)

Mlle Contat, Mlle Amalric et M. de Parny[1] entrèrent. Mlle Contat entra avec grand fracas, comme sur le théâtre, ayant la voix dans la tête. Elle s'empara à l'instant de la conversation :

— Ma chère amie, vous m'enverrez un billet imprimé où il y aura votre adresse, car nous avons été deux heures en chemin.

M. de Parny : — Nous pouvons vous assurer que le bois de Vincennes est toujours à sa place, car nous en venons, notre cocher nous a conduits jusque-là.

Elle continua à dire des choses aussi simples avec l'air de coquette du théâtre, parlant fort haut. Amalric se plaça à côté de sa mère.

Tout languissait encore. Nous ne savions comment la fête se passerait, nous n'avions devant les yeux que le trio, nous attendions une pièce où Mlle Bourgoin devait jouer, et on venait de nous dire que Mlle Bourgoin ne viendrait pas.

On parla d'*Athalie*, Mlle Duchesnois dit que l'empereur avait dit tout plein de choses aimables sur elle; qu'elle avait très bien joué pour une première fois le rôle de Josabet. Mlle Contat dit que l'empereur demandait pour mercredi *Nicomède* joué par les meilleurs acteurs, sur quoi Ariane s'écria :

— Pourvu qu'il ne me fasse pas jouer le rôle de Mlle Fleury.

— Oh ! je ne le sais pas, je n'ai vu que la lettre de

[1] Neveu de Parny, mari de Mlle Contat.

M. de Rémusat à M. Mahérault[1]; je suis comme un rôle, je n'invente rien, moi.

Bêtise et impolitique extrême d'Ariane; Mlle Contat eut là et tout le reste de la soirée l'air très faux, elle nous parut avoir l'air de supériorité et même un peu de hauteur qu'aurait une femme d'esprit à une fête que lui donnerait une bête. Nous jugeâmes qu'elle ne venait là que pour établir sa fille dans le monde, comme elle l'a menée à la farce de Legouvé (séance au Collège de France où il lut un chant de l'Enéide sauvée, poème par lui, où était Mme Legouvé, Mlle Contat, Mlle Duchesnois), parce qu'il est naturel d'applaudir au théâtre une actrice qu'on a vue dans le monde. Nous l'éprouvons nous-mêmes sur elle-même (Amalric Contat).

Amalric Contat a le meilleur ton, sa mère et M. de Parny paraissent en avoir grand soin. Lorsque Basset valsait avec Mlle Amalric, M. de Parny lui dit en lui touchant les épaules :

— Tenez-vous donc droite.

Lorsqu'elle dansait, sa mère la tirait à chaque instant par sa robe, ou pour l'embrasser, ou pour ranger sa toilette, ou pour lui dire quelque chose tout bas. Lorsqu'elles se parlaient assises l'une à côté de l'autre, sa mère lui poussait la joue pour la mettre en face du public. On se mit à danser. La danse n'eut l'air que d'être *en attendant*. Les deux amateurs donnèrent, au lieu du trio, des contredanses et des valses.

Cette danse *en attendant* ôta tout air de fête à la

[1] Beau-frère de Legouvé, commissaire du gouvernement près le Théâtre-Français, fort connu des lecteurs des lettres de Mme de Rémusat.

fête. Nous remarquâmes seulement que Mlle Duchesnois dansa beaucoup et très mal, avec une mauvaise tournure.

Amalric dansa assez bien ; elle est parbleu bien grande et bien faite, elle a une figure honnête et assez spirituelle. (C'est tout ce que nous y voyons dans le moment.)

On dansa à plusieurs reprises. Dans les intervalles, on parlait par groupes.

Deux petits enfants charmants, dont un garçon et une fille (la même qui fait l'Amour dans *Télémaque*[1]), le garçon âgé de dix ans, la fille de sept, figures célestes, dansèrent ensemble et charmèrent la compagnie. La petite fille fut embrassée par Mlle Contat. Elle reçut ses embrassements avec un air de pudeur au-dessus de l'humain. C'est ainsi que je me représente Mlle Mars à cet âge.

Le petit garçon me paraît avoir une figure céleste.

Cependant, Chazet et Lemazurier[2] s'étaient fait attendre jusqu'à onze heures ; ils parurent.

Lemazurier rêvait à des vers qui devaient paraître au souper. Il nous en parla et nous dit qu'il s'était choisi un lecteur, qu'il n'aimait pas lire lui-même

[1] *Télemaque dans l'île de Calypso* ou le *Triomphe de la Sagesse*, tragédie lyrique en trois actes, paroles de P. Darcy, musique de Lesueur, représenté avec grand succès sur le théâtre Feydeau, le 11 mai 1796 (floréal an IV).

[2] Lemazurier (Pierre-David), né à Gisors en 1775, mort à Versailles en 1836. En 1808, il fut nommé archiviste et secrétaire du comité d'administration de la Comédie-Française. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français, de 1600 jusqu'à nos jours*. 2 vol. in-8, Paris, 1810.

ses vers. Interrogé sur le nom du lecteur, il fit le discret et répondit :

— Quelqu'un qui les lira bien. A son air et son ton, nous jugeâmes que le *bien* voulait dire *dignement*, mais retenu un peu, de manière que l'intonation disait un *médium* entre le bien et le dignement. Du reste, il parla excessivement peu.

Chazet amena avec lui deux petites actrices du Vaudeville, inconnues à nous.

Soudain, on apporte deux paravents, le public va se serrer dans la chambre et le petit cabinet d'Ariane, on forme des coulisses, on apporte une rampe composée de huit demi-bougies piquées sur une planche, on les allume et le théâtre est formé.

Pendant ce temps, il se forma plusieurs cercles dans la petite chambre. Mlle Contat était le centre du plus grand. Le général Valencé lui dit quelques mots (lorsque le général Valence est entré, Mlle Contat lui a fait un grand accueil). On parla du voyage de l'empereur à Milan [1] et on demanda si des comédiens le suivraient. Mlle Contat dit :

— Oh ! l'empereur n'aime pas la comédie, allons! Qu'il emmène avec lui ses grands divertissements. messieurs les tragédiens ! Elle le dit en éteignant les couleurs (terme de peinture).

Revenons à la grande salle.

A trois pieds de la rampe, étaient dix grands fauteuils. Mlle Duchesnois et Mlle Contat se placèrent sur les deux plus apparents. Le reste fut occupé par des niaises que nous ne nous rappelons pas. Tous

[1] L'empereur partit le 11 germinal.

les hommes étaient droits. Chazet, l'auteur, était dans un coin. J'étais à côté de lui.

La pièce fut jouée par Armand, Baptiste cadet, les deux actrices du Vaudeville, Mme et Mlle Ricci.

Mlle Ricci est digne de Monsieur son père et de Madame sa mère. Elle pourrait bien être sœur de Mlle Lawal-Lécuyer.

C'est pour elle que Lemazurier fait des enfants de commande (ce mot est de moi); un violon faisait l'orchestre.

Un directeur de comédie [1] (Armand) veut avoir une fête en vers pour Joséphine [2], il expose le triste état de sa troupe dans un couplet dont la pointe est :

Le souffleur n'a plus que le souffle.

Arrive un poète, M. Brochon (Baptiste cadet), qui veut lire une tragédie en six actes, intitulée : Le *Chien marin*. Le directeur l'interrompt et lui demande des couplets pour Joséphine. M. Brochon, resté seul, se met à composer. C'est là le plus beau. Voilà le sens d'un des couplets : Je dirais bien que Joséphine est le plus digne ornement de la scène, etc., mais tout auteur qui veut plaire ne doit pas parler en écho. On demanda *bis*.

Il y eut un autre couplet où l'on vantait ses qualités personnelles; Mme Halley eut les larmes aux yeux. M. Brochon, ne trouvant rien, s'en va courir chez les libraires. Mercure (une des actrices du

[1] Je crois utile d'avertir le lecteur que c'est ici que commence l'explication de la pièce jouée en l'honneur de Mlle Duchesnois.

[2] Ariane, la maîtresse de la maison, *Joséphine* Rafin Duchesnois.

Vaudeville) paraît au moment de sa sortie; il vient de voler les attributs des Parques pour que les jours de Joséphine soient respectés. Les Parques suivent désolées (Mme Ricci, sa fille et l'autre actrice du Vaudeville). Mercure leur dit qu'il leur rendra leurs attributs à de certaines conditions, qu'elles respecteront les jours de Joséphine. Il ajoute que Raucourt, Devienne[1], Contat et Joséphine devraient vivre autant que leurs talents, sur quoi les (mot illisible); elles seraient immortelles. Arrive M. Brochon, qui n'a rien trouvé chez les libraires et qui s'écrie :

— Que vois-je? les trois Grâces? — A peu près, dit Mercure.

Cette plaisanterie attire un soufflet à M. Brochon. Là-dessus, M. Brochon chante un couplet pour lequel il se félicite d'être claqué d'avance, tandis qu'il y a tant d'auteurs qui ne reçoivent pas un coup de main. Là-dessus, chaque Parque a un couplet; mais Mme Ricci fit chanter le sien par sa fille.

Tout finissait donc, lorsque M. Ricci s'avance, un papier à la main, et chante deux couplets. Dans le premier, il demande la parole; dans le second, il se félicite d'avoir dit le premier, que le talent de Joséphine serait plus long que sa vie.

On demande l'auteur de la pièce et M. Chazet s'avance et embrasse Mlle Duchesnois. Mlle Contat lui a frappé sur l'épaule.

J'étais à côté de Chazet qui écoutait très attentivement et qui, à chaque pointe et à chaque applaudissement, riait comme un fou le premier de tout.

[1] Mlle Devienne (Jeanne-Françoise Thévenin), 1763-1841, avait débuté à la Comédie-Française en 1783, où elle jouait, avec un grand talent, les rôles de soubrettes. Elle se retira en 1813.

Ce rire était naturel et le nom de M. *Brochon* l'a fait éclater. Lorsqu'un acteur substituait un mot à un autre, il le rétablissait pour les voisins, en ajoutant :

— Mais cela ne fait rien.

Nous ne vîmes pas Lemazurier.

Nota. — Il y eut dans la pièce un couplet entier pour Mlle Contat; il fut très applaudi.

Voyez la fin.

Il paraît que tout le monde applaudissait comme nous par charge.

On se remit à danser.

Dupont dansa la gavotte avec la petite fille dont nous avons parlé. Il avait dansé auparavant la contredanse avec Amalric Contat, sans faire aucun pas en masse. Il en fit cependant deux ou trois, soit dans la contredanse, soit dans la gavotte, qui furent le comble de la grâce. Il fut sublime de grâce. Il fut exactement ce que doit être un grand talent dans la société.

Pendant ce temps, Mme Jomart était à côté de Mlle Contat. Elle daigna lui parler deux ou trois fois, et, après elle, la regardait avec l'air le plus haut et le plus méprisant. C'est ainsi que Mme Desartaux, de Grenoble, me regardait jadis.

Nous trouvâmes très comique ce regard de Mme Jomart, presque provinciale, bête, vieille, laide, sur Mlle Contat, brillante encore d'agréments et qui régnait dans la fête.

On monta souper dans une petite mauvaise chambre, au second étage. Ariane prit Mlle Contat sous le bras et elles passèrent premières. Aucun homme ne fut à table, excepté Chazet et Dupont qui étaient

séparés par Amalric et qui avaient à leur droite Contat et à leur gauche Duchesnois.

Le souper parut maigre, peu d'ordre, et les hommes n'avaient pas de place pour manger.

Lemazurier nous aborde et nous dit :

— Avouez que ce Chazet est bon, il se met seul à table ; il croit que cela lui est dû ; l'année dernière encore, il s'y campa le premier, sans rien dire, à côté de Mlle Duchesnois ; il s'y met et M. de Valence et M. Martial Daru sont droits.

Beyle [1] fut frappé de l'air parasite qu'il avait en disant cela et en refusant toujours de manger.

On porta la santé de Mlle Duchesnois. C'est après ce toast que Basset, Beyle et moi cessâmes de manger et nous transportâmes derrière Mlle Duchesnois, à l'angle sud-est. Là, Chazet porta un toast à Mlle Contat, en improvisant un couplet qui portait que Melpomène et Thalie étaient sœurs. Le couplet fut très applaudi et Mlle Contat faisait la modeste en se bouchant les oreilles. Après le couplet, Mlle Contat dit bien haut et d'un air de sentence : « Ma chère amie, il suffisait bien qu'on vînt pour vous, sans venir pour moi. » Nous criâmes tous : « C'est très joli, » et nous applaudîmes ferme. Le fait est que, dix minutes après, je ne me rappelais pas et ne l'avais point compris, et qu'après trois jours de méditation, nous n'y comprenons encore rien.

Basset alla trinquer avec Mlle Contat, et, comme il pressait M. de Parny, celui-ci s'avoua mari en disant : « Pour trinquer avec la femme, il ne faut pas

[1] La fin de ce compte rendu est de l'écriture de Crozet; Beyle lui céda la plume à partir de la parenthèse : (Je pense que ce n'est qu'après, etc.) Voir p. 251.

écraser le mari. » (Ce pauvre Parny passe pour avoir été entretenu par Mlle Contat. Il est bel homme, mais a l'air bête; il s'est avisé un jour de saluer la petite tante qui dit au neveu : « Je trouve ce gueux-là bien impertinent, d'oser me saluer. » Il est donc autant déshonoré que possible. Un homme qui se serait laissé e....r et donner des soufflets le serait bien moins.)

Mlle Duchesnois dit à Chazet : « Je vais faire boire à votre santé. » Chazet s'en défendit, en disant : « Ne faites donc pas de bêtise. » Ses voisins, l'ayant entendu, crièrent à la santé de l'auteur. Cela ne prit pas.

Baptiste Cadet se leva et dit : « Ma chère camarade, je vais vous lire une épître qui vous est adressée par une personne de la compagnie. »

Sur ce, M. Ricci s'écrie : — « C'est moi, sans la nommer. » Il voulait faire de l'esprit.

Cette épître commençait par six vers à Mlle Duchesnois, dont le sens était que, sur la scène, elle régnait, mais que là elle était Joséphine et régnait encore. Ensuite l'auteur caractérisait en quelques vers tous les acteurs. Tous ces vers étaient vagues, languissants, prosaïques et l'on éclata de rire dans un moment. Cependant l'auteur se releva en parlant de Larochelle [1], et le vers :

Et l'on dit ça va bien, quand il dit ça va mal [2].

fut couvert d'applaudissements. L'auteur se soutint jusqu'au bout, à la faveur de Mlle Contat. Celle-ci

[1] Sociétaire du Théâtre-Français; il avait débuté en 1782. Il mourut en avril 1807.

[2] « C'est surtout dans plusieurs rôles qu'il (Larochelle) joua d'original, que cet acteur a laissé de profonds souvenirs..... Lorsqu'il

était ennuyée comme les autres à la lecture de ces vers et, lorsqu'elle s'entendit nommer, elle fut presque vexée de se trouver dans ces mauvais vers; mais, peu à peu, elle écouta avec son geste ordinaire, se bouchant les oreilles. L'auteur fut demandé à grands cris. Cet auteur, qui s'était tenu dans un coin, tout tremblant, sortit pâle, la tête bien baissée, l'air rampant et vint embrasser Duchesnois. Celle-ci, qui n'avait point dissimulé son sentiment sur les vers lorsqu'on ne parlait pas d'elle, dit à Lemazurier, d'un air très attendri :

— C'est bien aimable, c'est très joli pour moi, et l'embrassa. Mlle Contat le remercia aussi, et lui, voulut, à ce qu'il paraît, l'embrasser ; mais elle le repoussa par la force de la politesse et il se contenta de baiser la main avec un air confondu des bontés qu'on avait pour lui et les estimant comme de vraies louanges données à son talent.

Au dernier vers de Lemazurier, Amalric regarda Duchesnois en riant et ayant l'air de se moquer d'elle en la voyant avaler tout cela. Elle attendait probablement quelque chose pour elle, et les poètes auraient bien pu, à peu de frais et d'une manière plus adroite, rendre Mlle Contat très contente; peut-être même ils l'auraient fait pleurer, ce qui nous aurait fort amusés.

Après cela, M. Duvernet chanta des couplets en

se présentait tout seul sur la scène, dans les *Deux Frères*, sous le nom de *M. Rafle*, sans prononcer une parole..... tout annonçait et préparait ces mots fort simples et qu'il savait rendre énergiques : *Ça va mal..... ça va mal.* Que de fois on les a répétés après lui. » Lemazurier : *Galerie historique du Théâtre-Français*, vol. I, p. 318.

s'accompagnant de la lyre. Ces couplets disaient qu'il fallait offrir une immortelle à Duchesnois ou bien que son talent, sans cela, se transformerait en cette fleur. L'auteur est M. Lemaire, absent ; c'est son seul tort, dit Chazet.

On sortit de ce coupe-gorge, et on retourna au salon. On se remit à danser. Nous accrochâmes Lemazurier qui nous dit qu'il avait bien souffert, qu'il n'était pas content de Baptiste Cadet pour la lecture de son œuvre. Nous lui fîmes des compliments jusqu'à lui promettre la postérité. Beyle lui demanda pourquoi il ne faisait pas de tragédie : — Oh! de tragédie, non, mais j'ai deux comédies ! Il s'arrêta là, le bal l'empêcha de continuer. Tout joyeux, il se mit à danser.

Beyle et moi fûmes nous asseoir dans la chambre d'Ariane; nous entendîmes Chazet qui parlait de Carnot et disait, d'un ton léger, qu'on avait dit à Carnot lorsqu'il avait dit : « Je signe une proscription. » — « Vous en avez signé bien d'autres. »

Le poète Millevoye nous dit sur Lafond qu'il était un acteur charmant, extrêmement galant.

Il était trois heures et demie lorsque M^me^ François vint mendier bêtement une place dans notre fiacre. Nous la lui promîmes et descendîmes un quart d'heure après, dans l'intention de partir sur-le-champ et sans la lui donner. Mais notre fiacre n'était point à la porte. Nous remontâmes, mais à quatre heures le bal cessa, le départ de M^lle^ Contat entraîna tout le monde. Nous étions désespérés de n'avoir pas de fiacre et de faire deux lieues en chaussons, à cinq heures du matin, avec le froid, lorsque le grand Beyle raccrocha un fiacre qui attendait très probablement

Millevoye (car ce Millevoye m'avait offert sa voiture pour me reconduire, me disant qu'elle l'attendait). Nous le fîmes partir très précipitamment, malgré ses remords, en lui promettant tout ce qu'il voudrait. Nous rentrâmes chez nous à cinq heures. M^me^ François coucha probablement chez Duchesnois. Favier parlait d'y coucher aussi. Il vint probablement à pied avec tout le reste.

Valence eut l'air très jaloux de Pacé; avant le souper, il avait l'air très rêveur. Il s'emporta jusqu'à lui jeter un fauteuil aux jambes; le trouvant sur le passage de M^lle^ Duchesnois, il lui dit brusquement :

— Laissez donc passer M^lle^ Duchesnois.

Au souper, il avait une mine d'Othello. Il entra à la salle du souper avec Pacé.

M^lle^ Duchesnois sautait en valsant, Valence s'avance au milieu de la salle, et, la prenant par le bras, lui dit : — Mais vous voulez vous tuer, ne sautez donc pas comme cela. M^lle^ Duchesnois lui répondit: — Mais si cela me faisait mal, je ne le ferais pas. Et de sauter. Son air froid à son égard m'a choqué toute la soirée. Il paraît qu'il l'aime beaucoup. Il a prié Basset de ne pas la faire danser, lui disant qu'il fallait ménager les talents, qu'elle devait jouer dans la semaine un rôle difficile.

La petite du Vaudeville, qui avait joué Mercure, fut entièrement négligée; on ne fit aucune attention à elle. Elle jouait là le rôle d'une actrice dans le monde; enfin, Favier lui prenait les mains et presque le c.l. Les deux mères des deux petites danseuses étaient de même traitées.

Il y eut un couplet en vers blancs, et la pointe était,

après avoir vanté Duchesnois : Et l'on ne dira pas que je mets cela pour la rime.

Nota. — Lemazurier n'est venu qu'à onze heures à la fête et il m'avait dit qu'il fallait y venir entre sept et huit heures. Nous croyions d'abord l'y trouver des premiers, vu l'ignoblesse que nous lui connaissons, mais il devait faire lire un enfant de commande [1].

[1] Allusion aux vers dont il est question plus haut.

PARIS

1805

VINGT ET UNIÈME CAHIER

(DU 8 AU 17 GERMINAL AN XIII).

Mars — Avril 1805.

L'écorché. — Changement de caractère. — Influence de Mélanie. — Succès de vanité. — Dans la loge d'Ariane. — Mme Mortier. — Débuts de Michelot. — Un bonnet. — Représentation des *Horaces*. — Avertissement aux lecteurs du journal. — Conversation avec Mélanie. — *Fleurisme*. — « Tondre mon style. » — Maisonneuve et Fabre d'Églantine. — Le courtisan. — Dugazon, conteur.

Vendredi, 8 germinal (29 mars 1805).

Je suis aujourd'hui dans un accès d'esprit et de gaieté qui me font paraître bête toute ma conduite des jours derniers. Voilà encore du génie philosophique. J'ai le diable au corps pour montrer l'écorché à tout le monde. C'est un peintre qui voudrait s'illustrer dans le genre de l'Albane, qui aurait judicieusement commencé par l'étude de l'anatomie, et pour qui, comme objet utile, elle serait devenue tellement agréable, qu'au lieu de

peindre un joli sein, voulant enchanter les hommes, il peindrait à découvert et sanglants tous les muscles qui forment la poitrine d'une jolie femme, d'autant plus horrible, en leur sotte manie, qu'on s'attendait à une chose plus agréable; ils prouvent un nouveau dégoût par la vérité des objets qu'ils présentent; on ne ferait que les mépriser s'ils étaient faux, mais ils sont vrais, ils poursuivent l'imagination.

Sans doute, l'intérêt guide les femmes malheureuses, mais laisse-le-moi oublier en embrassant ma Mélanie, laisse-moi un moment d'illusion, la connaissance de la vérité la vaudra-t-elle jamais ?

Après ce beau commencement dans le genre amphigouri et tournant tout de suite au grand pathétique, il faut que je répare l'honneur de M., qui semble attaqué; elle est toujours charmante à mes yeux, son caractère ne s'est point démenti. Seulement, le malheur donne au caractère un vernis de grandeur.

Mon génie pour le grand pathétique, fondé sur le grand philosophique, dans le genre de Pascal et de l'*Héloïse* de Rousseau, et des morceaux passionnés ou sublimes de Racine et de Corneille, et de Shakespeare, m'a possédé tout entier jusqu'ici. Il ne s'est jamais épanché en discours naïfs et gais, en folies aimables par leur peu de consistance, comme celles de Regnard.

Quittons donc le sérieux que donne nécessairement la pensée continuellement fixée sur tout ce qui est grand. C'est la monnaie avec laquelle on achète l'immortalité, mais nou souris aimables et tendres serrements de main.

Délassons-nous de l'un par l'autre; seuls, songeons

à la gloire, en société à amuser pour être trouvés aimables.

Je devrai tout cela à Mélanie, sérieuse, tendre, assez souvent mélancolique, s'occupant des mêmes objets que moi. Je ne puis pas encore lui exprimer mes grandes pensées; plus elles s'élèvent, plus je vois que je ne puis me faire comprendre que par écrit.

Appliquons donc cet esprit à produire des choses aimables. La seule chose qui m'ait sauvé jusqu'ici, c'est le feu de la jeunesse [1].

6 germinal.

Je fus chez Dz., comme à l'ordinaire; j'y étais assez froid en commençant, suivant ma louable coutume; Louason arriva et ne daignait même pas me regarder. Elle donnait des coups d'œil charmants à ce niais de Wagner. Cela me tira de ma froideur et me rendit aimable, mais non pas pour elle. Je me mis à faire des compliments à la petite Mortier et à lui chatouiller les tétons, le tout très honnêtement. Je ne croyais pas être aimable; bien loin de là, il me semblait que la séance était, comme le temps, froide à geler; j'accompagnai Louason chez elle avec Mortier. Félipe arriva, je fus vraiment brillant, mais ce n'est pas encore là de l'esprit, ce n'est que du feu de jeune homme. Mortier dit qu'elle irait le soir au bal de Bourgoin, avec Wagner.

Dans le même temps, je regardai Mélanie; elle

[1] Beyle écrit le 8 germinal et note ensuite les journées du 6 et du 7.

était verte à force de pâleur. Aime-t-elle Wagner et en est-elle jalouse ?

Je fus entreprenant avec Félipe, qui ne s'en fâcha pas.

Ces dames sorties :

— Comme vous avez bien pris le ton de ces femmes-là ! comme vous parlez ! si vous me trompiez, si vous me mystifiiez !

Elle répète deux fois ce mot de « mystifier », et dit ces paroles et d'autres du même sens avec les intonations les plus naturelles et les plus larges. Voilà le plus beau succès de vanité que j'aie eu auprès d'elle ; il est superbe, il ne me fit plaisir que par l'avancement qu'il donne à mon amour, et, aujourd'hui (8 germinal an XIII), c'est de l'histoire ancienne pour moi.

Après avoir resté un grand temps entre : Vous me trompez peut-être... vous, etc., en me regardant finement, elle conclut que non, par un remplissage.

Moi, sur-le-champ, je ne compris pas ce qu'elle me disait, je fus très bien avec elle après ce propos.

Il est clair qu'à ses yeux, j'ai été très aimable auprès de M^me^ M. et de Félipe. Si jamais j'ai été sot auprès d'elle, ça lui a prouvé que j'étais alors amoureux.

Voilà un superbe succès de vanité auprès de la femme avec qui j'aime le mieux en avoir.

Elle me parla la première d'Eudoxie. (Eudoxie a une mère.)

7 germinal.

J'y vais à deux heures, elle me renvoie pour travailler ; était ennuyée de me voir là ; elle me dit

de revenir à quatre heures ; j'y vais leste, pimpant, aimable, on me refuse la porte, parce qu'elle s'habille.

Le soir, je vais, avec Crozet, à la loge d'Ariane, qui venait de jouer Camille pour la première fois[1]. Sa figure était la plus passionnée que j'aie jamais vue ; son œil, au-dessus de l'humain. Elle croyait avoir mal joué, elle nous dit qu'elle avait mal dit l'imprécation, qu'elle ne la sentait pas du tout à cause de Lafond.

Et nous, détestables flatteurs, nous l'empoisonnâmes par nos louanges, nous l'empêchâmes peut-être de s'y rendre sublime. Lemazurier était dégoûtant à force de bassesse. Pacé la louait par conviction et peu de connaissance de l'art. Crozet et moi louâmes, mais moi plus que Crozet ; j'en ai honte.

Mon œil fixe celui de Duchesnois ; nos yeux sont beaucoup plus amis que le reste de nous-mêmes.

Sortant de chez elle, nous nous promenâmes au Palais-Royal. Crozet y fut superbe, je ne lui ai jamais vu autant de génie ; il avait une noble et véhémente indignation contre les flatteurs d'Ariane.

C'était exactement l'Alceste de d'Eglantine, mais parfaitement cela ; il n'y avait plus de traces de cette légère apathie qu'il a ordinairement ; il fut sublime dans le genre Alceste ; voilà comme il faut me figurer ce personnage, le plus beau qui soit à la scène comique.

Voilà, à mes yeux, le plus beau jour de Crozet.

M^mes^ Suin et Lachassaigne étaient dans la loge

[1] Dans le *Philinte* de Molière.

d'Ariane; la première lui parla très bien et avec esprit[1]. Sa figure prit une teinte de bassesse, lorsqu'elle lui parla d'un rôle qu'elle doit jouer pour elle.

Cette teinte de bassesse sur un visage vieux m'affligea profondément; il me faisait voir un des malheurs de la vie.

Maisonneuve y fut un instant.

8 germinal.

J'ai du feu dans les veines, il faut que je manque quelques leçons de Dz., cela me les fera donner meilleures. Je commence à sortir de mon *génie de passions* et à sentir l'esprit. Puisqu'il est si utile, j'en aurai, cela n'est pas plus difficile qu'autre chose.

Je voulais aller chez les messieurs Périer aujourd'hui, ma maussaderie m'en a empêché.

Je suis arrivé à midi et demi chez Dz., Mélanie et Wagner y étaient. J'ai de violents soupçons sur Wagner, il serait bien possible qu'il eut Mélanie; je suis trop enfant pour oser décider, elle lui sourit: voilà le fait; je le vois, mais que veut-il dire?

M^me^ Mortier arrive tard, ensuite M. Castro, Portugais; Dz. est bien charlatan. Je me place à côté de Castro, et je mystifie M^me^ M. des yeux; je fais rire ferme Mélanie, et j'occupe M^me^ Mortier sans dire un seul mot.

Cette dernière fait des avances ridicules à

[1] M^me^ de Rémusat parle aussi en termes flatteurs de cette actrice: « J'ai trouvé qu'elle avait réellement de l'esprit, cette dame Suin; elle m'a beaucoup parlé de la Comédie-Française, etc. » *Lettres*, I, p. 94.

M. Castro. Dz. se trompe sur un grand couplet de Phèdre, il ne veut pas en douce mélancolie :

Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence.

Et Mélanie ne veut pas qu'on dise avec joie les quatre derniers pieds de ce vers :

Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale,
Mais que dis-je ? etc...

Elle a tort, elle ne raisonne pas aussi bien que moi sur les passions. Lui écrire un jour trois ou quatre pages là-dessus.

Le ridicule de Mme Mortier ranime Louason, elle me sait bon gré de me moquer d'elle ; nous sortons ensemble. En passant devant une marchande de modes, au coin de la place des Victoires, elle entre dans un magasin pour essayer un bonnet ; on en demande 24 francs, elle en offre 18.

Me le demande-t-elle ?

Nous avons passé ensemble jusqu'à quatre heures et demie, dans la plus grande intimité, comme si je venais de l'avoir et que nous fussions las tous les deux. Je vais à *Britannicus*, où un nommé Michelot [1] débute.

Je rentre à onze heures et demie. Dire demain à Louason : Par derrière, je ne reconnaissais pas Le Blanc, M. Le B. (Mondor de ce soir, M. Mondor).

Arrivés chez elle cette après-midi, j'avais les mains dans les siennes, et elle les serrait en par-

[1] Michelot ne fut reçu sociétaire qu'en 1812. Il réussit surtout dans certains rôles de persifleurs : c'était un comédien instruit, un homme de goût, mais il ne parvint jamais au premier rang.

lant. Elle m'a raconté avec beaucoup de vivacité plusieurs événements qui lui sont arrivés, elle me traitait en amant heureux.

Je l'ai fait rire en lui répétant la pantomime que je faisais à Mme Mortier, elle m'a dit en riant beaucoup que Dugazon lui avait dit ou avait dit qu'elle avait le f....e tragique, qu'il lui en faudrait long comme cela.

Ces choses grossières ici en squelettes étaient tout à fait comiques entre nous. Moi, je lui ai dit que Dz. m'avait dit qu'elle avait des c.....s; j'espère que celui-là est plus fort.

Il paraît que le cher Dz. est un peu rufian de de son métier; elle m'a dit : — Dans les commencements que j'allais chez Dz. il me fit des propositions infâmes, il me dit : — Tu vois bien cet homme aux Français qui te regarde tant, hé bien! il est amoureux de toi, c'est Bacciochi[1]; si tu veux, je te mènerai à sa maison de campagne, il te donnera vingt-cinq louis par mois.

Elle ne savait plus où elle en était, à ce qu'elle m'a dit, et refusa une autre fois. Dz. lui disait : — Ne va pas te donner pour un *bonnet.* au moins, il faut savoir mieux tirer parti, etc.

Ce mot *bonnet* m'a frappé, elle m'a supérieurement traité aujourd'hui, et elle le voulait bien. Si dans quelques jours elle me néglige, ou me traite mal, c'est clair, elle ne suit pas le conseil de Dz.; elle se serait donnée à moi pour un bonnet.

Elle a voulu, je crois, me montrer aujourd'hui

[1] Le prince Bacciochi, mari d'Élisa Bonaparte, sœur de Napoléon; depuis 1805, il était séparé de sa femme.

qu'elle avait de l'argent, elle a fait dire devant moi le menu de son dîner.

Elle m'a dit que la chute de Wagner n'était qu'un prétexte. Je lui ai dit que je l'avais deviné et que je lui en avais fait honneur ; elle s'est défendue d'y avoir trempé en me disant : — A quelle heure voulez-vous que je l'eusse vu ? Vous sortîtes d'ici à quatre heures et demie.

Si elle l'a, à quoi bon me ménager ?

Pour achever Dz., ce matin, je lui ai demandé un billet de parterre ; il me devait quarante-quatre sous, justement, il ne s'en est pas souvenu ; le voilà donc à nos yeux m.....u et homme peu délicat sur l'argent.

J'ai demandé à Louason de la reconduire ce soir, elle l'a accepté avec joie ; ensuite, comme il fallait aller jusqu'à elle, cela n'a plus été que conditionnel. Lui dire demain que j'ai entendu la tragédie de dedans une loge, et que je suis entré à la petite pièce à l'orchestre en donnant pour boire aux garçons.

Le fait est que mon spectacle m'a coûté 3 fr. 08. Après avoir nagé, volé comme satan pour arriver au ciel, je me suis enfin trouvé derrière elle à l'orchestre ; je lui ai parlé, elle m'a demandé, troublée, comment je me portais et est sortie avec Le B. en évitant de me voir.

Peut-être elle estime ce faquin-là parce qu'il a fait des tragédies, et qu'il connaît le théâtre ; lui faire, un de ces jours, une lettre de sept à huit pages sur la connaissance des passions, où je montrerai la tête et le cœur, les passions et les états de passion. Cette lettre intelligible, où je lui parlerai à elle, me tirera du pair.

Britannicus m'a fait au théâtre la même impression qu'à la lecture : bavardage éternel et élégant. Talma a joué médiocrement jusqu'à la scène avec sa mère ; là et dans le reste, il a été frappant de naturel. La bonté des rôles ne fait rien, ce me semble, au talent d'acteur, j'entends un mauvais rôle dans ma tête aussi bien joué qu'un bon.

Le débutant [1], figure plate, les gestes de Talma, très médiocre dans la tragédie, sans voix. Un peu meilleur dans la comédie [2].

Bourgoin est sifflée, ainsi que Desprès. C'est, je crois, la première fois que j'ai vu *Britannicus;* cette pièce m'a fatigué, ennuyé, pesé.

12 germinal, jour heureux.

Nous sortons, Crozet et moi, des *Horaces;* Ariane jouait Corneille pour la deuxième fois, elle y a été très médiocre ; ce n'est plus l'actrice de Phèdre, d'Hermione et de Roxane; nous n'avons pas trouvé dans toute la tragédie un seul vers dit entièrement bien. Tous les acteurs sont d'un froid détestable. Lafond devient ridicule dans le jeune Horace, qui était son meilleur rôle. Nous sentons distinctement, Crozet et moi, qu'en consacrant deux ans à apprendre à traduire notre âme au public, nous jouerions mieux que ces gens-là.

Nous avions derrière nous deux Géorgiens très plaisants et lovelaces, qui nous donnaient la comédie; nous avons vu tout le long de la tragédie la vérité du grand principe : tout est ridicule.

[1] Michelot.

[2] Michelot joua, ce soir-là, le rôle de Dormilly des *Fausses Infidélités* (de Barthe).

Nous sommes allés voir Ariane, que nous avons trouvée très enrouée, et qui nous a très bien reçus; nous avons vu ensuite une partie du *Confident*[1] *par hasard*, de dessus le théâtre; nous croyons Bourgoin grosse. Je l'ai vue rougir, sous son rouge, en rappelant sa scène de la première représentation de *Britannicus*.

16 germinal.

L'envie de parler vite et d'avoir cette vivacité de diction que j'ai vu à Fleury, en disant des choses d'esprit, et que je prends mal à propos pour de l'esprit, m'empêche de penser, et, par conséquent, d'en avoir.

— Vous êtes mon dieu, vous êtes la directrice de mon sort, veuillez me guider, et j'irai à tout.

Elle a deviné mon âme ; je comprends, seulement une heure après être sorti de chez elle, ce qu'elle m'a dit, et cela m'inspire un charmant enthousiasme. Qu'aurait-ce été en sa présence! J'ai perdu ce moment charmant par l'effet de la mauvaise habitude que j'ai décrite en commençant cet article.

La conversation prenait de l'intérêt toutes les fois que la matière que nous traitions en avait pour elle.

Lui dire demain :

Mon génie étonné tremble devant le sien.

Je pourrai excuser, sur le trouble de l'amour, un silence qu'il cause bien en partie, mais qui vient principalement de cette mauvaise habitude.

Elle m'a refusé faiblement de ses cheveux ; en demander avec instance, j'en aurai.

[1] Comédie de Faur (1801).

Le cours de la conversation a amené ce qui suit ; je saute les détails, qui ôtent l'*air marqué* que ces choses ont ici. Cet avertissement est pour tout le journal en général.

Nous parlions de moi, que j'aurais de l'esprit à vingt-huit ans.

— Vous perdriez alors votre première qualité, la véritable passion, qui se voit en vous.

Ce ne sont pas là ses termes. Elle voulait dire :

— Vous n'avez pas cet esprit brillant qui amuse, vous avez la passion, vous la perdriez, sans peut-être acquérir le premier. Son sens n'était peut-être pas aussi sévère que cela.

Elle s'est mise à me dire ce que j'étais. Niais que je suis, comme ma mauvaise habitude m'a perdu ! J'aurais été sublime à ses pieds comme Rousseau à ceux de Mme d'Houtetot (dans la même direction, et non au même degré). Si je m'étais donné le temps de réfléchir ! Au lieu de cela, j'ai répondu par quatre ou cinq grimaces de Fleury.

Ce genre grimacier m'a donné le jeu muet très expressif en détruisant tout le reste.

Règle générale : me donner toujours le temps de réfléchir, quand on me parle, au lieu de faire l'olibrius et le marquis de comédie.

Elle m'a dit, moi ayant les mains dans les siennes :

— Vous avez de l'esprit (l'intonation disait : C'est là votre plus petite qualité, je lui ai dit que je n'en avais point, et, réellement, je le vois, elle a continué en appuyant) :

— ... Vous pouvez aller à tout. Vous avez beaucoup de feu et l'âme grande.

— J'acquerrai de la gloire.

— Il ne faut pas que le vouloir pour cela, il faut les circonstances.

Elle mettait à ce qu'elle disait les intonations les plus larges et les plus naturelles, je resserre beaucoup ses expressions, mais elles étaient au moins aussi fortes.

Elle a deviné mon âme, la conversation a langui, à cause de mon *fleurisme*.

J'ai dit une bêtise par la manie de parler et surtout d'avoir l'air fin, et une bêtise *atroce*, qui montre une âme fausse jusque dans ces moments d'enthousiasme qui la font sourire et me font aimer, si je le suis.

Je parlais hier avec éloquence du superbe effet que ferait une *figure usée avec des yeux de flamme*; elle m'a demandé aujourd'hui à qui j'en avais; je lui ai dit que je disais cela pour M. Le Blanc, ce qui est faux; j'étais de bonne foi.

Outre cette jolie petite fausseté, je dis par là que j'ai des prétentions sur la figure.

Il faut absolument réparer cela demain, en lui disant que c'est faux.

Elle a donc deviné mon âme. Est-ce mon âme ou son esprit qui l'a deviné?

Lui donner une garantie écrite de ma main contre ses cheveux.

Puisqu'elle a deviné mon âme, fortifier l'idée qu'elle peut avoir de mes talents naissants par tous les moyens; me garder surtout de la moindre fausseté qui détruit à jamais la grâce. J'écris mieux que je ne parle, mon âme se montre mieux; lui porter mes vers, notre article de Phèdre, etc.

Il entre dans l'impression du beau celle de ce

baldanzoso [1], de ce fort qu'on admire dans l'Apollon, et qui, dans un amant, flatte une femme, en lui faisant dire à elle-même : je soumettrai sa fierté.

Ma conduite n'a rien de cette physionomie aux yeux de Louason. Si je puis m'en faire aimer, ce n'est que par l'extrême confiance.

Le prendre pour guide, et réellement je ne saurais mieux faire; lui porter demain mes vers.

*

Je n'écris plus les souvenirs charmants, je me suis aperçu que cela les gâtait.

Apprendre à me borner en écrivant, tondre mon style, autrement les accessoires me font oublier le principal.

Je suis une fichue bête avec vous, parce que je n'ose pas dire les bêtises que je prenais pour de l'esprit.

Dimanche des Rameaux, 17 germinal.

Déjeuné chez Martial avec Dugazon, Wagner, Fougeard, Prévost et Dufresne, sous-inspecteurs, un commissaire des guerres, type à figure de cire et haut toupet bien poudré, esprit à l'avenant, Digeon, le chef d'escadron, et Maisonneuve. M. Combe était présent, et Pierre est venu un moment.

Pour bien sentir le comique, il faut (*badare*) y faire attention, pour cela n'être ni passionné, ni dans la stupidité de l'ennui; dans ces deux cas, il ne mord pas sur vous.

[1] Hardi.

J'ai trouvé à midi Dugazon et Wagner à la descente du Pont-Royal ; nous avons trouvé chez Martial tous les autres convives.

Maisonneuve parlait de l'*Orange de Malte*[1] de d'Églantine dont les deux pièces d'hier sont une imitation. La pièce de d'Eglantine était du plus grand génie. J'ai senti en l'entendant esquisser, que le genre comique était mes premières amours. Dans la pièce de d'Eglantine il y avait une maîtresse de roi et un évêque. L'évêque venait persuader à la jeune personne de différer son mariage, et lui faisait un tableau du bien que pouvait faire une femme vertueuse ayant toute influence sur un prince; arrivait la maîtresse régnante qui tonnait contre les femmes qui se livraient surtout par intérêt, cela était du plus grand comique.

Maisonneuve nous a dit qu'il en avait parlé six ou sept fois à fond avec d'E., une fois entre autres depuis dix heures du matin jusqu'à onze heures du soir, à feuilleter Molière et à placer des scènes. J'avais une jouissance inexprimable à entendre cela. Sans ma fichue paresse, je lui rendrais le service de traduire *Agamemnon*[2], je le lui porterais et nous serions liés, j'aurais de ces anecdotes sur le génie tant que je voudrais. Il me semble que d'Eglantine est le plus grand génie qu'ait produit le XVIII^e^ siècle en littérature ; l'*espoir de la faveur* inclinant toutes les âmes à la bassesse, de quelque caractère qu'elles soient, et cet espoir se trouvant ensuite déçu, est un excellent moyen de développer le cour-

[1] Cette pièce n'a été ni jouée ni imprimée.
[2] Tragédie d'Alfieri.

tisan [1]. Voilà la griffe du lion ; Piron, Destouches, Gresset, Voltaire, etc., etc., ensemble n'auraient jamais eu cette idée, ou ne l'auraient pas su exécuter dans le sens.

Maisonneuve croit que la pièce n'a jamais été écrite, Dugazon que les trois premiers actes existent. M. relit demain son *Méfiant* à la Comédie ; m'attachant à lui, je suivrais tous les événements qui arrivent à un homme qui veut faire jouer une pièce. Je ferais un cours avec lui.

Per le mie avro una eccellente via nel Dugazon [2]. Il a dit à M. :

— Vous ont-ils déjà accaparé vos rôles? Ils font métier et marchandise de cela.

Il paraît qu'il serait charmé d'avoir un rôle neuf à créer. Cela est excellent pour *Letellier*. Il regarde la mise d'un nouveau rôle comme la pierre de touche d'un acteur.

D. est trop farceur, isolé du reste de la société ; au reste, il était aujourd'hui au milieu d'une société sans verve ni gaieté ; je crois que s'il isolait ses contes par six minutes passées pair à pair avec nous, ils feraient beaucoup plus d'effet. D. n'a point le bon ton de la société, il n'y a point de tenue.

Pierre est venu ; D. a paru un farceur à ses yeux. D. nous a conté l'histoire de *Mon Frère le major ;* la différence des caractères était parfaitement établie par son jeu ; une réflexion profonde (à la Molière)

[1] Quand on demandait à Beyle son opinion sur Molière, il répondait : Molière est un coquin qui n'a pas voulu mettre sur la scène le *Courtisan*, parce que Louis XIV ne le trouvait pas bon. Rapporté par Mérimée dans ses *Notes et Souvenirs*.

[2] Pour les miennes, j'aurai un excellent appui en D.

sur ce conte, que j'ai hasardée, a été sentie surtout par Maisonneuve.

Il faut que les plaisanteries que vous faites aillent à votre caractère, la réflexion profonde que je fais dans ce moment gâte la plaisanterie que je pourrais hasarder vingt lignes plus bas. Voilà pour la physionomie de ce journal.

PARIS

1805

VINGT-DEUXIÈME CAHIER

(DU 18 GERMINAL AU 15 FLORÉAL AN XIII).

Avril — Mai 1805.

Visite à Mélanie ; projets de voyage. — Allons, saute, marquis ! — Débuts de Michelot dans *Phèdre ;* Mlle Duchesnois, manière dont elle comprend le rôle de Phèdre. — Au plaisir après le spectacle. — *Le Calife de Bagdad,* de Boieldieu. — *Le Bon Ménage,* de Florian. — Une robe blanche et un chapeau rose. — Comptabilité. — Plan de conduite. — *Le Tartufe des mœurs.* — Livres desséchants. — *Le Tyran domestique.* — *Le Procureur arbitre.* — Quel est le but d'un homme de société? — Deux sortes de tristesse. — Notes datées de Grenoble (juin 1805).

Lundi, 18 germinal an XIII [1] (8 avril 1805).

J'allai chez elle vers les trois heures. Je la trouvai encore en papillottes, rangeant son linge que sa

[1] Diverses notes sur la couverture de ce cahier : « Dernier cahier, an XIII. Journal de mon troisième voyage à Paris, fait sur un ancien cahier de la Pharsale, poème épique, commencé vers le mois de brumaire an X. *Love introducing me in the society* (l'amour me faisant entrer dans la société). *From the 18 th germinal till the departure..... floreal, with M.* (Du 18 [germinal jusqu'au départ... floréal, avec M[élanie]). »

femme de chambre repassait. Elle me reçut avec le sourire du bonheur. Est-ce celui qu'elle aurait eu avec tout autre homme qui l'aurait surprise dans ce moment, ou y avait-il quelque chose de particulier pour moi? Je n'ai pas assez d'expérience pour en décider.

Lorsque j'entrai chez elle, j'avais de l'esprit; si j'avais trouvé là deux hommes qui eussent eu une conversation brillante d'esprit et de gaieté peut-être y aurais-je brillé autant qu'eux, et, si j'y avais brillé autant qu'eux la première demi-heure, j'y aurais brillé plus qu'eux la seconde. Seul, je n'eus pas la verve nécessaire pour me *lancer*, j'étais trop digne d'être aimé pour être aimable. Je lui proposai de sortir, elle ne voulut pas. Je lui donnai la scène du raccommodement [1], copiée à la hâte et non relue [2]; elle allait la lire devant moi, c'était charmant. Je dis sans y faire attention :

— Non, j'aime mieux que vous la lisiez quand je n'y serai pas.

C'était exactement le contraire de ce que je voulais dire. Ce propos est une bêtise en ce qu'il montre de l'amour-propre d'auteur, et jamais de la vie je n'en eus moins. Elle, accoutumée à la vanité délicate des gens de lettres, me dit à l'instant avec le ton doux qu'on a auprès d'un malade pour ne pas le blesser :

— Eh bien! soit, je la lirai seule.

Je voulais dire : « *Ça vous ennuiera.* » Si elle l'avait lue, comme j'aurais pu la bien déclamer!

[1] Scène de *Letellier*. Voir appendice II.

[2] Cette action mit un peu le naturel en jeu, c'est ce qui me rendit supportable le reste du jour. (Note de B.)

Au lieu de cela, il arriva bien d'autres choses. Nous nous mîmes à promener en long dans sa petite chambre, nous donnant le bras, ses mains dans les miennes. Nous vînmes à parler de ses débuts et de ses projets en cas qu'elle ne pût pas débuter. Elle me dit qu'elle avait mangé la moitié de sa fortune, qu'elle avait le projet de se retirer avec sa fille à la campagne. Nous étions très attendris tous les deux. Elle avait les larmes aux yeux. Enfin je lui offris d'y vivre avec elle dans le coin de la France qu'elle voudrait choisir. Lorsqu'elle eut bien compris cette idée et que j'abandonnais tout pour elle, et que je servirai de maître à sa fille, elle tourna la tête vers la fenêtre quelque temps pour que je ne la visse pas pleurer, ensuite elle me demanda son mouchoir. Il n'était pas dans la chambre, j'allais le chercher dans le salon où l'on repassait. Je n'osais pas essuyer moi-même ces charmantes larmes.

J'ai tort à la première vue, peut-être ai-je raison pour qui connaît la grâce. Elle pleurait beaucoup. Ce sont évidemment des larmes venues par le sourire à la suite de la vue du bonheur ; elle me trouvait si bon qu'elle en pleurait. Après qu'elle eut tourné la tête, je lui parlai encore quelque temps avant qu'elle me demandât son mouchoir.

Son âme sentait un mouvement comparable à la liquéfaction, à la division de l'être que sentit le chevalier des Grieux, lorsque Manon lui parlait dans sa cabane de la Nouvelle-Orléans. Avec un peu plus d'assurance, ou un peu moins d'amour, peut-être aurais-je été sublime ce jour-là et l'aurais-je eue.

Ce mouvement que je produisis est plus rare que la gaieté, et demanderait surtout bien plus de talent pour être amené ; mais je n'eus pas cette gloire, il fut tout naturel. Nous parlâmes encore quelque temps de notre projet, nous pensâmes à nous fixer sur les bords du lac de Genève.

— .... On m'a regrettée dans tous les lieux que j'ai quittés.

— Je le crois, vous avez l'âme bonne. Et elle le croyait. Comme je lui développais mon âme et que, en parlant des occupations que nous aurions dans notre retraite, je lui disais que je tâcherais d'acquérir de la gloire en mathématiques, elle me dit avec l'étonnement et même un peu d'admiration pour une âme si extraordinaire : « Mais avez-vous dit cela à Martial? Vous connaît-il?

— Oh ! mon Dieu ! non, il ne me comprendrait pas; cela n'est que de la substance, en changeant le nom de l'objet par lequel je désirais aller à la gloire.

Tout était vrai là-dedans.

Voilà, je crois, un grand effet produit sur elle.

Je sortis à six heures, je l'ennuyai peut-être un peu à la fin de la séance. Cela vient de deux causes : J'ai tant de plaisir à être auprès d'elle que je ne puis m'en arracher ; la seconde, je me livre au plaisir de la voir, de l'adorer, et je ne songe plus à dire des choses amusantes. Deux effets de l'amour qui ne tendent pas à le faire naître dans l'objet qui l'inspire. Si je ne réussis pas, c'en seront les deux raisons principales.

Elle va aller passer huit jours à Saint-Germain-

Laxis[1], ancienne maison de campagne de M. de Juigné, près Melun, appartenant à M. Biers, un de ses amis.

Le lendemain, 19 germinal, je ne la vis pas; ce fut presque un plaisir pour moi; j'avais trop de peine à soutenir la charmante émotion de la veille.

Depuis son départ, j'ai travaillé un peu à *Letellier*.

20 germinal.

Le caractère de Mélanie doit être devenu raisonnable et s'embarrasser des soins de l'avenir, puisqu'elle a une fille qu'elle aime et qui serait sans ressource si elle la perdait. Voilà, peut-être, une des causes de sa mélancolie; cette cause doit la rendre sensible à la bonté.

Par ce mot « devenu », je n'entends faire aucune injure à cette fille céleste qui est peut-être une grande âme. Elle changera mon caractère et me rendra plus sociable. J'apprendrai à fournir ma quote-part d'agréments dans la société, et par là à y être agréablement admis pour moi et pour les autres.

Je commence à voir qu'il faut très peu s'embarrasser de l'avenir pour être heureux ou seulement raisonnable.

Cependant j'ai eu tant de fois la sottise de m'en affliger lorsqu'il me paraissait sombre, qu'il doit m'être permis de tirer quelque joie de sa contemplation lorsqu'il semble me promettre le

[1] Commune de 200 habitants, à 6 kilomètres de Melun.

bonheur. Il paraît que j'aurai toujours Mélanie pour amie, si ce n'est pour maîtresse, et, réellement, je l'aime de tout mon cœur. Si elle ne peut pas débuter aux Français au retour de M. de Rémusat[1], il est probable qu'elle viendra attendre le moment favorable où on ouvrira les yeux sur l'état du Théâtre-Français, à Marseille; où il paraît qu'elle a des amis[2]. Adèle y sera vers la même époque avec sa mère. Ne voilà-t-il pas un bonheur rare? J'y serai aussi, travaillant à la Banque avec Mante[3].

Je suis obligé d'aller faire un voyage de quelques mois à Grenoble, et cette obligation même est un plaisir, puisque j'y reverrai ma chère Pauline. Je pense qu'il est peu de frères comme moi, qui aient le bonheur d'être *amico riamiato*[4] d'une fille de génie et de la plus belle âme.

Si je sais enfin prendre la vie raisonnablement, je puis tirer du plaisir même des effroyables sots qui peuplent ce cher pays. Je suis obligé d'y aller, et voilà que justement Barral y va. C'est un compagnon aimable par le cœur, quoique triste par mauvaise tête. Bien plus, peut-être Crozet y viendra-t-il. C'est un ami d'infiniment d'esprit, et celui de tous les miens qui, peut-être, en a le plus, et certainement celui qui peut m'aider à tirer le plus de gaieté des niais de Grenoble.

Que puis-je demander de plus, dans ma position

[1] M. de Rémusat était à Milan pour le sacre de Napoléon. Voir *Lettres de Mme de Rémusat*, vol. I, p. 63 et suivantes.

[2] Voir appendice IV.

[3] Beyle fut employé chez un négociant, il « pesait de l'eau-de-vie ». Voir *Lettre de Pauline Beyle*, appendice V.

[4] Ami payé de retour.

actuelle? Le malheur, ou ce que j'ai jusqu'ici appelé ainsi, ne peut arriver à moi que par l'argent. Eh bien! j'ai un père avare, suis-je le seul? Lorsque ma sotte vanité sera entièrement passée et m'aura permis de l'avouer, ça ne me donnera que plus de grâce. Il y a tout à parier que d'ici à deux mois je toucherai 1,000 francs. Je paierai mes dettes et vivrai gaiement. Je partirai le 1er messidor, si je puis avoir fait *Letellier*.

De ce côté, je n'ai rien fait, est-ce un mal? je commence à corriger mon caractère; c'est une femme charmante et que j'adore qui me corrige. Allons, saute, marquis!

Dès que j'aurai corrigé mon caractère mélancolique par mauvaise habitude et par engouement de Rousseau, j'en aurai, j'espère, un très aimable; la gaieté de meilleur goût sur un fond très tendre.

M'aimeras-tu alors, Mélanie?

2 floréal, 22 avril 1805.

Le 30 germinal an XIII, j'assiste à *Phèdre* par Ariane pour les débuts de Michelot [1]. J'étais avec Crozet, Valey (figure spirituelle se moquant de tout) et Obrien (portrait de la bêtise sur une assez jolie figure). Michelot ne fera jamais rien dans la tragédie et manque de chaleur dans la comédie, quoiqu'il ait bien tous les petits gestes qu'on appelle la grâce.

Je connais beaucoup mieux la bonne déclamation depuis l'année dernière, où Ariane s'est bien refroidie. Elle a pris une lenteur *majestueuse* et de grands

[1] Michelot avait fait ses premiers débuts le 8 germinal, dans *Britannicus*. Voir le cahier précédent, p. 270.

temps à toute occasion, qui sont très propres à exprimer le délire de la passion ; elle a fortifié cela de beaucoup de petites intonations détachées à la Valence [1] qui font pâmer le public et lui font dire :

— C'est charmant.

Tout son rôle a eu la couleur de ce *beau froid*.

J'ai remarqué qu'elle ni les autres n'ont pas eu un seul son arrêté dans toute la pièce. Je n'ai jamais vu à Louason des mouvements d'abandon aussi beaux que ceux que je vais citer ; mais sa manière générale est bien supérieure, et il est possible que je ne lui aie point vu ces moments d'abandon, parce que je l'ai toujours vue déclamer devant des maîtres, avec un peu de crainte. D'ailleurs, l'illusion de la scène fait beaucoup pour l'actrice et pour le spectateur.

Ariane a été superbe dans les trois vers : *Dieux, quand serai-je* [2] et dans la pantomime qui les a précédés pendant le couplet d'Œnone ; dans les trois vers qui ont précédé : *Misérable* [3], dans : *Tu le savais* [4]. Là, sa position, le bras étendu et la tête penchée, a été digne de Raphaël. Je n'ai, je crois, rien vu de plus beau.

[1] Il s'agit peut-être du général Valence.

[2] Beyle, nous dit Mérimée, estropiait souvent les vers en les citant ; il s'agit sans doute ici de ce passage de la troisième scène du premier acte :

> Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
> Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
> Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

[3] Je respire à la fois l'inceste et l'imposture,
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
(Acte IV, sc. VI.)

[4] Acte IV, scène VI.

Elle a été superbe de diction nourrie à la Lekain, (autant que je puis me figurer ce grand homme), dans tout le couplet :

Quels conseils ose-t-on me donner[1] ? jusqu'à la fin. Cette manière semée de traits à la Talma et à la Duchesnois est peut-être le *nec plus ultra* de l'art.

Elle a dit, avec l'accent de la plus *douce* volupté :

Que de soins n'eût coûté cette tête charmante[2].

Un vers seul comme cela vaut trois heures de peine. Mais peut-être n'est-ce pas avec de la volupté *douce*, mais bien enflammée, qu'il faut le dire.

Le reste de la pièce a été très applaudi et a été joué à peu près aussi mal que possible.

Du Théâtre-Français, c'est donc là ce qui reste ?

Racine manque absolument du talent de la *Scenegiatura* (celui de d'Églantine dans *Philinte*), mais comme il a bien peint le délire des passions ! Nous trouvons cette peinture gâtée sans cesse par des vers descriptifs dans *Phèdre*.

Le matin, chez Dugazon ; mal, *OEdipe*[3], parce qu'il me dit que je n'ai point de noblesse dans ma position, et moi qui me croyais sûr là-dessus ; le courage me manque à l'instant.

Arrive Mme Clairval, je crois, grande et belle dame de vingt-cinq ans peut-être, avec de la majesté, mais point d'onctueux dans la physionomie.

— Jalousie *de la Mortier*.

[1] Qu'entends-je, quels conseils, etc. (Acte IV, scène VI.)

[2] Acte II, scène V.

[3] Tragédie de Voltaire (1718).

J'achète Fi... Fi... Figaro. Je vais à *Sémiramis* [1], suivi de l'*Aveugle clairvoyant* [2].

Hier 4, au *Philosophe marié* [3], suivi de la *Gageure*, Fleury et Contat. De là, au plaisir avec Barral, Vincelles, Crozet et Basset.

J'étais au spectacle avec les trois derniers. Beauté de la Victorine. Tous les hommes, gamins indignes, vieux débauchés, joueurs, militaires qui ne savent pas où aller, jeunes gens de bon ton perdus là-dedans, pendant une heure d'oisiveté ou voulant se laver la bouche d'une soirée ennuyeuse. Je m'étais engoué de Percevant. Le départ de Tencin me serre un peu le cœur.

5 floréal [4].

Je me promène avec Crozet jusqu'à deux heures, La contemplation de la verdure naissante des Tuileries et des jardins donnant sur les Champs-Elysées me rejette dans les idées, hélas, romanesques de bonheur par l'amour! Cette douce mélancolie m'empêche de travailler à *Let* [5]. Je me

[1] Tragédie de Voltaire (1748).

[2] Comédie en un acte et en vers, de Legrand (1716). Le sujet de l'*Aveugle clairvoyant* est emprunté en grande partie à une comédie en cinq actes et en vers, de Debrosse, jouée sous le même titre, en 1649.

[3] Comédie en cinq actes et en vers, de Destouches (1727). Destouches a mis en scène, dans cette pièce, toute sa famille : son père (Lisimon); sa femme (Mélite); sa belle-sœur (Céliante) et lui-même (Ariste). Voir d'Alembert : *Éloge de Destouches.*

[4] Voilà de ces mauvais jours de mélancolie et de tendresse qui me font retomber dans mon ancienne maladie. Pour peu qu'elle devienne habituelle, ne trouvant point une Julie dans la femme que le hasard me fera aimer, je me brûlerai la cervelle. N'y ai-je pas pensé pour Mélanie? (Note de B.)

[5] Letellier.

sauve le soir dans l'esprit de Chamfort et l'Opéra-Comique où l'on donnait le *Chapitre second*[1], les *Confidences*[2], imbroglios sans comique, malgré les situations. Le *Calife de Bagdad*[3] dont la musique me console un peu du bruit des deux autres. C'était plein de jeunesse gaie. Ce public a une bien plus jolie physionomie que celui des Français, mais aussi il est plus gamin, surtout le parterre. Je suis frappé de la ressemblance de Pingenet avec Mélanie. Si je croyais P., après avoir quitté Paris, elle me ferait perdre la figure de Mélanie, comme la blanchisseuse de Bergame celle de M^me^ Marini *della contrada della Baghuta*[4].

Mélanie fut ce jour-là chez Dz. sans que je le susse.

L'histoire de la régence doit être le morceau de celle de France le plus agréable à étudier. Lire Voltaire pour les faits officiels, Duclos, Saint-Simon, Marmontel et le morceau de Chamfort sur les mémoires de Richelieu et ceux de Duclos.

Vendredi, 6 floréal.

Déjeuné chez Blancheron avec Vincelles, Basset, Crozet, Barral. Les deux premiers qui nous donnaient le déjeuner sont partis à onze heures, le premier pour Mont-de-Marsan, le deuxième pour Tours.

[1] Opéra-comique en un acte, paroles de Dupaty, musique de Solié (1799).

[2] Opéra-comique en deux actes, paroles de Hoffmann, musique de Nicolo Isouard (1803).

[3] Opéra-comique en un acte, paroles de Saint-Just, musique de Boieldieu (1800). Cet ouvrage eut près de huit cents représentations, il est resté au répertoire.

[4] Voir journal de Milan, 1811.

De là je suis allé chez Dz. J'y ai dit Oreste, devant Mme Clairval, très bien, à ce que m'a dit Dz., et, me frappant sur la joue, Mme Cl. a dit : — Bien, bien. Je lui ai donné les répliques de son rôle d'Aline ; elle débutera dans un mois.

Si j'y étais allé hier, j'aurais trouvé Louason, Mme Mortier et la première actrice de Rouen. L. dit hier qu'elle ne viendrait pas aujourd'hui.

Le soir à *Esther* suivi de *Nanine* [1].

8 floréal.

Barral est parti hier pour aller rejoindre son régiment à Utrecht, à cinq heures du matin ou avant, car nous sommes allés à cette heure à sa diligence et elle était partie. Aujourd'hui, visite intéressante à Ariane. Pacé y était ; ridicule de Dusausoir. Avec de la mémoire on a autant d'esprit qu'on le veut. Le soir au Vaudeville, le *Bon ménage*, de Florian, le fade et le niais personnifiés. Cette pièce doit avoir eu un grand succès à Grenoble. Fanchon [2], du naturel, de la variété dans les scènes, de l'intérêt jusqu'au milieu du troisième acte, et le comique, le bon ton, le spirituel, le sentimental à la portée des nombreux gamins qui remplissent la salle.

Voilà l'esprit qui est à la portée de tous dans le monde, qui, par conséquent, réussit généralement.

Nous avons ri toute la journée de Dusausoir et de Mme Coquelin. Nous voyons bien les rôles d'Ariane et de Pacé ; j'écrirai demain les détails si j'ai le temps.

[1] Comédie de Voltaire (1749).

[2] Mme Belmont, qui avait créé le rôle de Fanchon dans *Fanchon la Vielleuse*, comédie de Bouilly (1800).

Demain, probablement à *Esther* suivie de *Dupuis et Desronais* [1].

9 floréal.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour toi !

Crozet, qui vient de partir à dix heures, a couché avec moi. J'ai lu ce matin les pensées de Ch. [2]. Je suis allé à midi chez Dz. J'y ai dit Œdipe. Mme Mortier y était, à qui j'ai dit toutes les polissonneries possibles, sans qu'elle s'en fâchât. De là, elle a dit qu'elle allait chez Mme L., par le plus grand hasard du monde je l'ai accompagnée. Nous avons pris un cabriolet sur la place des Victoires, parce qu'il pleuvait un peu. Nous sommes entrés chez Mélanie. Jamais je ne l'ai vue si jolie. Elle avait une robe blanche, un chapeau de paille garni en rose. Elle avait l'air d'un beau jour de printemps. M. Le Blanc était chez elle. En sortant, elle m'a suivi et m'a dit :

— Je pars, j'ai quelque chose à vous dire, venez à cinq heures. J'ai mené Mortier chez elle. Je l'aurais eue là mille fois si j'avais voulu ; mais, ma foi ! il n'y a pas moyen, comme dit Matta.

Je l'ai menée promener en cabriolet. Elle m'a raconté l'histoire de son p..... C'est une femme eue, *elle est séduite*.

J'ai mangé un morceau avec Crozet et j'ai volé

[1] Comédie en trois actes et en vers, par Collet (1763). Cette pièce est tirée d'une nouvelle de Challes (1659-1720) intitulée : Histoire de M. des Ronais et de Mlle Dupuis qui figure en tête du recueil des *Illustres françoises*. Scribe a imité la comédie de Collet dans *Geneviève* ou la *Jalousie paternelle*.

[2] Chamfort.

chez Louason. Elle m'a dit qu'elle partait dans huit jours pour Marseille..... qu'elle y était engagée pour 6,500 francs par an. Je lui ai dit :

— Moi, je vous accompagne jusqu'à Lyon. Ça l'a étonnée. J'étais tout âme ; si j'avais eu le sang-froid comique que j'avais il y a huit jours en lisant *Figaro*, j'aurais été bien plus aimable.

Je l'ai menée dîner chez Robert. De là aux Français. J'étais à quatre places d'elle à l'orchestre. *Esther*, même jugement que la première fois. Talma, parfaitement le ton d'un despote. De là chez elle, elle était charmante. Je lui ai raconté ce que M^me^ M. avait fait pour m'avoir. Si j'avais osé oser, je l'aurais eue. Je l'ai quittée pour Crozet.

Je lui ai dit ce matin que j'avais eu Eudoxie. Il est donc clair que je pars dans huit jours, le 17 floréal, par exemple. Et *Letellier?* Je le ferai présenter par Rey. Il faut absolument que je l'aie pendant le voyage. Si j'osais oser ! Plus je l'aime, plus je suis timide.

Avoir pour le voyage fol. (?) et *Figaro* et des pièces à calembours. Ce voyage peut être charmant. Elle s'arrêtera deux jours à Lyon. Elle a bien envie que je l'accompagnasse (*sic*) jusqu'à Marseille. Elle a peur des voleurs. Les Bronzes décideront de cette affaire.

Jamais je ne l'ai vue si jolie que ce soir, rentrée chez elle, après qu'elle a eu ôté son chapeau, (21 francs). Je dois la revoir demain à une heure.

Crozet me doit 38 francs, j'en dois 96 à Barral ; j'ai à finir avec Dz., avec la maîtresse de la maison, avec Dovenne, avec Mercier, Silan, Pidoncat.

Faire ma malle.
Prendre un passeport.
Dire adieu à mes parents, au père Jeky.

Finances :

J'ai 250 fr.	A payer :	D.	170 fr.
150		Silan.	48 fr.
200		Mercier.	72 fr.
600 fr.		Bal.	12 fr.
		Leg.	60 fr.
		Astley.	30 fr.
		M.	60 fr.
Reste : 148 francs.			452 fr.

Il faut que je ne donne que 70 francs à Dovenne et rien à Mercier ; ainsi j'aurai 148 + 100 + 72 = 320 francs. Ce n'est pas trop.

M'informer demain du prix des places de Gouge, écrire à la Roche. J'enverrai une lettre de change de 172 francs. A Marseille, me faire compter, le 1^er^ du mois, 100 francs chez un banquier, le 15, 100 francs chez un autre.

10 floréal.

Déjeuné avec Martial ; à deux heures, chez Mélanie. De là chez Adèle, une heure de tête-à-tête ; *gli piglio le coccie*. De là chez M^me^ Martin ; de là chez Mélanie, avec qui je voulais dîner. Je ne la trouve pas. Je vais dîner après avoir écrit quatre lettres. De là aux Français : le *Tartufe de Mœurs*[1], le *Barbier de Séville*.

[1] Comédie en vers, de Chéron (1803). Le *Tartufe de Mœurs* est une mauvaise copie de l'*École de médisance*, de Sheridan. Chéron ne crut pas utile de dire qu'il s'était inspiré de la comédie anglaise.

J'étais dans le sentiment jusqu'au cou, et, par conséquent, dans la mélancolie et le tendre regret machinal de quitter Paris ; c'est bien le préjugé (excepté N.), qu'y laissé-je ? Qu'y puis-je faire sans argent ? Que ferais-je sans Percevant, Tencin, mes amis ? Il me faut aller dans un endroit où je voie forcément la société et les hommes. A Marseille, sacrifier tout cela.

Duclos m'aide à revenir au bon sens. Je suis gai le reste de la soirée. Je sens bien dans ce moment la possibilité de prendre ce que je désire tant. Pour rester dans cette bonne disposition quand je me la sens, agir beaucoup, ne pas me donner le temps de la réflexion ; si je le prends, je suis perdu. Je voyais ce soir *all the theory of the best conduct in world, to write that*[1]. Il faut convenir que je sors d'un étrange état de folie ; les moments d'exaltation de Rousseau étaient devenus ma manière d'être habituelle. Je prenais ça pour du génie, je le cultivais avec complaisance et regardais en pitié ceux qui ne l'avaient pas. La réserver pour le cabinet, autrement je serais à jamais malheureux dans le monde.

To write the plan of conduct, and say that to nobody but Pauline[2]. Le suivre de point en point à Marseille, bien déterminer ce but idéal où je veux parvenir.

If I have not M. in the way, I shall be ever un-

[1] Toute la théorie de la meilleure conduite dans le monde pour écrire cela.

[2] Ecrire le plan de conduite et n'en rien dire à personne qu'à Pauline (sa sœur).

happy with her[1]. Dans le cas contraire, *I shall be the happiest of men to Marseille*[2].

Je mettrai tous les jours mon nouveau plan à exécution chez elle et elle finira par s'attacher à son élève. *Le Tartufe de Mœurs,* mauvaise pièce, si mauvaise, que la croyant telle, j'y ai constamment fermé les yeux aux défauts et senti les beautés ; malgré cela, elle m'a paru d'un vide terrible. J'ai bien exercé mon tact comique. Armand joue assez bien pour lui et médiocrement à mes yeux ; un caractère (Tom Jones), dans le genre de Chapelle[3], mais à mille lieues de ce que peut être ce dernier. La scène du paravent n'est pas ce qu'elle peut être ; le ridicule, non seulement n'est pas bien amené, mais même n'est pas creusé.

Damas[4] joue très bien le rôle de *Tartufe de Mœurs*, qui n'est qu'une mauvaise copie du *Tartufe,* notamment dans la déclaration d'amour. Ce caractère n'est presque pas peint par des actions, on discerte beaucoup sur lui, voilà tout. Damas a un talent particulier pour ces sortes de rôle. Je l'ai vu très bien dans Bégears[5], Timante[6], celui-ci.

[1] Si je n'ai pas M. en route, je serai toujours malheureux avec elle. (La phrase anglaise de Beyle a un autre sens, mais c'est là évidemment la traduction qu'il s'en faisait.)

[2] Je serai le plus heureux des hommes à Marseille.

[3] Chapelle, 1753–1823 ; il fit partie de la troupe de Mlle Montansier et joua ensuite au théâtre du Vaudeville les rôles de Cassandre et de père Didon.

[4] Damas avait débuté dans *Mérope*, en 1791, au théâtre de Mlle Montansier; il passa, vers la fin de 1792, au théâtre de la République, et fut admis, quelque temps après, dans la fraction de la Comédie-Française qui occupait la salle de la rue Feydeau.

[5] Dans la *Mère coupable.*

[6] Il y a un Timante dans le *Florentin* de La Fontaine et un autre dans le *Muet* de Brueys et Palaprat.

Mlle Devienne joue supérieurement un petit rôle de soubrette. Il n'y a point de talent dans l'auteur de cette pièce.

Le Barbier joué sans verve à cause de Saint-Fal[1], qui paralyse tout. J'exerce bien mon tact comique ; je vois bien ce qui lui manque dans ce rôle pour valoir Fleury[2]. Ses temps sont trop grands, sa figure trop froide et trop immobile.

Voilà ce que je dois être avec M. par excès de timidité. La veux-tu savoir la raison, nigaud ? C'est que jusqu'ici tu n'as eu que la force des passions pour toi.

Tu te croyais bien fort, parce que tu étais passionné ; tu n'as point de caractère ; sublime dans tes châteaux en Espagne extraordinaires, mais point bon dans le monde.

Triture-toi ferme à Marseille, n'aie qu'un but : produire le rire, et, une fois que tu seras *naturel*, tu verras où tu iras.

Beaumarchais, Gil Blas, Grammont, Chamfort, les romans de Voltaire, la Pucelle.

Attaquer les femmes que je rencontrerai (jusqu'à mon retour à Paris, alors j'écouterai mon cœur), alors seulement je serai digne d'avoir une passion.

Me former le caractère en un mot. Le caractère consiste à faire ce que j'ai résolu de faire, soutenu ou non soutenu par la passion, avec verve et gaieté. Me croire toujours en présence de Pacé, de M. de Baure, tâcher de leur plaire, ne pas songer aux per-

[1] Ses débuts avaient eu lieu en 1782 dans *Gaston et Bayard*, de De Belloy.

[2] Fleury était le doyen de la Comédie-Française. Ses débuts remontaient à 1774.

sonnes avec qui je suis véritablement. Avoir toutes les Mortier que je rencontrerai.

Au lieu de m'animer la passion, quand je serai timide, en lisant des romans ou des choses ayant prise sur mon cœur, ne lire que des livres desséchants comme Duclos.

Si demain Mélanie me disait qu'elle a trouvé une occasion en chaise de poste, qu'elle ne peut pas partir avec moi, j'entrevois la possibilité de supposer ce revers. Il sera temps de me livrer à mon caractère trop tendre après la victoire; jusque-là voir une femme ordinaire; analyser son cœur et jouer sur les passions, autrement à jamais timide et sot tu ne seras aimable et toi-même qu'après la victoire. Je suis persuadé qu'elle-même en sera étonnée. Une seule chose peut me relever à ses yeux, ma chaleur chez Dz.

M'occuper uniquement à Grenoble de ce plan de beau idéal *for my conduct*[1], qui n'est qu'une suite des principes de l'art comique. Arriver demain chez Dz. le plus *desséché,* le plus scélérat possible. Je sens déjà que je ne le suis plus, je suis emporté par la phrase, je ferais actuellement de l'éloquence toute la nuit.

Songer que ce talent naturel ne pourra briller dans le monde que lorsque je me serai fait un bon fond de conversation comique; et pour le genre du comique me souvenir toujours de Pacé, chez Ariane.

J'ai mal à la gorge, je suis enrhumé; et moi en rut. Je me sens mille fois au-dessus de ces bêtises-là,

[1] Pour ma conduite.

et ces bêtises étaient hasardées par un homme triomphant, beaucoup hasardées.

L'état de réflexion qui m'est habituel est contraire à celui d'expérience sans lequel je ne serai jamais *a true Bard*[1]. Il ne s'agit pas de savoir ce que ceux qui ont fait cette expérience (Durif, par exemple) sont, mais de ce que serait une âme comme la mienne qui l'aurait faite. Dans ma conduite future, rechercher toutes les occasions d'aller, agir sans cesse, fût-ce pour des bêtises. Me faire une habitude de cela (exemples : Cardon, Tencin, Favier lui-même). L'exemple de ma conduite avec Châteauneuf me montre le moyen de plaire aux hommes; employer ce moyen avec *tout le monde* sans exception que P.[2]. Elle seule a l'âme assez grande pour comprendre la mienne.

Retz me disait ce soir :

— Mets-toi bien dans la tête que jamais personne ne t'aimera autant que tu m'aimes, ne t'aimera même de passion; vois le froid subit de tes amis lorsque tu leur parles de ton bonheur, avec ce ton inspiré qui le prouve.

For V.[3], voilà bien des charges dignes de lui; mais enfin, il est moins loin que moi de la vérité.

12 floréal.

J'arrête *the two places at the diligence*[4].

Le soir, le *Tyran Domestique*. Quelques petits

[1] Un vrai poète.
[2] Pauline, sa sœur.
[3] Pour V.
[4] Les deux places à la diligence.

faits qui feraient effet dans La Bruyère, mais de trop peu d'intérêt pour le théâtre. Pièce ennuyeuse. Fleury manque décidément de chaleur et d'organe. Il n'est plus bon que dans les rôles modérés où il faut de la grâce, de la finesse et de la raillerie. Mlle Mars est parfaite dans le *Tyran*. Je vois dans son jeu des choses que je n'y avais jamais aperçues. C'est l'enthousiasme de Crozet qui me l'a fait regarder avec l'attention qu'elle mérite. Je la trouvais charmante, mais je n'étais pas entré dans le détail de ses perfections.

Le Procureur arbitre [1].

Fleury est salué par cinq reprises d'applaudissements. Je dors pendant la pièce qui est de l'ancien comique. Point de *drame* et de grands sentiments, ce qui est un grand bien, mais des plaisanteries pesantes, trop préparées, qui d'ailleurs ne *mordent* plus. Adresse de l'auteur de présenter un procureur honnête homme, pour se moquer des procureurs fripons que peut-être il n'eût pas osé mettre en scène. Adresse dans le genre de celle de Molière, dans le *Médecin malgré lui*.

Quel est le but d'un homme de société?

De produire le comique et de consoler les autres, de produire l'impression que me firent Diday et Mallein (le mardi gras à Grenoble), Dz. à déjeuner chez Pacé, ou celle que me fit l'*Optimisme* de Colin [2].

Pour produire le comique, il ne faut pas une entière

[1] Comédie en un acte et en vers, de Ph. Poisson (1728).
[2] Comédie en cinq actes et en vers, de C. d'Harleville (1788).

conformité d'opinions, parce qu'elle amène le silence. Il ne faut pas montrer des idées trop opposées à celles qu'on nous énonce, parce que cela produit le même effet. Exemple :

Moi vantant avant-hier *Othello* à M. de B. qui me disait que les pièces de Racine étaient le dernier effort de l'esprit humain.

Avoir toujours devant les yeux cette grande vérité, que le succès est pour qui fait rire.

Un genre de comique qui va à mon caractère est d'opposer en riant la vérité à la convention dans toutes les choses de la société.

Bien compter avec mes passions.

La première, la plus forte, l'unique *this of fame* [1] ; n'en parler à personne, la satisfaire en silence.

Cela passé, étant complètement indifférent dans le monde, je dois y être charmant.

J'y ai pour m'y préserver de la stagnation, ma banque et l'amour des femmes.

Ce qui m'a gâté jusqu'ici, c'est la fausse opinion que j'ai eue d'elles. Je les ai crues des Julies, elles ne sont que des *Parisiennes* de Dancourt (Voyez la jolie comédie de ce nom, de Dancourt). Gaieté, brillant, audace, et, surtout ce dernier, et tu réussiras mille fois mieux qu'en prouvant par les faits le plus sublime caractère.

Garder la conception de ce beau idéal *for thy works* [2] ; mais dans le monde, Pacé est presque le beau idéal.

[1] Celle de la gloire.
[2] Pour tes ouvrages.

L'état de mon âme est le plus propre possible à être orné par toutes les qualités sociales.

La tristesse, lorsqu'on connaît le monde, prouve qu'on a des passions que l'impossibilité de les satisfaire n'a pas encore pu guérir.

La tristesse de qui ne connaît pas le monde, prouve la lâcheté qui désespère de réussir.

13 and 14 floréal an XIII, all the day With M. the 15 we go to Neuilly for seeing the young m [1].

30 prairial, juin 1805 [2].

Ta véritable passion est celle de connaître et d'éprouver. Elle n'a jamais été satisfaite.

Quand tu t'imposes le silence, tu trouves des pensées; quand tu te fais une loi de parler, tu ne trouve rien à dire [3] (*Seen in the nat.*) [4].

6 messidor, Grenoble, juin 1805.

Je relis la plupart de mes cahiers, je les trouve rempli de choses communes, mais peut-être elles ne paraîtraient pas si simples, si je ne les avais pas laborieusement découvertes.

[1] 13 et 14 floréal an XIII, tout le jour avec M. Le 15, nous allons à Neuilly pour voir le jeune m.

[2] Beyle était à Grenelle.

[3] Il est frappant de trouver ici chez le circonspect et prudent Dauphinois l'antithèse du mot célèbre du marseillais Numa Roumestan : « Quand je ne parle pas, je ne pense pas. »

[4] Vu dans la nature.

Je crois qu'à l'avenir je n'écrirai que *the World*[1] lui-même en des anecdotes.

Ils m'ennuient[2] et me rendent triste[3].

[1] Le monde.
[2] Ils (ses parents et amis de Grenoble).
[3] Je n'ai trouvé que ces deux fragments datés de Grenoble.

MARSEILLE, TOULON, GRENOBLE

1806

VINGT-TROISIÈME CAHIER

Du 15 Avril au 27 Juin 1806.

Voyage. — Petite fille morte. — Une octave du Tasse. — Arrivée à Marseille. — Discussions ineptes. — Le monde. — Auditeur. Effets du café. — Quatre francs bien gagnés. — Dernière soirée à Marseille. — Compagnons de voyage. — Deux ignorants. — Un veuf. — Toulon. — Grenoble. — Mépris pour l'homme. — Sensibilité. — Le père de Beyle. — Promenade à la Porte de France.

15 avril 1806 [1].

Marseille. — Nous avons fait à peu près dix-huit lieues en quarante-huit heures ; beaucoup plus fatigué le second jour que le premier. Nous touchons à Géménos après avoir bu une bouteille de bon vin à Saint-Marcel et une de mauvais à Aubagne, route de Toulon. Nous entrons à Géménos à cinq heures.

[1] On avait abrogé les décrets de la Convention sur le calendrier républicain, le 21 fructidor an XIII (8 septembre 1805), et ordonné qu'à partir du 1er janvier 1806 le calendrier grégorien serait rétabli.

Route fraîche et assez agréable au fond d'un petit vallon; ruisseau bordé de peupliers d'Italie dans toute leur fraîcheur, fabrique de cuivre, d'azéma et de papier. Saint-Pons [1], trou où il y a de jolis arbres, mal vus : une M sur deux arbres. Montée en ziz-zag, du haut on voit Marseille, les îles et la mer comme sur une carte bien faite ; descente, plaine humide, froide et sans arbres.

Trois heures; arrivons à Saint-Zacharie : petite fille morte, ses petites mains jointes, coloris de la mort fait, son œil à moitié fermé, sa bouche, comme exhalant une dernière prière, profonde expression de tout son corps, de son œil; rien d'horrible.

Elle me touche profondément.

Comme je ne suis pas sensible comme les faiseurs de vaudevilles, les Dupaty père [2], etc., je ne ferai pas ressortir qu'il y avait un train [3] à quarante pas de là; cela, l'air d'inattention et d'aller tout comme l'ordinaire, me toucha cependant. Je fis un peu part de mes sensations à mes stupides compagnons; ils tâchaient de les détruire : — On lui a croisé les mains comme cela, dit Dufay, etc. Ce ne sont pas des gens de cette sphère. Je suivis de l'œil le prêtre qui était là, en étole; il marmotte un peu, puis on va au cimetière, la femme portait toujours la petite fille sur ses bras, sans caisse.

La petite n'avait pas la beauté grecque, mais tout ce qu'il faut pour toucher, rien de ce qui repousse,

[1] La vallée de Saint-Pons a été *chantée* par Delille, dans l'*Homme des champs*.

[2] Le prédécesseur de Musset à l'Académie française.

[3] Par cette expression, qui se retrouvera plus loin, Beyle veut sans doute indiquer un bruit de musique ou de conversation.

cet air dont le Tasse peint le chevalier tué par les infidèles.

— Je vais le chercher.

La Tasse me touche, quoique je lui trouve de l'esprit. Le sentiment que me donna la petite fille n'est exprimé que dans les premiers vers de la strophe suivante, je le sentis plus profondément ; ce sentiment était tout saint et noble.

Le Tasse dit (chant VIII, octave 33) :

Giacea, prono non già, ma, come volto.
Ebbe sempre alle stelle il suo desire,
Dritto ei teneva inverso il cielo il volto,
In guisa d'uom che pur là suso aspire.
Chiusa la destra, e il pugno avea raccolto,
E stretto il ferro, e in atto di ferire:
L'altra sul petto in modo umile e pio.
Li posa ; e par che perdon chiegga a Dio [1].

Nous soupons à Saint-Zacharie ayant le train sous nos fenêtres jusqu'à onze heures du soir ; jolie allée et cascade antique de M. de Tournefort ; le lendemain, en avant avec G., chemin exécrable bordé par l'Huveaune. Auriol, Roquevaire, bassin fertile du Dauphiné, beaux oliviers, mais cela est bien au-dessous du Dauphiné. Les coteaux sont superbes, parce qu'il y a quelques pins. Aubagne. Nous arrivons harassés à Marseille, après avoir encore revu cette Pomme bien cher et joli (*sic*).

[1] Il ne gisait point le front contre terre ; mais, comme ses pensées, son visage était tourné vers les étoiles, dans l'attitude d'un homme qui aspire au ciel. Il tenait au poing droit un fer, qu'il serrait comme pour frapper encore ; son autre main, humblement posée sur sa poitrine, semblait implorer la clémence de Dieu. (Traduction A. Desplaces. — Bibliothèque Charpentier.)

15 mai.

En quelque trou que la volonté de Z. me confine, me faire présenter en arrivant chez le préfet et tout ce qu'il y a de mieux. Je m'ennuierai moins chez M. Thibaudeau que chez Mme Pollard. La société de Mme Pollard ne m'a servi qu'à conquérir Samadet. Mais on ne fait qu'y discuter et, pour comble de misère, S. et elle ont les esprits les moins pleins de bon sens possibles. Elle loue Fouquier et déchire Carnot ; le premier l'a bien reçue, le deuxième, mal. Déclamation de Samadet contre tout homme qui ne croit pas en Dieu. Véritable sujet de Chateaubriand. Chateaubriand le conduirait au diable.

Je manque d'imagination sur tout ce qui est politesse. Je commence seulement à y penser depuis dix-huit mois ; les trois quarts du temps j'ignore les usages et n'invente rien d'aimable à dire, mais j'imite fort bien, et les exemples ne sont pas perdus. Mon caractère du côté du monde a dix-sept ans au plus; un an de vie avec Martial, si j'avais le bonheur de lui être attaché, me formerait.

15 mai.

Il me faut pour être heureux un travail où l'esprit travaille et qui tende à un avancement ; auditeur, avec des rapports à faire, des moyens de se distinguer, m'allait à merveille [1].

[1] Beyle fut auditeur en 1810.

17 mai.

Il y a un mois que je prends chaque jour une demi-tasse de café, je n'en ai point pris aujourd'hui et suis infiniment plus gai et plus au niveau des hommes. Il semble que le café donne le génie et la tristesse : cet effet qui est frappant aujourd'hui chez moi, je l'ai déjà éprouvé plusieurs fois.

Dimanche, 18 mai.

Je prends la résolution d'aller à Grenoble, sur une lettre de mon oncle ; je vais ensuite me promener au cours et aux allées [1] avec Mante qui m'avait aidé à prendre cette résolution. De là, au grand cercle, une heure. De là, à la maison ; où après avoir fait disputer les chiens, nous dînons, Guillaume, Trichaud, Mante et moi. De là avec Guil. à la montagne Bonaparte pour chercher M^me^ Tivollier ; elle n'y était pas ; nous en faisons le tour et je vois parfaitement, à un beau soleil couchant, cette ville et cette mer que je vais quitter. Nous allons au tertre sur la droite du chemin des Chartreux, but ordinaire des promenades de M^me^ Tivollier ; elle y était depuis deux heures, avec son mari et M. Pey, l'aîné. Nous revenons, après une heure ; il y avait train sur le boulevard devant les bains de Saint-Gilles. Nous prenons des glaces. Nous revenons chez elle, y restons une demi-heure dans l'inaction, parce qu'il n'y avait pas assez de monde pour faire le boston. Enfin Victor arrive d'une partie de dimanche (avec les vieux : ils s'amusent bien pour leurs cinq francs,

[1] De Meilhan.

dit Guil.). Nous faisons quelques tours ; lui donnant debout. Je gagne quatre francs à travers les odeurs combinées des chiens et des pieds de ces messieurs et de Madame. Je viens de les quitter ; depuis, j'ai fait mon thème d'anglais et me voici.

Voici la vie que je quitte, il faut avouer qu'elle ne me mène pas loin [1].

J'irai demain dans la nuit à Toulon ; mais seul, J'ai presque formé le dessein d'aller à Grenoble par la petite route, Aix, Manosque, Sisteron, Gap, etc. [2].

20 mai.

Je pars le 20 mai à trois heures du matin pour Toulon. La veille je me retirai à minuit sonnant de chez Tivollier. J'allai prendre un verre d'eau-de-vie au Café chinois. Solitude et silence profond des rues. Reverbères brûlant en silence. Je ne rencontre que deux personnes dont l'une était Crozet l'aîné qui s'en allait en chantant.

Ce silence et cette solitude à minuit sonnant.

Je pars à trois heures. Il nous en coûte huit francs par place. Trois compagnons. Esprit Alléon ayant le moins d'esprit possible, ignorance crasse, quarante ans, une de ces figures qui passent pour jolies aux yeux des femmes, n'annonçant que beaucoup de vanité, se mettant de mauvaise humeur pour la

[1] A Marseille, Beyle était employé chez M. Meunier, négociant. Il ne fait allusion à sa carrière commerciale que dans la lettre à Martial Daru (1er juin 1806). Voir appendice V, 2.

[2] Mélanie était-elle encore à Marseille ? Beyle n'a-t-il pas voulu la nommer dans ce cahier ? On ne sait ; toujours est-il qu'il n'accompagna pas cette femme à Marseille (Voir appendice IV, débuts de Mélanie), bien que M. R. Colomb affirme ce fait. Voir, sur Mélanie, les articles nécrologiques, appendice VIII.

moindre contradiction et vous réfutant par des assertions on ne peut pas plus ridicules. Il m'amuse le premier jour, je m'exerce à rompre mon caractère de fer, à avoir l'air d'approuver les opinions que je déteste le plus. Peine que j'ai. Le deuxième jour il m'ennuie à la nausée, je ne lui parle presque plus.

M. d'Heureux, fils d'un capitaine de vaisseau, allant en Dalmatie, bon enfant ; mais quelle ignorance! elle est vraiment rare. On dirait un paysan, revêtu. Il paraît que la chasse est la seule chose à laquelle il ait un peu réfléchi et un peu aux femmes.

Le troisième était un bon bourgeois, je le crois employé dans l'artillerie. Il portait un petit chapeau à la Paméla à sa petite fille, âgée de sept ans ; grand ennemi des lycées [1]. Il nous raconte qu'il avait eu le malheur de perdre sa femme, etc., etc., et choses de cette force. Grand ennemi de la marine. Il reproche de la lâcheté aux officiers de cette arme ; il a de l'honneur, il relève le jeune d'Heureux qui, parlant de l'état militaire, mettait le danger dans la balance ; inflexible sur ses devoirs.

Nous faisons un mauvais déjeuner à Cuges. De là au Beausset, gorges d'Ollioules dans le genre de la grotte aux Echelles [2] ; excellente position militaire.

Toulon a douze mille habitants, tout ce qui ne tient pas à la marine vit de ce qu'il vend aux marins.

Vilaines rues, comme celles de Grenoble, plus

[1] Qui venaient d'être créés.
[2] En Savoie.

laides encore, pavées de petites pierres pointues. La chute est forte lorsqu'on quitte la rue Saint-Ferréol de Marseille.

Nous entrons par une longue, courbe, vilaine rue, pavée en casse-cou, nommée rue impériale.

Grenoble, 27 juin 1806.

Il y a loin de Toulon à Grenoble ; je n'ai pas écrit un mot depuis ce temps-là par dégoût pour l'écriture. D. ni Martial [1] ne m'ont pas répondu un mot. Je me crois sur quelque travail à la signature [2]. Les lettres de Cheminade me font craindre les droits réunis, mais je veux les refuser.

J'ai fait ici tout ce que je voulais, mais mon mépris pour l'homme s'est beaucoup augmenté. J'ai vu quelques actions vertueuses, mais presque toutes par des motifs vicieux. Je vois que je me suis un peu guéri de ma présomption.

Ce qui m'est le plus prouvé sur moi c'est une facilité extrême à m'attendrir jusqu'aux larmes. Alors toutes mes bases de jugement changent dans un instant.

J'ai perdu presque tout mon enthousiasme pour les grands écrivains. Leur basse et petite vanité a coupé le cou à mon admiration.

Mon père s'est rapproché de moi, cela m'a fait plaisir; avec plus de franchise de sa part nous vivrions bien ensemble, nous nous rendrions heureux.

[1] Voir le brouillon de la lettre de Beyle à Martial Daru, appendice V.

[2] Beyle allait être attaché à la personne de M. Daru. Voir les cahiers suivants.

Rien ne me donne beaucoup de plaisir. Les transports sont morts chez moi, excepté des transports de demi-heure pour les femmes. Hier soir par exemple, un quart d'heure de vif plaisir avec Mme Gallice en revenant de la porte de France [1], mais bien vite gâté par l'envie d'être aimable. Cependant, soirée agréable.

Je ne crois pas cependant que je l'aie.

[1] Une des portes de Grenoble, sur la rive droite de l'Isère.

PARIS

1806

VINGT-QUATRIÈME CAHIER

VOYAGE A PARIS POUR AVOIR UNE PLACE

Du 10 Août au 17 Octobre 1806.

Compagnons de voyage. — Les plaines de Champagne. — Mlle Mars dans l'*Intrigue epistolaire*. — Soirées au théâtre. — Débuts de Rosambeau et de Saint-Eugène. — Les gens de lettres. — Visite au Jardin des Plantes avec Adèle. — Une jeune fille en 1806. — Lecture de Buffon. — Montmorency. — L'ermitage de *Janques* Rousseau. — Le petit conducteur. — Lever de lune. — Courses en voiture. — Napoléon. — Préparatifs de guerre. — Ambition. — Tristesse anglaise. — Shakespeare et Alfieri. — Départ pour l'Allemagne.

J'écris ceci le 10 août [1], je suis arrivé à Paris le 10 juillet, après être allé voir Crozet à Plancy-sur-Aube en Champagne. Voyage de Lyon.

Mon chanteur Lefrançois ; sa platitude, caractère artiste (que donne le cabotinage). Soumission extrême et respect de domestique pour les autorités.

Ma femme à sentiments : (M. Trumel, de Belle-

[1] 1806.

cour à Lyon), femme religieuse et à grands sentiments, mais au fond aimable, je me dessine un caractère charmant à ses yeux; je crois que nous nous serions eus avec plaisir.

— Mais le lendemain! Au reste, il aurait fallu longtemps pour cela. Nous nous séparons à Mâcon, elle a de l'usage.

Excellente hôtesse et auberge à l'hôtel de l'Europe, je crois.

Horrible douleur des cahots en patache.

Plaine de Champagne, craie, grands arbres, horizon absolument rond dans une plaine absolument plane.

Août 1806.

J'ai goûté aujourd'hui le solide plaisir d'avoir fait mon devoir d'ambition. J'ai lu très bien les soixante-dix-huit premières pages de l'*Esprit des lois ;* de là chez M. (à trois heures), il me mène jusqu'au boulevard Coblentz.

Excellente visite. Il me parle d'Adèle ; son ton décidé. La mère, du vivant de M. P., avait laissé engager les espérances avec Alexandre.

De là, chez Duchesnois ; deux tours de jardin, ses superbes yeux.

Je reviens chez Mme Nardon ; plaisir véritable.

De là dîner avec F. et Michaud ; j'étais extraordinairement animé aujourd'hui. J'ai vu ensuite Mars dans l'*Intrigue épistolaire*[1], et *Henri IV*[2]. Elle est le vrai beau, quel jeu muet! étonnement, inquiétude,

[1] Comédie en cinq actes et en vers, par Fabre d'Églantine, 1791.

[2] Tragédie de Legouvé, 1806.

surprise profonde, matière d'une grande âme. Le parterre était plein, l'intrigue a été très goûtée. Dugazon pourrait jouer divinement Fougères, il le charge, il ne sait pas choisir *in the luxuriancy*[1] de premiers moyens.

Demain Mme N. vient me prendre à sept heures pour Clamart.

20 août [2].

Depuis le 10 juillet, jour de mon arrivée, j'ai tant fait de choses remarquables pour mon objet (dans les deux maisons rue de l'Ille (*sic*) et dans la maison de la rue du Sentier), que ma paresse m'a empêché non seulement de les décrire avec leurs motifs, mais encore de les noter. Je veux au moins tenir registre des pièces que je vois.

J'ai vu deux fois *Henri IV*, la première avec des billets donnés par Duchesnois et venant de Legouvé, je n'en ai pas plus applaudi pour cela.

Les premières fois que je suis allé aux Français, je m'y suis beaucoup déplu.

Je suis allé une fois à Feydeau, les pièces (l'*Opéra comique*[3], la *Mélomanie*[4]), m'ont fait mal au cœur. Le petit homme tout rond, bête, plaisanté et puis maltraitant les jeunes gens qui se moquaient de lui. Une fois chez Picone qui m'a paru un peu moins

[1] Dans l'exubérance.

[2] Note de Beyle en marge. — Allé une fois chez Dugazon, vu le prince de Bavière, sot, jouant le prince. Dugazon bête. Wagner plus bête que l'année passée.

[3] *L'Opéra-Comique*, opéra comique en un acte, paroles de Ségur jeune et Dupaty, musique de Della Maria.

[4] Opéra-comique en un acte, livret de Grenier, musique de Champein.

ennuyeux. La *Petite Ville* [1], vérité, identité avec les mœurs de province.

Début de Rosambeau [2] et Saint-Eugène [3] dans *Phèdre*. (Je ne vais pas chez D.[4]; j'ai grand tort, Pacé, Legouvé, Chazet y étaient.)

Je la trouve outrée, déclamante et froide dans *Phèdre*, ayant l'air de jouer la comédie et non de sentir.

Le *Chevalier à la mode* [5] nous ennuie, mais est cependant de bon comique.

Jeunesse de Henri V [6], 2e acte acheté par le premier et le troisième gentils.

Le *Tartufe*, Mlle Mars, l'idéal du beau; dans des moments elle me semblait une figure vivante de Raphaël. Je me suis senti au bord de l'amour dans la brouille. Je l'ai vue ensuite dans l'*Intrigue épistolaire*, l'inquiétude, la joie, la finesse d'une grande âme. Quelles nuances! Quelle vérité! C'est sublime.

Dugazon : luxe des moyens parmi lesquels il ne sait pas choisir; moments de vérité.

Les *Deux Frères* me font mal au cœur. Le charmant et naturel Michot [7] me fait pleurer par deux mots, la première fois que je vois Henri V.

Le public sent parfaitement le *Philinte de Molière*.

[1] De Picard.

[2] Rosambeau ne resta pas très longtemps à la Comédie-Française; il retourna en province vers 1811. « Il serait difficile de trouver un acteur d'une plus belle stature, et qui eût des poumons plus solides. » (Babault, *Annales dramatiques*, vol. VIII, p. 172.)

[3] Saint-Eugène ne fut pas engagé avant 1815. Il devint sociétaire en 1817 et prit sa retraite en 1820.

[4] Duchesnois.

[5] Comédie en cinq actes, en prose, par Saint-Yon (d'Ancourt), 1687.

[6] Comédie en cinq actes, en vers, par Alexandre Duval, 1806.

[7] Michot était entré en 1791 au Théâtre-Français.

Fleury le joue fort bien, à l'organe près ; des morceaux dits d'une manière divine. Que cette pièce traduite en beaux vers, en faisant des coupures aux raisonnements et les éclaircissant, serait superbe !

Fleury me fait venir les larmes aux yeux quand, à la fin, il rompt avec Philinte.

Gaston et Bayard[1]. Enflure éternelle, héros monarchiques qui me *tordent la peau;* Duchesnois, une scène, huit ou dix vers ; dans le reste, froide et déclamante.

J'espère du debutant Saint-Eugène ; Talma joue bien, mais un peu monotone. Quel rôle pour lui s'il a de l'âme !

Contemple de Bayard l'abaissement auguste,

et autres choses *nobles et grandes* de ce genre. Cette pièce avait enchanté l'âme de Mélanie ; puis prenez les femmes pour juges, mettez votre bonheur dans leurs mains ; artistes, voilà leurs jugements. Les larmes de la beauté à vos ouvrages peuvent vous montrer un instant après ce que cela vaut.

Je n'ai encore vu Talma que dans Henri IV et Bayard.

A Buffa[2], le jour de l'ouverture : *Il Matrimonio segreto* à côté de Bruni, de sa femme, de David[3]. Troupe mauvaise ; une petite chanteuse sans l'âme grande et l'étoffe de Strina-Sachi. M^me^ Crespi chante faux ; d'ailleurs, je la prenais pour l'aimable et sémillante Fedi.

[1] Tragédie de De Belloy, 1771.

[2] L'Opéra-Buffa, où jouait une troupe italienne. Voir dans la *Littérature dramatique*, de Geoffroy, quelques renseignements intéressants sur ce théâtre.

[3] Le peintre.

Une seconde fois le *Matrimonio*. Je sens tout à fait mon âme que la première représentation avait réveillée. Depuis lors, deux fois le 2e acte ; je n'avais pas le temps d'arriver plus tôt.

Une fois le *Cantatrice villane*[1] que Faure[2] avait le front de préférer au *Matrimonio*.

Aujourd'hui (moi épuisé pour avoir sué horriblement toute la nuit), je trouve l'ouverture gentille.

L'ariette de *Zonzon* jolie. Expression vraie profondément de la petite Crupi, Zonzon ? parlant à Bavilli (*le maestro di Capella*).

L'ariette où elle feint de se moquer de lui, assez jolie, le reste sans expression, cela même bien loin du *Matrimonio*.

Carmanini, ce bouffe de Milan qui jouait si drôlement dans la *Mélomanie italienne*, dans le *Podesta di Chioggia* à qui Mme Pétiet prétendait que Martial ressemblait, est charmant de vérité dans le rôle du goutteux. Sa feinte bravoure envers le housard, ses coups de chapeau, la manière dont il se précipite dans la maison à la vue d'une petite fille, très comique.

Bavilli est bien loin du comique de bon ton de Martinelli, mais il a une voix bien plus forte.

(Je lis avec beaucoup de plaisir l'*Esprit des lois*. J'ai été reçu franc-maçon vers le 3 août (123 fr.).

Me voilà, je crois, au courant pour le théâtre en ajoutant que j'ai assisté au deuxième concert de

[1] Opéra-buffa, musique de Fioravanti, représenté pour la première fois à Turin en 1795, et à Paris le 30 janvier 1806.

[2] Félix Faure.

Mme Catalani, parfait; et une fois à l'Opéra dans la loge de Martial, peu de jours après son arrivée.

22 août.

Levé à sept heures, lu cent vingt pages de l'*Esprit des lois*, entré en visite à une heure, vu Mme Martin Léger, allé chez Mme Nardon, vu Adèle; à lundi pour le Jardin des Plantes.

De cinq à huit, Mélanie aux Champs-Elysées; elle se pique et ne dit pas quatre mots.

23 août.

Ridicule charmant du *Journal des spectacles*[1]; les gens de lettres se donnent des ridicules avec le soin qu'ils devraient mettre a les fuir.

Villeterque, dans le *Journal de Paris*[2], est un peu plus ferme.

26 août.

Je viens de lire la *Nature humaine* de Hobbes. A l'exception du chapitre 9, ce livre est de la force des cahiers que je composais il y a deux ans dans le même lieu où j'écris ceci (rue de Lille, n° 55).

Hier 25 (jour de Saint-Louis) je vais prendre Mme N. et Adèle pour les mener au Jardin des Plantes à onze heures et demie; je les quitte à huit heures, rue de M. Guastalla. Huit heures passées ensemble! peu à peu je suis moins gourmé avec elle, mais je n'y éprouve jamais de plaisir bien vif, puisque la diette d'idées se fait sentir.

Nous partons en fiacre, arrivons, je ne donne

[1] Le *Courrier des Spectacles* ou *Journal des Théâtres* parut du 18 nivôse an V au 31 mai 1807.

[2] Le *Journal de Paris et Poste du soir* parut de 1777 à 1811. Ce fut le premier des journaux quotidiens.

rien au gardien de la nature morte; 45 centimes au portier, 12 au cornac. Il faut avoir des pièces de 30 cent. et en donner à ces gens-là.

Nous remarquons les chauves-souris, les singes, le septicolor (oiseau), l'éléphant femelle, mais surtout le singe qui a des raies rouges à la figure et le derrière des couleurs les plus éclatantes, violet et rouge. Son esprit, la physionomie humaine qui est dans ses yeux. Je lui donne des pastilles d'ananas, il tremble, ses accès de nerfs.

Après le dîner, Adèle et moi nous causons de choses qui nous intéressent; le peu d'idées de la mère l'exclut de toute conversation un peu sensée, d'où je conclus que l'amitié de M^me^ Pétiet pour elle tend à marier Alexandre.

Anecdotes sur les gens de la rue : la dame qui monte dans le cabriolet; l'ancienne danseuse; la raccrocheuse; l'amour du marchand de mousseline que je vois fumant devant sa porte; les chiens sautant; une petite chanteuse des chœurs que je connais. Adèle me dit :

— Il faut vous tirer de là, c'est un peu pour moi que je vous parle, si vous ne vous en tirez pas, vous prendrez mauvais ton, et nous ne pourrons plus nous voir. Si vous voulez venir chez Guastalla [1], nous vous y présenterons. Il est permis de voir Georges, Duchesnois, les principales, mais il faut quitter celles-là. Martial avait un ton détestable parce qu'il les voyait.

Elle me dit beaucoup de choses qui doivent me faire perdre ma gourme, me rendre naturel avec elle, et, à ma honte, ces choses, sans m'inspirer de

[1] Voir p. 334, note 4.

transports me faisaient beaucoup de plaisir. Buffon, son unique lecture profane.

Dans ce que nous lûmes sur les singes et qu'elle lisait des yeux et moi un peu haut, je passai des mots comme ceux-ci : « Les femelles sont ainsi que les femmes sujettes à un écoulement menstruel. »

Je crus m'apercevoir qu'elle rougissait un peu, mais elle parlait, elle n'a pas un caractère à se laisser déconcerter par ces choses.

En me quittant :

— Vous ne serez pas longtemps sans nous voir.

Je crois que c'est pour couvrir Alexandre; je parais toujours très favorable à ce grand homme qui est un bêta, à ce que dit Pacé.

J'ai reçu 300 francs de mon père, c'est le premier argent qu'il m'envoie.

1er septembre.

J'ai sauté plusieurs journées très intéressantes, souvent on gâte le plaisir en le décrivant. J'écris, parce que j'augmente par là celui que j'ai eu avant-hier et hier.

N'ai-je pas eu la faiblesse de reprendre une velléité pour Mlle de Cossé!

M. Laguette-Mornay, lieutenant d'artillerie dans la garde, est venu chez moi samedi à sept heures. Nous nous sommes habillés, F. et moi, nous avons déjeuné; sommes allés à la porte Saint-Denis; impossibilité d'aller à Ermenonville; les pots de chambre [1] nous demandent 28 ou 30 francs, et nous ne sommes point sûrs d'y arriver.

[1] Fiacres de cette époque qui menaient autrefois à Versailles le fretin des courtisans.

Mais partons pour Montmorency (6 francs). Plaine froide. Nous arrivons à l'église, flèche, vue. Nous allons à l'ermitage de Janques Rousseau, nous dit une femme du pays.

Bois de gros châtaigniers charmant; ermitage, maison et jardin fort communs. Grétry qui le possède y était. Buste de R. avec les vers de Mme d'Épinay, fausse sensibilité de ce qu'on se doit à soi-même dans le monde.

Terrasse où il fit Emile, dit la bonne servante de Grétry, qui était notre cicerone. Nous lui donnons trente centimes et allons passer un heure dans un petit bois à cent pas de l'ermitage; Gr. [1] y est avec ses nièces, une d'elles faisait quelques notes simples sur le piano.

L. nous lit quelques pages des lettres de Mme de Staël sur Rousseau que nous avions eu le malheur de prendre, ainsi qu'un plat voyage de M. Damin. Enflure de Mme de Staël et intérêt personnel gâtant quelques idées justes.

Belle vue de ce petit bois, tour antique bâtie depuis peu.

Nous revenons par des chemins enterrés.

Nous dînons. Parc (36 arpents) de Mme Daumont-Mazarin, femme d'un certain âge; charmant, le plus joli que j'aie vu; vue du pavillon qui est au sommet; vue immense, me rappelle celle de Bergame [2]; moins de vie dans celle-ci cependant; de longues lignes horizontales; onze villages.

Amabilité parisienne de notre petit conducteur,

[1] Grétry.
[2] Voir premier cahier.

seize ans, à cause d'une petite fille de dix ans (laide, dents gâtées), qui avait les clefs des portes et qui nous suivait; gentillesse, agaceries du jeune homme; airs de la petite fille, les mêmes que ceux d'une femme de trente ans.

Mes compagnons ne prennent aucun intérêt à ce genre de remarques ou ne les comprennent pas; ils sont tous occupés de choses plus solides. Je commence à regretter de n'être pas là avec deux ou trois femmes comme M^lle^ de Cossé et deux ou trois Belleiles et Pacés. J'étais doucement ému, j'avais des pensées tendres et délicates dont la jouissance se serait décuplée, en les voyant augmentées par celles des autres, en voyant d'autres cœurs émus comme le mien.

Où trouver ces autres? Dans la bonne compagnie. Le génie même vivant solitaire (Ingres, Bartholini[1]) en les prenant pour ce qu'ils paraissent, ne produiraient pas le même effet.

J'avais des compagnons solides et raisonnables, pas trop sensibles et à mille lieues de tout cela.

Nous sortons; le petit garçon reprend l'air froid et inoccupé d'un jeune homme du bon ton. Le soir grisâtre. Lever de lune, effet singulier, elle est rouge et coupée par des nuages ardoise.

Terrasse de l'église, une seconde fois.

2 septembre (anniversaire du *Menteur*).

Je n'en puis plus, je suis usé, épuisé jusqu'à la dernière goutte, au moral et au physique; mais il faut

[1] Sculpteur florentin, 1776-1850. Le Louvre possède un buste de Napoléon fait par Bartholini.

que j'emploie cette dernière goutte à dire ce qui m'a mis dans cet état.

Dîner avec C. Histoire de Mélanie. Caumont[1] dans le discours à Agnès et la suite, quel naturel !

Dix heures sonnent, j'ai couché hier avec M^lle.

4 septembre.

Je prends le parti de ne plus laisser de blancs[2], je reviendrai sur les histoires de la veille, quand j'en aurai le temps.

Depuis que je suis à Paris, je n'ai pas encore tant couru en voiture qu'aujourd'hui (17 fr. 3 c.).

Je monte en cabriolet à dix heures et vingt minutes, je vais chez M^me Mélanie Durfey, de là chez M^lle de Cossé, où je trouve Pacé, de là chez Joseph Périer (jeune dur à cuire), de là rue du Bac, passé la rue de Babylone, chez Quesnay, loueur de voitures (de midi au soir, 15 francs), de là chez moi.

Dimanche 7.

Je dîne chez M. Z..., je ne suis pas trop aimable, j'oublie de saluer M^me Estève en entrant ; je dis deux ou trois choses spirituelles devant Digeon et Pacé.

Lundi, je vois M. de Cossé ; j'y dîne mardi (9 septembre), avec M. Delmotte, confesseur de M^lle de Cossé.

Nous allons à un jardin, de là promener sur le boulevard ; on m'invite à dîner pour jeudi (11) ; nous irons à Mousseau.

[1] Caumont, acteur du Théâtre-Français ; il se retira en 1809.

[2] Il y a trois pages blanches dans le cahier entre le 1^er et le 2 septembre.

10 septembre.

Aujourd'hui 10, je me sens malheureux par le manque d'un état. Je ne me sens pas de génie *for my c*[1]; c'est ce qui me rend le plus malheureux.

18 septembre.

Paris, place de guerre. Napoléon dit à M. Mollien :

— Je pars bientôt, je vais présider la diète de Francfort, je ne sais pas si j'aurai la guerre, mais je veux leur faire peur.

Toutes les voitures du faubourg Saint-Germain sont en l'air.

Le canonnier de Vincennes qui meurt de ne pouvoir partir; les chasseurs malades à l'École militaire qui sautent par les fenêtres. Ardeur de la garde bien prouvée.

Je vois hier quatre des cinq parents que j'ai ici; intimité croissante avec l'aimable Martial; il vient me voir ce matin.

Si tout part, que deviendrai-je? Resterai-je bourgeois de Paris cet hiver? Irai-je acquérir des titres dans le Nord? J'aimerais mieux y aller surtout avec Martial. Rien de plus facile à Z. que de me placer. Si je fais bien, c'est un titre, si je manque d'habileté, c'est noyé dans le désordre de la guerre.

Mais Z. pensera-t-il à moi 1°? 2° voudra-t-il me dire : Venez.

On dit que S. M.[2] part mardi. D'ici à quinze jours

[1] Pour ma comédie. Voir appendice II.
[2] Sa Majesté.

je saurai ce que je deviens, *My love for M.*[1] a eu une petite pointe. J'ai été content tous ces jours-ci.

Mardi, 23 septembre.

J'ai été dévoré d'ambition tout le matin, au point de ne pouvoir presque lire, je crois, parce que, en entrant au café Mathon, j'ai trouvé Alphonse et Augustin Jourdain; Alphonse a parlé tout de suite de mes cousins; Augustin a l'air bête d'Ouéhihé et l'air du profond respect pour le pouvoir, et de n'en avoir jamais eu et d'être au comble du bonheur s'il en avait.

Cela m'a fouetté le sang; à deux heures, je vais chez M... l[2], que je trouve en colère contre ses commis, qui sont réellement des machines froides et vaniteuses; je leur dicte un état jusqu'à quatre heures, je descends, étourdi de travail, chez M^me^ D.[3] la mère. J'éprouve ce que je savais, c'est que je puis être fort travailleur.

Propos indifférents, amitié et confiance de sa part; elle m'invite à dîner à grand'peine, parce qu'elle n'avait à dîner que pour elle.

A sept heures, M. et M^me^ Z. arrivent. Monsieur me dit bonjour d'un air très amical, il est très fatigué, il doit aller à Saint-Cloud à huit heures.

27 septembre.

Ce matin chez Martial, deux heures; à la fin, je lui parle de moi d'une manière bien amenée; il me dit

[1] Mon amour pour M[élanie].
[2] Martial Daru.
[3] Daru.

que, si je veux, je pourrai partir avec lui, qu'il en parlera à M. D., *ce matin*, de manière que mon sort peut être décidé actuellement, je suis :

ou élève allant avec Martial,
ou com. des g^res^ [1], *idem*,
ou com. des g^res^ allant ailleurs,
ou élève allant ailleurs,
ou rien, restant à Paris.

Il me semble que, pour justifier ce dernier parti, D. sera obligé de promettre que je serai auditeur. Cela m'agite un peu aujourd'hui, nous verrons demain quelle supposition aura été vérifiée.

Je souhaiterais être com. de guerres, employé près Martial ; si la guerre dure, comme il y a à parier, un an ou dix-huit mois, D. étant le seul homme à talent dans l'administration de la guerre, moi étant avec lui, j'avance plus qu'étant auditeur.

Si je pars, j'emporterai plus de 3,000 francs, j'ai acheté une carte d'Allemagne de Lesage, qui débrouille entièrement ce cahos à mes yeux.

30 septembre 1806.

Il faut que j'avoue que je suis un grand nigaud ; je mets tout mon plaisir à être triste. Je surprends dans mon cœur un chagrin de ce que Martial ne m'a pas encore dit si j'étais décidément du voyage de Mayence, et cela, non pas parce que cela est d'un intérêt majeur pour mon état, mais parce que si j'étais sûr de quitter Paris, j'aurais le plaisir de recevoir une impression de tristesse de tout ce que j'y vois.

[1] Commissaire des guerres.

Je tomberais dans une mélancolie noire à la vue des arbres des Tuileries, de ceux qui sont sous mes fenêtres, de la grande route d'ici à Clamart.

Ce sentiment peut avoir quelque chose de bon, mais il contre-dispose à l'action, il jette dans l'ennui et dans le genre anglais, il rend ennuyeux pour les autres, il procure des chagrins dans le monde et augmente de beaucoup la sensibilité aux chagrins.

4 octobre.

Ce qui manque à Shakespeare et à Alfieri, c'est de n'avoir pas eu à amuser des ennuyés rendus difficiles.

6 octobre.

La manie des articles arriérés m'empêche de décrire ce qui m'arrive, souvent aussi j'aime mieux agir que d'écrire mes actions, souvent je troublerais mon bonheur en cherchant à le décrire.

Je ne sais pas pourquoi je ne suis pas très content. Certainement, si j'avais eu la chance contraire, je serais fort triste.

Ce matin, à midi moins un quart, Martial, dans son cabinet, est convenu avec moi que je l'accompagnerai ; il ne prendra personne dans ses bureaux; nous partirons samedi ou dimanche.

Je cours depuis lors, j'ai vu Mlle de Cossé; je dînai hier avec elle chez M. de Pacé. L'espérance n'est-elle pas sur le point de réveiller mon amour pour elle ?

Hier, dans le combat des sentiments contraires, je fus bien ennuyé à dîner, peut-être ennuyeux.

Quand je lui ai annoncé mon départ, elle a eu des moments de rêverie, elle a mal aux yeux.

Alexandre est venu prendre ses ordres pour la Bourgogne ; ainsi, elle sera à la fois sans l'homme qu'elle aime et l'homme qui l'aime. (En l'aimant je sentais revenir tous mes anciens ridicules ; je ne suis pas assez riche pour être son mari, ainsi au diable ! il vaut mieux partir.)

Voilà bien mon ancienne bêtise.

Je pars, mais sans titres, voilà le revers de la médaille.

Jeudi, 17 octobre.

Hier, dîner chez Mme de Baure ; Mlle de Cossé s'y ennuie : j'aurais dû être plus gai et plus détaché que jamais ; étant un peu touché au contraire, je ne l'engageais pas à être tendre... Je les ai menées au café de Foy, après quoi séparation.

J'ai vu *Athalie*, ennui. *Bajazet* — Duchesnois a joué supérieurement, et les développements de Roxane sont superbes.

J'ai été frappé du peu de *conséquence* dans les idées que Racine a montré dans *Athalie*.

Nous devions partir samedi, puis dimanche, puis mercredi ; nous partons enfin jeudi.

Je pense que c'est vrai.

PARIS

1809

VINGT-CINQUIÈME CAHIER

Février 1809.

Élisa. — *Hector* de Luce de Lancival. — Dignité française. — *Così fan tutte*, de Mozart. — Beyle dans le monde. — Mlle Jules.

3 février [1].

J'ai reçu à Brunswick [2], le 11 novembre 1808, l'ordre de venir à Paris. J'y suis arrivé le 1er décembre.

J'écris ceci le 3 février 1809. Je sors du Vaudeville où je me suis trouvé à côté d'une femme que j'ai prise pour une maîtresse d'un des aides de camp du général Hulin [3]. Elle se nomme Élisa, loge rue Neuve-des-Bons-Enfants, n° 4. Sa figure, assez jolie,

[1] Les journaux de 1807 et 1808 ont été perdus. Voir trente-quatrième cahier.

[2] Beyle était intendant des domaines de l'Empereur, à Brunswick.

[3] Le général Hulin, 1758-1841, se distingua dans les campagnes d'Allemagne et commanda les places de Vienne et de Berlin.

exprime la douceur ; j'ai eu du plaisir à lui faire la cour.

Journée de gaieté, produite, je crois, par un temps de printemps qu'il fait depuis huit jours.

Ce matin, levé à neuf heures ; traduit trois pages de don Quichotte. Pris une leçon de danse avec La Bergerie *With iohich I have wit*[1].

Hier, j'allai chez Dug. prendre un billet pour *Hector*[2]. foule immense ; quinze cents vers, parmi lesquels douze ou quinze de très agréables, nulle situation nouvelle, style orné et faible, pièce très ennuyeuse pour moi, et où il y a de bien beaux endroits, dit Estelle, et tous les Parisiens de son espèce pour lesquels elle est faite. C'est un terrible public pour juger la tragédie. *Hector* doit en partie son succès à ce qu'il n'y avait pas un vers choquant et sifflable, c'était l'ensemble qui était mortellement ennuyeux. Luce de Lancival n'a pas eu le génie de mettre Homère en scène.

Tout le monde fait de la dignité dans ce pays, depuis le portier de M. de B. jusqu'au prince de Bénévent, M^me^ Legacque, etc., dont le portrait était au salon en face de la porte. Cela m'ennuie et surtout dans les jeunes gens. Les écureuils un jour renoncèrent à leurs grâces et à folâtrer sur les branches des arbres : ils descendirent à terre et prirent la démarche grave des moutons qu'ils voyaient paître. En Angleterre, on écrit que le bon ton est à Paris, et ici, pour être *bien*, il faut l'air froid et impassionné d'un Anglais.

[1] Avec qui j'ai de l'esprit.
[2] Tragédie de Luce de Lancival, 1805.

4 et 5 février.

Toute la journée du 4 a été animée par l'idée de voir le soir la fille du Vaudeville à laquelle je prêtais mille charmes.

Je suis monté chez elle à cinq heures, elle venait de sortir ; à six heures, j'ai mieux aimé aller à la seconde représentation de *Cosi fan tutte*, de Mozart. Musique suave, mais c'est une comédie, et Mozart ne me plaît que lorsqu'il a exprimé une mélancolie douce et rêveuse.

6 février.

Nous arrivons à huit heures chez Mme Dubarret, petite femme maigre et vive, femme d'un honnête inspecteur des eaux et forêts. Ces gens-là se sont imaginés de donner un bal et Mme de Rez. a la complaisance de nous y présenter. Elle me comble d'attentions.

Un musicien, qui accompagne son violon avec sa physionomie, m'inspire une envie de rire difficile à cacher et qui, jointe à quelques ridicules que je fais remarquer à Mlles Mimi et Am., me donne la réputation de *méchant*. La maîtresse de la maison me fait la mine. Nous rentrons à quatre heures, très gais.

7 février.

Dîner chez Mme de Rez., je suis placé à table vis-à-vis d'elle. Le mauvais ton se découvre aux compliments qui pleuvent.

Dans un certain monde, on se prend mutuellement pour plus corrompu, c'est-à-dire qu'on s'avoue qu'on se connaît mieux.

Je danse une contredanse et arrive à la soirée de

Mme Nardon qui abondait en personnages distingués : MM. Barthélemy[1], Estève[2], Clément de Riz[3], etc.

Mme Z. me comble de bontés, me dit qu'elle écrira à M. de Mareschalchi[4], le soir, pour demander un billet pour moi, m'invite à dîner pour jeudi, à onze heures, etc. Je lui dois beaucoup de reconnaissance.

8 février.

Leçon d'espagnol, leçon de danse, bain, dîner, lu Crébillon fils avec plaisir ; portrait de Mlle Jules envoyé à son frère, impression qu'il fait sur moi. *I will of her nothing but friendship I say to Felix*[5].

(*Le cahier s'arrête là.*)

[1] Le marquis François Barthélemy, membre du Sénat.
[2] Trésorier général de la Couronne.
[3] Le comte Dominique Clément de Ris, membre du Sénat.
[4] Homme d'État italien, 1764-1816, ministre des relations extérieures du royaume d'Italie. On lui confia l'administration des duchés de Parme, Plaisance et *Guastalla*.
[5] Je ne veux d'elle que de l'amitié, dis-je à Félix [Faure].

CAMPAGNE DE VIENNE

1809

VINGT-SIXIÈME CAHIER

Du 12 Avril au 11 Mai 1809.

Par prudence, je n'écrirai rien : 1° sur les événements ; 2° sur les relations politiques avec l'Allemagne et surtout la Prusse, assez bête pour ne pas attaquer ; 3° les relations de *Dom.*[1] avec le plus grand des hommes.

Ceci n'est qu'un journal destiné à m'observer moi-même, nullement intéressant pour d'autres.

Par prudence, rien de politique, tous les noms changés ; je ne notais que les observations *upon myself*[2].

De Strasbourg à Stuttgard. — Un paysage de Claude Lorrain. — Le tombeau de La Tour d'Auvergne. — Beyle travaille avec l'empereur. — Rapports de Beyle et de M. Pierre Daru. — Fromentin (de Saint-Charles). — Feux de bivouac. — Champs de bataille. — Un hôpital en désordre. — Les actrices allemandes. — Un incendie. — Journée d'Ebersberg. — Saint-Polten. — Un bois de pins.

Avril.

Je suis parti de Strasbourg, le 12 avril 1809, à deux heures et demie avec M. C.

[1] Dominique (Beyle). « A l'avenir, adressez toutes vos lettres à l'ornatissimo signor Dominico Vismara, à Novara (Piémont). » *Corresp.*, I, 139.

[2] Sur moi-même.

Nous suivions le cours du Rhin, laissant à notre droite les montagnes qui forment son bassin. Cela m'inspire un sentiment favorable à l'Allemagne. Il fut fortifié par une très belle fille que j'avais vue à la fenêtre de la poste à Kehl.

La partie de la ville de Stuttgard que nous avons vue est fort bien bâtie. A la poste, on me dit qu'il n'y avait pas de chevaux, parce que le lendemain le prince royal et plusieurs m... devaient aller faire leur cour à l'empereur Napoléon, à Louisbourg [1].

19 avril [2].

Nous sommes partis à une heure et demie et avons trouvé, pour arriver à Neubourg, un paysage grandiose dans le genre de ceux de Claude Lorrain. Nous marchions derrière les coteaux qui ceignent le cours du Danube, les sommets de ces coteaux étaient couronnés de bouquets de bois, à notre gauche; à la droite, nous avons une forêt presque continue avec des éclaircies ; de temps en temps, entre deux coteaux, nous apercevions le Danube à trois quarts de lieue ; le tout formait un paysage superbe et réellement un des plus beaux qu'on puisse voir et auquel il ne manquait que de hautes montagnes et un lac.

A une lieue de Neubourg, j'ai rencontré Montbaston, qui m'a dit :

— Quoi! vous venez de passer à deux cents pas

[1] Ludwisburg.

[2] *En note :* Ecrit à Ingolstadt (en revenant de chez l'empereur) le 20 avril, à neuf heures. (Le 19 avril est la date de la bataille de Thann.)

du tombeau de La Tour d'Auvergne et vous ne l'avez pas vu !

— Vous qui l'avez vu, dites-moi ce que c'est.

— Un massif de pierre de quatre pieds de haut et sept de long, qui n'a pas coûté cent écus. D'un côté : *A la mémoire de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de France, tué le 8 juin 1800* [1]. De l'autre côté : *A la mémoire de... y, chef de Brigade du....., tué le 8 juin 1800.*

Comme l'aimable M... me disait cela, je crus entendre le canon, et, au milieu de ce pays émouvant, cela me fit un vif plaisir. Mais, hélas! ce n'était que le tonnerre; peu à peu, un superbe orage arrivant de la droite nous couvrit de grêle pendant une demi-heure et blanchit la terre comme de la neige.

C'est par cet aimable temps (aimable pour moi, mais fort plat pour tout le monde) que nous grimpâmes dans Neubourg, à la queue d'un convoi. Nous trouvâmes dans la rue trois rangées de voitures et, sur la place, deux régiments avec leurs bagages; nous faisions vingt pas toutes les cinq minutes, et la grêle se changeait en grosse pluie. La ville est fort bien bâtie.

Temps sombre et enfin nuit jusqu'à Ingolstadt; à une demi-heure de la ville, nous apercevons des feux et nous traversons un bivouac; nous entrons en ville, allons chez le commandant de la place chercher notre billet de logement. Nous roulons une heure dans une profonde obscurité pour chercher notre logement.

[1] Combat d'Oberhausen.

23 avril[1].

Landshut, le 23 avril, dans la maison du comte de Portia, à côté du grand clocher [2].

Jamais M. D.[3] ne m'aimera.

Il y a quelque chose dans nos caractères qui se repousse. Il ne m'a parlé que sept à huit fois depuis notre entrée en campagne et toujours c'était par exclamation profondément sentie : *L'étourdi! un étourdi comme vous!* n'y allez pas.

Il a dit, l'année dernière, à propos de je ne sais quoi : Il faut mener les jeunes gens avec des verges de fer, c'est le seul moyen d'obtenir des résultats. Je ne sais pas si M. D. m'applique cette maxime et, me croyant un caractère profondément étourdi et présomptueux, veut les mater par une disgrâce continuelle et sans exception. Ce qu'il y a de sur, c'est que ses yeux s'arrêtent avec bienveillance sur M..., jeune homme dont assurément je ne veux pas dire de mal, mais auquel je suis supérieur, et jamais je n'ai eu un tel regard.

Je vis donc négligé (*negletto*) au milieu des seize ou dix-sept c. des g.[4] attachés à M. D., et mes camarades ne m'aiment point. Les sots ont commencé par me trouver l'air ironique.

[1] Du 19 au 23 avril, Napoléon avait remporté cinq victoires : Thaun, Abensberg, Landshut, Eckmühl, Ratisbonne.

[2] *En note au travers de la page :* Je travaillais sans cesse avec l'emp. Toutes mes relations avec le grand homme passées sous silence, pour ne pas me compromettre. 1813.

[3] M. Pierre Daru.

[4] Commissaires des guerres.

Au reste, puisque cette feuille contient déjà des choses qui peuvent compromettre, il vaut mieux couler à fond le personnel de notre état-major.

Fromentin, qui se fait appeler de Saint-Charles : ambitieux pur, c'est-à-dire que je ne lui ai pas vu faire une action qui ne tende à son but, qui est de capter M. D. De tels caractères n'ont de mesure que celle de l'esprit qui les accompagne.

Celui-ci en a assez ; il parle sans cesse et plaisante sur tout, mais avec une gaieté si forcée qu'elle m'a inspiré, dès le premier jour, un éloignement que je n'ai pas caché. Il regarde tout le reste de la *boutique* comme des enfants, je suis le seul qu'il croie digne d'un jeu serré. Cela pourrait bien finir par un duel, non pas à cause de son but principal — que M. D. le croie le jeune homme le plus marquant de ses subordonnés, qu'il lui donne la croix, cela ne me l'ôte pas — mais je serai peut-être forcé de résister à quelques-unes de ses usurpations particulières. Place, table, chaise, voiture, chevaux, il occupe tout. Ce matin, à propos de ses chevaux, il a eu une prise avec Lacombe, qui disait :

— Sacré intrigant, il y a longtemps que je te connais.

— Tais-toi, je te f... vingt gifles, etc.

On sent bien que, dussé-je me faire chasser vingt fois par M. D., je ne pourrais répondre à la menace de vingt gifles qu'en en donnant une à rabattre sur le tout.

Fromentin a trente-deux ou trente-trois ans ; ne les paraît pas. Un teint gris, composé de taches de rousseur, la mine intrigante et fauve.

Il est grand et bien fait, les jambes excepté. Il a servi autrefois et fait, dit-on, une belle action n'étant pour lors âgé que de seize ans, et pour cela il demanda la croix, pour laquelle même, l'année dernière, il écrivit directement à l'Empereur.

Je termine ceci à Landshut, à cinq heures, le 23 avril, dans le bureau, belle chambre, sur une belle rue, au milieu de tous ceux que je peins, et grelottant. Cette ville m'a beaucoup plu ce matin; comparée à Ingolstadt, c'est l'Italie et l'Allemagne. Nous avons vu treize cadavres ennemis et des portes criblées de balles et de boulets.

Landshut, 24 avril.

Nous la gobâmes d'une fière manière à Neustadt; nous nous trompâmes de chemin, rencontrâmes M. D. qui nous dit que nous étions des *étourdis;* malheureusement, il avait raison.

Nous traversâmes quelques chaînes de montagnes, mais j'en ignore le nom. Nous passâmes à côté d'un pont brûlé, où l'on s'était battu la veille, et où je vis trois *Kaiserlich*[1] morts; ce sont les premiers. La route était entourée de bivouacs, elle a des parties on ne peut plus pittoresques. Il manquait à mon cœur, pour que le plaisir fût pur, qu'il ne s'y trouvât que l'amour de l'art et pas d'ambition; mais je suis environné de gens qui jouent la comédie et à qui cette comédie réussit; elle n'est pas difficile, mais elle exige tout le temps de ceux qui se livrent à ce genre.

[1] Impériaux.

Le chemin de Pfaffenhofen à Landshut est fort beau et assez pittoresque. Nous ne vîmes de cadavres que près de Landshut, mais nous apercevons beaucoup de casquettes dans les champs, notamment une centaine dans un petit champ carré.

La porte de Landshut est criblée de balles, la brique a été entamée d'un pied, et même de deux, dans quelques endroits. On traverse l'Isar, qui ressemble assez à l'Isère, mais est un peu plus considérable ; cette rivière forme une île en avant de Landshut.

Cette ville fit sur moi l'impression de l'Italie. J'y vis en une demi-heure cinq à six figures de femme d'un ovale beaucoup plus parfait qu'il n'appartient à l'Allemagne.

Hier, après dîner, M. D. chargea Florian d'un hôpital. B. et moi y allâmes comme amateurs et fîmes tout jusqu'à minuit ; nous soutînmes des malades qui descendaient de charrette ; et enfin moi, qui ne suis pas indulgent pour moi, je ne trouvai rien à me reprocher.

Rien de nouveau ; détails d'un hôpital en désordre. Économe, fripon et de mauvaise volonté ; un seul chirurgien autrichien pour tout, plein de bonne volonté ; nous parlons italien, et arrangeant tout pour le mieux.

Cette nuit, de peur d'être attaqués par l'ennemi, qui court autour de la ville, nous nous sommes couchés tout habillés, C. et moi. Nous avions à côté de nous une voix du nez qui demandait de l'eau.

C'est un officier blessé d'un biscaïen entre les deux épaules, qui mourra bientôt.

Tout le temps que nous avons été à Ingolstadt, je ne me suis pas déshabillé. Nous étions logés n° 17, à une auberge dont la maîtresse n'était pas bien. J'avais cependant le projet de l'avoir, mais le temps m'a manqué. Au bureau, nous avons reçu la nouvelle d'une grande victoire [1]. J'en ai vu l'effet sur tout le monde, elle n'a guère été bonne qu'à cela, car elle s'évanouit un peu. Nous avons cependant trois ou quatre mille blessés.

Ems, le 5 mai.

J'ai décrit les sensations et événements antérieurs à Burckhausen dans une lettre de huit pages à ma sœur; ça manque de profondeur et est enjolivé. Je l'ai portée jusqu'ici pour faire mon journal d'après elle, mais je n'en ai pas le temps.

Je meurs de sommeil en écrivant ceci, et M. C. s'endort à ma gauche; à droite, M. et R. ont des mines de déterrés.

Je reprends à Lombach. En sortant de chez la femme malade (la première idée qu'elle m'avait rappelée était la manière qu'ont les actrices allemandes de jouer la tragédie. C'est parfaitement ressemblant à la manière de parler de cette femme. Ces actrices donnent à tous les rôles la couleur lente, faible et rêveuse de celui d'Ophélie), en sortant, dis-je, de chez cette femme, nous allâmes chercher de la viande et du vin au couvent. Je fus

[1] Ratisbonne.

sur le point d'y recevoir un coup de sabre dans le ventre, d'un officier qui rossait un soldat avec la poignée.

En allant et venant, j'admirais toujours la situation de Lombach. Je me disais : Voilà le spectacle le plus intéressant que j'aie eu de ma vie. En voyant quelques pièces de canon braquées à côté de la porte du couvent, je dis à Lacombe :

— Il ne manque ici que l'ennemi et un incendie.

Nous rentrons, nous dormons sur des chaises chez le commandant de la place, nous soupons et nous redormons. A deux heures, on parle de départ. Je descends sur la place. En m'y promenant, je remarque beaucoup de clarté derrière une maison ; je me dis : Voilà un bivouac bien brillant. La clarté et la fumée augmentent, un incendie se déclare. Le trouble du moment de l'incendie a été observé par moi dans toutes ses gradations, depuis la tranquillité du sommeil jusqu'aux chevaux du fourgon accourant de toutes parts au galop.

On ne voyait pas la flamme ; à cela près, l'incendie était superbe : une colonne de fumée pleine de lumière traversait la ville transversalement, elle nous éclairait sur le chemin jusqu'à deux lieues.

Le coteau qui est au nord de la ville en était éclairé au point que, d'en bas, où j'attendais avec ma voiture l'arrivée de Cuny, je pouvais compter les troncs des pins situés sur le sommet. Le kiosque et toutes les maisonnettes situées sur la pente sortaient parfaitement.

La lumière brillante de l'incendie frappait sur les sommets de quelques édifices.

Nous arrivâmes à Wels vers les cinq heures, fûmes fort bien logés chez un brave homme. Nous étions venus en voiture légère. Les paysans, attelés à la grosse, coupèrent les traits et la laissèrent gisante au milieu du chemin.

Charles arriva tout riant nous dire cela. Il rit de tous les accidents ; c'est un moyen de s'excuser de prendre la peine d'y remédier.

A trois heures, nous partîmes de Wels pour Ebersberg, sur la Traun. Chemin superbe dans une plaine bordée de jolis coteaux, mais d'ailleurs assez plate, jusqu'à un poteau. A côté du poteau, un homme mort ; nous prenons à droite, la route se complique, les voitures se serrent, et enfin il s'établit une file. Nous parvenons enfin à un pont de bois extrêmement long sur la Traun semée de bas-fonds.

Le corps du maréchal Masséna est battu ferme pour passer ce pont[1] et, dit-on, mal à propos, l'Empereur tournant ce pont.

En arrivant sur le pont, nous trouvons des cadavres d'hommes et de chevaux, il y en a une trentaine encore sur le pont ; on a été obligé d'en jeter une grande quantité dans la rivière qui est démesurément large ; au milieu, à quatre cents pas au-dessous du pont, était un cheval droit et immobile — effet singulier. Toute la ville d'Ebersberg achevait de brûler, la rue où nous passâmes était garnie de cadavres, la plupart français, et presque tous brûlés. Il y en avait de tellement brûlés et noirs qu'à peine reconnaissait-on la forme humaine

[1] Le pont d'Ebersberg, journée du 3 mai 1809.

du squelette. En plusieurs endroits les cadavres étaient entassés ; j'examinais leur figure. Sur le pont, un brave Allemand mort les yeux ouverts ; courage, fidélité et bonté allemande étaient peints sur sa figure, qui n'exprimait qu'un peu de mélancolie.

Peu à peu, la rue se resserrait, et enfin, sous la porte et avant, notre voiture fut obligée de passer sur ces cadavres défigurés par les flammes. Quelques maisons brûlaient encore. Ce soldat qui sortait d'une maison avec l'air irrité. J'avoue que cet ensemble me fit mal au cœur.

Ce spectacle frappant, je l'ai mal vu.

La pluie froide, le manque de nourriture, la mer d'airain qu'il y a entre mes pensées et le cerveau de mon camarade, tout cela fit que j'eus presque mal au cœur de ce spectacle.

J'ai appris depuis que c'était réellement une horreur.

Le pont a été attaqué par les tirailleurs du Pô, qui étaient 800 ; il n'en reste plus que 200 ; par la division Claparède, qui était 8,000, et qui est réduite à 4.000, dit-on.

Il paraît probable qu'il y a eu 1500 morts. Ce diable de pont est énormément long, les premiers pelotons qui s'y présentèrent furent tués net. Les seconds les poussèrent dans la rivière et passèrent. On s'empara de la ville, et l'on plaça *les blessés en très grand nombre dans les maisons.* Les Autrichiens revinrent et reprirent la ville en faisant plier, je crois, le 26e régiment d'infanterie légère. On se battit dans la ville, les obus y pleuvaient et finirent

par y mettre le feu. On sent bien que personne ne s'occupait de l'éteindre, toute la ville brûla, ainsi que les malheureux blessés placés dans les maisons.

Voilà comment on explique l'horreur qu'on voit dans la rue en passant. Cette explication me paraît probable. Car d'où viendraient tant de soldats brûlés? de morts? On n'a tué personne dans les maisons, on n'y a pas transporté les morts, donc ces grands diables ont été brûlés vivants.

Les connaisseurs disent que le spectacle d'Ebersberg est mille fois plus horrible que celui de tous les champs de bataille possibles, où l'on ne voit enfin que des hommes coupés dans tous les sens, et non pas ces cadavres horribles avec le nez brûlé et le reste de la figure reconnaissable.

Nous arrivâmes à Ems, où nous sommes. Rien de remarquable. L'aimable Martial me promet de faire mon affaire ici; j'ai couché cette nuit (du 5 au 6) dans le logement de Richard. Sans le caractère usurpant, intrigant, effronté, on ne fait rien à l'armée.

Ems, le 7 mai 1809.

Nous sommes toujours dans cette grande et triste chambre de la municipalité. Nous y couchons, travaillons, mangeons environ trente; qu'on juge de l'humeur, de l'odeur, etc.

N'ayant rien à faire et, être obligé d'être à une table la plume à la main, je bavarde comme d'autres fument.

11 mai[1].

Le 11 mai, nous courons dans les environs de Saint-Polten[2]. Je jouis de l'été et d'une habitation bien fraîche. C'était une manufacture de coton à cent pas de la ville, avec de très belles eaux. Je me baignai. Nous étions environnés d'incendies. La veille au soir, on en avait compté treize tout autour de l'horizon.

Le soir, je me mis à écrire vers les onze heures au milieu de quatre camarades ronflant, et je finis, vers les deux heures, *a letter of two pages to*[3] milady.

12 mai.

Le 12, je dormais profondément, lorsque je fus réveillé par Ameil, qui disait :

— M. D. demande quels sont ceux de ces messieurs qui ont couché ici. Un instant après :

— M. B..., il vous demande.

C'était pour nous ordonner de faire des ordres pour le départ du quartier général. Il bourra tout le monde. Je ne puis pas découvrir de raison morale de cette mauvaise humeur matinale. Il désirait beaucoup rejoindre l'Empereur. J'en conclus qu'il a beaucoup de bile, et qu'il [est] dans cet état, où la situation naturelle est d'avoir de l'humeur.

Malheureusement pour nous, il n'y avait pas à la maison d'ordonnances. Il nous distribua donc des

[1] Écrit à Vienne le 14 mai 1809. En note : « Temps superbe et très chaud. »

[2] Voir à l'appendice VI, la lettre inédite datée de Saint-Polten (10 mai 1809).

[3] Une lettre de deux pages à.

lettres à porter. Je partis vers les trois heures, et marchai deux heures et demie dans Saint-Polten. J'avais de l'humeur et beaucoup, la fatigue seule l'empêchait d'éclater.

Je reviens à la maison, l'on avait pris du café et l'on partait. Dix minutes plus tard, je trouvais tout parti.

Nous arrivâmes vers les une heure à [1]...., assez petit village. Toutes les maisons ouvertes et pillées, mais rien de brûlé. La poste et la maison du curé seulement peuplées. Ce curé se conduit fort bien. On dit qu'il fit de même il y a trois ans et que cette fois S. M. lui a fait remettre 100 napoléons, en lui disant qu'il se souviendrait de lui.

Nous fîmes un dîner, pas trop exécrable chez le curé.

Après le dîner, nous baguenaudâmes, je lus trois quarts d'heure avec M. Marig *l'Uno*, comédie d'Alfieri.

Ensuite je baguenaudai avec L'hoste, ma ressource ce jour-là. Vrai Français, ça ne sent rien, mais ça a toujours ce premier mouvement généreux et ouvert. Ensuite, ça n'a nulle éducation, des mœurs basses, parce que la mère exerce un métier, je ne sais lequel.

Je lui proposais, sur les trois heures, de monter un coteau qui était derrière le village et du haut duquel on prétendait qu'on voyait le Danube. Nous y grimpâmes et ne vîmes pas le Danube qu'on apercevait à peine à une grande lieue de là, mais un bois de pins tout à fait singulier. C'étaient des

[1] Le nom est en blanc dans le manuscrit.

perches de 30 à 40 pieds de haut, avec un très petit bouquet de verdure au sommet. Ces pieds droits étaient fort serrés. Nous descendîmes, jouîmes du début du printemps, qui pour nous a commencé le jour de notre arrivée à Molk (le 8 ou le 9). Les marronniers de Molk bourgeonnaient seulement. Ceux de Vienne sont en pleine verdure et prêts à fleurir.

Après avoir examiné la vallée derrière ce village de [1]..... nous tournâmes à gauche et entrâmes dans un joli petit hameau. A l'entrée nous trouvâmes un valet d'armée qui plumait une poule, et qui avait auprès de lui deux seaux de bois remplis de farine et d'œufs.

Nous nous mîmes, L'hoste et moi, à entrer dans les maisons et à chercher des œufs. Nous n'en trouvons pas. Nous vîmes bien le caractère français.

Tout ce qu'on n'avait pas pu emporter était brisé. Nous trouvâmes dans le village un petit chien qui criait toujours et un chat qui paraissait très fatigué. Enfin, nous rentrâmes au village, toutes les voitures venaient de partir, notamment la nôtre, conduite par Lacombe cadet (fre du mal).

(*Je suis harassé, la suite à demain* [2].)

[1] En blanc dans le manuscrit.
[2] Le cahier s'arrête là.

VIENNE

1809

VINGT-SEPTIÈME CAHIER

THE LIFE AND SENTIMENTS OF SILENCIOUS HARRY [1]

Novembre 1809.

M^me^ de P...y. — Son mariage. — Sensibilité heurtée. — Messe. — Comtesse Bertrand. — Clocher de Saint-Étienne. — Le sofa et les gants. — Note. — Résumé.

Arrivée chez la princesse P...y. Il [2] y a trouvé M^me^ Guérin avec laquelle il a été galant et gai. Un moment de rêverie de M^me^ de P...y après lequel elle a été aimable avec Henri, mais de l'amabilité dont elle est avec tout le monde, qui prouve l'absence de tout autre sentiment. Elle n'avait pas dormi ; on est allé faire des emplettes.

On est rentré sur les une heure ; toujours froideur, non pas ce qu'on appelle froideur dans la société,

[1] La vie et les sentiments du silencieux Henry.

[2] Beyle, toujours par prudence, écrit à la troisième personne, mais, dans le courant du cahier, il revient au *je*.

mais manières froides comparées à celles qu'on avait ces jours passés.

Un sourire aimable, cependant, en rentrant et en disant : « Allez vite chercher vos chevaux, » mais bien éloigné de ce qu'il fut hier et du petit coup sur les doigts qui l'accompagna. Nous montons à cheval à une heure et demie. Jacqueminot, elle et moi, nous allons au Lusthaus[1]. Ce rôle me met à mon aise, Jacqueminot parle justement autant qu'il en faut pour me permettre de sentir et me donner occasion de parler. Le hasard nous jette dans l'histoire du mariage de Jacqueminot. Il offrait à son père d'être dix ans sans voir sa maîtresse, sans lui écrire, et employé où voudrait son père. Ce que celui-ci a eu la gaucherie de refuser.

Mais, au milieu de tout cela, deux ou trois traits qui prouvent de plus en plus l'absence totale de caractère dans Z.

Cela a conduit la princesse à nous faire l'histoire de son mariage. « J'avais de l'aversion pour les « jeunes gens, de manière que quand on me dit : « C'est un homme d'un certain âge, je n'en fus pas « effrayée. C'était sur ce principe (que les mariages « d'inclination sont malheureux !) que je n'avais pas « voulu épouser quelqu'un que j'aimais. »

Le lendemain.

J'avais formé le projet de lui parler 1° de ce que devient le prince Sulkowski, et 2° de ce que je deviens. C'est elle qui la première me dit : — Vous

[1] Maison de plaisance.

devriez parler à mon....[1] pour savoir ce qu'on fera de vous.

— J'ai peur d'être bourré comme un diable.

Voilà une sottise.

Ce trait montre à la fois ce qui manque à mon caractère, et la disposition que je lui suppose (à elle). J'avais de belles choses à dire, et je ne dis rien.

20 novembre, 2 heures moins un quart du matin.

Mme D. est partie à une heure et demie. Ce matin, après trois ou quatre scènes qui peignent les hommes du mauvais côté, je suis allé au Burg à onze heures, plein de ce froid qui résulte chez moi de la sensibilité heurtée. J'ai été accueilli à déjeuner par M. et Mme Z. Mmes Jacqueminot sont arrivées. Nous sommes allés à la messe. Mais F. l'ayant vue comme elle y allait, lui a donné le bras. Nous n'avons pu entrer qu'au parterre.

La messe était plus belle qu'à l'ordinaire, mais je ne l'ai guère goutée. J'étais occupé à bavarder avec Mlle Lucrèce afin de prouver à....[2] que si je ne parle pas assez avec elle c'est plutôt timidité de sentiment que bêtise. Le Gr la ramène de la messe, F. et B. ayant déserté. Les dames Jacqueminot s'en vont. L'embarras d'un tête-à-tête augmente le froid, et je m'en vais attendre ses ordres dans le bureau.

Nous sortons. Ma voiture la mène ainsi que M. D. chez Mme la comtesse Bertrand[3], femme qui me paraît très aimable parce qu'elle trouve que je le suis

[1] En blanc dans le manuscrit.
[2] En blanc dans le manuscrit.
[3] Femme du comte Bertrand, le fidèle ami de Napoléon.

un peu. Mme Bertrand me distingue et m'invite à la voir à Paris d'une manière qui fera que j'irai. Elle est tout à fait anglaise, adore son mari, etc., et j'ai, à ses yeux, le mérite de paraître plaire à une autre femme qui a plus d'agréments qu'elle.

Nous allons chez Mme Ott. Cette petite bonne paraît avoir de l'esprit. Elle et son mari me prennent d'abord pour M. D., et enfin se retranchent à m'appeler M. le baron. Visite gaie et qui chasse un peu le froid timide. Nous rentrons un moment. Ensuite au clocher de Saint-Étienne[1]. Le tête-à-tête dans ce lieu si sûr m'a fait maudire *my bashfulness*[2] et, par conséquent, a augmenté le froid. De là à la maison. On a soupé.

En attendant les chevaux qui ne venaient point, on a fait des demandes dans le genre de celles-ci : Quel est le rat qui n'est pas pincette ? — C'est le rappel. — Quel est le rat ennuyeux? — C'est le rassis. — Quel est le *D.* homme de qualité? — C'est le décompte. Tout cet esprit manque de gaieté. Pendant ce temps, Mme Z. s'est couchée sur un sofa que D. et moi sommes allés chercher dans la pièce voisine. Au moment du départ, elle a paru s'attendrir pour moi. Elle a même eu les larmes aux yeux, mais je suis loin de croire d'abord qu'elles fussent sincères et ensuite qu'elles fussent pour moi.

Le départ approchant toujours, je m'assieds sur le pied du canapé. Je joue avec ses gants, je les lui rends, elle me les rend à son tour. Enfin une fois elle me tendit la main pour me les redemander,

[1] Cathédrale de Vienne.
[2] Ma timidité.

mais avec beaucoup de grâce et peut-être même de la tendresse. Je baissai la tête sur le canapé et baisai cette main qui s'avançait.

Je dus avoir de la grâce et du sentiment, car j'étais animé, pas trop animé, et je ne me contraignais nullement. Les spectateurs croient peut-être qu'elle m'aime, les sots vont peut-être jusqu'à croire que je l'ai.

Enfin, on annonce que les chevaux ne viendront que le lendemain, Mme Z. se fâche, ils arrivent. Moment de trouble, on se sépare, on s'embrasse, je n'agis pas. Je lui donne le bras pour descendre, elle prend le mien. Je serre celui qu'elle m'a donné, elle s'est sans doute aperçue de ce mouvement.

En bas, à une heure et demie, près de la voiture, elle se retourne à gauche et me dit en avançant la tête : — Adieu, mon cher C. Je l'embrasse, son voile coupe ce baiser en deux, mais enfin il fut donné avec âme et reçu sans froideur, à ce qu'il me parut.

Il ne faut pas manquer, si je la revois, de prendre le ton d'une galanterie gaie dès le premier abord. Un peu plus de hardiesse et nos nombreux tête-à-tête, qui ont dû lui paraître froids, eussent été charmants, car la glace rompue, je suis sûr de moi en cela, j'eusse paru dans tout mon avantage.

Que doit-elle penser de moi ?

Note.

J'ai perdu les journaux contenant la suite et la fin. Tout cela se termina en six minutes, deux mois après, et je l'ai eue un an de suite, six fois par semaine.

PARIS

1810

VINGT-HUITIÈME CAHIER

Du 15 Février au 3 Mai 1810.

Espoir d'être auditeur. — Soirée à l'Opéra. — Mlle Mars dans Suzanne du *Mariage de Figaro*. — Au Collège de France. — Marie. — Une séance chez David. — « Les yeux sont d'accord, mais ils n'ont pas parlé ». — Achats luxueux. — Triomphe de vanité. — Physionomie générale des relations de Beyle avec Marie. — Tendresse sentie. — Une leçon d'anglais. — Etudes sur l'*homme*.

15 février.

J'étais chez Martial à cinq heures du soir ; il me lit un billet que sa femme venait de recevoir de M. de Chatenet, qui commence ainsi : Je te donne pour avis, et pour avis certain, que M. Beyle est nommé auditeur, mais sous le nom de Baile, etc.

Ça me donne des espérances fondées. Je n'avais pas une envie d'être auditeur aussi grande que l'horreur d'aller recommencer mon triste métier de commissaire des guerres

16 février.

J'écris de chez Crzt.[1] au ministre de la justice. Déjeuner chez Hardy, Cardon est d'avis que nos espérances sont fondées. De là, Crzt. et moi, nous allons voir le pont d'Iéna, et, au retour, rencontrons l'Empereur. Le soir à l'Opéra, *Saul*[2] et *Paul et Virginie*[3], ballet peu joli. *I speak with*[4] Pacé une grande partie du temps. Je vois Clotilde et, ce qui est bien plus, Mars ; M[al] croit que je suis nommé[5] ; de là, chez M[me] Viel. Je passe la nuit avec Emilie. Je dois voir dimanche la petite à peine effleurée de la rue Traversière.

Samedi 17.

Le *Mariage de Figaro*. M[lle] Mars, dans Suzanne, est plus divine que jamais ; ensuite Michot, Fleury, lourd et sans voix (malgré cela à cent piques du reste) ; le petit page indignement joué.

18 février.

M[lle] Mars, chantant le vaudeville de *Figaro*, était, comme le disait M. Allard, la perfection du vaudeville. Le soir du 18, je lis les *Affinités*[6] de Gœthe,

[1] Crozet.

[2] *Saül*, opéra biblique en trois actes, paroles de Després, Deschamps et Morel, musique arrangée par C. Kalkbrenner et Lachnith d'après Haydn, Mozart, Cimarosa et Paesiello, représenté pour la première fois à l'Opéra le 7 avril 1803.

[3] *Paul et Virginie*, ou *le Triomphe de la Vertu*, drame lyrique en trois actes, paroles de Dubreuil, musique de Lesueur (janvier 1794).

[4] Je parle avec.

[5] Beyle fut nommé, officiellement, auditeur de première classe, attaché à la section de la guerre au conseil d'Etat, le 3 août 1810.

[6] Les *Affinités électives*, qui avaient paru en 1809.

roman d'un homme d'un grand talent, mais qui pourrait toucher davantage; il paraît que, par originalité, il a pris le chemin qu'il suit dans *Werther* et aussi dans *Ottilie* [1].

19, lundi.

Il se confirme que je suis auditeur. M. Mounier l'a dit, à ce qu'on a rapporté à Faure. Ce matin, je suis allé avec Crozet au Collège de France, où un sot expliquait Virgile; j'ai été sur le point de pouffer de rire devant son auditoire scandalisé. Jolies figures parmi ces jeunes gens. Nous avions entendu auparavant M. Pastoret [2] qui ne pense pas.

Le soir, chez M^me^ Z, j'y allai à dix heures avec ennui et en faisant effort sur moi-même. J'y ai été naturel et très bien. J'ai été on ne peut plus content de Marie. M. D. m'a parlé avec toute la grâce possible de ma petite lettre. Comme je lui disais : — Ce sera la dernière; il m'a dit : — Mais non, continuez; nous tâcherons de faire votre affaire. Je serai présenté à M^me^ Estève, excellente femme, à la juger d'après la physionomie. Je suis heureux.

24 février.

Je suis présenté aux dames La B. que je trouve moins raphaéliques que je ne me les étais figurées. Bl. et Em. ressemblent trop à Ursule, par la physionomie intellectuelle, pour me plaire beaucoup.

[1] L'une des héroïnes des *Affinités*. Dès 1818, Gœthe connut *Stendhal* dont il appréciait les mérites littéraires. Voir *Conversations* de Gœthe et d'Eckermann, traduction Délerot, 2 volumes, Charpentier, 1883 (t. II, p. 240).

[2] Emmanuel, marquis de Pastoret. Il occupait la chaire de droit naturel au Collège de France.

J'ai vu Marie[1] ce matin aux Tuileries ; *her astonishment at my sudden appearance, perhaps she has some love for me*[2].

27 février.

Je vais déjeuner avec Marie, elle s'ennuie devant moi, sans que je l'en empêche, ça détruit ou doit détruire l'impression d'hier. Le soir, chez ces dames où l'on s'ennuie, où l'esprit n'abonde pas, qu'on m'a trop vantées ; de là chez Mme Nardon qui me comble.

28 février.

Je sors de *Figaro*, délicieuse figure de Mars. Journée de printemps, long bain, *Tom Jones*[3] : bonheur; Mlle Mars me fait retrouver mon cœur que je croyais mort.

14 mars.

Je viens de voir peindre David. C'est un recueil de petitesses et sur la manière de tracer son nom, et sur la différence d'un peintre d'histoire à un peintre en miniature, à propos d'un costume de page qu'il a *envoyé* à l'Empereur. Ces gens-là épuisent leur âme pour les petitesses, il n'est pas étonnant qu'il ne leur en reste plus pour ce qui est grand.

Du reste, David n'a pas l'esprit de cacher cette petite vanité de tous les moments, et de ne pas prouver sans cesse toute l'importance dont il est à ses propres yeux.

J'y suis allé à une heure, elle n'y était pas encore;

[1] Mme de P...y.

[2] Son étonnement à ma soudaine apparition, elle a peut-être quelque amour pour moi.

[3] Roman de Fiedling.

retourné à deux heures un quart, elle attendait D. Il a signé le tableau à quatre heures sonnant, le 14 mars 1810. *Our eyes* se sont dit : *that they love themselves* [1]. *I have seen her an instant* [2], embarrassée et n'osant lever les yeux sur les miens qui l'adoraient. Toute comparaison et toute grâce bien à part, *there is much of cherubin's part in my affair* [3]. C'est notre position.

Je suis invité pour demain.

20 mars.

Fleury n'a décidément plus de voix dans le *Misanthrope;* mais, en revanche, Mars est parfaite dans les *Fausses Confidences.*

A la fin, j'avais le cœur gros ; un peu plus longtemps, je fondais en larmes. Voilà une journée où j'ai beaucoup senti. Je songe à revenir *to my true talent, if I have a talent, that of com. bard* [4].

13 avril.

Un regard d'amour bien prononcé. Le reste de la conduite montre au moins de l'amitié, excepté un moment d'ennui ; mais il y avait là quinze personnes. Il faudrait que Marie fût bien tendre, pour que ma seule présence l'empêchât d'être rêveuse après six heures de représentation.

Depuis que je n'ai écrit, j'ai cru voir vingt preuves d'amour, mais nos tête-à-tête un peu froids tuent tout. Si elle avait un peu plus de rapports avec moi,

[1] Nos yeux..... qu'ils s'aiment.
[2] Je l'ai vue un instant.
[3] Il y a beaucoup du rôle de Chérubin dans mon affaire.
[4] A mon vrai talent, si j'ai un talent, celui de poète comique.

nous serions convenus que nous nous aimons [1]. J'ai réfléchi que le boyard m'a mis dans une bonne position auprès d'elle. Je suis (pendant l'absence de son oncle) le seul amant qu'elle puisse avoir avec commodité, sans qu'il y paraisse.

J'ai acheté aujourd'hui, Belleile me conseillant, une chaîne et des cachets.

Mardi, 18 avril.

1^er^ jour de Longchamps. Au total, je crois que j'aime un peu la comtesse P...y.

27 avril.

Je suis allé chez M^me^ R. ; j'y ai trouvé la comtesse Palfy, qui m'a constamment regardé avec intérêt. Elle a toujours cherché à me prendre la main. J'ai légèrement serré la sienne, mais j'ai eu le tort de ne pas l'embrasser dans le petit cabinet, nous n'y étions que deux hommes et j'étais même autorisé à le faire par la pénitence qu'elle subissait.

Si M^me^ R. reçoit vendredi (et que la comtesse P. n'aille pas chez M. de Schwartzenberg [2]), faire en sorte d'être très aimable, brillant, à l'encontre de deux demoiselles joufflues, pour lui prouver que, si je suis gauche et timide avec elle, c'est une préférence que je lui donne.

28 avril.

Levé à six heures trois quarts; Tivoli, café chez

[1] Note de Beyle : Les yeux sont d'accord, mais ils n'ont point parlé.

[2] Ambassadeur d'Autriche. Ce fut le 2 juillet de cette année-là que le prince de Schwartzenberg donna, à l'occasion du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, ce fameux bal interrompu si tragiquement.

Hardy ; acheté Gray[1] que j'ai lu jusqu'à deux heures. Je vais alors chez Mme P...y. J'étais en costume militaire, un peu court. Telle a été aussi ma conversation. J'étais rempli d'idées d'un tout autre genre.

Elle m'a reçu avec plaisir, a eu beaucoup de confiance en moi.

1er mai.

Hier, j'ai acheté un cabriolet très à la mode, 2,100 francs, et des cachets pour 183 francs. Ce matin, je suis allé porter *Ottilie* à Mme Z. Je l'ai trouvée dans ses comptes ; de là, chez Mme Rob, elle était occupée *and the love appeared not*[2]. J'étais très bien mis. Je suis allé chez Mme Bertrand[3] qui est à Bruxelles. De là, aux Tuileries où tout le monde regarde ma trousse[4], de là chez Pacé qui la regarde aussi, mais ne m'en dit rien pour ne pas constater le triomphe.

2 mai.

Physionomie générale.

Du 15 avril au 28, intérêt tendre marqué *con brio*, et bravant la crainte de se compromettre, du 28 *till now*[5], bonne amitié, mais plus de *brio* (2 mai 1810, *returning from*[6] Monceaux)[7].

[1] Thomas Gray, poète anglais, 1716-1771.
[2] Et l'amour n'apparut point.
[3] Beyle avait rencontré la comtesse Bertrand à Vienne. Voir p. 352.
[4] Son cachet-breloque.
[5] Jusqu'à présent.
[6] Revenant de.
[7] Il s'agit des relations de Beyle avec Mme P. qu'il appelle tantôt comtesse, tantôt princesse ; Mme P. est Mme Marie.

Jeudi, 3 mai.

I go at break fast time at Palfy's house [1]. Je suis assez naturel et j'ai assez de dignité ; je suis content de l'entrevue. Ses yeux semblent s'animer par ma présence.

Elle m'a semblé manquer également et de la froideur de la semaine qui vient de s'écouler, et du *brio* de l'époque précédente ; c'était plutôt (si c'en était) de la tendresse sentie, *conscious love* [2], tendre, légèrement mélancolique, sentant tous les mouvements. Sa figure m'a semblé se couvrir des couleurs de l'amour, lorsque, elle lisant haut un journal, au lieu de lire par-dessus son épaule, je la regardais, ce qu'elle voyait du coin de l'œil. En total, j'ai été content d'elle et de moi. J'étais vêtu très bien et d'une manière qui allait parfaitement à ma physionomie.

En revenant, première et très bonne leçon de M. Goodson, de midi et demi à deux heures. Cet homme annonce des idées très nettes et beaucoup de sensibilité sans nulle enflure. Il paraît très instruit en grammaire générale, et a déclamé *the country churchyard* [3] comme un ange, vraiment d'une manière supérieure.

La prudence me fait terminer ici ce cahier. Demain sera l'anniversaire d'une époque de 1806, où sans haïr (de la moindre manière), je maudis-

[1] Je vais chez P...y, à l'heure du déjeuner.
[2] Amour senti.
[3] *Le cimetière de village*, élégie de Gray.

sais un peu ce que je vois d'un œil bien différent aujourd'hui.

Notes à la fin du cahier.

(Entendu dire hier à la queue) : Pour corriger cette nation, il faut discréditer, ridiculiser si l'on peut la gloire militaire. C'est étrange!!

Pour connaître l'homme, il suffit de l'étudier soi-même ; pour connaître les hommes, il faut les pratiquer. Je connais très peu les hommes, mes études ont été sur l'*homme*.

PARIS

1811

VINGT-NEUVIÈME CAHIER

MEMOIRS OF MY LIFE DURING MY AMOUR FOR GRAEFFIN P...Y[1]

Du 18 Juillet au 18 Août 1811.

« Un bras fort ». — Manque de prestesse. — Sensibilité. — Le caractère *forward*. — A propos du froid. — Distractions pendant l'absence de ***. — Timidité. — La petite P. — *Nosce te ipsum*. — Retraite. — Le cœur humain. — Ennui. — Mme C. de C.

18 juillet 1811.

J'arrive à propos, elle se promenait après dîner, *with her children and*[2] Mme Fanny, sous les beaux arbres de... Elle paraît avoir un plaisir et un étonnement vifs à me revoir (après neuf jours d'absence).

Elle me dit bientôt, laissant Mme Fanny : Donnez-moi le bras, il me faut « un bras fort ».

[1] Mémoires de ma vie à l'époque de ma passion pour la comtesse P...y.

[2] Avec ses enfants et.

La belle occasion ! mais il faudrait garder du sang-froid. Elle se jette dans une plaisanterie tout à fait mimique, et de grands éclats de rire comme quand elle est embarrassée. De temps en temps, cependant, elle se tournait vers moi et me regardait avec les yeux de l'amour et de l'amour content.

Moi, étourdi de sa plaisanterie infinie sur le D. de... (sa femme, ses pleurs, il n'a pas toujours été sage, etc.), j'y répondais par des rires forcés et quelques mots. Fanny a eu un instant le bon esprit de nous laisser vingt pas en arrière. Les plaisanteries de Marie ont été plus rapides, et bientôt elle a rappelé *her eldest daughter*[1] Charlotte. Je devais profiter de sa joie de me revoir et lui dire : Que j'ai de plaisir à vous revoir ! enfin les premiers mots simples *upon my love*[2]. Je n'ai pas eu le courage de rompre la plaisanterie.

Toute sa manière d'être annonçait l'amour.

J'ai bien été puni de n'avoir pas mis de prestesse à attaquer; en entrant, nous avons trouvé des ennuyeux qui se sont succédé jusqu'à onze heures.

Je lui ai dit plusieurs fois, quand elle me demandait pourquoi je n'allais pas..., que c'était parce que je m'y ennuyais. Elle sait bien que l'ennui me fait fuir. La plate conversation et l'espèce de jalousie que j'éprouve pour les caractères *forward*[3], m'endorment un peu, et je néglige l'occasion de lui dire adieu, je l'avais belle.

Je jouis par la sensibilité; tout ce que je fais volontairement tend à augmenter cette sensibilité,

[1] Sa fille aînée.
[2] Sur mon amour.
[3] Trop hardi.

c'est le genre opposé au caractère *forward* de Machiavel B., par exemple.

J'ai donc tort de sentir quelque jalousie des succès dont je ne voudrais pas, à charge de prendre le caractère qui les procure. Cette ombre de jalousie, dont je me fais un crime pour la chasser tout à fait, passe au bout de cinq minutes.

Il est clair que Machiavel B. ne se serait pas conduit comme moi auprès de Marie, hier. Mais, eût-il eu le plaisir que m'ont donné ses regards et ses moindres actions? Pour ces caractères-là, les femmes sont bientôt ce qu'est le petit ange pour moi à cette heure.

Je ne dois donc point les envier.

Mais cela n'empêche pas que je ne doive agir; je me promets de parler de mon amour bien ou mal, n'importe comment, ce soir.

Mardi.

Cette soirée avait été annoncée *by a letter very amiable*[1] (reçue de Saint-Gratien), dans laquelle je n'ai ni de Monsieur, ni de *my dear C.*[2]; ce qui prouve enfin que l'absence, causée par le voyage à Mortefontaine, a été sentie.

The countess P...y said to me that at my marriage she should give to my wife a collar like that of the bilieuse[3]. — Mais ça va-t-il bien aux *braves?* Quelle naïveté, *said the bilieuse*[4].

[1] Par une lettre très aimable.

[2] Mon cher C.

[3] La comtesse P...y me dit qu'à mon mariage elle donnera à ma femme un *collier* (?) comme celui de la bilieuse. (Le mot anglais veut dire *col,* mais Beyle a sans doute traduit *collier* par *collar.*)

[4] Dit la b.

En sortant, j'avais le projet de dire *to my fair*[1], *ce que je penserais dans le moment,* mais Corbeau ne nous laissa que quatre ou cinq secondes que j'employai *in saying*[2], à propos du froid, « le froid est dans votre cœur, etc. » Ce mot fut assez bien, et je serrai son bras.

10 août.

(La femme que j'aime a été emmenée en Bourgogne par sa mère, elle n'est revenue dans les environs de Paris que hier. Pendant son absence, je me suis amusé avec Mme Ch. et la petite P.).

During my silence all the occasions[3] ont eu la même issue. Impossibilité de lui dire quatre mots sans être entendu *by her courtiers*[4], et quand cette possibilité apparaissait, une timidité qui tient au *bon goût,* m'empêchait de prendre le temps au collet. *I have proved by an evident experience the truth of my principles about the art of rousing love in the heart of a woman. The 4th august, I was reading the excellent essay of Hume upon the feodal government from two till half past four o'clock; during this time, she wanted my presence;* au retour, *she cannot say a word without speaking of me or to me*[5]. J'eus

[1] A ma belle.
[2] A dire.
[3] Pendant mon absence, toutes les occasions.
[4] Par ses courtisans.
[5] J'ai montré, par une expérience évidente, la vérité de mes principes sur l'art d'éveiller l'amour dans le cœur de la femme. Le 4 août, pendant que je lisais l'excellent essai de Hume *sur le gouvernement féodal,* de deux heures à quatre heures et demie, elle eût voulu que je fusse près d'elle; ..... elle ne peut dire un mot sans parler de moi ou à moi.

le tort de ne pas hasarder quelque entreprise. Mais je le répète, j'ai trop de sensibilité pour avoir jamais de talent dans l'art de Lovelace.

J'ai trouvé dans une de mes courses (au Raincy), *the little P.*[1] Je lui ai parlé par désœuvrement. Elle manque de tétons et d'esprit, *two great wants*[2] ! Par désœuvrement aussi, j'ai hasardé quelques libertés, il n'y a pas de résistance.

. . . . . .

Je reconnus sur la terrasse une grande vérité. La nouveauté est une grande source de plaisir, il faut s'y livrer.

Moi, grand ennemi de la fatigue, je n'écris pas ce journal par paresse de l'action physique d'écrire. Si j'avais un secrétaire de confiance, je dicterais quatre ou cinq pages par jour sur moi sans nulle vanité.

Nosce te ipsum.

Je crois avec Tracy et la Grèce que c'est le chemin du bonheur. Mon moyen c'est ce journal. Le 10 septembre prochain j'aurai totalement oublié la B. du 10 août, et je serai à même de la juger avec justesse.

Les principes de F.... deviennent tellement différents des miens, il est si *offensable*, que je ne puis jamais lui parler avec abandon. Il m'attriste quand je le vois. Il est toujours follement amoureux et ici folie n'est pas synonyme de gaieté, au contraire, et très au contraire. Je suis donc privé d'un conseil,

[1] La petite P.
[2] Deux grandes lacunes.

chose très utile; si j'ai eu le petit ange c'est par l'effet d'un conseil du susdit, et si j'ai commencé un siège c'est en vertu du conseil de guerre tenu le ..... [1] avec *Sagace*.

Je voudrais avoir Sagace ici, c'est le meilleur conseiller que je puisse trouver ; mais rien ne me répond qu'il n'eût pas la faiblesse d'être jaloux de mon bonheur apparent. Pour éviter les effets de cette jalousie, je ne me montre point.

Je serai toujours calomniable. Le moyen d'éviter des tracasseries qui blesseraient profondément ma fierté et me feraient faire quelque sottise? Il faut rester inconnu. Donc il y a cinq mois que je ne suis allé chez l'Archi.

Une autre vérité qui me rend incapable de briller dans une discussion d'homme, c'est *le manque absolu de mémoire pour ce qui ne m'intéresse pas.*

Je ne retiens que ce qui est *peinture du cœur humain*. Hors de là je suis seul. Il en est des romans comme de l'histoire. Ça pourra me donner du talent pour une partie, en laissant beaucoup de place dans ma tête, mais c'est singulier et cela me rend impropre à une discussion où il faut des faits.

Je suis blasé pour le moment sur Paris. Une seule chose me ferait un vif plaisir. *To work at L.*[2], et je n'ai pas l'espèce de loisir qu'il me faut pour cela. On ne quitte pas la profonde attention ou si l'on veut l'enthousiasme nécessaire comme une che-

[1] En blanc dans le manuscrit.
[2] Travailler à *Letellier* (sa pièce).

mise. Il faut huit ou dix jours de suite. On a de la peine et l'on fait mal les deux premiers, enfin l'on va. Cela est actuellement de toute impossibilité pour moi. Je n'ai que des moments, des jours au plus, et alors je prends du café, m'enferme et

m'ennuie,

parce que je n'ai pas de but qui me captive. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui. Tout ce qui m'éloigne de la connaissance du cœur de l'homme est sans intérêt pour moi. Ce que j'ai trouvé de mieux dans ma bibliothèque, c'est la *Pologne* de Rulhière, et je saute encore tout ce qui qui est *fait*, sûr de l'avoir oublié demain matin.

La tragédie, n'étant pas ma nature, me scie; la comédie m'intéresse comme instruction.

Je dîne mardi chez la maîtresse de D. qu'il veut me passer.

18 août.

Chez M^me^ C. de C., à laquelle j'ai dit à peu près : « Il faut absolument que je fasse ce voyage. Je vous aime passionnément; mais, vous ne voulez pas m'aimer. D'ailleurs *your husband* [1] me voit de mauvais œil. Je m'en suis aperçu dimanche. Il ne pourrait plus nous voir aussi souvent, ça lui ferait une peine extrême. Peut-être mon absence arrangera-t-elle tout, et à mon retour me reverra-t-il volontiers. »

[1] Votre mari.

DE PARIS A GENÈVE

1811

TRENTIÈME CAHIER

Du 24 Août au 3 Septembre 1811.

Grandes eaux à Versailles. — L'Empereur et l'Impératrice. — Adieux à Marie. — Une figure de connaissance. — M. Scotti. — « C'est mon frère ». — La grâce gracieuse de M. Lec. — Les habitants du Havre et les habitants de Tonnerre. — Aurore. — Le jardinier de Buffon. — Plan et description de la propriété de Buffon, à Montbard. — Détails sur la vie de Buffon. — Une voisine tentante. — Psychologie. — Amphithéâtre de montagnes. — La Révolution française. — Commis voyageur. — Plaisirs du sentiment. — Le Mont-Blanc et le Léman. — Aspect triste de Genève. — Education de Jean-Jacques. — Questions de M. Scotti.

24 août 1811.

At Paris I have no time for working to LETELLIER [1]. *I have here nothing, but my passion for C. Palfy; 'tis a month that I reproach to myself; the money which I spent without pleasure of mind, into those*

[1] Beyle écrit ceci à Paris.

walls[1]. L'idée me vint de demander un congé[2] et d'aller voir Naples et Rome. Je fis ma demande à ..... qui l'accueillit avec une bouté parfaite.

Hier, 25 août 1811, j'arrêtai une place à une diligence qui transporte à Milan en dix jours, moyennant 168 fr. J'ai la deuxième place pour le départ du 29 août à huit heures du matin. J'allai à Versailles en une heure un quart. J'y vis commencer le jeu des eaux. Un peuple immense était placé sur l'amphithéâtre en demi-cercle qui fait face aux jets d'eau. Au moment où ils étaient dans tout leur brillant L. L. M. M. firent le tour du bassin en calèche. Je vis très bien ce spectacle qui me donna la sensation du grand. Tout le monde s'empressait pour voir L. L. M. M. et pour crier vive l'empereur. Je vis très bien S. M. qui était tête nue.

29 août.

Je pars à huit heures un quart avec 2800 francs plus 40 francs, plus 2 portugaises à 83 francs. Angeline et Faure m'accompagnent jusqu'à la diligence.

La veille j'étais allé à sept heures à Montmorency, où j'étais resté jusqu'à une heure et demie à aider Marie à faire des paquets. En l'embrassant, *eravamo soli*[3], je lui dis :

— J'espère revenir plus raisonnable.

[1] A Paris je n'ai pas le temps de travailler à *Letellier*. Je n'ai rien ici que ma passion pour la comtesse P...y; c'est un mois que je me reproche; l'argent que j'ai dépensé dans ces murs sans plaisir intellectuel.

[2] Beyle avait été nommé, par décret du 22 août 1810, inspecteur du mobilier et des bâtisses de la couronne.

[3] Nous étions seuls.

Un instant après elle repassa dans le salon et se plaignait, en ramassant quelques mouchoirs, qu'elle oublierait tout. Je lui présentai *the letter to Lady Leschenault* [1] dépliée, mais non ouverte, de manière à ce qu'elle vît l'écriture, et je lui dis :

— Vous oubliez cela, par exemple.

— Du papier blanc ! c'est bien possible, il y a tant de papiers dans cette maison.

Cela fut dit comme Mlle Mars dit dans les *Fausses Confidences : On a apporté de l'argent, c'est bien possible.*

Elle paraissait émue, et je n'eus pas la présence d'esprit d'ouvrir la lettre et de lui montrer le côté écrit, certainement dans l'état où elle était elle n'eût pu résister au désir de la lire.

Tonnerre, 29 août.

Je craignais d'avoir pour compagnons des militaires français garnis de leurs croix et rejoignant leurs corps en Italie, bêtes, insolents, hâbleurs et criards, ce qui m'aurait obligé à blaguer. Heureusement j'ai été quitte de cette engeance dont on ne relève point les ridicules, mais on les relèvera.

J'ai trouvé un homme plein de grâce dont il me semblait avoir vu la figure quelque part. Il est épicurien ou cherchant le bonheur avant tout comme moi. Il est d'un naturel parfait, trente-six ans, assez gros, mais a des grâces parfaites de ce côté. Il est vraiment rare ; du reste, allant fort bien, avant dîner, lever les couvercles des casseroles pour voir ce que nous aurions.

[1] La lettre à L.

Je prenais cet homme-là pour un bourgeois de Milan, et ma pensée dominante était l'énorme différence d'un bourgeois de Milan à un bourgeois de France.

Tonnerre, le 31 août, 9 heures 1/2.

Le second compagnon de voyage n'a nul esprit ; il est là couché à côté de la commode sur laquelle je griffonne.

Il est Gênois ; il a quitté sa patrie il y a six ans ; il était enseigne dans la marine de Naples. Il a été pris par les Anglais, a été quatre ans prisonnier et s'est sauvé le 14 août dernier, en se faisant faire la barbe ; c'est absolument la figure du désappointement sans vivacité. Il ressemble à l'estampe qui est au devant des *Misères de la vie humaine* (livre d'un nommé H. Berton). Il n'a point d'esprit du tout, sans quoi il pourrait dire des choses curieuses. Mais à quoi bon faire courir les mers et les fleuves à une rivière, si son goulot est garni d'un filtre qui empêche d'entrer ce qui est intéressant ?

Nous avions une petite marchande de coton, qui a essayé en rougissant, le premier jour, quelques phrases incorrectes sur le sentiment ; le second, elle s'amadouait, et il m'a semblé entendre cette nuit que nous avons passée dans la diligence deux « finis, finis », adressés à M. Scotti, son voisin.

Nous avons encore une petite bourgeoise canne, élevant assez bien son fils, mais grossière, gourmande et énorme.

Pour ne pas dormir et voir le pays qui a été à peu près constamment plat, j'ai fait deux ou trois

relais dans le cabriolet qui, pour les nuits, serait bien la meilleure place. Là, j'ai trouvé les entretiens de je ne sais qui, par Maria Wollstonecraft Godwin[1]. J'en ai parcouru quelques pages où Maria met tout de suite en jeu le plus sombre désespoir, finissant par la démence.

Mais il est drôle que ce livre ait pénétré jusqu'à la masse de notre campagne. Le pays m'a paru tout à fait plat jusqu'à Joigny[2]. Le pont et les quais donnent l'air assez distingué à ce bourg.

J'ai été sur le point de faire deux sottises : la première hier, à dîner, de répondre par une plaisanterie disant oui au conducteur qui demandait à M. Scotti s'il s'était sauvé des prisons d'Angleterre. J'aurais été doublement indiscret, car, à mon grand étonnement, M. Scotti a nié qu'il se fût sauvé et a dit, mais on voyait le mensonge dans ses yeux, qu'il avait été échangé. Il paraît que, par honnêteté, il a honte de dire qu'il a violé sa parole.

La seconde sottise, c'est qu'en parlant avec mon compagnon de Milan des jolies femmes qui ornaient ce pays il y a six ans, j'ai nommé M^me^ Gherardi. Tout en déplorant la mort d'une jolie femme, j'étais sur le point de faire une plaisanterie sur sa liaison avec M. Pétiet, quand, demandant des nouvelles des L., mon compagnon sourit avec douceur et un peu de mélancolie et m'a dit en parlant du général :

— C'est mon frère.

Cette rencontre est d'autant plus heureuse que de tout temps j'ai été amoureux des yeux de cette

[1] Voir *Portraits de femmes*, par Arvède Barine, 1 vol., Paris, 1885 (*une Détraquée*, M. W. G., p. 164).

[2] (Yonne.)

famille. J'avais à Milan de l'enthousiasme pour leur figure. Celui-ci, que je n'ai pas pressé de questions, était probablement un de ces jeunes chefs de B^{on}, si pleins de grâce.

M. Lec. est doucement voluptueux, toujours plein de grâce, même avec un grossier commis marchand avec qui nous venons de souper ; mais nullement la grâce française où l'on distingue toujours la joie de bien jouer un rôle brillant, si ce n'est même l'orgueil de le jouer. Ici, c'est la grâce gracieuse, simple, pure. Cet homme peut également être un roi ou un bourgeois à son aise.

Je suis trop bilieux pour avoir jamais cette grâce-là. J'ai un but où je marche ferme. Je ne suis donc point dans cette douce mollesse qui fait avouer, comme il le faisait hier, qu'on aime la mollesse par dessus tout.

Mais il faut que je me souvienne de ce modèle parfait.

Tonnerre est contre un coteau exposé au nord. La campagne n'a rien de remarquable.

Mais il me semble que les habitants d'une petite ville française contre un coteau doivent être moins petits et moins sots que ceux de la même petite ville située en plaine, et que la petite ville port de mer, comme le Havre[1] l'emporte sur les deux. La mer imprime chez ces bourgeois au moins une douzaine d'idées grandes.

L'immensité de la mer, ses dangers, les voyages,

[1] Beyle avait fait une excursion au Havre en mai 1811. Son ami Crozet a écrit la relation de ce petit voyage (manuscrits de la bibliothèque de Grenoble.)

voir débarquer des gens venant de Canton, le courage des gens qui bravent les tempêtes, de ceux qui sauvent les vaisseaux en danger, les descentes des ennemis, etc.

Le but de mon voyage, comme on voit, est uniquement de connaître les hommes, mais j'ai eu tort de ne pas écrire hier soir.

La Marini s'est faite dévote (*della contrada della Baghuta*).

J'ai assisté dans tous ses détails au lever *del gran planeta*[1]. Nous sommes sortis à trois heures de Tonnerre par un beau ciel bien étoilé. J'ai cru distinguer une comète.

Cela formait une espèce de pyramide ; il y avait aussi loin du sommet qui était le point le plus lumineux, à la fin des rayons, que de la dernière étoile du timon de la Grande Ourse au char formé par les quatre étoiles.

Je considérais ce spectacle et remarquais que rien ne faisait distinguer l'orient.

Quelques minutes après, j'ai cru apercevoir une clarté qui coupait l'horizon de biais ; puis l'horizon s'est dessiné et le ciel a été rempli d'une lumière bleue ; cela m'a rappelé l'aube des *Bardes* (opéra de Lesueur). J'ai trouvé que l'imitation de l'opéra était parfaite. Cette lumière bleue a augmenté longtemps sans changer de nature. Enfin est venue la couleur cuivrée de l'aurore. Le ciel a été tout enflammé de rouge ; ensuite cette lumière a blanchi et est devenue éclatante, non pas à l'horizon précisément, mais

[1] De la grande planète.

uu peu au-dessus. A l'horizon, il y avait une ligne plus obscure formée, je crois, par des brouillards. Le pays a pris un peu de mouvement, et nous sommes arrivés à Montbard.

Nous avons trouvé le portrait de Buffon chez notre hôtesse. Une fille nous a conduits au vieux jardinier de B. Ce petit vieillard maigre, tout nerf et parlant avec netteté, nous a fait parcourir neuf à huit terrasses de trente pieds de longueur au plus.

Nous sommes parvenus à une plate-forme en trapèze ; de cette plate-forme on a une vue très étendue qui, malheureusement, n'est formée que par des collines pauvrement boisées et d'apparence peu fertiles. Rien dans cette vue comme dans le jardin n'inspire la volupté.

Je faisais part de cette réflexion à M. L. qui m'a répondu :

— Aussi, rien ne peut-il attirer ici que le désir de rendre hommage à un grand homme, tant pour un Italien la volupté fait partie intégrante de l'idée d'un beau jardin. Celui de Buffon n'occupe pas assez de terrain ; à cela près, il tend à inspirer l'idée de force et de magnificence. Rien de voluptueux dans tous ces murs et tous ces escaliers, au contraire ; quelque chose de dur et de sec.

Ce sont des terrains trop étroits ; une porte de terrasse nous a conduits par un escalier souterrain à l'esplanade plantée de.....[1] (ces arbres à jolie écorce, dont est planté le beau boulevard de Rouen près de l'hôpital.) Nous avons enfin monté

[1] En blanc dans le manuscrit.

cent trente-huit marches dans la tour, reste d'un château des ducs de Bourgogne, donné à Buffon par le roi, et qui occupait tout le terrain de l'esplanade. Les fenêtres de cette tour dans des murs de cinq pieds d'épaisseur, et avec un banc à côté de la fenêtre, sont bien gothiques.

Tous ces détails sont du jardinier sec et nerveux. Il nous a dit que dans la famille : « Nous avons des titres qui prouvent que cette tour est bâtie depuis plus de neuf cents ans. » Ce serait l'an 900. Cet homme a été dix-sept ans avec Buffon. Il a vu Jean-Jacques se mettre à genoux sur la porte du cabinet où Buffon travaillait dans le silence.

Il arrivait à cinq heures ou cinq heures un quart au plus tard ; on lui apportait à onze heures un pain et une carafe d'eau. Il déjeunait, descendait à une heure précise pour dîner, ne disait rien à ses convives.

Les jardiniers avaient soin de balayer les feuilles sur son passage.

— Nous étions six alors, a dit le vieux ; à cinq heures, le valet de chambre entrait et renouvelait les bougies.

Je me suis fait assurer plusieurs fois que Buffon ne travaillait qu'à la lumière.

On s'éloignait de son pavillon quand on l'y savait. Il y avait double porte ; les jours donnaient sur la campagne à travers la terrasse ; ils sont à vingt-cinq à trente pieds de terre. Auprès de cette terrasse passe la route venant de Paris.

Buffon venait en mai et partait en septembre. Ses terres voisines de Montbard lui rapportaient environ 40,000 francs.

J'étais ému, j'aurais voulu rester plus longtemps. Cette sévérité de travail *is a lesson for me*[1]. J'aurais voulu me recueillir et sentir le majestueux et le fort que respirent ces jardins. Mes compagnons de voyage, pressés, ne me l'ont pas permis. - Les platanes ne couvrent pas les allées, quoique très élevés. Il y en a qui ont un pied et demi de diamètre, et ils ne sont plantés que depuis quarante-cinq ans, assure le jardinier.

J'ai examiné chez l'aubergiste (M. Gauthier) un portrait de B.[2] par Drouais fils; j'y ai vu la force physique, ce qu'on appelle beauté en France, mais nulle pensée, et partant nulle sensibilité.

De Montbard, on grimpe sur une plaine aride, élevée, pleine de pierres. Il n'y a qu'un pied de terre sur des couches de pierres jaunes. Souvent, on n'apercevait par la portière de la diligence que trois arbres. On monte et l'on descend beaucoup. On passe près de la source de la Seine et l'on arrive à Saint-Seine[3] où j'écris ceci à dix heures et quart, après un bon souper, servi par des filles bien faites, auxquelles je fais beaucoup d'attention, par suite de mon goût inné pour les filles d'auberge.

Ecrit à Champagnoles[4], le 2 septembre,
à 3 heures après midi.

J'ai guetté longtemps, avant de me coucher, la chambre d'une femme vis-à-vis de laquelle j'avais

[1] Est une leçon pour moi.
[2] Buffon.
[3] Saint-Seine-l'Abbaye (Côte-d'Or).
[4] (Jura).

soupé et qui paraissait très ayable. Sa porte était entr'ouverte et j'avais quelque espérance de surprendre une cuisse ou une gorge. Telle femme qui, tout entière dans son lit, ne me ferait rien, me donne des sensations charmantes, vue en surprise ; elle est alors naturelle ; je ne suis pas occupé de mon rôle et je suis tout à la sensation.

Mes amours ont toujours été un peu troublées par le soin d'être aimable, ou, en d'autres termes, occupé d'un rôle. Ce sont de ces circonstances où l'on ne peut pas porter un naturel pur. Comme il n'est pas impossible qu'on ne s'ennuie auprès d'une maîtresse, on ne peut pas lui montrer cet ennui, ce serait la perdre. Mais l'amour serait pour moi une puissance bien plus vive si, comme M. Lec., par exemple, quand je suis auprès de ma maîtresse, je ne pensais pas plus loin !

A une heure entre Poligny [1] et Champagnoles où j'écris ceci dans une chambre de sapin qui me rappelle la Chartreuse, j'ai aperçu sur la droite et en plongeant, le premier amphithéâtre de montagnes qui ait frappé ma vue depuis Molk [2], je crois [3].

Jusqu'ici je me réjouissais de la Révolution française qui a amené de si belles institutions, quoiqu'un peu voilées encore par les nuages qui suivent l'irruption. Depuis quelque temps seulement, j'avais quelque idée vague qu'elle avait (mot

[1] (Jura).
[2] Abbaye de Molk, sur la route de Vienne. (Note de B.)
[3] Voir appendice VI.

illisible) l'*allegria* de l'Europe pour un siècle peut-être.

Ce que m'a dit M. Lec. a achevé de me faire voir cette idée.

Novus seclorum nascitur ordo.

J'avais pris tous les regrets de nos vieillards pour le radotage d'un *laudator temporis acti*, qui se plaint de l'archet au lieu de se plaindre du violon qui n'est plus propre à rendre les mêmes sons.

Je vois, par ce que j'apprends de Venise et de Milan, qu'il pourrait y avoir du vrai, mais sans qu'ils s'en doutent les trois quarts du temps, dans les regrets les plus absurdes.

Mon aimable compagnon de voyage confirme les idées, que je commence à craindre chimériques, sur le bonheur qu'on peut trouver en Italie.

2 septembre.

De Champagnoles à Saint-Laurent[1], nous parcourons un chemin dans le genre de celui de Chailly[2], c'est-à-dire une espèce de terrasse tantôt à droite, tantôt à gauche d'un torrent coulant profondément entre deux chaînes de rochers.

Pendant ce temps, la lune se lève, les collines qui nous environnent ressemblent à des vagues immobiles. La lune qui les éclaire semble près de nous.

Nous arrivons à Saint-Laurent et tombons sur une réunion de commis voyageurs. J'observe bien

[1] Saint-Laurent-en-Grand-Vaux (Jura).
[2] (Côte-d'Or.)

le ridicule bourgeois. Rien de ce qu'ils font n'échappe au ridicule le plus chargé. Ils font beaucoup de gestes, se grattent la tête, examinent une fourchette, etc. pour déguiser leur timidité. Leur grande prouesse est d'avoir bu huit bouteilles de vin en mangeant une salade de bœuf à telle auberge de Lyon avec un tel. On fait auparavant reconnaître longuement par la compagnie l'auberge et le camarade. Après cela, arrive l'histoire suivie d'un rire forcé. Il y en a un lourd, lent et Grenoblois je crois, qui fait des plaisanteries tirées de la mythologie, que tout le monde admire. Il dit des choses communes que l'on répète trois ou quatre fois. Le plaisant sérieux a à ses côtés un petit fat dans le genre de Paris, qui le dévore des yeux, répète ce qu'il dit, admire ses plaisanteries. Le tout est très guindé. Je disais à M. Lec. que ce qui avait le plus de naturel et de meilleur ton à cette table, c'était notre conducteur. M. Lec. m'assurait qu'on remarque en Italie la même différence entre les conversations de Milan et celles des provinces.

Je prends les deux (mot illisible) à une fille d'auberge passable ; j'entends une clarinette et un violon qui ne le sont pas et qui cependant me font plaisir.

Vallery [1], 3 septembre, 11 h. du matin.

Le caractère de la plaisanterie des commis voyageurs d'hier soir était d'être *tirée* et ensuite peu

[1] (Jura.)

comique, et d'être lancée avec toute l'anxiété de l'amour-propre le plus sensible.

L'aimable compagnie était quelque temps à comprendre la plaisanterie et ensuite partait d'un éclat de rire forcé, ridicule, surtout vers le feu, lorsque quelques-uns reprenaient et n'étaient pas suivis de tous. Le plaisant à grand nez, qui était sérieux, philosophe et désabusé, disait ensuite avec prétention des mots tout simples, comme en parlant de vin :

— Mettez-m'en deux doigts, et quatre secondes après : ou un demi-pouce.

Alors son admirateur le regardait lixement, avec l'expression de la jouissance et de l'admiration ; on riait et on répétait le mot deux ou trois fois, en cherchant à imiter le ton traînard de l'homme au grand nez.

Pour eux, c'était un grand homme. Leur sensation était la même que celle qui aurait été produite par un grand homme véritable. On pouvait donc l'étudier. Je fais souvent usage de cette observation qui facilite l'étude des passions. Ces commis si ridicules, auraient-ils mieux fait de se taire, comme huit commis taciturnes de Hollande, je suppose? Non, il me semble que ceux-ci ont eu du moins le plaisir d'une extrême activité d'esprit; tout leur amour-propre était en jeu. Ces âmes petites, n'ayant pas assez d'étoffe pour vivre de leur propre estime, si les autres n'étayaient pas cette estime par la leur, n'ont pas d'orgueil et, par conséquent, bien plus de vanité que moi.

Dans cette grande parade d'esprit (sens de parade de la garde, ce n'était pas un combat), elles portent

une vie, une quantité de sentiment, une susceptibilité de vanité qui m'est inconnue.

Il est possible que les filles d'auberge et la musique leur aient donné des plaisirs de sentiment. Elles m'en ont bien donné à moi qui couche avec Angeline et qui suis sans cesse à l'Opéra-Buffa, et dont le cœur n'était pas ému par des jouissances qui l'eussent occupé tout entier. C'est une excellente préparation au plaisir ou plutôt un antidote tout puissant contre l'ennui, que d'avoir eu le cœur *occupé tout entier* de quelque chose.

Genève, le 3 septembre, 8 h. du soir.

Nous sommes arrivés pour déjeuner à Morez [1], où l'on nous a servi des bouteilles comme à Gre. [2] ; ce que je n'avais pas rencontré depuis Gre.

A onze heures et demie, nous avons eu la vue du lac et du mont Blanc. Le lac très long, d'un beau bleu, nous en apercevions presque l'extrémité orientale.

Nous étions pour le mont Blanc comme aux premières loges. Il s'est abaissé considérablement à mesure que nous sommes descendus.

Grand spectacle que j'aurais esquissé dans le moment, mais qui, à cette heure, est effacé par la fatigue.

Nous sommes arrivés à quatre heure à Genève. Nous avons enlevé près du pont l'avant-toit d'une boutique. On nous a débarqués au bureau de la diligence et non à l'Écu-de-Genève. Apreté et manque

[1] (Jura).
[2] Grenoble.

de foi des banquiers genevois, entrepreneurs de la diligence. Tout était triste, âpre et (mot illisible), jusqu'au facchino [1] qui nous a aidé à transporter nos effets à l'auberge. C'est probablement l'effet du gouvernement républicain ; en ce cas, l'absence de la grâce monarchique est bien frappante [2].

Les Genevois ne seraient-ils point des gens timides, tristes, très susceptibles pour leur amour-propre et un peu envieux, et jouissant par l'orgueil ou les passions tenaces? Rien ne rend moins gai, moins gracieux et moins prévenant.

Leur ville, que j'ai parcourue avec M. Scotti, a l'air d'une prison tenue très proprement. Elle est d'un silence et d'une tristesse dont je n'ai vu d'exemple nulle part. La place Saint-Pierre [3], pleine d'herbe, traversée par un seul jeune homme froid et blond qui, pour se donner des grâces, marchait par ressorts, nous a offert un spectacle frappant. Je suis allé revoir la fenêtre [4] qui m'a frappé il y a cinq ans [5]! bien entendu, d'après une recommandation, j'ai oublié de qui.

Nous avons admiré le lac absolument semblable à la mer, du bastion Saint-Antoine [6]. Nous nous sommes assis sur la Treille [7] où il n'est venu personne.

[1] Porte-faix.

[2] Je pense que je retrouverai cela en Angleterre. (Note de B.). (Beyle fit un premier séjour en Angleterre en août 1817.)

[3] Saint-Pierre, cathédrale de Genève.

[4] La fenêtre de Jean-Jacques dans l'ancienne rue Chevelu.

[5] On n'a aucun renseignement sur ce voyage de 1806.

[6] Les fortifications de Genève ont été démolies, mais la promenade Saint-Antoine existe toujours.

[7] Jolie terrasse à laquelle on arrive par deux montées en pente douce, plantées de beaux arbres.

J'ai cependant vu cinq ou six belles figures. De grandes filles bien membrées, de belles couleurs, de la gorge, un œil pur, mais l'air froid. Ces beautés me charmaient il y a cinq ans. L'expérience d'Angeline me les fait moins priser ; je crains l'ennui auprès d'elles.

En voyant cette sévérité de Genève, j'ai pensé qu'on pouvait expliquer le caractère de l'homme le plus illustre[1] qu'elle ait produit, en disant que sa première éducation (voyez ses promenades à Plainpalais, ses lectures, etc.), a été ou gloire ou tout à la passion.

Et sa seconde éducation (les distinctions chez le comte de Gouvon, ses démêlés à Venise) française ou tout vanité.

Les jeunes gens tristes, qui paraissent insipides à Paris, devraient se retirer ici. Ils y passeraient plus tard pour être d'agréables étourdis. Tous ceux que j'ai vus ont la physionomie de M. Godfroy, c'est-à-dire la physionomie anglaise.

Tout ce que dessus est mal exprimé, la faute en est à la fatigue.

De peur des indiscrets[2], j'envoie ces quatre pages à Paris. M. Scotti à la Treille m'a demandé où était le Piémont, la Savoie, la ville de Savoie? A Charenton, il regrettait de ne s'être pas embarqué par la Seine pour aller à Marseille. Il a bien peu d'idées et est un peu brisé par quatre ans de prison.

[1] J.-J. Rousseau.

[2] Cette peur est une vraie manie chez Beyle. — Il prend cinquante pseudonymes (voir *corresp.*), avertit qu'il ne s'occupe pas de politique (voir vingt-sixième cahier, p. 335), traduit ses pensées en anglais de cuisine, etc.

J'ai remarqué le ton de raison et de politesse des domestiques genevois entre eux. Cela est bien au-dessus de la grossièreté de cette classe en France, mais c'est moins gai[1].

[1] Encore le genre anglais à ce qu'il me semble. Au premier passage, me faire Anglais. (Note de B.) (Il se fit Milanais, du moins moralement ; voir les notices nécrologiques, appendice VIII.)

MILAN

1811

TRENTE ET UNIÈME CAHIER

Du 8 au 21 Septembre 1811.

Emotion. — Souvenirs d'autrefois. — « Onze ans ! » — Odeur de fumier. — La Scala. — Les Milanais. — Vie de Beyle à Milan en 1800. — Visite à Angeline (Mme P.). — « C'est le Chinois. » — Le père d'Angeline. — Ce que peut faire une canne. — Théâtre del Lentaso. — La patrie des arts. — Un office à San-Fedele. — Beyle, homme du grand monde à la Brera. — Amour. — Premières attaques. — « Recevoir et jamais prendre. » — Le cavalier servant. — Victoire. — L'ascension de Mme Blanchard. — Les Allemands. — Combat moral.

Milan, le dimanche 8 septembre 1811.

Mon cœur est plein. J'ai éprouvé hier soir et aujourd'hui des sentiments pleins de délices. Je suis sur le point de pleurer.

J'arrivai hier vers les cinq heures ; les détails de la douane et de l'auberge nous prirent une heure, le dîner autant, et il était sept heures, lorsque je me retrouvai enfin sur le Cours de cette porte orientale où, tout jeu de mot à part, s'est passé l'aurore de ma vie.

Quel j'étais alors et quel je me retrouve ! Il n'entre nul sentiment d'ambition dans cette réflexion. Je rapporte tout à Mme P***[1], et pour le reste de mon existence à Milan, du temps de M. Pétiet[2], je vois les causes de chaque effet ; j'ai une tendre pitié de moi-même. Ne pouvant être aimé de Mme P., qui était aimée par Louis[3], dans les millions de châteaux en Espagne que j'ai faits pour elle, je me figurais de revenir un jour colonel ou avec tout autre avancement supérieur à celui d'employé de M. D.[4], de l'embrasser alors et de fondre en larmes.

Il faut convenir que ce plan n'était pas compliqué, mais il avait ce qui fait réussir ces sortes de plans, il était plein de sentiment, je n'y pouvais pas seulement penser sans verser des larmes. Ce plan me revint dans la tête hier, en me revoyant après *onze ans* dans la position que j'avais tant désirée alors.

Quelle parole que *onze ans!* Mes souvenirs n'étaient point amortis, ils ont été vivifiés par un amour extrême.

Je ne puis faire un pas dans Milan sans reconnaître quelque chose, et il y a onze ans j'aimais ce quelque chose, parce qu'il appartenait à la ville qu'elle habitait.

Je dus être hier un compagnon fort ennuyeux pour M. Scotti, c'est un Gênois qui n'a point d'esprit du tout et encore moins d'instruction ; il n'a

[1] C'est Angeline dont il va être longuement question.
[2] Voir les deux premiers cahiers.
[3] Joinville.
[4] P. Daru.

point de gaieté, au contraire ; à cela près, le meilleur fils du monde. Il était avec moi hier au Cours et au spectacle.

Dirai-je ce qui m'a ému le plus, en arrivant à Milan ! on va bien voir que ceci n'est écrit que pour moi. C'est une certaine odeur de fumier particulière à ses rues. Cela, plus que tout le reste, me prouvait apparemment que j'étais à Milan.

Hier soir, j'avais cette émotion trop forte et trop tendre qui, actuellement, me fait de la peine par la certitude, je crois, qu'elle ne sera pas partagée.

J'avais le projet d'aller voir aujourd'hui M^me^ P., mais je craignais de partir d'un éclat de larmes en l'embrassant et d'être encore ridicule à ses yeux ; car je me figurais que ma passion malheureuse m'avait fait paraître ridicule autrefois. Comme il entre de l'orgueil dans l'amour ! Cette idée me faisait sentir avec peine mon émotion. J'eusse répandu des pleurs délicieux, si, avec l'anneau d'Angélique, j'eusse pu pénétrer jusque dans son salon sans être aperçu d'elle.

Hier, après le Cours que nous ne vîmes que de nuit et au moment où tout le monde venait de le quitter, M. Scotti et moi, nous allâmes *à la Scala*.

Ce théâtre a eu une grande influence sur mon caractère. Si jamais je m'amuse à décrire comme quoi mon caractère a été formé par les événements de ma jeunesse, le théâtre *della Scala* sera au premier rang. Quand j'y entrai, un peu d'émotion de plus m'aurait fait trouver mal et fondre en larmes.

Je cherche à me défendre de l'exagération. Je déteste le *faux* en tout comme un ennemi du bonheur ; mais je crois que si j'étais, à Milan, secrétaire d'am-

bassade ou tout autre chose qui n'exige pas trop de travail, j'y passerais une année délicieuse.

L'*Arte di godere*, l'art de jouir de la vie m'y paraît à deux siècles en avant de Paris. Ce qui augmente le mérite de cette circonstance, c'est que les bons et gros Milanais ne doivent point cela au raisonnement, mais à leur climat et au gouvernement amollissant que la maison d'Autriche avait pour eux ; et on a besoin d'heureux pour être heureux jusque dans les plus petites choses, comme je crois qu'on peut l'être dans ce pays.

Outre le bonheur des femmes et de l'art, je sens que j'en trouverais beaucoup à avoir une société composée de gens comme M. Lec.

Il faut que j'écrive, de peur de l'oublier, ma manière d'être à Milan dans les mois qui suivirent la bataille de Marengo [1].

Je n'avais jamais vu le monde, pas le plus petit bout, mais en revanche j'avais senti tous les romans possibles et entr'autres l'*Héloïse*. Je crois que dans ce temps j'avais lu les *Liaisons dangereuses* [2] et j'y *cherchais des émotions*. La platitude et le pédantisme *of my parents* avaient gâté pour longtemps le mot de *Vertu* pour moi ; je ne pouvais me figurer de bonheur et, à vrai dire, je ne puis encore aujourd'hui en trouver que loin de ce qu'on appelle *Vertu* dans les femmes.

A la qualité d'être extrêmement sensible, je joi-

[1] Le premier cahier ne commence que le 25 germinal an IX, dix mois environ après la bataille de Marengo à laquelle Beyle assista « en amateur ».

[2] Roman de Choderlos de Laclos (1782).

gnais donc en 1800, 1801, 1802 celle de vouloir passer pour *roué*, et l'on voit que j'étais seulement l'opposé de ce caractère.

Personne n'eut pitié de moi et ne me secourut d'un conseil charitable. J'ai donc passé *sans femmes* les deux ou trois ans où mon tempérament a été le plus vif. On n'a pas de souvenir des sensations pures (sans mélanges). Ce que je dis ici de mon tempérament est donc tiré du peu que je sais en histoire naturelle. On dit que de 19 à 22 ans, nous jouissons d'une ardeur qui nous quitte bientôt après. Etant né en 1783, j'ai passé à Milan et en Lombardie mes 17e, 18e et 19e années.

J'étais dévoré de sensibilité, timide, fier et méconnu. Ce dernier mot est ici sans orgueil et pour exprimer que quand ma manière a eu le courage de se montrer, tout le monde a été étonné ; on me croyait le contraire de ce que je suis. A dix-huit ans, quand j'adorais le plus Mme P,, je manquais d'argent et n'avais qu'un habit quelquefois un peu décousu par-ci par-là.

N'étant de rien à Milan chez M. et Mme P. et ayant déjà trop d'orgueil pour faire des avances, je passais mes journées dans un attendrissement extrême et plein de mélancolie.

Je voyais réussir J.[1], Moz. Devlle, Mal[2] et autres ; je leur voyais faire des choses que je sentais pouvoir faire mieux ; ils étaient heureux, avaient des maîtresses. Je ne me remuais point. J'attendais de quelque hasard romanesque comme le brisement d'une

[1] Joinville.
[2] Martial Daru.

voiture, etc, que le sort fît connaître mon cœur par quelque âme sensible.

Si j'eusse eu un ami, il m'eût mis dans les bras d'une femme. Heureux, j'aurais été charmant, non pas par la figure assurément et par les manières, mais par le cœur, j'eusse pu être charmant pour une âme sensible; elle eût trouvé en moi une âme romaine pour les choses étrangères à l'amour; elle eût eu le plaisir de former les manières de son amant, qui se sont formées depuis, à force d'être heurtées par l'expérience, et pas trop mal.

Sans doute, une telle femme eût été aimée de moi, autant que la femme la plus vraiment sensible peut souhaiter d'être aimée. Je n'eusse pas même pensé à autre chose qu'à une femme qui m'aurait aimé et que j'aurais eue.

Ma sensibilité n'eût pas engendré la langueur; je crois que ses mouvements divers eussent pu intéresser chaque jour, et pendant beaucoup de jours, une âme aimante, qui eût pu voir la mienne.

J'ai aimé depuis et vivement; mais quelle différence de ce que j'ai senti dans la rue *Sainte* à ce que j'eusse éprouvé, lorsque je logeais à la Casa Bovara *sul Corso di porta Orientale*.

Certainement, si j'eusse été aimé à Milan, mon caractère serait très différent. Je serais beaucoup plus homme à femmes, et je n'aurais pas ce *culot* de sensibilité *che più servir mi pel arte*. [1] A Marseille, la tête était déjà trop occupée pour que l'amour fût le maître de tout, je commençais à observer.

Les deux ans de soupirs, de larmes, d'élans d'a-

[1] Qui peut me servir pour l'art.

mour et de mélancolie, que j'ai passés en Italie sans femmes, sous ce climat, à cette époque de la vie, et sans préjugés, m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité qui, aujourd'hui à vingt-huit ans, me fait sentir tout et jusqu'aux moindres détails, fait que je pourrais dicter 50 pages d'observations d'artiste, sur le passage des montagnes en deçà d'*Izèle*[1], par exemple.

Je compare cette sensibilité actuelle à une liqueur qui suffit, pour pénétrer jusque dans les plus petites veines, d'un coup que l'on injecte. Elle suffit à tout, abonde partout.

A la grâce près, j'étais donc à Milan en 1800, je crois, dans la position de Chérubin, mais probablement la grâce me manquait tout à fait.

Moz. m'étant venu voir un jour, malade dans ma chambre (Casa Bovara, au-dessus de la salle à manger de Mme P.; il y avait derrière mon lit un tableau de Ganimède, tableau à jamais sacré pour moi et que je n'irai pas revoir), Moz. donc dit à Mme P. qu'il venait de voir B. qui ressemblait à un lion malade. Mes cheveux noirs et très bouclés, l'air de force que j'avais déjà dans ce temps-là et ma fierté me font penser que je n'avais aucune grâce à me reprocher.

Dans ce temps donc, si rempli de souvenirs tendres pour moi, J., alors adjoint de M. D.[2] et qui est naturellement bon, me mena chez une grande, belle et superbe femme qu'il avait. C'était Mme Angeline P.

[1] La vallée d'Izèle, du Simplon à Domo d'Ossola. Voir *Corresp.*, I, 253.

[2] Daru.

C'est cette femme que je viens de revoir après un peu moins de neuf ans d'absence.

Je la vis encore vers le 1er vendémiaire an X, en allant de Brescia à Savigliano où était mon régiment; mais le séjour de Bergame et de Brescia m'avait déjà séparé d'elle longuement. Je ne sais pas même si à Bergame et à Brescia je ne la haïsais pas.

Je pouvais donc compter qu'il y avait dix ans que je ne l'avais vue, dix ans que je n'avais vu ce que j'ai aimé le plus au monde.

J'ai été la voir aujourd'hui à une heure. Je suis allé chez M. Boronne, son père ; un domestique m'a mené chez elle.

Heureusement on m'a fait attendre un quart d'heure, et j'ai eu le temps de me remettre un peu.

J'ai vu une grande et superbe femme. Elle a toujours le grandiose qui est formé par la manière dont ses yeux, son front et son nez sont placés. J'ai trouvé plus d'esprit, plus de majesté et moins de cette grâce pleine de volupté. De mon temps, elle n'était majestueuse que par la force de la beauté, aujourd'hui, elle l'était aussi par la force de ses traits. Elle ne m'a pas reconnu; cela m'a fait plaisir; je me suis remis en lui disant que j'étais B., l'ami de Joi. C'est le Chinois, *quello è il Chinese*, a-t-elle dit à son père qui était là [1].

[1] Ce passage depuis : « Je la vis encore... » a été reproduit, en partie et avec des modifications, par M. Colomb, dans sa *Notice biographique*. C'est la seule citation empruntée aux cahiers. On a pu voir, dans mon avant-propos, que M. Colomb n'avait certainement pas eu à sa disposition tous les manuscrits de Beyle.

Ma grande passion ne m'avait point du tout rendu ridicule; il s'est trouvé qu'elle ne se souvenait de moi que comme d'un être très gai.

J'ai plaisanté sur mon amour :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit alors, m'a-t-elle dit par deux fois. J'ai plaisanté sur le balcon de chez son père où je lui dis, je crois, que j'espérais être bientôt un cadavre dans la plaine de Mantoue. On sent bien que je ne lui ai pas rappelé cette manière gracieuse de faire l'amour. Il y avait un peu d'embarras entre nous, pendant lequel je voyais agir son esprit supérieur aux embarras de ce genre. Après dix ans, c'est une nouvelle connaissance à faire.

Le tenant est bientôt arrivé ; c'est un seigneur vénitien, attaché ici au V.-R. par une place honorifique. J'ai été d'une politesse prévenante avec lui.

C'est ce qu'elle a été avec moi; elle m'a fait quitter mon chapeau avec grâce, en me parlant de la manière italienne.

Il est cinq heures, il faut aller dîner. Elle m'a invité à aller ce soir dans sa loge. Je dois aussi être présenté à M^me^ Lamberti, par M. L. Le bon Boronne m'a invité à aller chez lui et m'a demandé de m'embrasser. Cela a été l'avant-dernière goutte de la coupe; un peu moins de majesté dans M^me^ P., je lui sautais au cou en fondant en larmes.

Je suis allé prendre une tasse de café à la crême et à la glace, délicieux et pour moi supérieur à tout ce qu'on trouve à Paris, et suis venu écrire ceci.

Il m'est venu quelque idée d'avoir Mme P., en passant; elle m'a dit qu'elle avait bien des choses à me dire, qu'elle avait bien fait des folies depuis moi; cela à haute et intelligible voix devant tout le monde.

Milan, 9 septembre.
(Auberge royale *contrada delle tre Alberghe.*)

J'achète une canne avant d'aller chez Mme P... J'ai pensé qu'une canne me rajeunirait de quatre ans. Cela a fort bien réussi; je me suis trouvé avoir dans la main une douzaine de tours de canne qui prouvent, à n'en pas douter, un homme du grand monde et un homme à femmes. Ainsi, je n'ai plus eu les mains derrière le dos à *la papa.*

Je suis chez M. P. de deux à cinq heures; de là, dîner chez le traiteur près la Scala. Je vois une jolie fille dans cette maison, elle me paraît fille; je tâcherai d'éclaircir cela demain. Je vais au Cours; de là, je prends un joli petit fiacre rapide qui me conduit doucement au théâtre del Lentaso à la Porte Romaine. C'est une horreur, mais j'y entends la charmante musique du *Mélomane italien*[1], de Mayer. C'est là qu'est *Voi di quest' anima.*

C'est un des opéras qui contribuèrent, il y a dix ans, à me donner le goût de la musique.

Ensuite un ballet avec des grotesques et les cuisses d'une jolie femme.

Et enfin *I capricci in amore,* pleins de grâces, d'Astaritta, je crois [2].

Je suis dans le genre italien tout pur, aucun prétexte de bon goût n'en altère l'originalité.

[1] *I virtuosi,* de J. S. Mayer.
[2] Opéra représenté à Venise, en 1791.

Milan, le 10 septembre.

Détails de la journée d'hier, 9 septembre 1811.

Je sens par tous les pores que ce pays est la patrie des arts. Ils tiennent, je crois, dans le cœur de ce peuple la place que la vanité occupe dans celui des Français.

Hier, je cherchais les peintures à fresques d'Appiani; j'entre dans San Fedele, je trouve une architecture magnifique, toute l'église proprement tendue en damas cramoisi, un air frais et pur. On disait une messe basse qui était écoutée par une vingtaine de fidèles dispersés sur les bancs de cette vaste église; tout à coup, part une petite sonate charmante. C'était un homme qui était à l'orgue avec deux femmes. Il joua un rondo très gai et très brillant. Cette jolie église fraîche en augmentait l'effet.

Milan, le 11 septembre.

Nous visitâmes les salles de Brera [1]; j'y fus homme du grand monde, homme brillant et homme à traits. M^me^ P. m'avait montré la veille qu'elle les aimait; elle m'avait montré cela avec une sagacité qui me prouvait qu'elle saisissait fort bien les choses fines.

J'en rencontrai en parlant italien, ce qui n'est pas mal. Les arts l'emportaient, surtout un joli bas-relief (Hercule ramenant Alceste).

Au milieu de la visite, je fus obligé de me faire un raisonnement pour revenir plaire à M^me^ P., au lieu d'admirer le portrait de Monti [2].

[1] La Brera, musée de Milan.
[2] Poète italien, 1754-1828.

Elle me fit des questions fines pour deviner la nature de mes fonctions, qu'elle ne connaissait que par ma carte. Mais comme mon amour-propre me donnait la sensibilité la plus délicate sur cet article, je vis parfaitement son attaque et m'en tirai avec naturel, grâce même, et en donnant de la chose une idée embellie.

Je remarquerai que, pour un caractère comme le mien, les croix ne sont bonnes qu'en voyage.

Cette visite à Brera fixa ma place dans l'opinion de Mme P. et Mme W...

Milan, 12 septembre.

J'ai le projet de faire ma petite déclaration à Mme P. et de savoir si je dois rester à Milan ou partir. Rien ne m'y retient plus, qu'elle.

Love[1]. — Moi, ce matin, j'étais bien éloigné de cette raison froide dont je parle. Je comptais les minutes. Je voulais aller chez Mme P. à une heure. Enfin midi arrive, je m'habille; j'étais tendre et disposé à faire une belle déclaration. J'étais tout ému; mais c'est précisément quand je suis dans ce bel état que le hasard me contrarie. Je demande à la portière si elle y est; on me dit *oui*. Je monte plein d'impatience; une jolie petite femme de chambre, vive et gaie, me dit avec un petit air malin :

— *E sortita*[2].

Je vais à Brera, et, tout en voyant les tableaux, je tâche de me faire une raison, de me rendre l'âme sèche et de prendre les choses gaiement. Après ces efforts-là, on est mort pour la grâce.

[1] Amour.
[2] Elle est sortie.

A deux heures, on nous chasse de Brera; je vais chez M. Rafaelli voir travailler à la copie de la *Cène*, à un Christ de Guido Reni, etc. Je voulais tuer le temps jusqu'à trois heures. M. Rafaelli, je crois, petit et jeune, bilieux, figure d'artiste, me fait les honneurs de son établissement; enfin, je vois qu'il est trois heures et demie et je me sauve.

Je monte chez elle, mais plus de douce émotion, plus de tendresse. C'est deux heures auparavant qu'il fallait me voir. Elle était seule, pour peu qu'elle eût pris le genre plaisant, ma déclaration mourait, ce dont j'aurais eu ce soir une humeur de dogue. Je lui ai dit avec l'accent de la raison froide, que j'étais amoureux d'elle, que c'était pour ne pas m'exposer à aimer tout seul que je ne l'avais pas vue hier, etc.

Elle m'a dit (à peu près) que je plaisantais; et comme je lui donnais l'assurance du contraire avec bonne foi, elle a dit : Je voudrais bien que ce fût vrai.

Tout notre colloque a été diablement raisonnable dans les intonations et la physionomie. Mais comme les Français ont beaucoup plus de vivacité dans le discours que les Italiens, peut-être ce ton froid lui aura-t-il échappé.

Elle m'a dit, tout de suite, qu'elle aussi avait eu beaucoup d'humeur hier, quand, à quatre heures, elle avait vu que je ne venais pas; que, pour me punir, elle était sortie aujourd'hui.

Là-dessus, j'ai dit de fort bonnes choses, mais suivant moi, avec un air trop froid. Elle m'a tutoyé, elle a pleuré, elle redoublait de tendresse quand je lui rappelais des traits de mon ancienne passion.

Il paraît que ce souvenir que j'ai conservé si

longtemps de mille petites choses lui a paru remarquable ; je n'ose dire *l'a touchée*. Comme je voulais l'embrasser, elle m'a dit :

« *Recevoir et jamais prendre.* »

Je trouve cette maxime très convenable à mon caractère, dans lequel la force nécessaire pour l'exécution tue le sentiment.

Je n'ai donc pas ravi de baisers, mais bientôt j'en ai reçu. La tendresse revenait à mesure que je n'avais plus besoin du pouvoir exécutif ; je me sentais animé et, si le tête-à-tête eût continué longtemps, j'aurais terminé.

Elle a pleuré, nous nous sommes embrassés, tutoyés, continuellement de sa part. Nous avons discuté à fond l'histoire de mon départ. Elle m'a répété plusieurs fois avec une voix très émue :

— Pars, pars, je sens qu'il faut que tu partes pour ma tranquillité ; demain, peut-être, je n'aurai plus le courage de te le dire.

Comme je lui disais que je serais trop malheureux pendant ce voyage :

— Mais tu auras la certitude d'être aimé.

Elle a dit, avec l'air assez convaincu, en parlant des rapports que nous avons eus ensemble :

— Mais c'est un roman.

Sent-elle ce qu'elle dit ? Est-ce par coquetterie ?

Grande question ; moi je veux tâcher de la rendre réellement amoureuse, si elle ne l'est pas. J'ai déjà eu ce matin un beau mouvement, à la suite duquel j'ai brisé le verre de ma montre, après lui avoir fait lire : *Angiolina t'ama in ogni momenti*[1].

[1] Angeline t'aime toujours.

Voilà de ces traits auxquels on ne résiste point. Elle craignait que notre rougeur ne nous compromît. Je lui ai répondu de moi ; est arrivé un élève de Pestalozzi[1] et ensuite le cavalier servant[2]. J'ai été parfaitement aimable pour ces messieurs. J'en voyais le plus vif plaisir dans ses yeux, que je ne regardais pourtant pas trop, de peur de ne pouvoir soutenir mon rôle.

J'ai parlé Tracy au savant, et arts, granit et anglais au servant.

Ce servant paraît avoir de la raison, de la profondeur, du tact, de l'usage, mais il a l'air malheureux et soupçonneux, nul feu, nulle générosité, quarante ans. Elle m'assure beaucoup qu'il n'est point du tout amant.

Mais elle me paraît avoir une grande politique dans sa conduite. Peut-être est-ce tout bonnement le caractère italien que j'aperçois de près.

Cette victoire ne m'a pas fait un plaisir entraînant. Si elle eût été chez elle à une heure, il en eût été autrement.

Je l'ai quittée à cinq heures, après avoir été parfaitement aimable avec ces messieurs.

C'est avec le même pantalon que j'ai livré la bataille de P...y et celle du 12 septembre à Milan.

La manière de M^me^ de P...y fut pleine d'émotion ; celle de M^me^ P. m'a paru beaucoup trop pleine de raison[3].

Au reste, l'Italien, plus profond et plus susceptible d'émotions violentes et de démarches fortes,

[1] M. Scaliotti, plat comme un savant. (Note de B.)
[2] M. Turenne (Note de B.)
[3] C'est tout simple, peu d'habitude de M^me^ de P...y. (Note de B.)

doit apporter plus de raison dans les arrangements qui concernent son bonheur, et, par conséquent, une apparence plus posée, plus froide.

M^me^ P., qui a pris une femme qui pouvait lui servir de témoin, et qui, méprisant toutes les suites de son action, est partie pour Paris, pour se justifier aux yeux de J., et le quitter ensuite; à laquelle, quelques mois auparavant, un amant non écouté avait tiré un coup de pistolet et qui avait nié cet événement avec un sang-froid joyeux; qui depuis a mis dans sa conduite la politique la plus profonde, M^me^ P., dis-je, ne pouvait pas être émue d'un aveu qu'elle pouvait prévoir et que, peut-être, elle avait le projet de provoquer. Donc, malgré son trop de raison, elle peut m'aimer.

Écrit le 16 septembre.

Tout Milan était par le Cours et à la Porte Orientale pour voir l'ascension de M^me^ Blanchard [1]. C'est la même que j'ai vue de très près à Saint-Cloud, à l'occasion du baptême du roi de Rome.

I was not disposed to see all this mob as mocenigo [2].

J'étais troublé, mais d'émotions assez agréables. J'avais la figure d'un fou et je cherchais dans toutes les voitures Angelina. Je ne l'ai pas vue. Je suis venu m'habiller, et à huit heures j'étais sur le balcon de M. Boronne.

J'avais le projet d'être un peu sombre. J'ai été

[1] Célèbre aéronaute, morte tragiquement à Paris en 1819.

[2] Je n'étais pas disposé à voir toute cette populace, en qualité de *mocenigo*.

fort bien pour les intérêts de l'espèce de passion[1] que j'ai pour Mme P. Je lui ai parlé avec feu et avec naturel ; elle m'a dit de n'être pas taciturne ; j'ai plaisanté alors avec sa sœur que je revoyais avec plaisir.

Milan, le 16 septembre.

Temps magnifique, aussi chaud qu'au mois de juin. Je fais le tour de Milan en fiacre, sur les remparts, en une heure trois quarts.

Superbe végétation, bel effet du Dôme vu de la Porte Romaine.

Je n'ai que le cœur italien ; si, en 1800, j'eusse été mêlé dans la société, comme je le suis actuellement, et comme je le serais après un mois de séjour à Milan, j'aurais pris les manières italiennes.

Longtemps le *bon sens* a été en disgrâce chez moi, et il faut avouer que j'étais aussi en disgrâce chez lui. Si j'eusse bien connu les Italiens, le bon sens et la sagacité eussent été en grand honneur chez moi et non les synonymes de froideur et de faiblesse de sentiment.

21 septembre.

Je pars ce soir.

Je l'attendais. Je me disais : « Je suis pris, » et, en effet, je crois que c'est de l'amour, mais luttant avec un caractère fort. J'espère que l'absence me guérira un peu.

Elle devait venir et n'est point venue. Serait-elle coquette et rien de plus ?

[1] C'était parbleu bien une lune tout entière, mais la force *of my love* (amour) empêche que je juge jamais forte l'émotion présente. (Note de B.)

Hier, j'ai eu une demi-faveur.

Le soir, en rentrant, j'avais les yeux invisibles et j'y avais mal. J'avais été longtemps sur le bord des larmes.

La journée d'hier a plaidé fortement contre les Allemands. Le noble-haut et le flatteur-niais que je vois à dîner chez Viellard ; leur plate conversation et encore plus plate figure ; le fond de froid, l'air ennuyeux et ennuyé qui perçait de partout.

I was, I believe, in love [1].

Le 21 septembre, à onze heures et demie, je remporte cette victoire si longtemps désirée.

Rien ne manque à mon bonheur que ce qui fait seul le bonheur d'un fat, de n'être pas une victoire. Il me semble que le plaisir parfaitement pur ne peut venir qu'avec l'intimité ; *the first time* [2], c'est une victoire ; *in the three* [3] suivants, on acquiert l'intimité. Vient ensuite le bonheur parfait, si l'on a affaire à une femme d'esprit d'un grand caractère et que l'on aime.

Mais tu sens bien que ce *on*-là, c'est moi à vingt-huit ans et huit mois.

Cette victoire n'a pas été aisée. A dix heures moins un quart, je suis allé dans la petite église au coin de la rue de M. Je n'ai pu entendre sonner dix heures. J'ai passé à dix heures cinq minutes à ma montre, point de papier.

J'ai repassé à dix heures vingt minutes, elle m'a

[1] J'étais, je crois, amoureux.
[2] La première fois.
[3] Dans les trois.

fait signe. Après un combat moral, fort sérieux, où j'ai joué le malheur et le presque désespoir, elle est à moi, onze heures et demie.

Je pars de Milan à une heure et demie, le 22 septembre 1811.

FLORENCE, NAPLES, ANCONE

1811

TRENTE-DEUXIÈME CAHIER

Du 27 Septembre au 19 Octobre 1811.

Fatigue du voyage. — Tombeau d'Alfieri. — Santa Croce. — Arrivée à Naples. — Cinq femmes. — Livia. — Remède à l'ennui. — Tactique. — *L'Oro non compra l'amore.* — Départ pour Milan.

Florence, le 27 septembre.

Je suis arrivé à cinq heures du matin, le 26, à la poste de Florence, et de là à l'auberge d'Angleterre, excédé de fatigue, mouillé, cahoté, obligé de retenir le devant de la voiture de poste et dormant assis dans une position gênée. D'effroyables cahots causés par une route dure, mais non entretenue et pleine de petits trous, m'avaient mis dans un état de détresse parfait. Je n'en pouvais plus, dans toute l'étendue du mot, en arrivant dans la cité de Florence [1].

Je me couchai à six heures, en ordonnant de me

[1] C'est un des moments de ma vie où j'ai été le plus harassé. Je m'en souviens encore après deux ans. (Note de B.)

réveiller à huit heures. Je ne pus presque pas dormir et ne transpirai point, par conséquent pas de repos pour moi.

On m'a réveillé à huit heures. Je me traîne clopin-clopant à la poste, où je vois que les places sont prises au courrier pour le 26 et le 27, et que je ne puis avoir que celle de samedi 28. Je prends deux heures de réflexion, et enfin, ne comptant pas sur la parole d'un joueur, j'arrête la place du 28 (huit francs pour cinquante lieues). Je partirai demain samedi 28, à six heures du soir.

L'hôtel d'Angleterre est une fort bonne auberge, qui mériterait ce titre en France.

Peut-être sera-t-elle très chère. Mais si la carte n'est pas exorbitante, c'est une auberge remarquable.

J'y prends un bain fort propre et sors en voiture pour voir Florence, par un temps de tempête. Des averses épouvantables à tous les quarts d'heure et de beaux coups de tonnerre, les premiers que j'ai entendus cette année.

Ce temps, qui eût été beau à contempler d'un château au milieu des Apennins, n'était pas ce qu'il fallait pour voir des tableaux dans les églises, lieux naturellement obscurs.

Cette obscurité me fait voir avec étonnement que les grands maîtres n'aient pas tenu le ton de leur tableau clair et éclatant, un peu plus que dans la nature, comme M. Rossi. Sa *Cène*, placée dans une église, ferait un effet superbe et serait ramenée à la nature.

Mon premier hommage, comme ma première question, est pour Alfieri :

— Où est la maison qu'habitait le comte Alfieri, où est son tombeau?

— Sa maison, là, à gauche, le long de l'Arno; son tombeau, à Santa Croce, loin d'ici.

— Allons-y.

J'y arrive et je vois de suite le tombeau de Michel-Ange, celui d'Alfieri, celui de Machiavelli, et, au retour à gauche, vis-à-vis Michel-Ange, le tombeau de Galilée.

Il faut avouer que peu d'églises sont honorées de tels tombeaux. Cela donne quelque envie de se faire enterrer.

Naples, 9 octobre.

J'arrive à Naples le [1]... octobre, à trois heures et demie du matin. Je vois sur le champ que le panorama m'a donné une idée fausse de la ville. A trois heures et demie, il y avait sept à huit hommes éveillés à la poste. Dispute entre deux lazzaroni pour porter mon porte-manteau. On me loge à l'auberge royale, d'où je vois parfaitement le Vésuve, mais non la mer. Lambert voulait me mettre sur le beau quai de Chiaja, mais j'aurais été grillé et ébloui par un soleil continuel. De l'auberge royale, je ne l'ai que le matin.

Pendant le voyage, je remarquais que je pense avec tendresse à cinq femmes, qu'un rendez-vous avec une de ces cinq femmes me ferait un plaisir tendre. Ces cinq femmes sont Ang. P., P...y, Mélanie, Livia B. et Ang.

Je crois que je suis amoureux de la première. Du moins depuis Bologne, j'aurais toujours mieux

[1] En blanc dans le manuscrit.

aimé être avec elle qu'au lieu où je me trouvais. Je me surprends sept à huit fois le jour à penser à elle avec tendresse, avec rêverie ; ma respiration est accélérée et je quitte avec peine ce doux penser.

A Naples, comme dans le reste de l'Italie, à Milan près, j'ai trouvé une pauvre musique. Cela me réconcilie avec l'Odéon [1]. Je croyais, en quittant Paris, n'y revenir qu'avec dégoût en quittant la divine Italie. Le manque de société et d'amis que j'éprouve en Italie, l'état moins avancé de la civilisation qui me donne des petites souffrances de détail, me feront retrouver Paris avec plaisir, si *the love for the* [2] Signora P. ne me remplit pas de tendres regrets. Il me semble que ce que j'éprouve est de l'amour dans toute l'étendue que ce mot a dans mon esprit. Je grille de retourner à Milan. Rien ne m'émeut. Je serais plus sensible à ce que je vois si j'eusse sauté Milan. Peut-être n'irai-je pas à Ancône.

Ancône, 19 octobre.

J'écris ces lignes dans la chambre de Livia, sur sa table, en face de la mer qui ferme mon horizon au delà de toutes les cheminées d'Ancône. La mer, c'est-à-dire ses rivages [3], ne sont pas superbes comme à Naples. Ce sont des roches arides.

Livia s'ennuie dans la petite ville d'Ancône où elle voit peu de monde encore. L'ennui la rend apathique et doit même lui donner un peu d'hu-

[1] Occupé alors par la troupe italienne.
[2] L'amour pour la.
[3] J'écrivais tout cela avec ennui et lassitude. (Note de B.)

meur. Son père vit avec une servante de la maison, ce qui fait le malheur de [1]. — Ce père me semble avoir beaucoup du caractère et de l'esprit de mon cousin R..., et être comme lui peu apprécié. Aussitôt qu'il me vit, il m'offrit de loger chez lui. J'hésitai un peu et enfin acceptai. J'ai trouvé Mme L... libre et plongée dans l'ennui. La comparaison de Mme de P...y, de Mlle Mimi de B... et de B... me montre clairement qu'un des effets de l'ennui est de plonger dans une inactivité apathique qui augmente l'ennui, et qu'un moyen presque sûr d'éviter ce gouffre affreux est de se livrer, comme lady P..., à une activité extrême.

Pour se faire aimer d'une femme ennuyée, il faut cacher la théorie, mais peu à peu la porter à plus d'activité ; vous serez bientôt pour elle une source de plaisir.

Faire la cour directement à une femme qu'on désire est la plus grande des sottises. Cela ne pourrait réussir qu'avec une femme pure de vanité ; et la vanité des femmes est un lieu commun de tous les philosophes.

Soient deux sœurs A et B, si vous voulez plaire à A, ne manquez jamais de commencer par marquer des attentions à B.

19 octobre.

Le 19, après dîner, son père me parle de départ devant elle.

Tristesse non pas sombre et passionnée, mais constante. Elle ne faisait pas d'effet sur moi, parce qu'elle me rappelait celle de Mlle Aline de B.

[1] Un trait dans le manuscrit.

Promenade sur le bord de la mer, au dehors de la porte de France, dans le genre des dernières promenades avec Mélanie. Nous allons au spectacle, où *l'Oro non compra l'amore*[1] me fait plaisir.

M. Casatti vient m'y dire que nous partirons demain à sept heures, si cela me convient. Il entre dans la loge sans connaître ces dames et y fait dix minutes de conversation. Cela ne leur paraît pas étrange; civilisation moins avancée. J'écris ceci encore sur sa table, le 20, à huit heures vingt minutes du matin, après avoir fait mes porte-manteaux. Je pars, le 20 octobre, d'Ancône pour Milan.

[1] *L'Or n'achète pas l'amour*, opéra de Caruso (1794).

VARESE, ISOLA BELLA, MILAN

1811

TRENTE-TROISIÈME CAHIER

Du 24 Octobre au 2 Novembre 1811.

Par prudence, rien de politique.
PORUTH.

Ossian. — Le lac de Varèse. — Hâte d'arriver au but. — Les lettres de Faure. — Trouble. — Temps d'automne. — Bulletin de santé. — Dédicace de ce cahier. — Portrait d'Angéline.

A mesure que mon voyage devient bon, mon journal devient mauvais. Souvent pour moi, décrire le bonheur, c'est l'affaiblir. C'est une plante trop délicate qu'il ne faut pas toucher. Voici quelques fragments décrivant des instants de mon second séjour à Milan.

Écrit à Varèse, le jeudi 24 octobre 1811.

Hier 23, croyant suivre les conseils d'une politique sage, et plein d'un transport d'amour qui agitait mon âme et me laissait la froideur et le coulant d'un homme qui veut parvenir à une chose difficile, je

suis parti de Milan, à deux heures et demie, pour Varèse.

Je suis arrivé à Varèse à huit heures et demie. Je n'avais jamais lu Ossian, j'ai lu *Fingal* pour la première fois, dans le voiturin.

J'ai eu aujourd'hui des aventures et un temps ossianiques. Je suis parti à cheval, à six heures et demie, pour la Madonna del Monte. Je suis parvenu à ce lieu élevé et singulier en parcourant des coteaux aussi beaux que ceux que je me suis figuré pendant toute ma jeunesse.

Après deux milles, on aperçoit le lac de Varèse, et un mille plus loin celui d'Arona (le lac Majeur). Aux trois quarts du chemin, j'étais descendu de cheval, parce qu'il glissait et que je voulais arriver plus vite.

J'aperçois Monsieur....., qui descend. Il me reçoit bien. Je monte plus vite encore, enfin je suis dans le village ; on me dit de monter un escalier pour arriver à l'auberge; j'arrive à une église très-ornée où l'on chantait l'office.

Je redescends. Je demande le logement de M^me^..... Je la vois enfin. Je n'ai pas le temps de décrire ce qui s'est passé alors dans mon cœur. Qu'on se rappelle que pour elle j'avais quitté NAPLES et ROME avec joie!

Je ne lui pas dit les choses tendres et charmantes que je pensais en courant la poste de Rome à Foligno. J'étais tout troublé. J'allais l'embrasser ; elle m'a dit de me souvenir que ce n'était pas l'usage du pays.

Elle me demanda si je savais tout ce qui s'était passé, comme quoi elle était horriblement compromise, qu'on savait le rendez-vous du bain d'Alamain,

que sa petite coquine de femme de chambre, qui était le noble objet des feux de M....., l'avait trahie, etc. Si j'avais reçu sa lettre?

Elle avait ensuite une querelle à me faire. Elle avait ouvert, comme je l'en ai priée, les lettres de Faure, et avait cru y voir que, d'avance, j'avais formé le projet de la mettre sur ma liste en passant à Milan. Je viens de lire attentivement les lettres de Faure, elles ne prouvent que mon amour pour Mme P. Il y a une seule phrase qui a pu paraître ambiguë à l'aimable Angela; mais je compte la lui faire relire et lui faire avouer que cette phrase ne prouve encore que mon amour pour elle.

En venant la nuit de Rome à Foligno, je faisais le dialogue de notre première entrevue. Je lui disais des choses si tendres et si gracieuses que les larmes m'en venaient aux yeux.

Aujourd'hui, tout troublé, cherchant à tout prévoir et à convenir de tout pendant l'absence *of the husband*[1], j'ai dû paraître dur et pédantesque.

Enfin je n'ai pas été aimable et je crains que ça n'ait diminué son amour[2].

Écrit à Isola Bella, le 25 octobre, 9 h. du soir.

Je pars ce matin, à huit heures, de Varèse pour Laveno, où j'arrive à onze heures. Je traverse un pays tel que mon imagination ne peut rien y dési-

[1] Du mari.

[2] Je crois que je fus plusieurs fois inintelligible pour elle. Chez une femme accoutumée à comprendre ceux qui lui parlent au premier mot, cela dut produire froideur. (Note de B., datée : 1813.)

rer. Le voilà trouvé le pays où il faut venir jouir de la nature, et à six heures d'une grande ville !

Je crains que, même sans la présence ou le souvenir de M^me^ P., je préférerais Milan à Naples et à Rome.

Grosseur et grandeur énorme de pins et de lauriers venus dans deux pieds de terre transportée, même sur des voûtes.

Ce soir, j'ai continué *Fingal,* au bruit de la pluie et du tonnerre.

26 octobre.

En me levant, je trouve, grâce au ciel, un temps superbe d'automne avancé, c'est-à-dire des nuages épais, mais très hauts, de la neige sur la cime des montagnes au nord du lac, et la rue parfaitement dégagée. Cela facilitera beaucoup les huit milles que j'ai à faire au commencement et à la fin de la nuit prochaine.

Ce journal est fait pour Henri, s'il vit encore en 1821[1]. Je n'ai pas envie de lui donner occasion de rire aux dépens de celui qui vit aujourd'hui. Celui de 1821 sera devenu froid et plus haïssant.

Hier, 28, a été un jour heureux. Je me suis surpris à me dire : Mon Dieu, que je suis heureux ! Tout cela par la lettre de F., qui m'apprit la prolongation d'un mois. (J'ai touché 1500 fr.)

Sans mon maudit amour pour les arts qui me rend trop difficile sur le beau dans tous les genres, je

[1] Voir la note plus loin.

pensais que, grâce à mon système et à deux ou trois heureux hasards qui me sont arrivés, je serai un des hommes les plus heureux.

Je dors très peu depuis un mois. La sensibilité est excitée par le café, les voyages, les nuits passées en voiture et enfin les sensations. Je maigris un peu. Je me porte fort bien. Hier, j'ai dormi pour la première fois huit à neuf heures, après un bain. Je répète que je jouis de la meilleure santé. Je n'ai eu qu'une fois la fièvre que me donnent les premiers froids.

NOTE

Présenté en toute humilité à M. H. de B., âgé de trente-huit ans, qui vivra peut-être en 1821.

Par son très humble serviteur plus gai que lui.

Le H. B. de 1811 [1].

Milan, le 29 octobre 1811.

2 novembre,
Milan, albergo della città.

Sans doute la femme la plus belle que j'ai eue, et peut-être que j'ai vue, c'est A., telle qu'elle me paraissait ce soir en me promenant avec elle dans les rues, à la lueur des lumières des boutiques. Je ne sais comment elle a été amenée à me dire, avec ce naturel qui la distingue, et sans vanité, que quelques-

[1] M. Colomb a reproduit cette dédicace dans sa *Notice biographique*, mais il supprime la particule de H. *de* B., et, du même coup, une partie de l'intérêt de ce petit document.

uns de ses amis lui avaient dit qu'elle faisait peur. Cela est vrai. Elle était animée ce soir. Il paraît qu'elle m'aime, *yesterday and today she has hod pleasure*[1]; elle venait de prendre du café avec moi, dans une arrière-boutique solitaire, ses yeux étaient brillants, sa figure demi éclairée avait une harmonie suave, et cependant était terrible de beauté surnaturelle. On eut dit un être supérieur qui avait pris la beauté, parce que ce déguisement lui convenait mieux qu'un autre, et qui, avec ses yeux pénétrants, lisait au fond de votre âme.

Cette figure aurait fait une sibylle sublime.

[1] Hier et aujourd'hui elle a eu du plaisir.

PARIS

1813

TRENTE-QUATRIÈME CAHIER

Du 4 Février au 19 Avril 1813.

Si vous êtes discret, ne lisez pas. Si vous n'êtes pas discret, mais cependant honnête homme dans les choses essentielles, lisez et moquez-vous de l'auteur, mais ne répétez pas ce que vous aurez lu.

COSTE,
Chef de bataillon [1].

Pourquoi il écrit ce journal. — Froideur. — Quatre femmes à observer. — Esprit. — Mme Marie. — *Hamlet*, de Ducis. — Ambition politique déçue. — Discours de Chateaubriand. — Disgrâce auprès des femmes. — Le rival. — Dégoût pour la société. — Mlle Emilie. — Départ subit pour Mayence.

4 février [2].

Je n'ai pas de mémoire, mais du tout, de manière que quand je suis discret dans les journaux

[1] On a vu que c'est une des nombreuses manies de Beyle de déguiser sa personnalité sous différents noms et différentes qualités.

[2] En 1812, Beyle avait pris part à la campagne de Russie. Parti de Moscou le 16 octobre 1812, il arrive à Paris le 31 janvier 1813. Les cahiers de Russie ont été perdus; voir page suivante.

of my life [1] que j'ai faits jusqu'ici, je n'y comprends plus rien au bout d'un an ou deux.

J'ai perdu, en Russie, mon journal de Brunswick en 1806 et 1807, *my love with Minette* [2], etc. J'avais besoin d'un effort d'imagination pour me rappeler ce que j'avais voulu dire. J'ai été très content de moi en 1806, le fond était grandiose, souvent éclipsé par les bêtises des prétentions et de la timidité.

Je me crois extrêmement sensible, c'est là le trait marquant. Cette sensibilité est poussée à des excès qui, racontés, seraient inintelligibles à tout autre que Félix [3], et même pour lui il faut parler longtemps.

Cette faculté produit des pensées charmantes qui disparaissent comme l'éclair. Je n'ai pas encore pu contracter l'habitude de les écrire au vol, quoique j'aie plusieurs fois acheté des carnets pour cela. J'en oublie souvent le fond, et toujours le style. Quelles idées n'ai-je pas eues dans ma calèche pendant ma campagne de dix-huit jours de Moscou à Smolensk! J'en avais écrit très peu sur un volume de Chesterfield pillé par moi, à la maison de campagne de Rostoptchine, il a été perdu pour moi.

Je suis actuellement dans un état de froideur parfait, j'ai perdu toutes mes passions. Je n'ai point bu les plaisirs de Paris avec cette avidité du cerf qui se désaltère dans la..... [4], tableau du Corrège.

Je me sens mort dans ce moment; un vieillard de soixante ans n'est peut-être pas plus froid.

[1] De ma vie.
[2] Mes amours avec M.
[3] Félix Faure.
[4] En blanc dans le manuscrit.

Le *nonum prematur in annum* ne vaut rien pour moi ; exécuter une chose pendant que j'en suis amoureux ; sans amour, je ne vaux rien. Cela m'est confirmé par ce qui m'est arrivé *of my com. which I was making when I was appointed auditor*[1]. et qui est restée là.

Mon génie (dans le sens du génie du christianisme) est donc inconstant, c'est-à-dire n'est pas amoureux longtemps.

Mme P...y m'a paru encore plus manquer d'âme et d'esprit qu'à V...., peut-être parce que je lui ai trouvé un vernis de hauteur (au reste son fils a été tué, et la douleur récente pouvait l'altérer). C'est une passion bien morte. Mais que me reste-t-il en femmes? Ma foi, rien. La soif *which I had of*[2]..., a été étanchée en trois jours ; ce n'est plus qu'une commodité, mais à laquelle je tiens beaucoup.

Mais Prettechestinneka paraît sur l'horizon, sans y être attendue. On ne rallume pas des cendres ; voilà la théorie.

J'ai besoin d'un intérieur bourgeois où je puisse être les pieds sur les chenêts. Mme de P....l eût été cela ; elle est simple et bonne, mais l'absence de l'esprit est trop forte, *by her mother she is*[3] trop bourgeoise. Tinneka n'a pas ce défaut ; au contraire, elle tombe dans le tragique, elle a plus *of wit*[4] et plus

[1] De la comédie que je faisais, quand je fus nommé auditeur. [C'est l'éternel *Letellier*.]
[2] Que j'avais de... [En blanc dans le manuscrit.]
[3] Par sa mère elle est.
[4] D'esprit.

d'expérience, la conversation est plus possible, pas trop pourtant.

Je crains de m'engager et de faire banqueroute ensuite, ce qui serait malhonnête envers Tinneka au moment où elle établit sa vie morale dans ce pays-ci. Ma conduite à son égard est immobilité attendant les vents.

Je trouve à mon retour *four women*[1] à observer : P...y, de P....l, Tinneka, D.....y (*non parlo della mia Angelina*)[2].

Qu'en ferais-je au bout de trois jours? Donc plus la timidité que j'avais quand je voulais toutes les séduire, que je leur croyais le cœur de Julie à toutes, et pensais qu'elles me donneraient une vie comme le bosquet de Clarens.

Donc plus la timidité des extrêmes prétentions. Mes manières ont été pliées par ces idées ridicules. Il ne me manque pour être sûr du succès que d'apprendre à laisser paraître mon indifférence.

9 février.

Desmazis m'ayant trouvé mauvaise mine, je me sens mal à mon aise toute la journée, et je fais mon testament que je voulais faire depuis longtemps. Cela n'en est pas moins ridicule, même revenant de Moscou.

16 février.

Je commence à travailler sérieusement à *Letellier*.

[1] Quatre femmes.
[2] Je ne parle pas de mon Angéline.

6 mars.

Esprit, assemblage d'idées neuves et intéressantes (H. I. 175) [1].

C'est moins au nombre et à la finesse qu'au choix heureux de nos idées qu'on a attaché la réputation d'homme d'esprit.

15 mars.

M^me^ de P...y (comme à Vienne) incommodée par des fraises, gaie cependant, pas la moindre humeur; voilà le beau trait de son caractère qui n'en a aucun de choquant (17 juin 1810).

17 mars.

Dimanche 6 mars, je sens avec étonnement renaître mon goût pour M^me^ Marie [2]; le dimanche suivant, 13 mars (après le bal), je vais chez elle (avec sa sœur); elle baisse les yeux en se trouvant seule dans son salon. Elle me semble timide avec moi. Elle m'a dit qu'elle était fâchée de ne s'être pas trouvée au bal masqué en même temps que moi, qu'elle savait beaucoup de choses sur mon compte.

Je pense que c'est ma liaison avec Angéline qui ne dure que depuis deux petites années. Elle l'aura sue par M. Bayle le médecin, qui l'aura dit à M^me^ Le..., ou par la comtesse D.....y, qui le savait de sa femme de chambre par ma blanchisseuse, et qui l'aura dit à sa fille, la baronne C. Ma manière d'être *with Lady P...y* [3] doit faire un grand problème

[1] C'est une note prise dans *Helvétius*.
[2] Comtesse P...y.
[3] Avec lady P...y.

pour Mme Dol. et *Fair Island*[1] qui a donné de grandes marques de petitesse à l'égard de Mme Gault. en parlant à Mme Dol. Tout compte fait, c'est un petit homme, bien fils de son père, et frère de son frère.

18 mars.

Je n'ai vraiment plus de sentiment pour la tragédie française. Cette manière de présenter des accidents tragiques me scie. Je sors de *Hamlet*[2], qui m'a déplu et pour le fond et pour le style. Talma lui-même a une pantomime de visage assez naturelle, mais faisant durer beaucoup de mots une seconde et faisant de grands ronds avec les bras ; il ne peut me toucher. D'ailleurs cette plate tragédie ne fait pas un pas du premier acte jusqu'au dénouement. Hamlet est, passez-moi le terme, un c.....n. Il faut que son ennemi l'assiège, pour qu'il se détermine à le tuer. Il n'y a de beau que le moment où, le poignard levé sur sa mère, il demande à l'ombre de son père ce qu'il faut faire. Un jeune homme à côté de moi faisait de petits cris d'admiration, et moi je bâillais.

19 mars.

Ma matinée a été employée par une visite éternelle de Fabio[3] ; je suis ensuite allé voir Mélanie que j'ai trouvée avec tous les symptômes annonçant le

[1] Belle Ile. Un des amis de Beyle, le Belleile des cahiers précédents. « Je crois l'aimable Belisle parti; s'il ne l'est pas, dis-lui que je l'aime tendrement. » Lettre du 5 avril 1809. *Correspondance*, I, p. 2.

[2] De Ducis.

[3] Fabio Pallavicini.

bonheur, la sensibilité pleine de vie pour les petits intérêts courants.

Ce soir, j'ai l'âme un peu mordue du chagrin de n'être pas préfet, quand mes deux acolytes Bus. et Berg. le sont. Je serais cependant plus chagrin peut-être si je voyais la nécessité d'aller me confiner quatre ou cinq ans dans un trou de 6,000 habitants, comme Lons-le-Saulnier.

Mais en ce moment mon âme est inactive, elle serait occupée par ma nomination et les nouveaux soins de la place de préfet. D'ailleurs, j'aurais ainsi un rang politique, et je pourrais être assuré de voir la société de haut.

Je lis presque tout un volume des mémoires de Miss Bellamy, dont plusieurs traits peignent bien la nature. Je les ai bien lus autrefois et totalement oubliés. Ce qui a produit une grande partie de ma pique de ce soir, c'est d'avoir passé trois heures de ma matinée avec cet ennuyeux Fabio, aux yeux duquel c'est une grande chose que d'être préfet.

Pour faire la conversation avec quelqu'un, nous étudions ses sentiments actuels, et quand ces sentiments-là doivent augmenter la pointe de notre chagrin, c'est une sottise que de continuer à être avec cette personne.

Si je n'ai rien, ce n'est pas faute de mérite, ni d'ancienneté, c'est que quelqu'un aura voulu mâter ma fierté et voir comment j'avalerai la pilule. Pour répondre à cela, être gai vis-à-vis de cette personne; quand je n'aurai plus d'espérance à rien, ma pique passera en deux jours[1].

[1] C'est ce qui est arrivé (21 décembre 1813). (Note de B.)

20 mars.

Il ne faut pas que je croie dans quelques années, sur la foi du présent journal, que j'ai été trop occupé des dix-sept préfectures qui viennent de défiler devant moi sans s'arrêter. Je n'en ai pas été tant occupé que d'une partie de boston. J'y pensais ce soir au spectacle, quand ce spectacle n'était pas intéressant.

21 mars.

L'aimable Fabio Pallavicini me prête ce matin le discours de Chateaubriand que je lis au café de Foy.

Je voudrais que l'opinion publique n'admît au nombre des gens de lettres que les hommes de cette force. Ils connaissent les couleurs du style. Un tel discours est un billet d'entrée.

Une fois admis, je le trouve médiocre et irrémédiablement médiocre en ce qu'il manque de raison; il est faux. Goût contraire à celui des Romains, et à l'excellente remarque de mon ami le baron de Strombeck.

Son discours développe l'idée que l'homme de lettres ne peut plus se contenter de peser des diphthongues, qu'il doit s'occuper des intérêts réels de la vie publique; or, c'est précisément ce qu'a fait Chénier. N'était-ce pas d'un plat de s'amuser à louer Cincinnatus par exemple, quand on pouvait l'imiter?

Le commentaire de Chateaubriand sur Milton est encore plus palpablement faux, historiquement faux d'abord, et en second lieu philosophiquement faux. On découvrirait demain que Cervantes était le plus odieux scélérat, que cela n'ôterait pas un grain de mérite au Don Quichotte. Et ensuite qu'est-ce que

ce jugement rendu par une nation ? Ces délicatesses de Dorat prêtées à tout un peuple sont bien ridicules. Cela est à mille lieues du grand goût de l'antiquité.

Chateaub. pèche contre le bon ton en parlant trop de lui. Ses louanges sont des énigmes, enfin il ne pense pas. Cet homme *shall not outlive his century*[1]. Je parierais qu'en 1913 il ne sera plus question de ses écrits.

Je ne trouve qu'une pensée dans ce discours (page 22) :

« Les arts peuvent, jusqu'à un certain point, vivre « dans la dépendance, parce qu'ils se servent d'une « langue à part, qui n'est pas entendue de la foule, « mais les lettres qui parlent une langue universelle « languissent et meurent dans les fers. »

Tout ce que l'auteur dit du Français, citoyen par instinct et sujet par choix, est bien mesquin. Son histoire de France ne sera bonne tout au plus que pour des femmes. Il y aura de *belles pages*, forme de louange, qui, seule à mes yeux, est une critique.

24 mars.

Ma froideur continue de plus belle. L'absence de toute passion m'a scié aujourd'hui. Je crois que ma froideur vient de ce que je ne conçois point de biens plus élevés que ceux dont je jouis. Voilà le caractère du spleen. Mais probablement j'en sortirai bientôt.

L'incertitude sur mon état politique m'y fait penser et m'empêche par là de me livrer à rien. Je suis

[1] Ne survivra pas à son siècle.

allé ce matin *at Lady P...y's, she was not at home but, says her sister, has somewhat to say to me* [1].

I am loving Maria à cause d'un songe, *I was with her speaking naturally and tenderly of my love* [2].

25 mars.

A une heure trois quarts, désabusé de l'espérance *of being M. des R.* [3].

Je suis allé chez Mme la duchesse de***, qui m'a dit qu'à l'époque des préfectures elle avait parlé de moi à son mari qui lui avait dit : « Je l'ai présenté. »

Elle dit : « Je crois qu'il aimerait mieux avoir la croix et être baron [4] que quitter Paris. »

— Cela aura lieu ; pour baron comme l'empereur dote, c'est plus difficile. Est-ce lui qui t'a parlé de ça?

— Non, il ne m'en a pas dit un mot.

« *C'est à Saint-Cloud, il y a un an, qu'il dit cela, before Mrs L.* [5]. »

Mon âme est égarée. Pourquoi? Du 23 juillet au 31 janvier 1812, pas le moindre plaisir moral, est-ce là la chose?

27 mars.

J'ai lu sans aucun chagrin aujourd'hui, dans le

[1] Chez lady P...y, elle n'était pas chez elle, mais, dit sa sœur, a quelque chose à me dire.

[2] J'aime Marie..., j'étais avec elle lui parlant naturellement et tendrement de mon amour.

[3] D'être maître des Requêtes. [Beyle espérait avoir cette compensation.]

[4] Voir p. 437 et appendice VII.

[5] Devant Mme L.

Journal de Paris, le grand décret qui nomme des préfets.

Savoir ce que c'est que le génie, c'est connaître *une* vérité.

Avoir du génie, c'est avoir trouvé des *centaines* de grandes vérités importantes.

31 mars.

Lundi, je vais chez Mme D.....l, que je trouve dans un de ces moments d'insignifiance et de bêtise, ou plutôt de *communerie* qui autrefois arrêtaient mon *love*[1] tout court.

Le rival était là, *she was going to a walk*[2]. Son esprit n'était pas porté par quelque événement, elle n'était plus que *polie*, et de ce genre de *politesse* qui prouve que l'âme qui l'emploie n'est pas élevée.

Tout cela est dit sans pique, quoique le rival, qui était là, ait été traité beaucoup plus familièrement que moi. (De là, je vais voir lady P...y, à Saint-Gervais.)

L'instabilité de la faveur et le peu de solidité des liens me jettent dans un peu de tristesse. Je lis jusqu'à une heure les lettres de Boileau et Don Quichotte.

Il ne me manquait *as Mocenigo*[3] que d'avoir éprouvé et senti la disgrâce. Il ne me manquait plus rien. *I have seen this morning*[4] Mme D. ; les yeux n'avaient plus d'intimité, les paroles étaient polies.

[1] Amour.
[2] Elle allait sortir.
[3] Comme Mocenigo.
[4] J'ai vu ce matin.

4 avril.

Ce matin, j'ai passé plusieurs heures chez M^me^ Lev. où était sa sœur Émilie.

Elle était jolie, avait l'air du sentiment que je ne lui vois guère qu'une fois tous les quinze jours, qui augmente *my* goût, et qui est le contraire de cet air content d'un bourgeois *qui se carre*, air bête qui tue mon susdit goût. Cet air est légèrement mélancolique.

Sa manière avec moi (le beau-frère toujours présent) peut être également l'effet d'un goût passé qui laisse quelque amitié, ou d'un sentiment que l'on contraint, soit par ordre supérieur, soit pour me punir *of living with an actress, a thing known perhaps by the physician speaking to the sister in law* [1].

Il n'y avait pas, en me parlant, cette tendresse et ces yeux à l'abandon; ses manières étaient mesurées; une fois, nos yeux se sont rencontrés, j'ai détourné les miens. C'est la seule preuve donnée par moi volontairement que je ressens ma décadence.

Son frère a amené le capitaine fatal. Ce rival a un physique très supérieur au mien; a reçu, comme à l'ordinaire, un excellent accueil. J'ai vu naître la connaissance qui a amené cette faveur. De la part *of the captain and his sister* [2], c'est absolument l'effet d'un peu d'adresse et de beaucoup de patience, une affaire de *métier*, comme dit M. de Levis. Il n'y a

[1] De vivre avec une actrice (Mélanie), chose que l'on sait peut-être par le médecin qui en aurait parlé à la belle-sœur.

[2] Du capitaine et de sa sœur.

ni *passion* du côté du capitaine, ni *génie* dans sa conduite.

Il me répugne de me faire rival d'un *métier*. Cela m'oblige à une grande quantité d'actions et attentions ennuyeuses, et d'ailleurs je n'ai de *bon* que ce que j'ai de *meilleur*. Une femme qui ne sent pas ce *meilleur* ne peut pas m'aimer longtemps. Je ne puis la regretter, elle m'ennuierait. Je n'ai ni le goût d'avoir de telles femmes, ni les moyens. Je parais avoir trente-six ans, et ai des mœurs *sévères* pour les femmes, c'est-à-dire que je ne sais pas parler de beaucoup de niaiseries qui les occupent.

Voilà les raisonnements que je me fais (dans la rue des Mathurins). Cependant, j'y vais avec plaisir, parce que c'est un *jeu*, une *fontaine* d'événements. D'ailleurs, je n'y suis pas assez mal reçu pour que ma fierté ait quelque chose à voir au nombre de mes visites.

Probablement Émilie ne se permet pour le capitaine qu'un goût sans conséquences, tel qu'elle l'a eu pour moi. L'âge du susdit, sa liaison connue avec une autre femme plus jolie, nulle habitude bourgeoise qui inspire de la confiance, au contraire, quelque chose du plus grand monde et de l'astuce, *of his fair country*[1] (il est espagnol) doivent éloigner par leur étrangeté. Voilà une considération importante. Je connais son manque de goût, par manque de confiance, *for young ones*[2].

Le crédit de la petite belle-sœur Julie semble très accru. C'est naturel. Émilie ne sent pas probable-

[1] De son beau pays.
[2] Pour les jeunes.

ment le besoin de la véritable amitié. Il lui faut une confidente pour qui elle ait de la bonté, car elle est bonne. Les deux sœurs aînées étant absentes, la place était vacante et la petite l'a prise sans difficulté ; elle se forme, elle commence à sentir le ridicule de..... et à avoir l'air plus fine, moins ahurie, dans le monde. Cette petite, ou a quelque goût pour moi, ou je lui inspire de la curiosité. Toujours est-il sûr qu'elle sent une partie de mon esprit[1] ; elle craint un peu M. Régnier, et sent son dégoût pour ce qui est tant soit peu grand, généreux, hardi. Elle doit connaître mon penchant pour ces sortes de choses. Elle les connaît, j'en suis sûr.

Je l'ai crue un temps amoureuse de mon Excellence. Si cela était vrai, cela a dû durer autant qu'elle m'a cru aimé par Emilie. Rien n'est si commun chez les femmes que cet amour pour un homme qu'elles voient aimé d'une de leurs amies, et en être aimé.

Plusieurs fois, hier matin, Émilie parut par son ton s'apercevoir de notre vraie position, notamment en me faisant mettre près d'elle au jeu. Là, quelques préférences pour le capitaine me firent mal un instant.

Tout le mal que me fait cette disgrâce ne dure pas. Bientôt l'ennui vient comme dans cet instant. Après avoir écrit ces quatre pages je sens que cette femme n'est pas faite pour moi, ni moi pour elle. Elle se vend au *métier*. Elle n'a pas assez d'esprit pour moi, elle estime trop de choses que je méprise,

[1] Collection d'idées nouvelles inventées par moi. (Note de Beyle.)

elle est trop bourgeoise. P..... n'osait presque pas lever les yeux sur moi. C'est singulier et drôle.

Je suis ami du capitaine, excellent trait de prudence de m'être fait l'ami de ce sot-là.

Du reste, ma *froideur* dure toujours, c'est ce qui me fait donner quelque attention à ce qui se passe rue des Mathurins. Si j'avais mon âme de l'année dernière, n'ayant pas besoin de ce jeu, je n'aurais que l'indispensable.

Décidément je n'ai pas le temps et le goût de cultiver la société. Il faut, par reconnaissance, que j'aille chez M. et Mme D. qui ont des bontés pour moi et auxquels je dois l'état tranquille dont je jouis. On dit que M. D [1]. va être D [2].

Il se trouve que j'ai extrêmement négligé la comtesse D.....y, femme que j'estime infiniment et pour laquelle j'ai même du goût, qui aurait dégénéré en passion, si elle ne me connaissait pas tant. Elle vient de me reprocher ma négligence par un petit billet ; lui bien dire ce soir que je ne crois personne plus qu'elle.

J'ai relu, cela est exact.

7 avril.

La douleur au côté gauche du bas ventre, la mélancolie et la brusquerie avec qui m'interrompt, reviennent ensemble un peu aujourd'hui, et la froideur disparait.

Je ne laisse pas évaporer cette heureuse tristesse en allant chez Mélanie comme j'en étais tenté. Je viens travailler chez moi où j'ai fait une note vraie

[1] Monsieur P. Daru.
[2] Duc ? Il fut créé comte.

et puisée dans mes observations personnelles de l'*ennui* français, et la *mélancolie* italienne.

11 avril.

A la rue Neuve-des-Mathurins, changement de décoration, Mlle Emilie me reçoit avec toute l'aisance, toute l'amitié, tout le naturel des plus beaux jours de notre goût naturel. Rien de passionné, mais l'amitié la plus voisine du tendre.

Les événements de la rue des Mathurins me rendent tout content aujourd'hui, il faut donc que j'aie plus de goût pour Mlle Le... que je ne le croyais.

Je me fiche de mes malheurs d'ambition. Après m'être plus distingué qu'aucun autre, me voilà à la queue de ma compagnie comme le capitaine des Dindons de Louis XIV.

15 avril.

Je n'ai encore reçu aucun ordre aujourd'hui à deux heures [1].

Jamais événement ne m'a fait plus de peine. Je vais devenir barbare et mort pour les arts [2]. Je crois que ce qui m'a tant refroidi, c'est la société forcée avec des âmes aussi grossières.

Je pars avec Biliotti le 19 avril 1813, par Mayence, enragé.

Note.

Je relis ce journal et le trouve très bon, seulement trop mal écrit, peint, le 21 décembre 1813, après avoir lu *Timon d'Athènes* de Shakespeare.

[1] Ordre de partir pour l'Allemagne comme attaché au quartier général de l'Empereur.

[2] Il s'occupait déjà de son travail sur *la peinture en Italie*.

SAGAN

1813

TRENTE-CINQUIÈME CAHIER

Du 19 Juin au 23 Juillet 1813.

Lettre à M. D. pour lui demander une intendance en Italie. — Musique. — Type allemand. — Les convenances. — Visite d'un candidat à l'Académie.

19 juin.

J'ai écrit à M. D.

Monseigneur,

Un de mes collègues m'a dit historiquement qu'en recevant une lettre de Martial à Liegnitz vous aviez dit qu'il s'ennuyait à Rome, et qu'il n'y resterait pas longtemps. Je doute un peu de la seconde partie de l'anecdote. Mais votre Excellence trouvera-t-elle mauvais que je lui rappelle que je regarde une Intendance en Italie comme la place la plus utile à mon bonheur que je puisse obtenir. Je suis presque assuré d'en bien remplir les fonctions et, en même temps, c'est la

demande la moins exorbitante que je puisse faire et l'avancement naturel de ma place d'inspecteur. Votre Excellence sait que les petits mérites qui ne sont pas récompensés aussitôt après une campagne sont bientôt oubliés. Dans deux ans ce sera un titre suranné que d'avoir fait la campagne de Moscou. Il me semble donc capital pour moi d'être proposé à la première vacance à Rome ou à Florence. M. de Joly à Paris s'occupe à me faire baron [1]. J'ai trente et un ans ; si j'étais envoyé en Italie, je ne désirerais rien, pas même la préfecture de Rouen.

Je suis avec respect et reconnaissance, etc.

21 juin.

Je viens d'emprunter un beau piano qu'on a placé dans ma petite chambre à coucher, et un monsieur..., maître de piano, y a joué pendant une heure de la musique de Mozart. Quelques morceaux m'ont fait un plaisir délicieux, d'autres m'ont ennuyé, Les bons exécutants font de mauvais prêtres de la musique, ils la gâtent en ne jouant que des fragments de sonates par exemple.

Le véritable Allemand est un grand homme blond d'une apparence indolente. Les événements figurés par l'imagination et susceptibles de donner une impression attendrissante, avec mélange de noblesse produit par le rang des personnages en action, sont la vraie pâture de son cœur, comme ce titre que je viens de rencontrer : Six valses favorites de l'Impératrice de France, Marie-Louise, jouées à son entrée à Strasbourg par la Garde Impériale.

[1] Voir appendice VII.

Quand la musique donne du plaisir à un Allemand, la pantomime qui lui serait naturelle serait de devenir encore plus immobile.

Au lieu de cela, il veut singer l'Italien, je crois ; ses mouvements passionnés faits extrêmement vite, ont l'air d'un exercice commandé et sont très ridicules. (Il veut être gracieux, et ce qu'il fait pour cela le rend au contraire déplaisant.)

L'Allemand n'a pas la pudeur de l'attendrissement.

28 juin.

(Venant de faire partir les deux détachements destinés à enlever des grains.)

Les Convenances sont comme des lois destinées pour les gens médiocres et par des gens médiocres. Qui n'est honnête homme que, suivant la loi, juste pour n'être pas pendu, n'est guère honnête. Qui ne sait que suivre les convenances n'est guère distingué.

Mais il n'est pas défendu de faire plus que la loi, et le public ne veut pas que l'on fasse plus que les convenances. Toutes les relations des hommes de 20,000 francs de rente à Paris sont emprisonnées dans cette loi médiocre des convenances, loi essentiellement ennemie de toute originalité, de tout génie [1]. Voyez la lettre de Henri IV sur son premier assassinat. Il y a longtemps qu'on travaille la loi civile, quelques penseurs lui ont donné de temps en

[1] Cf. La convenance exacte, c'est la présence *continue* du convenable, l'absence complète de l'individualité. *Correspondance* II, p. 108.

temps des poussées vers la perfection. La loi des convenances est plus nouvelle ; et il est à remarquer que les têtes les plus étroites de la société sont ses arbitres. Les Ch...., les C.... Tout homme d'un peu d'esprit est appelé original, ce qui lui ôte toute juridiction sur les convenances. Depuis que cette loi règne, l'originalité de chaque homme ne peut plus se marquer que dans des bagatelles non prévues par les convenances. Elles ont donné un degré de finesse de plus aux épigrammes.

Je ne sais quel membre de l'Académie reconduisait M. de T., alors candidat, après une visite reçue très poliment et le félicitait de n'avoir pas de *mémoire;* il avait fait autrefois une chanson contre l'académicien dont il venait solliciter la voix.

Depuis quarante-huit heures je fais le tyran.

23 juillet.

Anniversaire de mon départ pour la Russie. J'écris précisément ceci le soir à huit heures et quart. Premier jour de la cessation décidée de la fièvre. C'est le second accès qui manque. Ils étaient fort douloureux, et avec délire. J'avais commencé à être incommodé le 6 juillet.

Quelle année que celle qui s'est écoulée depuis un an! Pour que rien n'y manquât, il y fallait une intendance et une maladie [1].

[1] Le 28 juillet, Beyle arrive à Dresde.

MILAN

1813

TRENTE-SIXIÈME CAHIER

Du 7 Septembre à Octobre 1813.

Arrivée à Milan. — La comtesse Simonetta. — Visite à neuf heures et demie du matin. — Seconde période d'amour. — Regrets de ne pas travailler. — Voyage à Como. — Absence de la comtesse Simonetta. — Départ pour Venise. — Signaux.

17 septembre 1813.

J'arrive enfin à Milan le 7 septembre 1813.

Je crois que le voyage m'a fait du bien [1] mais je suis encore bien faible, surtout quand je suis ému.

Mon domestique de place me dit, dans ce moment, à trois heures, qu'il vient de remettre à Mme Bo... elle-même la lettre dans laquelle il y en a une d'inclose, pour Mme la comtesse Simonetta [2].

Au moment où, ce matin à dix heures, nous avons aperçu le dôme de Milan, je songeais que mes voyages en Italie me rendent plus original, plus

[1] J'étais convalescent de la fièvre que j'avais accrochée dans mon intendance de Sagan (Silésie). (Note de B.)

[2] La comtesse S. paraît être Angelina (Mme P.).

moi-même. J'apprends à chercher le bonheur avec plus d'intelligence.

9 septembre.

Je viens de Brera et de la Villa Bonaparte. J'ai porté un œil mort[1] sur ces belles peintures où je voyais tant de choses autrefois. J'étais extrêmement abattu.

Au retour, la plus grande joie à une heure trois quarts par le billet ci-joint[2], quand je tremblais de la trouver entièrement aliénée de moi.

J'arrive à Monza avec M. Hol..., vers les quatre heures et demie, la fenêtre était ouverte. Je la vois du bout de l'avenue qui passe près de la maison Antoni, où elle loge. On gâte le bonheur en le décrivant.

10 septembre.

Je vais chez elle à neuf heures et demie, ce qui, pour les convenances, est un peu de bonne heure. Il faudrait ici quelques vers latins ou quelque allusion à l'antiquité pour couvrir d'un voile à la Montesquieu[3] huit heures qui se sont envolées dans une douce conversation.

15 septembre.

Je n'ai pas écrit depuis quatre jours, parce que d'écrire le bonheur diminue. Je dois cependant dire

[1] Le 23 septembre, je les revois avec mon âme d'autrefois. Le beau tableau du Dominiquin, qui occupe la place où se trouvait autrefois le Saint-Pierre du Guide, me fait venir les larmes aux yeux, etc. J'achète Mengs. (Note de B.)

[2] Le billet a disparu.

[3] Les erreurs de Vendôme dans l'éloge du maréchal de Berwick. (Note de B.)

pour être vrai que je ne sens pas l'ivresse de 1811. Ma santé qui se remet a été trop languissante, et dix ans d'absence manquent. Mais j'en suis, ce me semble, à cette seconde période *of love*[1] où il y a plus d'intimité, de confiance, de naturel.

Ce soir, devant être quatre jours sans la voir, j'ai vu qu'il ne manquait à mon bonheur qu'un peu de travail.

Je me suis occupé à en chercher un. Je n'ai pas les cahiers verts[2]; ainsi je ne puis pas travailler à l'histoire de la peinture[3]. D'ailleurs

Bene dicendi sapere est fons.

Ce latin-là doit vouloir dire que pour bien écrire il faut commencer par bien savoir. Il faudrait une préparation de quinze jours[4]. Je ne puis pas donner tant de suite au travail. Je ne puis lui accorder une attention assez passionnée pour toucher à *Letellier*. Je dois me défier des prétextes que je me donne pour ne pas mettre la main à la truelle. Je suis comme ces devins qu'il fallait forcer de monter sur le trépied.

Jeudi, 16 septembre. *Voyage à Como.*

Je ne puis revoir la comtesse Sim. que lundi à cinq heures; quitter Milan uniquement pour être à

[1] D'amour.

[2] Ces cahiers verts existent encore; ils renferment les vies des grands peintres italiens.

[3] Cet ouvrage fut publié à Paris en 1817, 2 vol. Le nom de Beyle ne figurait pas sur la couverture; voici le titre exact: *Histoire de la peinture en Italie*, par M. B. A. A.

[4] J'eus tort, il fallait travailler à l'*Histoire de la Peinture*. Un peu de travail a seul manqué à mon bonheur en 1813. (Note de B.)

Monza eût été encore plus suspect. J'ai cru qu'il était beaucoup plus naturel de venir passer quatre jours à Como, et au retour, passant tout près de Monza, de m'y arrêter tant que la prudence ou plutôt l'amour le permettra.

17 septembre.

Ce voyage à Como avec des promenades sur le lac toute la journée et le soir les petites Monbelli a été charmant. Cela et ma course à Monticello pour les jouissances données par la vue du *beau* ; pour le *sentiment*, les promenades à Monza dans le jardin du chasseur ; pour le *singulier*, la vue de Venise du haut de la tour de Saint-Marc, le clair de lune de l'extrémité des jardins au bout de la *Riva dei Schiavoni*[1].

Monza, 21 septembre.

Anniversaire, à peu près à la même heure. Un peu de luette (*sic*), qui ne me donne pas d'humeur, m'annonçant le retour de mon âme.

Ses larmes au cimetière, en faisant le tour du petit temple de Pelegrini. Rien ne lui manque.

Je vois sur mes bretelles que ce fut le 21 septembre 1811 à onze heures et demie du matin.

24 septembre.

Je serais plus sûr de chasser les plates idées *of the army*[2] et de m'enflammer d'un feu suffisant pour bien travailler cet hiver à Paris, en allant à Rome et à Naples ; mais j'aurai toujours ces pays à ma dis-

[1] Quai des Esclavons, à Venise.
[2] De l'armée.

position et aurai-je une femme aussi supérieure, aussi remarquable que la comtesse Sim. ?

En second lieu, trouverai-je les douceurs de l'intimité avec un être au moins mon égal?

25 septembre.

Je suis dans la pénible position d'un homme qui attend. Elle m'avait promis de m'écrire pour que je l'allasse voir vers le milieu du séjour de M. le comte Sim. Il a dû arriver à Monza le 22 au matin, donc je pouvais y aller le 25. Je n'ai rien reçu.

Il faut absolument pour *my happiness*[1] que je sois seul le matin et en société immédiatement après-dîner, au moins jusqu'à dix heures.

Sur ma liaison avec la comtesse S., je ne trouve rien de mieux à dire que cette réflexion de Duclos : « Il n'y a que l'esprit qui serve à la longue d'élément à l'esprit, il ne produit pas longtemps seul[2]. »

26 septembre.

Temps superbe, après une semaine pluvieuse. Je vais au Cours, je ne puis supporter l'absence de la comtesse Sim. En revenant, je passe chez elle où j'apprends que son mari n'est parti qu'hier pour l'aller rejoindre et ne reviendra à Milan probablement que mercredi.

Pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit de mercredi à samedi? A-t-elle un autre amant?

Je partirais sur-le-champ pour Venise. J'aurais le

[1] Mon bonheur.
[2] *Mémoires sur les mœurs*.

plaisir de me venger, qu'elle m'aime ou qu'elle ne m'aime pas. Mais dans les deux cas, je diminue sa confiance, *etrangeo passageo* naturellement si suspect. Je tue son amant, si elle en a ; dans le cas contraire, je me prive au moins d'une illusion charmante.

Dimanche dernier, j'étais à la Framezzina, l'autre dimanche, avec elle à son jardin ; que faire ?

Milan m'est insupportable.
Je pars ce soir pour Venise.

Octobre.

Arrivant de Venise, je reçois une lettre de Mme Sim.

Dans ma réponse, je lui donne les signaux suivants :

La première fenêtre en venant de la rue des Quarante-Martyrs, étant tout à fait ouverte à huit heures et demie, heure à laquelle je passerai devant votre porte, voudra dire que vous pouvez sortir à dix heures ; à demi-ouverte, à onze heures ; à demi-ouverte avec un linge sur la fenêtre, à midi ; tout ouverte avec un linge voudra dire à neuf heures ; enfin, tout ouverte avec deux serviettes voudra dire à une heure.

Venir à l'heure indiquée *contrada de bigli*. Je passerai à huit heures et demie.

Vu avec elle la première représentation du ballet de *Prométhée*. Elle est plus belle que jamais ; nous

sommes seuls avec Antonio, presque tout le temps. Demain à midi et demie rue de Bigli ; elle craint que les Autrichiens ne me chassent d'ici [1].

[1] La chose arriva, mais quelques années plus tard, en 1821. La police autrichienne supposa, très gratuitement, que Beyle était affilié à la secte des *Carbonari*, et on le pria de s'éloigner des Etats de S. M. I. et R.

PARIS

1814

TRENTE-SEPTIÈME CAHIER

Du 30 Juin au 4 Juillet 1814.

Le consulat de Naples. — Un sot. — Vie de Métastase et de Mozart. — Lassitude, désir de partir pour l'Italie.

30 juin 1814.

Voyant que je n'aurai pas le consulat de Naples que la jolie M^me^ D. obtient *for her husband*[1], j'ai une entrevue avec M. G. sur Rome. Il me dit ou plutôt je conclus de ses bavardages personnels qu'avec six mille francs j'y serai bien.

C'est un sot. Je remarque qu'il me dit que le café est une nourriture *agrassante*. Lorsque ces animaux n'ont pas une idée nette, ils emploient un mot nouveau ; comme je le regardais sur cette assertion, il a répété *agrassante ;* ses sourcils exprimaient l'inquiétude que je ne lui demandasse ce que c'est qu'*agrassant*. G. est un homme qui ne parle jamais

[1] Pour son mari.

que de lui, un vrai sot, et par dessus le marché plein de petitesses grenobloises. Pas l'ombre de bon ton; il vient me dire du mal de Martial [1], à moi.

Je travaille depuis le 10 mai à Métastase et Mozart [2]. Enfin ce travail me donne beaucoup de plaisir, m'ôte toute sensibilité pour le chagrin de voir M. D.....y ne me pas *appoint secretary to amb. of Firenze* [3].

1er juillet.

Dès que je cherche le moins du monde à me souvenir, mon talent diminue. Il diminue en proportion de l'embarras des souvenirs; s'il faut en combiner deux ou trois, je suis perdu.

Je ne puis être bon, si je suis jamais bon, que dans ce que je tirerai tout à fait de mon cœur.

It is for that Mocenigo is perhaps done for me [4].

4 juillet.

Je suis blasé sur Paris, nullement en colère (je dis ceci pour le Beyle de 1820). J'étais bien dégoûté du métier d'auditeur et de la bêtise insolente des puissants. Rome, Rome est ma patrie, je brûle de partir [5].

[1] Martial Daru.

[2] Cet ouvrage fut publié à Paris, cette même année 1814, sous le titre de : *Lettres écrites de Vienne, en Autriche, sur Haydn, suivie d'une Vie de Mozart, et de considérations sur Métastase, et l'état présent de la musique en Italie*, par Alexandre-César Bombet. C'est le premier volume que publia Beyle.

[3] Nommer secrétaire de l'ambassade de Florence.

[4] C'est pour cela que c'en est peut-être fait de Mocenigo pour moi.

[5] Vers le milieu du mois d'août 1814, Beyle quitta en effet

Je couche depuis *eight days with the old passion* [1], comme miss D. est plus rapprochée de la nature, elle me plaît plus que tout ce que je laisse ici. La figure de M^me^ la comtesse Cl. m'a plu beaucoup hier. Elle a des yeux pleins de candeur.

Paris. Il se rendit à Milan où il séjourna pendant trois années. Ses travaux littéraires vont l'absorber tout entier ; il n'écrira plus de cahiers pour lui-même, mais publiera *Rome, Naples et Florence* (1817), *L'Amour* (1822), *Les Promenades dans Rome* (1829), et plus tard *Les Mémoires d'un Touriste*, livres tout personnels qui sont la suite de ce journal.

[1] Huit jours avec l'ancienne passion.

APPENDICE I

Philosophie nouvelle.

Projet d'ouvrage qui occupa beaucoup Beyle en 1804 et 1805. Parmi les nombreuses notes jetées un peu partout dans les cahiers avec cette mention : *Pour la philosophie nouvelle,* nous choisissons les extraits suivants :

I

Ce titre de *Filosofia nova* (sic) ne me semble bon que pour le deuxième titre, il est trop fastueux pour le premier.

Il faut qu'on dise de cet ouvrage : il dit des raisons invincibles d'un air si simple qu'on est obligé d'y réfléchir pour en voir la force.

En ne mettant pas cet ouvrage sous la forme dramatique je me donnerais beaucoup plus de peine pour faire moins bien.

J'imagine de représenter un jeune homme entrant dans le monde, formé par la conversation de trois ou quatre personnages de caractères bien différents et bien marqués. Il aura le divin caractère de La Fontaine; je sens que mon amour pour la naïveté augmente chaque jour. Je pourrai donner à un autre le caractère du courtisan dont je ne pourrai jamais faire une comédie. Je ne suivrai pas mes conversations pas à pas comme dans *Bélisaire*, j'éviterai aussi le pédantisme d'*Emile*. Voir si cette forme est la meilleure? Dans ce cas, quel est le meilleur parti à en tirer? Je m'arrête à l'idée d'y peindre La Fontaine (le 16 messi-

dor an XII), en voyant ce grand homme représenté par Saint-Fal à la première représentation de *Molière avec ses amis*[1]. Je chargerai mon bonhomme de tout le sublime et le grand de la *Filosofia nova*.

Le jeune homme du milieu de l'ouvrage, dans un récit, dira l'impression que le monde a faite sur lui.

Ce plan me paraît bon en ce qu'il me donne l'occasion de faire la revue de toutes les choses de la société.

II

L'âme est l'ensemble des passions.

Lire Platon avant que de publier la *Filosofia nova*.

Les passions régnantes règnent même dans la solitude. Les passions habituelles ne paraissent que lorsqu'elles sont réveillées par une sensation.

III

Ma grande division du centre de sentiment et du centre de l'adresse :

Je suppose qu'un cordonnier et moi nous soyons également épris de M^lle^ de F. Certainement nous emploierons des moyens fort différents pour réussir à lui plaire.

La différence entre nous ne sera que dans le deuxième appareil.

Supposons que le maximum de sentiment soit exprimé par 12, le maximum d'adresse aussi par 12.

L'homme où le sentiment serait 0 et dont l'adresse serait 12, serait le héros de la société.

L'homme chez qui l'adresse serait 0 et le sentiment 12, serait mis aux Petites-Maisons.

[1] Pièce de Goldoni, adaptée par Mercier.

APPENDICE II

Letellier.

Il est si souvent question dans les cahiers de cette comédie, que nous avons cru, après quelque hésitation, devoir en publier au moins une scène.

Ce document inédit a surtout le mérite de révéler un Beyle tout à fait nouveau, et bien que l'auteur de *Letellier* ne soit ni poète, ni même versificateur, on parcourera, pensons-nous, cet essai dramatique, non sans quelque curiosité.

La pièce devait avoir cinq actes et non pas un acte, comme le dit M. R. Colomb dans sa *Notice biographique*.

Beyle la destinait au Théâtre-Français; il a pris soin d'indiquer, dans la scène que nous reproduisons, le nom de Mlle Duchesnois (rôle d'Adèle); les autres personnages devaient être créés par Dugazon, Fleury, Michot, etc.

Letellier est le titre définitif, mais la comédie fut d'abord intitulée : *Les deux Hommes* (*the two Men*), puis *Le bon parti*. M. Colomb cite encore un autre titre aussi étrange que long : *Quelle horreur !* ou *l'Ami du despotisme pervertisseur de l'opinion publique*; nous ne l'avons pas trouvé mentionné dans les manuscrits de Beyle.

Comme tant d'autres rêves de jeunesse, celui-ci ne fut jamais réalisé, mais les études auxquelles Beyle se livra avec tant d'ardeur pour satisfaire cette ambition d'auteur dramatique, ne furent pas perdues ; — les idées, souvent nouvelles, que lui suggèrent ses nombreuses lectures à ce sujet, ont été la source de ces notes brillantes et rapides jetées au cours des cahiers de jeunesse et condensées plus tard dans *Racine* et *Shakespeare*.

SCÈNE DU RACCOMMODEMENT

(Acte premier, Scène 5).

ADÈLE (*Mlle Duchesnois*).

M'aimerait-il encor? Puis-je donc l'espérer,
Quand ce soir à jamais je vais m'en séparer,
Quand l'hymen détesté où sa mère m'entraîne (*sic*),
M'accuse dans son cœur de suivre une autre chaîne?
Cependant pour me voir que de transports charmants,
Que d'amour respirait dans ses empressements !

Peut-être qu'à l'infidélité l'absence a su l'instruire (*sic*)
Et qu'oubliant l'amour il apprit à séduire ;
Malheureuse ! sans lui l'amour t'égare assez.
Dans quel abîme, ô ciel ! mes pas sont-ils poussés?
Il vient poursuivre ici la vengeance facile
Des mépris prétendus dont la douleur l'exile;
Il va peindre à mes yeux l'amour qu'il ne sent plus,
Fuyons, [1] ou plutôt, par d'éclatants refus,
Détruisons à jamais ses lâches espérances.....
Dieu ! le voici.

CHARLES.

Daignez écouter mes instances,
Arrêtez un moment; je puis vous voir enfin,
Je puis me justifier (*sic*).

ADÈLE.

Eh ! mais, mon cher cousin,
A quoi bon tout cela? pour me demander grâce
Sommes-nous donc brouillés? quelque effort que je fasse,
Je ne puis voir..... ha ! ha ! nos anciens démêlés,
Oh ! je n'y songeais plus, (gravement) ils sont tous oubliés.
Levez-vous ou plutôt adorez ma clémence.

CHARLES.

Oh Dieu ! tout est fini, voilà donc ma sentence,
Adieu, vivez heureuse auprès de Chamoucy.
(a parte) Moi je cours à la mort, tout est donc éclairci !
Adieu, d'un malheureux gardez quelque mémoire,
A faire son malheur vous trouvez peu de gloire,
Et peut-être qu'un jour vous le regretterez :
De vos cruels mépris vous vous repentirez.
Vous plaindrez tant d'amour payé de perfidie;
Peut-être à votre tour, de votre amant trahie,
Malheureuse, les pleurs ne seront plus pour vous
Un sujet de mépris. Vous sentirez vos coups.
Combien au malheureux c'est une chose affreuse
Que tant de dureté ! — que dis-je, malheureuse?
Hé ! qui pourrait trahir un objet si charmant,
Certain de son amour..... mais quel est cet amant?
C'est Chamoucy sans doute? ha ! contrainte mortelle !

[1] En blanc dans le manuscrit.

Ne me refusez pas cette grâce cruelle,
Dites que vous l'aimez ; j'aurai quelque plaisir
De voir toute espérance enfin s'évanouir,
D'entendre votre bouche..... ha! pardonnez Adèle,
Mon malheur..... j'oubliais..... cette attente cruelle.....
Hélas! daignez du moins tourner les yeux sur moi,
Je ne demande pas que vous changiez de foi,
Parlez-moi seulement.

ADÈLE.

Est-ce donc de la haine
Que je vous ai montrée?

CHARLES.

Ah! n'ayez nulle gêne,
N'ayez nulle contrainte, expliquez votre amour,
Sans craindre mes transports, n'en craignez nul retour,
Ils m'ont coûté trop cher pour y tomber encore ;
Daignez dire un seul mot, c'est un mot que j'implore,
Mes importunités cesseront à l'instant,
Vous ne me verrez plus, je partirai content.
Suis-je assez malheureux! Ah! cruelle souffrance!
Du bonheur d'un rival c'est la triste assurance,
Ce n'est plus mon pardon que j'implore de vous,
Je verrai Chamoucy sans marquer de courroux,
Dites si vous l'aimez, vous l'épousez peut-être.....
Demain ma question ne peut pas vous paraître.....
Indiscrète..., j'entends, vous ne répondez pas ;
Je devrais vous comprendre, et pour fuir tous mes pas;
Depuis deux jours entiers vos ruses dédaigneuses,
Même de l'amitié les douceurs odieuses,
Tant de lettres, objets d'un mépris si constant,
Tout m'instruit de mon sort; hé bien! en cet instant
Un reste d'espérance agite encor mon âme,
De tourments inconnus je sens l'horrible flamme,
Que rien ne vous retienne. A mon sort préparé,
Je sais mes torts, Adèle, et mon cœur pénétré
Sait se rendre justice. A votre amant, madame,
Je vois combien j'eus tort de disputer votre âme,
L'aimable Chamoucy sur moi doit l'emporter,
Il aime mieux peut-être et, je n'en puis douter,
Vous l'aimez, mais du moins faites-le-moi connaître.
Pour la dernière fois nous nous parlons peut-être,
On peut entrer, ô ciel! et je ne vous vois plus.

ADÈLE.

La lettre que de vous hier soir je reçus
Est la seule qu'ici..... quel est donc ce mystère?

CHARLES.

Chacune fut reçue au paquet de ma mère.
Ah! peut-être mes pleurs auraient pu vous fléchir,
J'espérais vous revoir avant que de partir,
Vous ne voulûtes pas et voilà ma ruine,
Voilà de mes malheurs la première origine,
Vous auriez vu l'amour qui faisait mon souci,
Vous ne m'auriez pas pu préférer Chamoucy.

ADÈLE.

Ai-je dit que je l'aime?

CHARLES.

O Dieu! ô mon Adèle! (*sic*)
Comment, il se pourrait?

ADÈLE.

C'est madame Valbelle
Qui veut m'unir à lui.

CRARLES.

Vous me pardonneriez!

ADÈLE.

L'avez-vous mérité?

CHARLES.

Ah! quand vous m'abhorriez,
Ai-je pu vous haïr! Je vous ai trop aimée,
Voilà tout mon malheur; ma raison opprimée
Fut vaincue à vous voir sourire à Chamoucy,
Toujours.....

ADÈLE.

Mais quel caprice à revenir ainsi!

CHARLES.

J'apprends que dans huit jours Chamoucy vous épouse,
L'espoir emporte encore mon âme trop jalouse,
A ne plus vous revoir je ne puis consentir;
J'avais quelque espérance..... et je la sens mourir.
Vous daignez excuser une flamme importune,
C'est là tout; seulement, voyant mon infortune,
La tendre humanité renait en votre cœur;
Si bonne, vous pleurez de faire mon malheur,
J'inspire la pitié, mais non pas la tendresse.

ADÈLE.

Et qu'est-ce donc, ingrat?

CHARLES.

Ah! charmante maîtresse,
Tu m'aimes! ô transports..... bonheur inespéré,
O délire..... ô plaisir..... ah! tu m'as égaré,
Mon âme n'est pas faite à tant d'excès de joie.
Ciel! aimé! pour toujours! moi du malheur la proie,
Qui si longtemps ai cru que tu me haïssais.

ADÈLE.

Me croyant méprisée encor je t'adorais,
Je n'ai pas su connaître une âme si sensible,
A d'indignes soupçons je fus trop accessible,
Ah! je me rends justice, et..... n'ai pas mérité
Cet excessif amour que vous m'avez porté.
Je sens que les chagrins que mes soupçons causèrent
Par l'extrême bonté seule se pardonnèrent,
Et rien ne me console ayant pu vous peiner.

CHARLES.

Arrête, arrête, amie, ah! cesse de donner
Un bonheur si brûlant, mon âme se divise, —
Je me sens expirer — ô faveur trop exquise!
Peux-tu?.....

ADÈLE.

Voici maman [1].

[1] Après six jours, je suis las des vers (15 prairial an XII). (Note de B.)

APPENDICE III

Ébauche de l'article que Beyle écrivit pour défendre Mlle Duchesnois.

On a honte de transcrire les bassesses auxquelles se livre M. Geoffroy. Il rapporte que Mlle Raucourt a été sifflée le 11 floréal dans le rôle de Clytemnestre, et il ajoute :

« L'actrice qui jouait Eriphile [1], quoique assez médiocre dans ce rôle, n'a éprouvé aucun désagrément de cette espèce..... cependant quand il y a des sifflets à vendre, tout le monde peut en acheter; mais ces moyens ne sont pas de l'usage de tout le monde [2]. »

Il faut que M. Geoffroy compte bien sur la bonté de Mlle Duchesnois et sur le silence de ceux qui se trouvaient dans les coulisses ce même jour, 11 floréal, à la représentation de Clytemnestre. S'ils voulaient parler ils raconteraient la scène scandaleuse que Mlle Raucourt fit à Mlle Duchesnois, ils diraient que *cette reine qui pourrait donner des leçons de tenue* [3] sur la scène, n'était plus qu'une harangère dans la coulisse et vomissait des propos dignes de son état. Mais il est des choses qu'on ne peut rapporter sans en partager l'infamie.

Si les habitués du parterre étaient admis à parler, ils diraient que depuis longtemps on ne souffre plus Mlle R. qu'en considération de son ancienneté au théâtre, et que ce sentiment de bienveillance est bien diminué depuis qu'on sait ses menées contre Mlle Duchesnois. Ils diraient que le jour de Clytemnestre tout le monde s'étonnait de ses cris encore plus forts qu'à l'ordinaire, et que le parterre fut sur le point de siffler en corps.

M. Geoffroy se plaint des cabales de Mlle Duchesnois, le contraire, etc.

J'écarte ce qui s'offre à moi de toutes parts, je veux finir.

. . . . . .

[1] Mlle Duchesnois.
[2] Feuilleton du 14 floréal an XII. (Note de B.)
[3] Même feuilleton.

APPENDICE IV

Lettre sur les débuts de Mélanie à Marseille.

Cette pièce n'est pas signée; nous l'avons trouvée dans une liasse renfermant un assez grand nombre de lettres reçues par Beyle à Grenoble et à Marseille (1805 et 1806).

Cette lettre nous renseigne sur un point douteux de la biographie de Beyle : elle prouve qu'il n'accompagna pas Mélanie à Marseille, quoi qu'il en dise dans ses articles nécrologiques (appendice VIII). Il avait sans doute quelque honte d'avoir passé quelques mois de son existence chez un négociant, et, cherchant à donner une explication qui flattât son amour-propre, il inventa ce petit incident romanesque et ce sacrifice fait à l'amour; il se trahit, toutefois, dans son journal, quand il déclare que son intention est formelle : il ira à Marseille, même si Mélanie n'y est pas engagée, seulement il lui laissera supposer qu'il entreprend le voyage pour elle [1].

Outre cet intérêt biographique, la lettre que nous publions offre un intérêt anecdotique, les curieux liront avec plaisir cette soirée d'*Un monsieur du..... parterre*, en 1805.

*X*** à Henri Beyle, chez M. Gagnon, place Grenette, Grenoble.*

Marseille, le 11 prairial an XIII (1er juin 1805).

Mélanie a débuté hier dans le rôle d'Aménaïde [2], quoique quelques jours avant son arrivée elle eut fait annoncer qu'elle débuterait par le rôle de Phèdre. Rien ne m'est parvenu à ma connaissance sur la cause de ce changement. On dit, et je le crois, qu'elle est très bien à la préfecture. Tu en connais mieux la cause que moi. La loge du préfet était remplie et j'ai entendu dire derrière moi au parterre où j'étais allé, quoique l'on n'y soit pas assis, que la *préfecture* était venue pour applaudir la débutante; elle a produit un très bon effet, elle s'est fait écouter, c'est-à-dire qu'elle a fait faire silence dans la salle, ce qui est très difficile à Marseille. Le parterre est plus mal composé en partie que celui des boulevards de Paris. Tu dois sentir quelle espèce de juges ce peut être.

[1] Page 223.
[2] Dans *Tancrède*.

Quelques personnes riches et *honnêtes*, tant hommes que femmes, ont des loges particulières. Ensuite les premières et les secondes sont remplies de filles qui amènent leur bande et qui, par conséquent, s'inquiètent fort peu de la manière dont on joue.

Les jeunes gens vont presque tous aux premières et s'occupent plus de parler aux filles qu'à écouter.

Mélanie a donc dû avoir beaucoup de peine pour faire taire tout de monde. Voici ce que j'ai remarqué dans sa manière de jouer : elle dit très bien, et cela fait contraste avec les autres acteurs ; cette différence a été sentie assez généralement, et c'est déjà un très grand avantage, elle a des intonations de voix très agréables, mais on sent trop qu'elle retire sa respiration après la fin d'un vers. Le défaut n'a pas été remarqué ici, parce que tous les acteurs ont ce défaut à un point extrême. La doublure de Mélanie semble avoir le hoquet ; peut-être l'agitation assez forte qu'elle a éprouvée en entrant sur la scène et qu'elle a conservée presque pendant toute la pièce, a-t-elle un peu influé sur la force de cette respiration.

Elle n'a pas couru après des effets par de grands gestes et des éclats de voix, comme il est d'usage sur presque tous les théâtres et à plus forte raison ici où l'on n'entend que ce qui détourne des conversations sur les marchandises ou sur les femmes-*filles*. Elle a un peu multiplié les gestes, mais ceci est un petit défaut qui passe à mesure qu'on prend l'usage de la scène. Elle se fera applaudir de cette manière lorsqu'elle voudra, mais je crois qu'il est de son intérêt de ne pas les rechercher. Elle a été applaudie hier, parce qu'elle s'est fait écouter, mais il est très possible qu'elle ne commande pas l'attention au bout de la troisième ou quatrième représentation, quand les spectateurs auront repris leur routine. Son père et Orbassan devaient la porter à rire à chaque mot par la manière singulière dont ils jouent. Orbassan surtout, je suis bien persuadé que tu n'as jamais vu de farceurs semblables.

APPENDICE V

Séjour à Marseille.

Beyle, dans son cahier de 1806 (Marseille, Toulon, Grenoble) ne nous apprend rien sur ses occupations de Marseille; et c'est évidemment à dessein qu'il reste muet sur ce chapitre. Les deux lettres qui suivent, trouvées dans la même liasse que la lettre sur les débuts de Mélanie, nous donnent quelques éclaircissements à cet égard. La première est de Pauline, la sœur bien-aimée de Beyle, et la seconde est adressée par B. à Martial Daru.

I

Pauline Beyle à Henri Beyle, Marseille [1].

Mercredi [2].

Mon bon ami, M. Tivollier était parti lorsque j'ai reçu tes lettres, le cahier que tu demandes est à Claix, j'irai le chercher demain et il partira vendredi.

J'arrive de Claix et ton cahier part aujourd'hui. Tu sais que le g.-p.[3] a écrit à M. Daru, il attend la réponse avec impatience, il est bien content lorsqu'il pense que tu ne pèseras plus de l'eau-de-vie. R...[4] était bien content, il croyait n'être plus obligé de te donner les 30,000 fr. qu'il t'a promis. Le g.-p. lui lit un sermon terrible pour lui prouver qu'on doit tenir sa parole, même à son fils.

As-tu reçu tes livres? réponds-moi, cela m'inquiète, il y a bien longtemps qu'ils sont partis.

J'ai commencé l'anglais, cela me distrait; j'étais bien ennuyée, j'ai vu M. Bigillion mercredi à la Redoute, je n'y étais jamais allée, le g.-p. appelle cela mon entrée dans le monde, mais c'est un triste monde que celui de Gr.

Je voulais t'écrire plus longuement, il est midi. Adieu.

[1] Voici l'adresse de Beyle :
Chez MM. Meunier et Cie, négociants, rue du Vieux-Concert, à Marseille.

[2] La lettre a été écrite en mai 1806.

[3] Le grand-père, M. Gagnon.

[4] Cette initiale désigne évidemment le père de Pauline et d'Henri.

II

Henri Beyle à Martial Daru.

Grenoble, 1er juin.

MON CHER COUSIN,

Me voici à Grenoble, mais ce n'est pas par inconstance ; je n'ai quitté instantanément Marseille que sur des lettres terribles de mon grand-père. Le commerce humilie mon père, il ne fera rien pour un fils qui remue des barriques d'eau-de-vie, tout au monde pour un fils dont il verrait le nom dans les journaux. C'est ce qui vous a procuré tant de lettres à M. D.[1] et à vous.

Croyez-vous que M. D. veuille s'occuper de moi ? Me croit-il un peu mûri depuis le temps où je donnai ma démission[2] ? s'il pense encore à moi : — deux ans d'épreuves, après quoi il jugera.

Vous savez, mon cher cousin, pour combien de millions de raisons j'aimerais mieux copier des revues dans votre bureau qu'une place de six mille francs à deux cents lieues. Ne croyez pas que c'est Paris que je désire, c'est la vie de la *Casa d'Adela*, ce sont les bontés dont vous me comblez, c'est l'espoir de pouvoir acquérir quelques-unes de ces qualités qui font le bonheur et qui vous font adorer par tout ce qui nous entoure.

S'il vous faut un homme qui travaille dix heures par jour, le voici. S'il est auprès de vous, il n'a pas besoin de parler de sa constance et il demande avant tout deux ans d'épreuves.

Adieu, mon cher cousin, auriez-vous le temps de m'écrire une demi-ligne ? Surtout ne vous gênez en rien ; n'importunez pas M. D. Tout ce que je vous demande, c'est de dire mille choses à toute la famille, et à Mme Rebaffet en particulier, que j'ai bien des choses à lui apprendre de la part de Mme de P., mais que je ne les lui écrirai que lorsque j'aurai perdu l'espoir de les lui dire.

Comment se porte Mlle Adèle ? elle doit être bien affligée du chagrin de son amie.

[1] M. Pierre Daru.
[2] Voir appendice VIII, 2,
[3] Martial Daru était sous-inspecteur aux Revues.

APPENDICE VI

Lettre sur l'abbaye de Molk.

Cette lettre, comme toutes celles que nous donnons, ne figure pas dans les deux volumes de la correspondance inédite de Beyle; elle sert de complément aux cahiers de 1809, et nous renseigne sur l'abbaye de Molk dont il est question dans le journal d'Italie (1811).

Henri Beyle à Félix Faure.

Saint-Polten, le 10 mai 1809.

Mon Cher Félix,

J'ai promené hier dans une des plus belles positions du monde : l'abbaye de Molke sur le Danube. La physionomie du paysage est sévère et d'accord avec le château où fut enfermé Richard Cœur de Lion qui en fait un des principaux ornements.

L'immense Danube et ses grandes îles sur lesquelles on domine d'une hauteur de cent cinquante pieds forme un spectacle unique. Je n'y trouve à comparer que la Terrasse de Lausanne et la vue de Bergame. Mais l'une et l'autre étaient bien moins *striking*, frappantes avec une nuance de terrible visant au sublime.

J'ai tant de choses à te dire que je tourne court.

Je me reproche depuis quinze jours de ne pas écrire à Mme Z.

Envoie-moi des journaux.

Nous serons demain soir à Vienne, Saint-Polten en est à seize lieues. S. M. y est, très probablement.

Réunis, je t'en prie, tous les renseignements qui peuvent servir à un jal [1] de mon voyage.

Je ferai copier cela par quelque écrivain du coin des rues, bien bête et ayant une belle plume.

Le temps me manque pour tout.

[1] Journal.

Ce matin, en quittant cette belle abbaye, le hasard m'a mis dans la voiture de Mal [1]. Aussitôt notre solitude : « Il m'est arrivé dernièrement à Paris une chose bien plaisante etc. etc ». Confiance adorable, dirait un courtisan, je dis seulement confiance parfaite.

Deux ou trois heures de penser tout haut avec moi, et sans que je le demandasse, promesse réitérée et venant de lui, que je serais adjt dans la gde [2] à la première vacance, vacance assez probable.

Je saute vingt autres choses ; en un mot, tout ce que je pouvais désirer.

Entretiens moi dans le souvenir de Mme de Bézieux en lui racontant pompeusement quelques-unes des esquisses de mon voyage, d'après une lettre reçue la veille, le tout convenablement enduit de compliments.

Écris-moi donc sur le couvert de M. D. [3].

Je n'ai encore eu de toi qu'une lettre de quatre pages *upon Lewis s love for Miss* [4].... Fais aussi penser à moi dans cette maison.

Il me paraît probable que nous ne resterons pas à Vienne. Peut-être dans un mois serons-nous au fond de la Hongrie.

Le pays de Strasbourg à Vienne est, aux lacs, près tout ce qu'on peut désirer de plus pittoresque. Il n'y a pas en France une telle route. Adieu.

H.

APPENDICE VII

Le majorat de Baron.

Les extraits suivants nous ont été obligeamment communiqués par M. Chaper; ils ont été faits d'après un acte original appartenant à M. Casimir Bigillion, neveu par alliance d'Henri Beyle.

Cet acte nous donne quelques détails sur les démarches, très

[1] Martial Daru.
[2] Adjoint dans la Garde.
[3] Daru.
[4] Sur l'amour de Louis pour Mademoiselle.

sérieuses, que fit Beyle pour obtenir le titre de baron, et nous révèle en même temps le caractère peu généreux de son père ; comme le dit M. Chaper dans les notes que nous reproduisons, ce n'est pas une donation que C.-Joseph Beyle fait à son fils ; il l'autorise, par-devant notaire, à lui acheter sa maison, à des conditions tout à fait léonines.

Le 25 juin 1812, nous soussignés, pour éviter toute altercation future, reconnaissons la vérité des faits ci-après : —

Monsieur Chérubin Joseph Beyle, désirant faciliter à M. Henry Beyle son fils, auditeur au Conseil d'Etat, l'établissement d'un majorat de baron, lui a fait donation par acte passé le dit jour 25 juin 1812, par devant Me Rivier, notaire, d'une maison sise place Grenette, [1] estimée dans ledit acte de donation, soixante mille francs, pour former le siège de ce majorat.

Mais cette donation a été faite sous les clauses et conditions ci-après :

ARTICLE PREMIER.

M. Henry Beyle a emprunté une somme de 45,000 francs à M. Benjamin Bègue Le Fort de Genève. L'emprunt de cette somme, négocié par le sieur Paris, agent de change, est constaté par une lettre de change payable dans deux ans, tirée de ce jour par M. Chérubin Joseph Beyle à l'ordre de M. Henry Beyle, son fils, sur M. Périer Lagrange, son beau-fils, qui l'a acceptée ; endossée par M. Henry Beyle à l'ordre de Mme Périer, née Pauline Beyle et de Mlle Zénaïde Beyle, [2] et ces deux dames l'ont endossée au profit de M. Bin Bègue Le Fort, prêteur.

Les personnes susnommées reconnaissent que, quelque soit l'ordre suivant lequel elles ont souscrit, accepté et endossé la dite lettre de change de 45,000 francs (ordre exigé par le prêteur pour sa sûreté) le véritable emprunteur est M. Henry Beyle fils qui reste seul principal débiteur de la dite somme envers le sieur Bègue Le Fort ; M. Beyle, son père, M. Périer, son beau-frère et ses sœurs n'étant que des cautions, à l'effet de faciliter son emprunt.

M. Henry Beyle fils demeure en conséquence chargé du capital à son échéance et jusqu'alors des intérêts pour lesquels il affectera et déléguera les loyers des magasins et boutiques de la maison dont il a aujourd'hui reçu donation.

[1] Cette maison existe encore place Grenette, no 24.
[2] Les deux sœurs de Beyle.

ART. 2.

Henry Beyle a versé la dite somme de 45,000 francs entre les mains de son père et sans intérêt — il s'interdit d'en exiger le remboursement du vivant de son père [1].

ART. 3.

M. Beyle père se réserve la jouissance du 2e étage de la dite maison, sa vie durant. Beyle fils demeure cependant chargé de toutes les impositions.

ART. 4.

Beyle frère continuera de payer 1,200 francs de rente viagère qu'il doit à M. de Salvaing lequel continuera de jouir du 1er étage de la dite maison [2]

Au décès de M. de Salvaing, Henry Beyle reprendra la disposition du 1er étage à charge par lui de payer 600 francs de rente viagère à Mme veuve Ginet [3].

APPENDICE VIII

Articles nécrologiques écrits par Beyle sur lui-même.

Ces deux articles résument et complètent le journal, mais c'est là leur moindre intérêt.

On y trouve, à côté de révélations brutales et sincères, des faits arrangés et dénaturés; on y sent un désir constant dans

[1] C'est donc un achat sous forme de donation. (Note de M. Chaper.)

[2] La maison n'a que deux étages. Beyle achetait donc un immeuble qu'il ne pouvait habiter.

[3] Cette contre-lettre qui impose à Henry Beyle, en échange de la donation consentie, des charges fort lourdes, est signée de toutes les parties, sauf Beyle lui-même qui est représenté par M. Félix Faure, conseiller auditeur à la Cour Impériale de Grenoble, et son procureur fondé. (Note de M. Chaper.)

toute la vie de Beyle, de braver les préjugés et de jouer un rôle brillant et flatteur.

Le premier article fut écrit en 1822, dans un de ces moments de noire tristesse si fréquents chez Beyle; il songeait alors au suicide et désigne le mois d'octobre 1822 comme devant être l'époque de sa mort; le second est daté de 1817.

Henri Beyle né à Grenoble en 1783, vient de mourir à..... (le... octobre 1822) (sic). Après avoir étudié les mathématiques, il fut quelque temps officier dans le 6e régiment des dragons (1800-1801-1802). Il y eut une courte paix, il suivit à Paris une femme qu'il aimait et donna sa démission, ce qui irrita beaucoup ses protecteurs. Après avoir suivi à Marseille une actrice qui y allait remplir les premiers rôles tragiques, il rentra dans les affaires en 1806, comme adjoint aux commissaires des guerres. Il vit l'Allemagne, en cette qualité, il assista à l'entrée triomphante de Napoléon à Berlin, qui le frappa beaucoup. Etant parent de M. Daru, ministre de l'armée et la troisième personne après Napoléon et le prince de Neufchâtel, M. B. vit de près plusieurs rouages de cette grande machine. Il fut employé à Brunswick en 1806, 1807 et 1808 et s'y distingua.

Il étudia dans cette ville la langue et la philosophie allemande, en conçut assez de mépris pour Kant, Fichter, etc. hommes supérieurs qui n'ont fait que de savants châteaux de cartes.

M. B. revint à Paris en 1809, et fit la campagne de Vienne en 1809 et 1810.

Au retour, il fut nommé auditeur au Conseil d'Etat et inspecteur général du mobilier de la Couronne. Il fut chargé en outre du Bau de la Hollande à l'administration de la liste civile de l'Empereur. Il connut le duc de Frioul. En 1811, il fit un court voyage en Italie, pays qu'il aimait toujours depuis les trois ans qu'il y avait passés dans sa jeunesse. En 1812, il obtint, après beaucoup de difficultés de la part de M. de Champagny, duc de Cadore, intendant de la maison de l'Empereur, de faire la campagne de Russie. Il rejoignit le quartier général près d'Orcha le 14 août 1812. Il entra à Moscou le 14 septembre avec Napoléon et en partit le 16 octobre avec une mission. Il devait procurer quelque subsistance à l'armée, et c'est lui qui a donné à l'armée au retour, entre Orcha et Borizow, le seul morceau de pain qu'elle ait reçu.

M. Daru reconnut ce service au nom de l'empereur à Borizow. M. B. ne crut jamais dans cette retraite qu'il y eut de quoi pleurer.

Près du Kœnigsberg, comme il se sauvait des cosaques en passant le Frische Haff sur la glace, la glace se rompit sous son traîneau. Il était avec M. le Chier Marchant, commissaire des guerres (rue du Doyenné, N° 5). Comme on n'avouait pas même qu'on fût en retraite à cette armée impériale, il s'arrêta à Berlin qu'il vit se détacher de la France.

A mesure qu'il s'éloignait du danger, il en prit horreur et il arriva à Paris, navré de douleur. Le physique avait beaucoup de part à cet état. Un mois de bonne nourriture ou plutôt de nourriture suffisante le remirent. Son protecteur le força à faire la campagne de 1813. Il fut intendant à Sagan avec le plus honnête et le plus borné des généraux, M. le marquis, alors comte, de L....r-M.....g. Il y tomba malade d'une espèce de fièvre pernicieuse. En huit jours, il fut réduit à une faiblesse extrême et il fallut cela pour qu'on lui permît de revenir en France. Il quitta sur le champ Paris et trouva la santé sur le lac de Como. A peine de retour l'Empereur l'envoya en mission dans la 7e division militaire avec un sénateur absolument sans énergie. Il y trouva le brave général Dessaix digne du grand homme dont il portait presque le nom et aussi libéral que lui. Mais le talent et l'ardent patriotisme du général Dessaix furent paralysés par l'égoïsme et la médiocrité incurable du général M.....t, qu'il fallut employer comme grand cordon de la Légion d'honneur, et étant du pays. On ne tira pas parti des admirables dispositions de Vizille et d'autres villages du Dauphiné.

M. Beyle demanda à aller voir les avant-postes à Genève. Il se convainquit de ce dont il se doutait, qu'il n'y avait rien de si facile que de prendre Genève. Voyant qu'on repoussait cette idée et craignant la trahison, il obtint la permission de revenir à Paris. Il trouva les cosaques à Orléans. Ce fut là qu'il désespéra de la patrie ou pour parler exactement qu'il vit que l'empire avait éclipsé la patrie. On était las de l'insolence des préfets et autres agents de Napoléon. Il arriva à Paris pour être témoin de la bataille de Montmartre et de l'imbécillité des ministres de Napoléon.

Il vit l'entrée du roi. Certains traits de M. de Blacas qu'il lut bientôt le firent penser aux Stuarts. Il refusa une place superbe que M. Beugnot [1] avait la bonté de lui offrir. Il se retira en Italie. Il y mena une vie heureuse jusqu'en 1821; puis l'arrestation des carbonari par une police imbécile l'o-

[1] M. Beugnot offrit à Beyle la direction de l'approvisionnement de Paris.

bligea à quitter le pays, quoiqu'il ne fût pas carbonaro. La méchanceté et la méfiance des Italiens lui avaient fait repousser la participation aux secrets disant à ses amis : comptez sur moi dans l'occasion.

En 1814, lorsqu'il jugea les Bourbons, il eut deux ou trois jours de noir. Pour le faire passer il prit un copiste et lui dicta une traduction corrigée de la vie de Haydn, Mozart et Métastase, d'apres un ouvrage italien, un vol. in-8°, 1814.

En 1817, il imprima deux volumes de l'histoire de la peinture en Italie, et un petit voyage de trois cents pages en Italie. La *Peinture* n'ayant pas de succès il enferma dans une caisse les trois derniers volumes et s'arrangea pour qu'ils ne parussent qu'après sa mort.

En juillet 1819, passant par Bologne, il apprit la mort de son père. Il vint à Grenoble où il donne sa voix au plus honnête homme de France, au seul qui pût encore sauver la Religion, à M. Henri Grégoire. Cela le mit encore plus mal avec la police de Milan. Son père devait, suivant la voix commune, lui laisser 5 ou 6.000 fr. de rente. Il ne lui en laissa pas la moitié. Dès lors, M. Beyle chercha à diminuer ses besoins et y réussit.

Il fit plusieurs ouvrages, entre autres 500 pages sur l'Amour qu'il n'imprima pas. En 1821 s'ennuyant mortellement de la comédie des manières françaises, il alla passer six semaines en Angleterre. L'amour a fait le bonheur et le malheur de sa vie. Mélanie, Thérèse, Gina et Léonore sont les noms qui l'ont occupé. Quoiqu'il ne fût rien moins que beau, il fut aimé quelquefois. Gina l'empêcha de revenir au retour de Napoléon qu'il sut le 6 mars. L'acte additionnel lui ôta tous ses regrets. Souvent triste avec ses passions du moment qui allaient mal, il adorait la gaieté. Il n'eut qu'un ennemi, ce fut Tr. Il pouvait s'en venger d'une manière atroce, il résista pour ne pas fâcher Léonore. La campagne de Russie lui laissa de violents maux de nerfs. Il adorait Shakespeare et avait une répugnance insurmontable pour Voltaire et M^me^ de Staël. Les lieux qu'il aimait le mieux sur la terre étaient le lac de Côme et Naples. Il adora la musique et fit une petite notice sur Rossini, pleine de sentiments vrais, mais peut-être ridicules. Il aima tendrement sa sœur Pauline et abhorra Grenoble, sa patrie, où il avait été élevé d'une manière atroce. Il n'aima aucun de ses parents. Il était amoureux de sa mère, qu'il perdit à sept ans[1].

[1] Voici la suscription de ce premier article :
M. le chevalier Louis Crozet,
Ingénieur des Ponts et Chaussées, à Grenoble (Isère)

II

Il pleut à verse.

Je me souviens que Jules Janin me disait :

— Ah ! quel bel article nous ferions sur vous si vous étiez mort !

Afin d'échapper aux phrases, j'ai la fantaisie de faire moi-même cet article.

Ne lisez ceci qu'après la mort de

Beyle (Henri), né à Grenoble le 23 janvier 1783, mort à Paris[1]..... Ses parents avaient de l'aisance et appartenaient à la haute bourgeoisie. Son père, avocat au Parlement du Dauphiné, prenait le titre de noble dans les actes[2]. Son grand-père était un médecin, homme d'esprit[3], ami ou du moins adorateur de Voltaire. M. Gagnon, c'était son nom, était le plus galant homme du monde, fort considéré à Grenoble, et à la tête de tous les projets d'amélioration. Le jeune Beyle vit couler le premier sang versé dans la Révolution, lors de la fameuse *journée des Tuiles* (le 17... .)[4] Le peuple se révoltait contre le gouvernement, et du haut des toits lançait des tuiles sur les soldats. Les parents du jeune B... étaient dévots et devinrent d'ardents aristocrates, et lui patriote exagéré. Sa mère, femme d'esprit qui lisait le Dante, mourut fort jeune[5]. Les Gagnon inconsolables de la perte de cette fille chérie, se chargèrent de l'éducation de son seul fils. La famille avait des sentiments d'honneur et de fierté exagérés, elle communiqua cette façon de sentir au jeune homme. Parler *d'argent*, nommer même ce métal passait pour une bassesse, chez M. Gagnon, qui pouvait avoir 8 à 9 mille livres

Or if dead (ou s'il est mort), à M. de Moreste, hôtel de Bruxelles, n° 45, rue de Richelieu, Paris. (Life of (vie de) Dominique.)

[1] Le 23 mars 1842.

[2] Beyle prit la particule vers 1810. — Voir le cahier de Milan, 1811, où il parle de M. H de B. de 1821. Plus tard il abandonna le *de*.

[3] *Homme d'esprit* est en surcharge.

[4] Beyle se trompe, ce fut les 6 et 7 juin 1788. Voir O, 513, bibliothèque de Grenoble (brochure anonyme de l'époque) et le récit de Berriat-Saint-Prix, (*La journée des Tuiles.*)

[5] « Elle mourut en couches en prononçant mon nom et en me recommandant à sa sœur cadette Séraphine, la plus méchante des dévotes. Tout le bonheur dont j'aurais pu jouir disparut avec ma mère. » Ecrit en 1831.

de rente, ce qui constituait un homme riche à Grenoble en 1789.

Le jeune Beyle prit cette ville dans une horreur qui dura jusqu'à sa mort[1]; c'est là qu'il apprit à connaître les hommes et leurs bassesses. Il désirait passionnément aller à Paris et à vivre en faisant des livres et des comédies. Son père lui déclara qu'il ne voulait pas la perte de ses mœurs et qu'il ne verrait Paris qu'à 30 ans.

De 1796 à 1799, le jeune Beyle ne s'occupa que de mathématiques, il espérait entrer à l'École polytechnique, et voir Paris. En 1799 il remporta le premier prix de mathématiques à l'école centrale[2] (M. Dupuy, professeur); les 8 élèves qui remportèrent le second prix furent admis à l'École polytechnique deux mois après. Le parti aristocrate attendait les Russes à Grenoble[3], ils s'écriaient :

O Rus, quando ego te aspiciam!

L'examinateur Louis Monge ne vint pas cette année. Tout allait à la diable à Paris.

Tous ces jeunes gens partirent pour Paris afin de subir leur examen à l'école même; Beyle arriva à Paris le 10 novembre 1799, le lendemain du 18 brumaire, Napoléon venait de s'emparer du pouvoir. Beyle était recommandé à M. Daru, ancien secrétaire général de l'Intendance du Languedoc, homme grave et très ferme. Beyle lui déclara avec une force de caractère singulière pour son âge, qu'il ne voulait pas entrer à l'Ecole polytechnique[4].

On lit l'expédition de Marengo, Beyle y fut, et M. Daru (depuis ministre de l'empereur) le fit nommer sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, en mai 1800. Il servit quelque temps comme simple dragon. Il devint amoureux de Mme A. (Angela Pietragrua)[5].

Il passait son temps à Milan. Ce fut le plus beau temps de sa vie, il adorait la musique, la gloire littéraire, et estimait fort l'art de donner un bon coup de sabre. Il fut blessé

[1] Beyle avait d'abord écrit : *qui dure encore*, il oubliait qu'il composait un article nécrologique.

[2] De Grenoble. Les *écoles centrales* furent créées le 7 ventôse an III (25 février 1795).

[3] Souwarow était en Suisse.

[4] M. Colomb dit, au contraire, que Beyle abandonna son projet, d'après les conseils de la famille Daru.

[5] C'est l'Angèle des cahiers de 1811.

au pied d'un coup de pointe dans un duel. Il fut aide de camp du lieutenant général Michaud ; il se distingua, il a un beau certificat de ce général (entre les mains de M. Colomb, ami intime dudit). Il était le plus heureux et probablement le plus fou des hommes, lorsque, à la paix, le ministre de la guerre ordonna que tous les aides de camp sous-lieutenants rentreraient à leur corps. Beyle rejoignit le 6e régiment à Savigliano en Piémont. Il fut malade d'ennui, puis blessé [1], obtint un congé, vint à Grenoble, fut amoureux, et, sans rien dire au ministre, suivit à Paris Mlle V. qu'il aimait. Le ministre se fâcha, B. donna sa démission, ce qui le brouilla avec M. Daru. Son père voulut le prendre par la famine.

B., plus fou que jamais, se mit à étudier pour devenir un grand homme. Il voyait une fois tous les quinze jours Mme A., le reste du temps il vivait seul. Sa vie se passa ainsi de 1803 à 1806, ne faisant confidence à personne de ses projets, et détestant la tyrannie de l'empereur qui volait la liberté à la France. M. Mante, ancien élève de l'École polytechnique, ami de Beyle, l'engagea dans une sorte de conspiration en faveur de Moreau (1804). Beyle travaillait douze heures par jour, il lisait Montaigne, Shakespeare, Montesquieu, et écrivait le jugement qu'il en portait. Je ne sais pourquoi il détestait et méprisait les littérateurs célèbres, en 1804, qu'il entrevoyait chez M. Daru. Beyle fut présenté à M. l'abbé Delille. Beyle méprisait Voltaire qu'il trouvait puéril, Mme de Staël qui lui semblait emphatique, Bonnet [2] qui lui semblait de la blague sérieuse ; il adorait les fables de La Fontaine, Corneille et Montesquieu.

En 1804, Beyle devint amoureux de Mlle Mélanie Guilbert (Mme de Baskoff) et la suivit à Marseille, après s'être brouillé avec ..... qu'il a tant aimée depuis. Ce fut une vraie passion. Mlle M. G. ayant quitté le théâtre de Marseille, Beyle revint à Paris, son père commençait à se ruiner et lui envoyait fort peu d'argent. Martial Daru, sous-inspecteur aux Revues, engagea [3] Beyle à le suivre à l'armée, Beyle fut extrêmement contrarié et quitta les études.

[1] *Puis blessé*, en surcharge.

[2] Charles Bonnet, philosophe et naturaliste, né à Genève en 1720, mort en 1793. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer un *Essai analytique sur les facultés de l'âme* (1760) (c'est dans ce livre qu'est hasardée l'hypothèse d'une statue qui recevrait successivement les différents sens ; Condillac eut la même idée) ; la *Palingénésie philosophique* (1769) ; des *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme* (1770), etc.

[3] C'est le contraire qui est vrai. Voir appendice V, 2.

Le 14 ou 11 octobre 1806[1], Beyle vit la bataille d'Iéna, le 26[2] il vit Napoléon entrer a Berlin. Beyle alla à Brunswick, en qualité d'élève commissaire des guerres. En 1808 il commença au petit palais de *Richemont* (à 10 minutes de Brunswick), qu'il habitait en sa qualité d'intendant, une histoire de la *guerre de la succession d'Espagne*. En 1809, il fit la campagne de Vienne, toujours comme *élève commissaire des guerres*, il y eut une maladie et il devint amoureux d'une femme aimable et bonne, ou plutôt excellente, avec laquelle il avait eu des relations autrefois.

B. fut nommé *auditeur au Conseil d'État* et inspecteur du mobilier de la couronne par la faveur du comte Daru. [Nous passons deux paragraphes sur la campagne de Russie et la campagne de Lutzen qui sont presque la reproduction de ceux du premier article.]

Le jour où les Bourbons rentrèrent à Paris, B. eut l'esprit de comprendre qu'il n'y avait plus en France que de l'humiliation pour qui avait été à Moscou.

Il alla s'établir à Milan.

Il crut entrevoir de la hauteur à son égard dans Mme A.[3] Il serait ridicule de raconter toutes les péripéties, comme disent les Italiens, qu'il dut à cette passion. Il fit imprimer la *Vie de Haydn*; *Rome, Naples et Florence* en 1817, enfin *l'Histoire de la Peinture* (en Italie). En 1817 il revient à Paris qui lui fit horreur; il alla voir Londres et revint à Milan.

En 1821,[4] il perdit monsieur son père[5] qui avait négligé ses affaires (à Claix) pour faire celles des Bourbons (en qualité d'adjoint au maire de Grenoble), et s'était entièrement ruiné.

En 1819, M. B. avait fait dire à son fils (par M. Félix Faure) qu'il lui laisserait 10,000 francs de rente[6], il lui laissa 3,000 francs de capital. Par bonheur, B. avait 1000 francs de rente, provenant de la dot de sa mère (Mlle Henriette Gagnon, morte à Grenoble vers 1790, et qu'il a beaucoup adorée et regrettée).

[1] C'est le 14 octobre.
[2] Napoléon entra à Berlin le 27.
[3] Voir les cahiers de 1811.
[4] Ce fut en 1819, voir le premier article.
[5] « Pendant le premier mois qui suivit cette nouvelle, je n'y pensais pas trois fois. Cinq ou six ans plus tard, j'ai cherché en vain à m'en affliger. Le lecteur me trouvera mauvais fils, il aura raison. » Ecrit en 1832.
[6] Dans le premier article, il est question de 5 ou 6,000 francs de rente.

A Milan, B. avait écrit au crayon l'*Amour*.

B., malheureux de toutes façons, revint à Paris en juillet 1821, il songea sérieusement à en finir [1] lorsqu'il crut voir que Mme C.... avait des yeux pour lui. Il ne voulait pas se rembarquer sur cette mer orageuse, il se jeta à corps perdu dans la querelle des romantiques, fit imprimer *Racine et Shakespeare*, la *Vie de Rossini*, les *Promenades dans Rome*, etc. Il fit deux voyages en Italie, alla un peu en Espagne jusqu'à Barcelone. La C. [2] d'Espagne ne permettait pas de passer plus loin.

Pendant qu'il était en Angleterre (en septembre 1826) il fut abandonné de cette dernière maîtresse C...; elle aimait pendant six mois, elle l'avait aimé pendant deux ans. Il fut fort malheureux et retourna en Italie.

En 1829, il aima G. et passa la nuit chez elle, pour la garder, le 29 juillet. Il vit la révolution de 1830 du dehors des colonnes du Théâtre-Français. Les Suisses étaient au-dessous du chapelier Moiran. En septembre 1830, il fut nommé consul à Trieste; M. de Metternich était en colère à cause de *Rome*, *Naples* et *Florence*, il refusa l'*exequatur*. B. fut nommé consul à Civita Vecchia. Il passait la moitié de l'année à Rome, il y perdait son temps, littérairement parlant, il y fit le *Chasseur vert* [3] et rassembla des nouvelles telles que *Vittoria Accoramboni* [4], *Béatrix Cenci* [5], etc., 8 ou 10 vol. in-folio [6].

En mai 1836 il revint à Paris par un congé de M. Thiers qui imite les boutades de Napoléon... B. arrangea la *Vie de Nap.*, du 9 nov. 1836, à juin 1837....

(Je n'ai pas relu les pages qui précèdent, écrites de 4 à 6; le dimanche 30 avril, pluie abominable, à l'hôtel Favart, place des Italiens à Paris.)

[1] Voir le début du premier article.
[2] Campagne.
[3] Publié dans les *Nouvelles inédites*.
[4] *Revue des Deux-Mondes*, du 1er mars 1837.
[5] *Revue des Deux-Mondes*, du 1er juillet 1837.
[6] On remarquera que Beyle ne parle pas de : *le Rouge et le Noir*, qui est de 1831. Les *Mémoires d'un touriste* sont de 1838 et la *Chartreuse de Parme*, de l'année suivante.

B. a fait son épitaphe en 1821 :

Qui giace

Arrigo Beyle Milanese,

Visse, scrisse, amò [1].

Il aima Cimarosa, Shakespeare, Mozart, Le Corrège. Il aima passionnément V., M., A., Ange, M., et, quoiqu'il ne fût rien moins que beau, il fut aimé beaucoup de quatre ou cinq de ces lettres initiales.

Il respecta un seul homme : *Napoléon*.

Fin de cette notice *non relue* (afin de ne pas mentir) [2].

[1] C'est à peu près l'épitaphe que M. Colomb fit inscrire sur le tombeau de Beyle, au cimetière Montmartre, à Paris. La pierre tumulaire a disparu en 1887.

[2] Notice sur Henry Beyle, à lire après sa mort, non avant. (Note de B.)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PROLOGUE . . . . . -

PRÉFACE. IX

1er *Cahier* (du 28 germinal au 23 fructidor an IX). . . 1

2e *Cahier* (du 1er complémentaire an IX au 8 brumaire an XI) 13

3e *Cahier* (du 27 nivôse au 17 prairial an XI). 21

4e *Cahier* (du 6 thermidor an XI au 18 ventôse an XII). 31

5e *Cahier* (du 18 germinal au 20 floréal an XII). . . . 39

6e *Cahier* (du 27 floréal au 23 messidor an XII). . . . 47

7e *Cahier* (du 26 messidor au 20 thermidor an XII). . 58

8e *Cahier* (du 24 thermidor an XII au 3 vendémiaire an XIII) 74

9e *Cahier* (du 1er au 17 brumaire an XIII). 82

10e *Cahier* (du 22 brumaire au 28 frimaire an XIII) . . 92

11e *Cahier* (du 1er au 17 nivôse an XIII). 103

12e *Cahier* (du 21 au 28 nivôse an XIII). 114

13e *Cahier* (du 1er au 23 pluviôse an XIII). 127

14e *Cahier* (du 24 au 30 pluviôse an XIII). 145

15e *Cahier* (du 1er au 6 ventôse an XIII) 162

16e *Cahier* (du 7 au 17 ventôse an XIII). 187

17e *Cahier* (du 18 au 27 ventôse an XIII) 208

18e *Cahier* (du 28 au 30 ventôse an XIII) 229

Pages.

19e *Cahier* (1er et 2 germinal an XIII). 242
20e *Cahier* (4 germinal an XIII). 247
21e *Cahier* (du 8 au 17 germinal an XIII). 264
22e *Cahier* (du 18 germinal au 15 floréal an XIII). . . 281
23e *Cahier* (du 15 avril au 27 juin 1806). 305
24e *Cahier* (du 10 août au 17 octobre 1806) 314
25e *Cahier* (février 1809). 331
26e *Cahier* (du 12 avril au 11 mai 1809). 335
27e *Cahier* (novembre 1809). 350
28e *Cahier* (du 15 février au 3 mai 1810). 355
29e *Cahier* (du 18 juillet au 18 août 1811). 364
30e *Cahier* (du 24 août au 3 septembre 1811). 371
31e *Cahier* (du 8 au 21 septembre 1811) 389
32e *Cahier* (du 27 septembre au 19 octobre 1811) . . . 408
33e *Cahier* (du 24 octobre au 2 novembre 1811) 414
34e *Cahier* (du 4 février au 19 avril 1813). 420
35e *Cahier* (du 19 juin au 23 juillet 1813). 436
36e *Cahier* (du 7 septembre à octobre 1813). 440
37e *Cahier* (du 30 juin au 4 juillet 1814) 447
APPENDICES. 451

TABLE ANALYTIQUE

A

Actrices allemandes, 343.
Adélaïde Duguesclin, de Voltaire, 109.
Adèle (1), 18; 75; 111; 113; 117; 150; 167; 185; 188; 191; 205; 206; 224; 286; 295; 315; 320; au Jardin des Plantes, 321, 22.
Agamemnon, tragédie d'Alfieri, 278.
Agamemnon, tragédie de Lemercier, 41, 2.
Albane, 261.
Albani (princesse), 181.
Alembert (d'), 53; 110.
Alfieri, 25; 27; 66; 68; 95; 98; 99; *Oreste*, 100, 1; 180-83; 228; *Agamemnon*, 278: ce qui manque à Alfieri, 329; l'*Uno*, 348; 409,10.
Alibert, 202; 204.
Allemagne, 336.
Allemands, 406; 437,438.
Amant soupçonneux (l'), de Chazet, 87.
Ameil, 317.
Aménaïde (rôle d'), 200; 211 et appendice IV.
Amyot, 28
Anacréon, 110.
Ancône, 411; 413.
Andrieux, 45; 108.
Andromaque, 49; 67; 76; 229.
Angèle M. (Mlle), 33.
Angeline (Mme P.), 206; 390, 407; 410; 416, 17; et appendice VIII.
Angeline, 372; 385.
Angélique (anneau d'), 391.
Angleterre, 15; 387.
Antonelli, 149.
Ariane, voir Duchesnois.
Ariane, tragédie de Thomas Corneille, 102; rôle d'Ariane, 154; 171; 189; 211; citations, 212.
Aristophane, 95.
Arona, 415.
Armand, 248: 255; 297.
Armand (Mme), 248.
Astley, 295.
Atala, critiqué par l'abbé Morellet, 7.
Athalie, 251; 330.
Augereau, 3.
Aveugle clairvoyant (l'), de Legrand, 290.
Avignonet (d'), 188.
Avis aux Maris (l'), de Chazet et Servrin, 102.
Avocat Patelin (l'), 89.

B

Babillard (le), de Moissy, 48.
Bacciochi, 271.
Bajazet, 42; 330.
Baptiste Cadet, 250; 255; 259; 261.
Barbier de Séville (le), 298.
Bardes (les), opéra de Lesueur, 59; 377.

(1) Mlle Adèle Rebaffet, et non pas Mlle A. de N. Beyle l'appelle *A. of the gate*, parce qu'elle demeurait près de la porte Saint-Denis.

Barral (l'aîné), 108.
Barral (L.), 41; 101; 108; 119; 207; 235; 286; 290; 291; 292; 294.
Barthe, 115.
Barthélemy (marquis de), 331.
Bartholini, 324.
Basset, 105; 185; 247; 252; 258; 262; 290; 291.
Baure (M. de), homme d'esprit, 191; 201; 206; 298.
Baure (Mme de) (1), 99; 167; 330.
Bavilli, 319.
Bayle, 238.
Beauharnais, 101.
Beaumarchais, 33; 298.
Beccaria, 41.
Bellamy (mémoires de miss), 426.
Belleile (M. de Belisle), 321; 360; 425.
Bénévent (prince de), 332.
Bergame, 7.
Bernadille, voir Dugazon.
Berton (H.), 371.
Bertrand (comtesse), 352; 353; 361.
Beyle (C.-J.), père d'Henri, 22; 34; 105; 123; 162; il n'envoie pas d'argent à son fils, 197; se rapproche de son fils, 312; premier envoi d'argent, 322; et appendice VII.
Beyle (Pauline), voir Pauline.
Biers, 285.
Bièvre (marquis de), 190.
Bilon, 33; 56.
Biran (Maine de), 154; 227.
Blanchard (Mme), 401.
Blancheron, 291.
Bœuf gras (le), 187.
Boieldieu, 291.
Boileau, son vers sent la lampe, 24; 53; 77; citation, 97; 98.
Boissat, 41; 52; 185; 188.
Bon (héritage de M.), 35; 36.
Bonaparte, voir Napoléon.
Bon Ménage (le), de Florian, 292.
Bon Parti (le), voir Leicellier.
Bonnet, 156.
Boronne, 396; 397.
Borromées (îles), 238.
Bossuet, 49.
Bourette, 240.
Bourgeois Gentilhomme (le), 165.
Bourgoin (Mlle), 89; dans le *Cid*, 146; 251; 266; sifflée, 273, 274.
Brera, 399, 401; 441.
Brescia (description de), 10.
Brissot, 55.
Britannicus, 270; 273.
Brutus, le plus grand des hommes, 21.
Brunswick, 331; 421.
Bufla, opéra, 318.
Buffon, 23; 332; 378-80.
Burckhausen, 312.

C

Calderon, 93; 95.
Calife de Bagdad (le), de Boieldieu, 291.
Camille (rôle de), joué par Mlle Duchesnois, 268.
Cantatrice Villane (la), de Fioravanti, 319.
Canton, 377.
Capricci in amore, I, d'Astaritta, 389.
Carava, 10; 59; 118.
Cardon, 41; 300; 356.
Carmanini, 319.
Carnot, 261; 308.
Caroline ou *le Tableau*, comédie de Roger, 157; 199.
Castro, 269, 70.
Catalini (Mme), 319, 20.
Caumont, 325.
Cauro (Mme de), 210.
Caylus (Mme de), 40.
Cercle (le), de Poinsinet, 136.
Cervantès, 427.
Chabrond, 156.
Chalot (tante), 35.
Chamfort, 291; 298.
Champagne (plaines de), 315.
Champagnoles, 381.
Champagny, 114.
Champcenetz (chevalier de), 190.
Chapelle, 77; 297.
Chapitre second (le), opéra-comique de Dupaty et Solié, 291.
Chaptal, 89.
Charles II, 60.
Charlotte, 142-44; 167; 185.
Chartreuse (Grande-), 97; 102; 381.
Chateaubriand, 7; 125; 112, 308; 427, 28.
Châteauneuf, 161; 180-83; 189, 90; 198; 208; 237; 245, 46; 309.
Chatenet (M. de), 335.
Charet, 42; 87; 90; 199; 253-61; 317.
Cheminade, 137; 201, 5; 230-33; 240; 312.
Chénier (M.-J.), 28; *Henri VIII*, 155; 192; 201; 427.
Chesterfield, 421.
Chevalier à la mode (le), de Saint-Yon, 317.
Cid (le), 29; 50; 57; 83; 89; 93; 97; 146; 155.

(1) Mme de Baure était la sœur de Pierre et Martial Daru.

Cimarosa, 11.
Cincinnatus, 427.
Clairon (Mlle), 139,40; 147,48. *Ses mémoires*, 220,21.
Clairval (Mlle), 289; 292.
Claix, 31; 34; 75; 96.
Claparède, 316.
Clarens, 423
Claude Lorrain, 336.
Clément de Riz (comte), 334.
Clozel, 85.
Coislin (Mme de), 239,40.
Collet, 293.
Collin d'Harleville, 154; l'*Inconstant*, 217; l'*Optimisme*, 301.
Colomb, 188; 203.
Combe, 277.
Comberousse (1), 207.
Commis-voyageurs, 382-84.
Como, 412,43.
Confidences (les), opéra-comique de Hoffmann de Isouard, 291.
Confident par hasard (le), de Faur, 274.
Connétable de Clisson (le) opéra de Porta, 63; 64.
Contat (Mlle), 83; 89; 219,60.
Contat (Amalric), débuts, 132; 139; 251-60.
Convenances (les), 438.
Coquelin (Mme), 249; 292.
Corneille (P.), 25,26; 28; le *Menteur*, 28; le *Cid*, 29; *Polyeucte*, 49; 53; *Rodogune*, 65-8; *Cinna*, 70; le *Cid*, 89; 95; 97; *Cinna*, 105; *Nicomède*, 109; 117; 122; 149; 265; 273.
Corneille (T.), *Ariane*, 211,12.
Correge, 421.
Così fan tutte de Mozart. 333.
Cossé (Mlle de), 322; 324, 325; 329; 330.
Courtisan (le), projet de pièce, 88; 278; et appendice I.
Crébillon, 25; 110.
Crémone, 8.
Crespi, 318.
Crozet, 41; 101; 103-11; 119; 121; 127; 142; 143; 154; 155; 156; 174; 199; 203,4; 218; 227; 268; 273; 286; 290; 291; 293; 301; 310; 311; 356,57.

D

Dalban, 41; 52.
Damas, dans *Rodogune*, 66; 297.
Damin, 323.
Dancourt, 45; 85; 97; 302.
Dante, 29.
Danube, 336; 337; 349.
Dard (1), 41; 207; 209.
Daru (Martial), 3; 6; 41; 72; 75; 77; 79; 99; 104; 113; 145; 188; 225; 245; 258; 277; 278; 284; 295; 308; 312; 315; 319; 320; 326; 327-29; 346; 355; 356; 393; 448; et appendice V.
Daru (Mme), 101; 111; 113; 167; 191; 327.
Daru (Pierre), 3; 26; 41; 104; 111; son portrait, 112; 277; 279; 328; rapports de M. D. avec Beyle, 338; 390; 395; 434; lettre de B. à M. D., 436-37.
Daru (le père), 41; 148; 149.
Dauphiné, 307.
David (peintre), 318; peignant, 358.
Davout (général), 2.
Dazincourt, 68.
Debelle (général), 19.
Debord, 41.
Delmas (lieutenant-général), 2.
Delphine, 130; 158.
Demofoonte (il), de Tarchi, 12.
Desarteaux (Mme), 257.
Desgrieux, 283
Desprès dans *Bajazet*, 42; dans *Cinna*, 146; sifflé, 273.
Desrosiers (Mlle), 68.
Destouches, 96; 97; 279; 290.
Deux Frères (les), comédie de Moissy, 42; 68; 260; 317.
Deux Hommes (les), voir *Letellier*.
Deux Pages (les), de Derède, 96.
Devienne (Mlle), 256; 298.
Didoy, 301.
Diderot, 53.
Digeon, 277; 325.
Digonel (général), 11.
D.....y (Mme), 423; 421; 425; 434.
Dominique, pseudonyme de Beyle, 335.
Don Carlos, projet d'opéra, 64-5; 73.
Doral, 49; 428.
Dovenne, 203; 294; 295.
Drouais fils, 380
Duchesnois (Mlle), ses débuts, 19; dans *Agamemnon*, 41; son portrait, 41;

(1) P.-J.-H. Decomberousse, 1786-1856, auteur dramatique; il a fait jouer plus d'une vingtaine de pièces.

(1) H.-J.-B. Dard, né à Vienne en 1779, mort en 1840, fut professeur de droit romain à l'Académie de législation de Paris et avocat à la Cour de cassation.

dans *Bajazet*, 42-41 ; dans *Andromaque*, 49 ; 76 ; dans *Ariane*, 102; 104; chez Dugazon, 106 ; 107 ; dans les *Horaces*, 115 ; dans *Mithridate*, 121 ; 143 ; dans *Ariane*, 156 ; 188 ; dans Sabine, 199 ; avantage pour Beyle de connaître Ariane, 202; 203 ; âme sensible, 204; 205; 206; Beyle fait l'éloge de Mlle D. devant Mélanie, 213 ; 218 ; 220 ; 221; 228 ; 229; 233; fête chez Ariane, 247 ; 263; compliments adressés à Mlle D. par l'empereur, 251; danse mal, 253; 268; dans Camille, 273; 274; dans *Phèdre*, 287; 281; 292; 299; ses superbes yeux, 315, 16; dans *Phèdre*, 317, 18; 321 ; dans *Bajazet*, 330.
Ducis, *Phédor et Waldamir*, 7 ; *Macbeth*, 100, 1 ; *Othello*, 160 ; 209 ; 425.
Duclos, 291; 296; 299; 414.
Dufriche, 155. 56.
Dugazon, 89; 90; 100; 103; 105; 107; 111; 115; 116; 119; 120; 128; 130; dans les *Folies amoureuses*, 132; 133-36; 145; 148; 149; 151; 157; 160; 162; 166-68; 170; 177; 178; 189; 190; 193, 96; 199; 200; 207; 211; 211; 216; 217; 218; 230; 235; 242; 243; 248; 266; 269; 272; 277; 278; son talent de conteur, 279; 289; 291; 292; 294; 399; 301; dans le rôle de Fougères, 310-17; 332.
Dumesnil (Mlle), 223.
Dupaty père, 306.
Dupont, 101; 249; 257.
Dupuis et Desronais, de Collet, 293.
Durif, 88; 97; 99; 156; 207; 300.
Dusausoir, 104; 199; 292.
Duter, 240.
Duval (Alexandre), 151; 317.
Duvernet, 260.

E

Ebersberg (pont d'), 344-46.
Echelles (les), 18; 311.
Ecole des Bourgeois (l'), comédie de d'Allainval, 223.
Elisa, 331; 333.
Emile, 323, 431-33; 435.
Emilie, 356.
Ems, 346.
Enghien (duc d'), 172.
Entrevue (l'), de Vigée, 71.
Epinay (Mme d'), 323.
Epreuve (l'), de Marivaux, 84.
Eschyle, 95.
Esprit, voir Mounier.
Esprit des lois, 62; 315; 319; 320.
Esprit naturel, 104.
Estelle, 332.
Estève (M.), 334.
Estève (Mme), 325; 357.
Esther, 293, 94.
Eudoxie, voir Victorine.
Eulalie (tante), 35.
Euripide, 26 ; 95.

F

Fabre d'Eglantine, 278 ; 289 ; 315.
Fanchon, 292.
Faure (Félix) (1), 17 ; 51 ; 188 ; 203 ; 205 ; 372 ; 416 ; 421 ; et append. VI et VII.
Fausses Confidences (les), 72 ; 83.
Fausses Infidélités, comédie de Barthe. 250 ; 273.
Fairer, 43 ; 49 ; 52.
Fedele (San), à Milan, 399.
Federici, 5 ; 95.
Félipe, 134 ; 140, 53 ; 168-79 ; 184; 189 ; 199 ; 207 ; 208 ; 230 ; 266. 67.
Femmes (système sur les), 40.
Fénelon, 41 ; 44 ; 46.
Feydeau (théâtre), 316.
Figaro, 32 ; 290; 291.
Fleurisme, 276.
Fleury, dans le *Menteur*, 28 ; dans la *Maison de Molière*, 50 ; 55 ; dans le *Joueur*, 68 ; dans le *Préjugé*, 97 ; dans la *Métromanie*, 132; dans le *Cercle*, 136 ; 141 ; dans le *Tyran domestique*, 155 ; dans l'*Ecole des Bourgeois*, 223 ; 248 ; diction de Fleury, 274-75 ; 290 ; 294 ; dans le *Tyran domestique*, 301 ; dans le *Philinte de Molière*, 318 ; dans le *Mariage de Figaro*, 356 ; dans le *Misanthrope*, 359.
Fleury (Mlle), 65-6 ; 78.
Florence, 403 ; 409 ; 410
Forian, 292.
Folies amoureuses, 131 ; 132 ; 171.
Fontanes, 213.
Fouché, 115.
Fouquier, 308.
Foy (adjudant-commaudant), 6 ; 14.
France (supériorité de la), 26.

(1) Félix Faure entra dans la magistrature en 1811 ; il fut député en 1828, premier président de la cour de Grenoble en 1830, pair de France en 1832, et enfin conseiller à la cour de cassation en 1836.

Francfort (diète de), 326.
François (Mme), 261-62.
Franklin, 125.
Franc-maçon (Beyle reçu), 319.
Frédéric II, 61.
Fromentin (dit de Saint-Charles), son caractère, 339-44.

G

Gageure imprévue, 290.
Gagnon (les), 22; 25; 95; 102; 104; 129; 131; 148; 119; 201.
Gallilée, 410.
Gallice (Mme), 313.
Garat, 249.
Gaston et Bayard, 318.
Genève, 385-88.
Génie au Christianisme, 89.
Geoffrin (Mme), 110.
Geoffroy, 66; 115; 139.
Georges Cadoudal, 51-2.
Georges (Mlle), 63; 89; dans *Cinna*, 105; 140; 188; 203; 321.
Gherardi (Mme), 373.
Gil Blas, 298.
Godfroy, 387.
Godwin (M.-W.), 375.
Gœthe, 356; 361.
Goldoni, *Zelinda e Lindoro* de, 5; *Maison de Molière*, 50; 56; 95.
Goodson, 362.
Goury, 6.
Gouvon (comte de), 387.
Grammont, 298.
Gray, 361; 362.
Grenoble, 17.18; 34; 38; 88; 96.97; 107; 124; 129; 206; 245; 286; 292; 299; 303-10; 311.12; 385.
Gresset, 279.
Grétry, à Montmorency, 323.
Gripoli, 142.43; 152; 153-57; 170-74; 206; 210; 227.
Griselda, de Paer, 75.
Gros, de Grenoble, 125; 206.
Grua (Mme), 12.
Guastalla, 150; 320-21; voir Maréschalchi.
Guérin, 100.
Guérin (Mme), 349.
Guibert (comte de), 61.

H

Halley (Mme), 255.
Hamlet, de Shakespeare, 93: de Ducis, 425.
Havre (le), 376.
Hector, de Luce de Lancival, 332.
Héloïse (*Nouvelle*), 392.
Helvétius, 23; 26; 62; 229; 230; 238.
Henri IV, écrivain, 94
Henri IV, tragédie de Legouvé, 315-18.
Henriette Maréchal (scénario d'), 72.
Hermione, 197.
Heureux (M. d'), 311.
Hipermnestre, tragédie de Lemercier, 202.
Histoire de la Peinture en Italie, 112.
Hobbes, 51; 320.
Homère, 25; 134.
Horace, 227.
Horace (les), 67; 115; 135; 139; 199 273.
Houdelot (Mme d'), 275.
Hulni (général), 331.
Hume, 367.

I

Imitation (l'). 22.
Incendies, 313; 347.
Inchinevole, 199.
Inconstant (l'), de Collin d'Harleville, 217.
Ingoldstadt, 338; 340-42.
Ingres, 314.
Iphigénie. 169-170.
Intrigue épistolaire (l'), de Fabre d'Eglantine, 315-17.
Isor, 341.
Isère, 341.
Isola Bella, 416.
Isule et Orovese, de Lemercier, 20.

J

Jacqueminot, 351.
Jacqueminot (Mmes), 352.
Jaquinot, 41;
Jardin des Plantes (déjeuner au), 200; avec Adèle, 320-21.
Jeune Femme en colère (la). d'Etienne, 85.
Jeunesse de Henri V (la). d'Alexandre Duval, 317.
Jeux de mots, 188; 199; 353.
Jeky, 18; 41; 295.
Joigny, 375.
Joinville (Louis), 12; 390; 393; 395. 96.
Joly (M. de), 437.
Jomart (Mmes), 249,50; 257.
Isabeth (rôle d'), joué par Mlle Duchesnois, 251.
Joseph Bonaparte. 172.
Joséphine, voir Duchesnois.

Joueur (le), 68, 69, 73.
Jourdain (Alphonse et Augustin), 327.
Jourdan (général), 2.
Journal de Paris, 320.
Journal des Spectacles, 320.
Jubié (Mme), 98.
Judith, 206.
Juigné (M. de), 281.
Jules (Mlle), 334.
Julie d'Etanges, 122; 123.

K

Kaiserlich, 341.
Kehl, 336.
Kemble, 148.
Kosciuszko, 52.

L

La Bruyère, 301.
La Calprenède, 76.
Lacave, dans *Cinna*, 116.
Lachassaigne (Mlle), 247; 268.
Lacombe, 339; 343; 349.
Lafond, départ de Bordeaux, 37; dans *Cinna*, 71; dans *Andromaque*, 76; dans le *Cid*, 89; 116; dans *Cinna*, 146; 166; dans *Iphigénie*, 169; 179; 180; 261; 268; dans le jeune Horace, 273.
La Fontaine, 28; 46; 53; 76; 94; 134; 203, 4; 206.
Laguette-Mornay, 322.
La Harpe, 3; 95.
Lalanne, 152; 154; 192; 201; 224.
Lancelin, 96.
Landshut, 338-41.
La Rive, 75; 77; 78; 79; 80; 92; 93; 100; 149; 161.
La Roche, 41.
La Rochelle, 76; 259.
La Tour d'Auvergne, 337.
Laurageais (comte de), 239.
Laveno, 416.
Lawal Lécuyer, 255.
Le Blanc, 152-55; 161-68; 173; 179; 182; 183; auteur de trois tragédies et deux comédies, 109; anecdote de la vieille coquette, 190; 193,94; 208; 216; 219; 221-26; 237-46; 270, 276; 293.
Le Brun (Mme) (1) 167; 205.
Lec. M., 376; 378; 382; 383; 392.
Lecon conjugale (la), de Chazel et Sewin, 90.
Legacque (Mme), 332.
Légataire universel (le), 4.
Légions polonaises, 2.
Legouvé, cours au Collège de France, 23; 188; 192; 220; 249; 252; 315 3.6; 317.
Legouvé (Mme), 249; 252.
Legrand, 290.
Le Kain, 66; 142; 165; 289.
Lemaire, 261.
Léman (lac), 387.
Lemazurier, 253-63; 268.
Lemercier, *Isule et Orovèse*, 20; *Agamemnon*, 42.
Lesueur, compositeur, 256; 377.
Lesueur, peintre, 240.
Letellier, pièce de Beyle, 27, 28; 43; 45; 69; 82; 86; 92; 230; 279; 282; 285; 287; 290; 291; 369; 371; 423; 442; et appendice 11.
Liaisons dangereuses (les), roman de C. de Laclos, 392.
Licria, 410; 411.
L'Hoste, vrai Français, 348.
Lombach, 313.
Lope, 95.
Louason, voir Mélanie.
Louis XIV, 51.
Louvois, théâtre, 37; 45; 88; 90.
Luce de Lancival, *Hector*, 332.
Luchesini (M. de), 202.
Luxembourg, 50; 172; 200; 209.
Lyénil le Courk, 172.

M

Macbeth, 93; 100-2.
Machiavelli, 410.
Mahérault, 252.
Mahomet, de Voltaire, 183, 184.
Maison de campagne (la), de Dancourt, 85.
Maison de Molière (la), de Mercier, 50.
Maisonneuve, 122; 141; 269; 277; ses rapports avec Fabre d'Eglantine, 278; le *Méfiant*, 279; 287.
Majeur (lac), 238; 415.
Malherbe, 28.
Mallein, 20; 29; 301.
Mallet du Pan, 4.
Malmaison, 3.
Manon, 154; 167; 283.
Mante, 40; 55; 72; 79; 88; 91; 99; 105; 129; 130; 131; 138; 146; 149; 174; 183; 196; 203; 204; 206; 207; 209; 215; 238; 286; 309.
Marcus Junius Brutus, 65.

(1) Mme Le Brun était sœur de Pierre et Martial Daru.

Maréchaux (bal des), 112.
Marengo (champ de bataille de), 15 ; 392.
Mareschalchi, 334.
Mariage de Figaro, 356.
Marie-Antoinette, 259.
Marie-Louise, 437.
Marigner, 3; 12; esprit de M., 204,5.
Marini, 291 ; 377.
Marivaux, 72 ; 84.
Marmontel, 111 ; 171 ; 291.
Marot, 28.
Mars (Mlle), 78 ; dans l'*Epreuve*, 84 ; dans l'*Avis aux Maris*, 102 ; dans *Minuit*, 121-22 ; dans les *Folies amoureuses*, 131-33 ; 166 : dans *Tartufe*, 171 ; 183 ; 249 ; 253 ; dans le *Tyran domestique*, 301 ; dans l'*Intrigue épistolaire*, son jeu muet, 315 ; dans *Tartufe*, 317 ; 356 ; dans le *Mariage de Figaro*, 356-57 ; dans les *Fausses Confidences*, 359 ; 373.
Marseille, 91 ; 223 ; 286 ; 294-98 ; 305-13 ; 391 ; et appendices IV et V.
Martin (Mme), 295 ; 320.
Martinelli, 319.
Masséna, à Ebersberg, 341.
Matrimonio segreto, 124 ; 240 ; 318. 19.
Matta, 40 ; esprit de M., 204 ; 293.
Maupertuis, 94.
Mayence, 435.
Mazeau, 131.
Méchante Femme (la), de Shakespeare, 90-91.
Médecin malgré lui (le), 75.
Mélanie, 105 ; 115 ; 118 ; 129-246 ; 265-304 ; 318 ; 320 ; 325 ; 327 ; 410 ; 413 ; 425 ; et appendices IV et VIII.
Mélomane ital en (le), de Mayet, 398.
Mélomanie (la), de Grenier et Champein, 316.
Ménaziana, 53.
Ménechmes (les), de Regnard, 87.
Mercato di Monfregoso (*il*), de Zingarelli. 14.
Mercier, 294-95.
Mère coquette (la), de Quinault, 84.
Mère coupable (la), 42.
Mère jalouse (la), de Barthe, 115.
Mérope, 76
Métastase, 7 ; 12 ; 448.
Métromanie (la), 69 ; 75.76.
Michel-Ange, 43 ; 410.
Michaud (lieutenant général), 2 ; 11.
Michelot, ses débuts, 270 ; 273 ; 287.
Michot, dans l'*Epreuve*, 84 ; dans la *Jeunesse de Henri V*, 317 ; 356.
Milan, voir Napoléon.
Milan, 1-17 ; 372-407 ; 414-18 ; 440-46.
Milhaut (général), 2.
Militaires français, 373.
Millevoye, à la fête donnée par Ariane, 248 ; 261,62.
Milton, 427.
Minuit ou *l'Heure propice*, de Désaudras, 121.
Mirabeau, 62.
Misanthrope (le), 190 ; 193 ; 195 ; 197 ; 211 ; 230.
Mithridate, 121.22.
Molé, 118 ; 186 ; 248.
Molière. caractère de Dorine, 25,6 ; 53 ; 69 ; 88 ; 93 ; 95 ; 97 ; 153 ; 186 ; 278 ; 279 ; 381.
Molière avec ses amis, 109.
Molk, 349 ; 381 ; et appendice VI.
Mollien, 326.
Moncey (général), 2 ; 6.
Moncrif, 177.
Montaigne, 28 ; 85.
Montalivet, 114.
Montbard.
Montbaston. 337.
Mont-Blanc, 385.
Montesquieu. 62 ; 227 ; 237 ; 411.
Montmorency, 323,24.
Monvel, 218.
Moreau, 3 ; jugement de M., 50-52 ; en Espagne, 86, 95.
Morellet (abbé), 7.
Mornas, 88.
Mo tier (Mme), 140-59 ; 165-77 ; 185 ; 190 ; 209 ; 266 99.
Moscou, 421 : 423 ; 437.
Motet (Daleville), 210.
Monnier (Edouard) (1). 112,43 ; 196 ; 204 ; 206 ; 357.
Mousseau, 325.
Mozart, 333 ; 437 ; 418.
Murat, 14.

N

Naples, 372 ; 410-17 ; 413.
Napoléon, à la Malmaison, 3 ; mot de N., 31 ; séance du tribunat, 43 ; jeunesse, 49, 50 ; revenant des Inva-

(1) C'est le fils de Monnier, député à l'Assemblée constituante. Il était né en 1784 et mourut en 1813. Il accepta tour à tour la protection de Napoléon, de Charles X et de Louis-Philippe. Il fut nommé baron, obtint la place d'intendant des bâtiments de la Couronne et se distingua à la Chambre des pairs.

lides le 11 juillet 1801, 58-59 ; aux Français, 59 ; *Clisson*, 63 ; son nez, 102 ; au Mont-Cenis, 108 ; 109 ; 111 ; aux Français, 115 ; 120 ; à la Malmaison, 172 ; 251 ; préfère les tragédiens aux comédiens, 254 ; conversation avec M. Mollien, 326 ; relations de Beyle avec l'empereur, 335 ; Napoléon à Louisbourg, 336 ; 338 : 340 ; à Ebersberg, 341 ; 318 ; Beyle rencontre l'empereur à Paris, 356 ; à Versailles, 372 ; et appendice VIII.
Nardon (Mme de), 315 ; 320 ; 331 ; 357.
Naudet, dans *Cinna*, 116.
Neubourg, 336-37.
Neustadt, 310.
Nicomède, 109 ; 241 ; 251.
Ninon (mot de), 201 ; 238.
Nourrit (Mlle), 105 ; 115.

O

Obrien, 287.
Odéon, 411.
Œdipe, de Voltaire, 48, 49.
Ollioules (gorges d'), 311.
Opéra comique (l'), de Dalba Maria, 316.
Ophélie, 343.
Optimisme (l'), de Collin d'Harleville, 301.
Orange de Malte (l'), comédie de Fabre d'Eglantine, 278.
Oreste, d'Alfieri, 100.
Originaux (les), de Fagan, 101, 5.
Orlandi, 5.
Oro non compra l'amore, de Caruso, 197.
Ossian, 415 ; 417.
Othello, 98 ; 131 ; 160 ; 196, 97 ; 209 ; 302.
Ott (Mme d'), 353.
Ouéhihé, 196 ; 228 ; 327.

P

P..... (Mme), voir Angéline.
P..... the little, 368.
P.... l (Mme), 422, 23.
Pacé (1), 75 ; 78 : anecdote du verre d'eau, 80 ; 89 ; 93 ; 103 ; 105 ; 107 ; 111 : 114 ; 121 : 127 ; 130 : 135 ; 136 ; 143 ; 151 ; 156 ; 160 ; 184 ; 196 ; 202 ; 204 ; 206 ; 228 ; 229 ; 235 ; 239 ; 240 ; 245 ; 262 ; 268 ; 292 ; 298 ; 299 ; 301 : 302 : 307 ; 322 ; 324 ; 325 ; 329 ; 356 : 361.
P...y (Mme de), 349-60 ; 361 ; 362 : 364-70 ; 372 ; 403 : 410 ; 412 ; 422 ; 423 ; 424 ; 429 ; 430.
Palissot, 50.
Pallavicini (Fabio), 425-27.
Parisiennes (les), de Dancourt, 45 : 301.
Parny, 251 ; 252 ; 258 ; 259.
Pascal, 46 ; 91 ; 113 ; 265.
Pastoret, 357.
Pauline, sœur de Beyle, 240 ; 286 ; 296 ; et appendices V et VII.
Paul et Virginie, de Lesueur, 356.
Pelet, 229.
Pénélope, 16.
Penet, 83 ; 84 ; 87 ; 88 ; 99.
Père d'occasion (le), de Pain et Vieillard, 87.
Percevant, Crozet, 210 ; 227 ; 228 ; 247 : 290 ; 296.
Périer (MM.), 269.
Périer (Joseph), 325.
Pétiet, 2 ; 12 ; 14 : 111 : 119 ; 375.
Pétiet (Mme), 319 ; 321.
Petite ville (la), de Picard, 317.
Phaflenhofen, 341.
Phèdre, 67 ; 270 ; 287-89.
Philinte de Molière (le), de F. d'Eglantine, 69 ; 106-07 ; 317.
Philosophe marié (les), de Destouches, 290.
Philosophie nouvelle, 23 : 24 ; 45 ; et appendice 1.
Picard (sourire de), 59 ; 72 : dans les *Ménechmes*, 87 ; son nez, 102 ; 317.
Picone, 316.
Pidoncat et Pidonçat, 171 : 291.
Pie VII, 114 ; à Saint-Germain-des-Prés, 195.
Pierre le Grand, 51.
Pingenet, 291.
Pindemonte, 95.
Piron, 279.
Plana, 20 ; 228.
Plante, 95.
Pô (tirailleurs du), 315.
Podesta di Chioggia (*il*), de F. Orlandi, 5 ; 319.
Poligny, 381.
Pollard (Mme), 308.
Pollin (abbé), son esprit, 205.
Polyeucte, 48 ; 67.
Poncet, 207.
Pondichéry, 230-31.
Pope (*Iliade* de), 27.
Potocka (comtesse Hélène), 239.

(1) Duliepvre Bois de Pacé.

Pots de chambre (voitures), 322.
Précieuses Ridicules (les), 61.
Préjugé à la Mode (le), de La Chaussée, 96,97.
Prévot, 96.
Procureur arbitre (le), de Poisson, 301.
Prunette, 41.
Pysché, ballet, 63, 61.
Pupille (la), de Fagan, 170.
Pyrrhonisme, 32.

Q

Quesnay, loueur de voitures, 325.
Questionneurs, (les), comédie de la Tresne, 45.
Quichotte (don), 332; 428.
Quinault, 65; *Mère jalouse*, 84, 85.

R

Rabelais, 28.
Racine, 25; 28: *Bajazet*, 43: 53; défaut de ses pièces, 69; 77; 95; 97; 122; *Iphigénie*, 169,70; 197; 228; 265; 289; 302; 330.
Raphael, 22; 94; 288; 317.
Ratisbonne (victoire de), 342.
Raucourt, 43; dans *Rodogune*, 66; 89; dans *Macbeth*, 101; 256; et appendice III.
Rebaffet (Mme), 99; 111.
Regnard, 4; *Joueur*, 69: *Ménechmes*, 87: *Folies amoureuses*, 131, 132; 265.
Régnier, 433.
Rémusat (M. de), 252; 286.
Retz, 30.
Reverdy, 99.
Révolution française, 381.
Rey (J.) (1), 41; 93; 174: 206.7; 209; 217: 294.
Rez (Mme de), 333.
Rhin (le), 336.
Ricci (les), 356-59.
Richelieu, 291.
Richevand, 202.
Robertson, 240.
Rochester, 60.
Rodogune, 65-67.
Roland (Mme), 156.
Rolandeau, 115; 116; 120; 213.
Rome, 372; 415; 417; 413: 447,48.
Roméo et Juliette, 93.
Rosambeau (débuts de), 317.
Rostoptchine, 421.
Rouget, 48.
Rousseau (J.-J.), 53; 62; 96; 110, 131; 149; 265; 275: 287; 296; 323; 379; 386; 387.
Rubens, 43.
Rulhière, 98.
Russie, 421; 439.

S

Saint-Aubin, 88.
Saint-Aubin (Mme de), 249.
Saint-Eugène (débuts de), 317,18.
Saint-Fal, 78; 132; dans le *Barbier*, 298.
Saint-Germain-Laxis, 204.
Saint-Polten, 318: et appendice VI.
Saint-Pons, 306.
Saint-Preux, 222.
Saint-Prix, dans *Bajazet*, 42; dans *Cinna*, 105.
Saint-Simon, 291.
Saint-Victor, 171.
Sainval (Mlle), 237.
Salnces (description de), 15.
Samadet, 308.
Sapho, 138.
Saül, opéra, 356.
Scala (la), 391.
Schwarzenberg, 369.
Scotti, 374, 391.
Sémiramis, 290.
Senèque, 25; 95.
Sévigné (Mme de), 91.
Sèze (de), 155.
Sganarelle, 49.
Shakespeare, 29; 25; 33; comparé à un auteur français, 36, 37; 66: 67; 68; *Taming of the Shrew*, 85; 90.91; *Hamlet*, 93; 95; 98; *Macbeth*, 100; 101; 133; 134: 139; 140; 147: citations d'*Othello*. 196; 193; 227; 265; ce qui manque à Sh., 329; 435.
Sheridan, 295.
Silan, 294,95.
Simonetta (comtesse), 440-16.
Smith (Adam), 229.
Smolensk, 421.
Sophocle, 25; 95.
Sosie, 216; 230.
Staël (Mme de), 171; 323.
Strasbourg, 336.
Suicide (Beyle pense au), 123, 290 et appendice VIII.

(1) J.-P.-A. Rey, 1779-1855. Il entra dans la magistrature en 1807. On a de lui plusieurs brochures politiques et autres. Rochas (*Biographie du Dauphiné*) en cite vingt-sept.

Suin (Mme), 247, 48; 268.
Sulkowski (prince), 351.

T

Tacite, 96; 121; 156.
Talien (Mme), 189.
Talma, dans *Agamemnon*, 41: portrait de T., 42; sa voix, 41; dans *Œdipe*, 49; 60: dans *Rodogune*, son costume, 65, 67; dans *Cinna*, 72: 75; ses défauts, 83: moments sublimes, 94; dans *Macbeth*, 100: dans *Cinna*, 105; dans *Nicomède*, 109; dans les *Horaces*, 115; 121; 248; 273; 289; dans *Esther*, 294; dans *Gaston et Bayard*, 318; dans *Hamlet*, 425.
Talma (Mme), dans *Bajazet*, 12.
Tancrède, 241.
Tarchi, 12.
Tartuffe (le), 95; 174; 317.
Tartufe de Mœurs (le), de Chéron, 295: 297.
Tasse (le), citation, 307.
Télémaque, opéra de Lesueur, 253.
Tencin (1), 52; 54; 56; 65; 67, 68; 72: 122: 185; absence de toute passion, 191; 196; 226; 290; 296: 300.
Tencin (Mme de), 53.
Thénard, 99.
Thibaudeau, 308.
Tinneka, 122, 523.
Tivollier (Mme), 309, 10.
Tom Sones, 358.
Tonnerre, 376, 77.
Toulon, 305; 310, 11.
Tracasseries (les) de Picard, 52.
Tracy (de), 96; 106-10; 112; 115; 125; 217-38; 368; 403.
Trésor (le), comédie d'Andrieux, 45.
Trichaud, 309.
Tyran domestique (le), comédie d'Alexandre Duval, 154; 300, 1.

V

Valence, général, 121; 254; 258; 262, 288.
Valey, 287.
Valorbe (M. de), dans *Delphine*, 203.
Varèse, 414 16.
Vaudeville (théâtre du), 331.
Vauvenargues, 233.
Vencestas, 93.
Venise, 12; 382; 387; 443-45.
Versailles (grandes eaux à), 372.
Vestris (Mme), dans *Psyché*, 63.
Victorine, 115, 129; 206; 224; 234-36: 241; 267; 294.
Vienne (campagne de), 335.349; séjour à Vienne, 350, 354.
Vieux Célibataire, de Collin d'Harleville, 83; 98.
Vi leterque, 320.
Vincelles, 290, 91.
Vincennes, 172, 73; 326.
Virgile, 25; 63; 96; 200; expliqué par un sot, 337.
Visitandines (les), de Picard et Devienne, 209.
Volney, 120, 21.
Voltaire (héros de), 21; 24; *Œdipe*, 49; *Mérope*, 76: défauts de ses pièces, 69; 91: 107; 148; citation de *Mahomet*, 183; 206: 279; 290; 291; 292; 298.

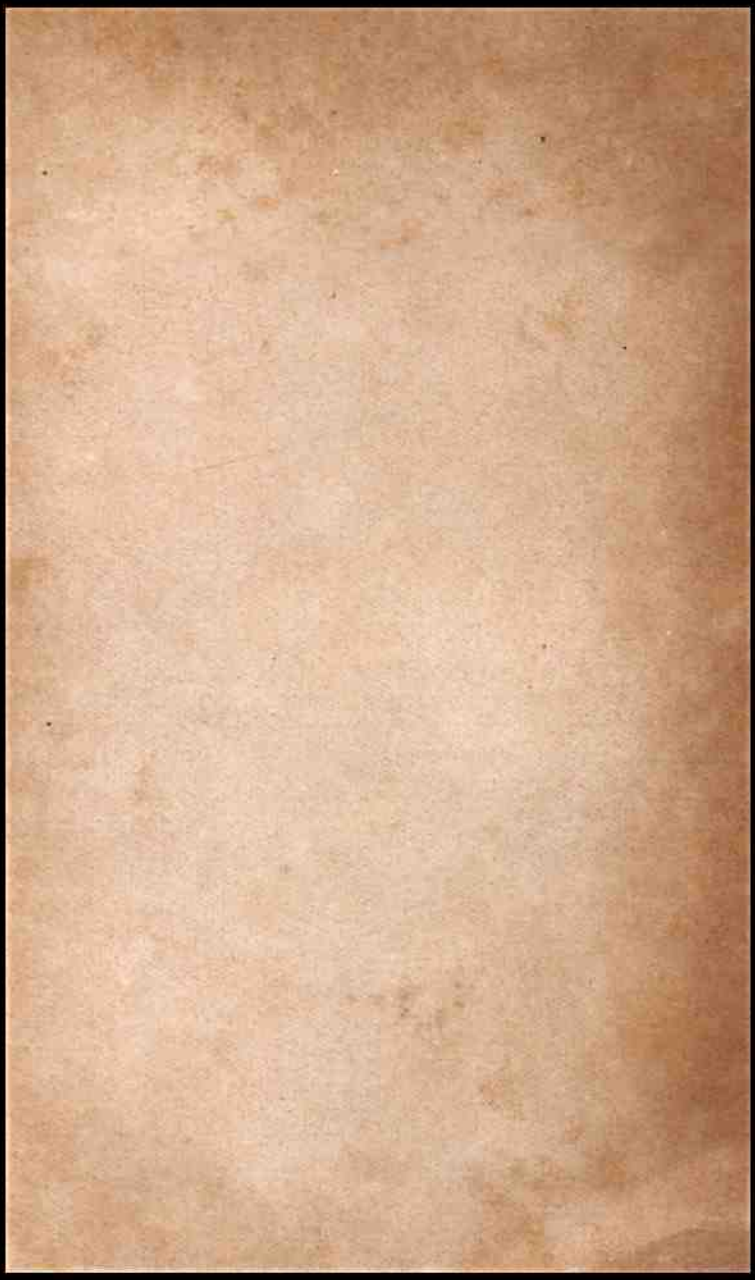
W

Wagner, 115; 133-39; 145, 46; 151; 166; 168; 169; 170; 174; 177; 192-96; 210; 216; 267; 269; 272; 277, 78; 316.
Washington, 52.
Wautier, 205.
Wels, 344.

Z

Zingarelli, *Il Mercato di Monfreyoso*, (de), 14.

(1) Le Tencin du journal serait-il le comte Guérin de Tencin, né le 5 janvier 1784, mort à Paris en 1886 ou 1887 ?

Paris. — Impr. G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.

22 – Hipérbole
61 – Café – 309